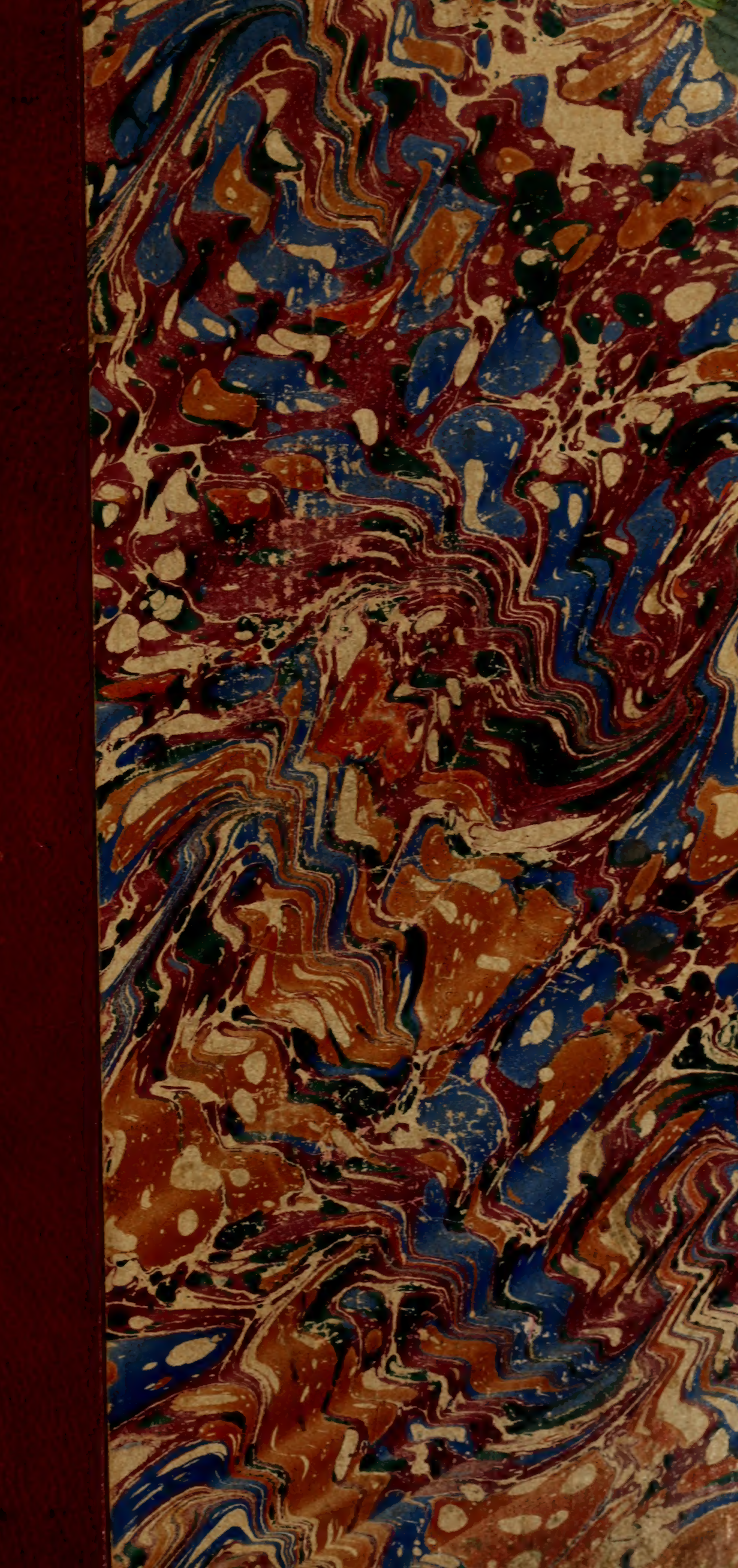
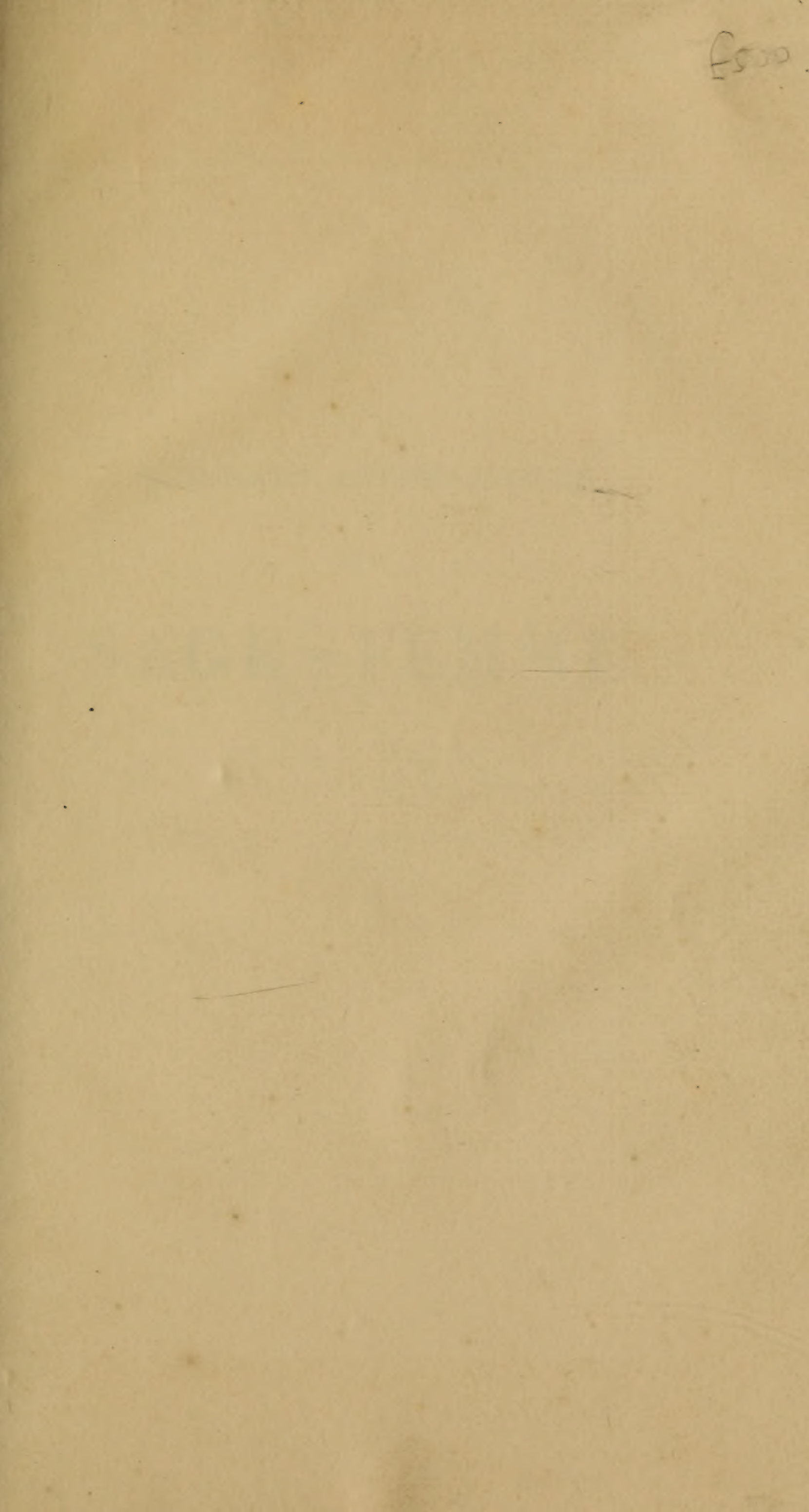



YALE · MEDICAL · LIBRARY
1899 1960
John Farquhar Fulton
Book Fund
HISTORICAL · LIBRARY




£500

R. Bérognelle d ...

MÉMOIRES AUTHENTIQUES

D'UNE

SAGE-FEMME.

LIBRAIRIE DE DUMONT.

—

En vente :

—

LOUISA ou **LES DOULEURS D'UNE FILLE DE JOIE**, par M. Régnier Destourbet, 2 vol. in-12. 5 fr.

UN BAL CHEZ LOUIS-PHILIPPE, par le même, 2 vol. in-12. 6 fr.

CHARLES II ET L'AMANT ESPAGNOL, par le même, 4 vol. in-12. 12 fr.

LE ROI DE LA RÉVOLUTION, par Touchard-Lafosse, auteur des Chroniques de l'OEil-de-Bœuf, in-8. 7 fr. 50 c.

LA FEMME AUX SEPTS MARIS, traduit de l'anglais, in-8. 7 fr. 50 c.

LA FIANCÉE ROYALE, par M. Marlès, auteur de l'histoire de la domination des Arabes en Espagne, 5 vol. in-12. 15 fr.

UNE MÉCHANTE FEMME, par Bonnelier, in-8. 7 fr. 50 c.

MATINÉES D'UN DANDY, par Hennequin, 2 vol. in-8. 15 fr.

LE PORT DE CRETEIL, par Frédéric Soulié, auteur des Deux Cadavres, 2 vol. in-8. 15 fr.

L'ATELIER D'UN PEINTRE, par madame Desbordes-Valmore, 2 vol. in-18. 4 fr.

SCÈNES DU JEUNE AGE, par madame Sophie Gay, 2 vol. in-12. 7 fr.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, 2.

MEMOIRES
AUTHENTIQUES
D'UNE
SAGE-FEMME,

PAR

Mme ALEXANDRINE JULLEMIER,
SAGE-FEMME DE LA FACULTÉ DE PARIS.

Ici les esquisses sont toujours des portraits.

—

J'ai voulu soulever quelques replis mobiles et changeans du cœur humain.

—

I claim the indulgence due to a female who seeks not celebrity, but to warn the unsuspecting of her sex from placing too much confidence in undeserving men.

TOME PREMIER.

Paris,

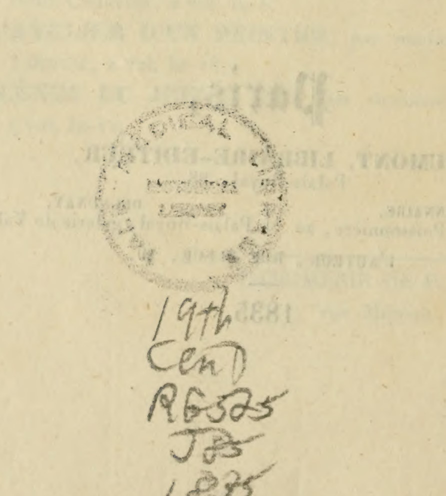
DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, 88.

BONNAIRE, Boulevart Poissonnière, 20. | DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de Valois.

L'AUTEUR, RUE BLEUE, 19.

—

1835.


19th
Cent
RG525
J85
1835

CE QUE JE DOIS VOUS DIRE D'ABORD.

—

Il y a quatre ou cinq ans, c'est-à-dire avant que le drame courût les rues et que les pavés eussent des fastes, on raffolait de *révélations secrètes*; la mine féconde des anecdotes accomplies sous le rideau pouvait à peine satisfaire l'appétit d'une avide curiosité, qu'affriandaient le mystère et surtout le scandale. Mais notre public confesseur commence à se

lasser des redites de la presse confidentielle ; les consciences se font plagiaires ; on rebrode de vieux péchés sur des vies modernes, et le lecteur, naguère indulgent pour les pécheurs qui l'amusaient, refuse aujourd'hui son absolution aux pénitens qui l'ennuient.

Et par cette raison, j'hésitais à publier les notes que j'ai butinées, si j'ose m'exprimer ainsi, dans une carrière où l'intérêt se montre véritablement fort pittoresque. J'ignorais alors que sur dix écrivains qui se prennent à faire un livre, il y en a, de bon compte, sept qu'on embarrasserait prodigieusement en leur demandant ce qu'ils prétendent établir et prouver. C'est un avis, dépouillé d'artifice, qu'un de nos littérateurs en vogue me fit tout récemment... « Jamais je ne fais mieux, me dit-il, qu'au moment où je ne sais pas ce que je vais faire. »

Le jour où l'auteur à la mode me dit cela dans un cercle de la nouvelle Athènes, il ne se trouva pas sur la place de chevaux assez vifs, de voitures assez roulantes, au gré de

mon impatience, pour me conduire chez moi. Légère comme la sylphide Taglioni, je m'élance, je coudoie le concierge de ma maison; je fais tournoyer sur eux-mêmes deux paisibles locataires; je monte l'escalier en collégien de sixième; je me précipite dans mon cabinet, puis vers mon secrétaire. Il me semble que la clef tourne vingt fois, et cependant la serrure n'a que deux tours. Je saisis un cahier blanc j'écris, j'écris sans hésiter. L'abondante franchise de l'homme de lettres renommé vient de m'apprendre que je suis, en commençant mes révélations, beaucoup plus avancée que lui; car j'ai un but, un but moral même. Je le croyais vague, mais il n'était que vaguement senti. Ma mission de mémorialiste s'offre maintenant à mon esprit, lucide, rationnelle, arrêtée. Je puis répondre à la voix de ma conscience littéraire : « Je veux soulever quelques replis mobiles et changeans du cœur humain, jeter quelques traits nouveaux sur le tableau de cette vie intime qui, seule peut-être, offre avec candeur les mœurs d'une

époque. Dans le mystère du cabinet, du boudoir, de l'alcôve, sous la voûte ombreuse et discrète des marronniers, dans la solitude du kiosque, où la lune éclaire le rendez-vous sans le trahir, les penchans se révèlent; au grand jour des sociétés, le caractère se compose: sentez-vous la différence? Et puis, rien de piquant comme d'opposer les actions aux paroles: par exemple, l'homme élevant dans l'ombre l'édifice de sa prospérité avec le bien-être d'autrui, et faisant parade en public d'une générosité expansive, d'une philantropie profonde... en protestations... «n'est-il pas vrai, monsieur le docteur, que cela se voit dans le monde,» dis-je à un jeune médecin qui venait d'entrer, après lui avoir lu la dernière phrase tombée de ma plume... En ce moment, il prit au nouveau-venu une petite quinte de toux qui, pour n'être pas très naturelle, n'en était pas moins opportune..... Le docteur dont il s'agit ici est l'homme de France qui sait tousser le plus à propos.

Je vous donne le préambule de mes *mé-*

moires, tel que je le traçai ce jour-là, en revenant de la nouvelle Athènes. Je me suis mise sans réserve sur le papier : pensées, distractions, vivacité d'exécution, tout est venu s'aligner sur le feuillet que vous achevez de lire. J'ai dramatisé de mon mieux ma première scène d'exposition. A cette heure, il faut, je le sens, vous parler de moi. Par le temps qui court, deux choses importent essentiellement à la sécurité des personnes : c'est de savoir à qui l'on parle dans la rue ou dans un salon, et de connaître celui ou celle qui vous parle dans un livre. Des deux côtés, il y a, chacun le sait, grand danger de déception, au moins.... Et vraiment ce n'est pas seulement avec le moral des gens que notre siècle investigateur veut faire connaissance : il entend bien aussi qu'on se produise à lui physiquement, non pas en profil, pas même en buste, ce qui serait avantageux à je ne sais combien de femmes, irréprochables du sommet de leur chevelure à la partie inférieure de leur taille, comme madame Val... et sa fille, madame Giraud...

C'est en pied que l'œil d'un public exigeant se plaît à examiner, à critiquer ce sexe dans lequel Legouvé *célébrait des humains la plus belle moitié*, avant que la politesse fût un préjugé et la galanterie un ridicule. Va donc pour mon portrait en pied. Me voici debout devant mon armoire à glace, tenant la plume d'une main, et posant l'autre sur ma conscience de peintre. J'esquisse mes traits avec une fidélité dont je vous prie instamment d'être convaincu, vous, lecteur galant; quant à ma lectrice, je ne lui demande pas un sacrifice impossible : il lui serait trop pénible d'avouer qu'une autre femme qu'elle fut jolie. Ceci convenu, je commence.

La glace que j'interroge m'offre, si je ne me trompe, de longs cheveux châtains d'une nuance heureuse; des yeux bleus, où parle la pensée, où l'impression se trahit, si vous voulez. Je vois une bouche qui n'est pas sans fraîcheur, et que le sourire peut entr'ouvrir avec quelque avantage. Tout cela constitue une de ces physionomies mobiles, vives,

rieuses, que l'ame éclaire de son reflet ; ce qu'on appelle vulgairement une physionomie franche et ouverte... Jolie !... je ne sais : c'est un point délicat sur lequel je m'abstiens de prononcer... Ces glaces sont si flatteuses ! Cette tête-là, belle ou non, repose sur un corps grand, droit, généreusement conformé, dans lequel la vie circule active, puissante, et dont les proportions ont, à ce qu'il paraît, quelque aimant pour le regard.

Mais l'âge, vont s'écrier les curieux qui se plaisent à interroger une femme sur le point qu'il lui importe quelquefois le moins d'éclaircir... l'âge !... Vraiment, il est malheureux que ni Machiavel ni Escobar, de cauteleuse mémoire, ne nous aient laissé un petit traité sur ce sujet... c'eût été le *vade mecum* des dames dont la quarantaine complète a sonné. Moi, je dirai bien vite que, le 5 août 1834, j'atteignis ma vingt-septième année. Il doit vous paraître étrange de me voir, si jeune encore, et sage-femme, tailler la plume confidentielle. D'ordinaire, écrire ses mé-

moires est le soin des dames âgées ; mais moi, je me fais mémorialiste sans avoir perdu une seule de mes dents ; peut-être même suis-je fâchée d'être contrainte d'en avoir une contre quelqu'un de mes contemporains. Au reste, la malice, on le sait, profite au corps social : les remèdes amers sont souvent les plus salutaires... Je gage, monsieur le docteur, que c'est aussi votre avis.

C'était le bon temps que celui où les mémoires commençaient, de toute nécessité, par : *Je suis née, je vis le jour sous le ciel de*.... Cette formule classique vous faisait tout d'abord entrer en matière. A présent, il faut s'ingénier pour trouver un début piquant, original. L'originalité, voilà le véhicule de tout succès. Malheur à la vérité elle-même, si elle se présente avec des allures vulgaires. Et jugez de mon embarras, à moi qui dois vous parler d'un tuteur amoureux de sa pupille, comme un Espagnol du temps d'Isabelle. De plus, vous allez voir arriver à la file tous les élémens enti-romantiques qui se rencontrent dans les

narrations du dix-huitième siècle. Décidément, la destinée est de la vieille école. Je me vois pourtant forcée de vous dire, sans le moindre élan poétique, que mon père avait peu de fortune; l'aisance de la maison tenait particulièrement aux honoraires, assez considérables, attachés aux fonctions qu'il exerçait. Ce bien-être viager ne pouvait profiter à ses enfans que sous l'inspiration d'une économie incompatible avec la manie de briller, et l'auteur de mes jours n'en était pas exempt.

Rarement l'expérience arrive à temps : mon père, parvenu, jeune encore, à son lit de mort, regretta d'avoir semé trop de fleurs sur notre jeunesse, et de n'y avoir pas réuni assez de germes féconds. Ma mère, en se remariant, pensa, comme toutes les femmes qui convolent à un second hymen, que ce parti était essentiellement dans l'intérêt de ses enfans : c'est une opinion que ne manquent jamais de se faire les jeunes veuves chez lesquelles le raisonnement se forme, quelquefois à leur insu, des émotions d'une nature encore

impérieuse; mais cette influence un peu matérielle on ne se l'avoue pas. On se remarie pour donner un second père à sa jeune famille; quoi de plus sage? Peu de temps après, il se trouve que les enfans du premier lit gênent les habitudes du nouveau ménage; on leur choisit un tuteur chargé de leurs intérêts; rien de plus simple qu'il le soit aussi d'achever leur éducation et de les établir. Il semble alors que la sollicitude à exercer envers eux ait dû passer dans la curatelle, et que la tendresse paternelle ou maternelle soit transmise au gérant de la fortune des pupilles, comme un document de comptabilité.

C'est à peu près ce qui m'arriva. Le tuteur qu'on me donna était aussi mon parrain; il jouissait d'une fortune considérable, et demandait, même avant la mort de mon père, qu'on m'envoyât auprès de lui. Cette proposition s'embellissait d'une perpective fort intéressante: l'administrateur de ma petite légitime n'avait point d'enfans; l'attachement qu'il me vouait paraissait expansif; je pouvais deve-

nir son héritière. J'allai habiter sa maison à l'âge de huit ans. Quand je fus nubile, je me trouvai insensiblement lancée dans une société nombreuse, car mon tuteur recevait beaucoup. J'atteignais cette heureuse saison de la vie où l'on jouit avec délices des charmes du monde : quelle jeune fille ne sentit pas éclore innocemment ses passions à la vue de la nuance délicate d'un ruban heureusement chiffonné, du suave reflet d'un collier de perles, ou de l'étoffe soyeuse qu'une couturière habile fait onduler avec grâce sur la danseuse au pied léger ?

Alors on envie la parure parce qu'elle brille; un peu tard, elle est l'objet d'une vive convoitise, parce qu'elle embellit. Il en est ainsi de tous les plaisirs avant qu'ait lui cette aurore de nouvelle vie qui point avec le quinzième printemps : la musique plaît à l'oreille; la danse amuse par cette agitation bruyante que recherche l'enfance; le jeu lui-même la séduit par ses chances capricieuses, par la variété de ses coups. Tout cela change dès que

quinze ans sont venus. La parure devient alors un élément de conquête ; l'harmonie n'est plus une suite d'accens modulés, c'est une langue, c'est le dialecte du cœur. La danse cesse d'être un simple exercice, une récréation imaginée pour éloigner l'ennui ; elle devient une combinaison coquette de poses, d'attitudes, de souples mouvemens : c'est quelquefois plus, car les sens y cherchent cet abandon qui, trop souvent, commence le triomphe d'un sexe et la défaite de l'autre.

J'eus bientôt atteint, dans les cercles fastueux de mon parrain, cette seconde période de sensations où le plaisir, cessant d'être un passe-temps enfantin, devient une séduction puissante, une impression profonde ; mais en même temps que mon cœur s'y livrait, mon esprit s'occupa du soin de rendre durable l'existence décorée d'attraits qui commençait à me luire. Je ne me faisais point illusion sur l'insuffisance de ma fortune acquise : elle consistait uniquement dans la moitié du revenu d'une maison située dans le quartier de l'estrapade,

revenu partagé avec ma sœur, et qui ne dépassait pas 2,200 francs. Assurément, ç'eût été un bien-être très confortable pour l'honnête propriétaire retiré d'un commerce d'épicerie de la rue Mouffetard ; mais moi, qui me sentais bercée chaque soir des manières presque aristocratiques de la Chaussée d'Antin, moi, dont l'imagination dorée ne s'était jamais exilée qu'à regret au-delà du pont Notre-Dame, j'osais à peine avouer ma propriété de l'Estrapade ; et quand je la visitais, il me semblait que je rapportais dans le tourbillon une empreinte de faubourg Saint-Marceau attachée à mon visage. Dailleurs, quelle ambition de quatorze ans s'arrêta jamais à 1,100 livres de rente? A cet âge, l'avenir est sans bornes ; les espérances ne reconnaissent point de limites. Pas une fillette parée de quelques charmes qui ne rêve le trône de Golconde, légué à l'heureuse Aline par la muse généreuse de Boufflers. Mes vœux allaient moins loin : j'aspirais seulement au joli coupé que traînent deux coursiers aux formes sveltes, et dont la femme du beau monde

descend avec une feinte insouciance, lorsque, tout exprès pour se montrer, elle se rend aux Tuileries à l'heure où les élégantes, les dandys gâtent de leur musc le parfum de l'allée des orangers.

Vous concevez bien que, dans ma pensée, l'équipage était le complément d'une prospérité composée de tout ce qui sourit aux jeunes imaginations : toilette, écrin, meubles délicieux, appartemens assombris par les plis redoublés du tissu de soie se croisant sur la mousseline brodée. Et parmi les superfluités indispensables à l'opulence, mes chimères n'exceptaient ni la demi-loge aux Bouffes et à l'Opéra, ni les deux ou trois soirées par an qui vous classent parmi les notabilités, pourvu qu'à ces soirées le nombre des convives ne soit pas resté au-dessous de deux cents; pourvu que nos dames et nos fashionables n'y aient pas perdu moins de cinquante à soixante manteaux.

Comment oser me promettre un tel avenir, lorsque pour principe réel il n'avait que le produit modique de ma maison de l'Estrapade? c'eût

été certainement une insigne folie, si, en même temps que le songe de mon opulence future, ne se fût pas élaboré dans ma pensée le plan d'une fortune à faire. Ceci donnait un autre caractère à mes châteaux en Espagne : les matériaux en devenaient moins vaporeux, moins fantastiques.

Or le prototype de mes projets ambitieux s'était gravé dans mon esprit en voyant, certain soir, madame La Chapelle, célèbre sage-femme, s'élancer d'une élégante voiture à la porte de mon parrain. J'ai toujours devant les yeux ces panneaux luisans, ces glaces diaphanes, ce laquais et ce cocher en livrée; et les coursiers aux naseaux fumans qui formaient ce bel attelage piaffent encore dans mes souvenirs...

Lorsque je demandai le nom de cette dame, avec laquelle j'eus depuis tant et de si agréables rapports, on répondit amplement à ma question en me disant :

« C'est madame La Chapelle, la plus habile accoucheuse de Paris. C'est une femme d'un talent éminemment recommandable, que la mé-

decine doctorale persifle très agréablement au chevet des malades, parce que cela sert à user quelques minutes d'une visite; mais elle jouit d'une grande réputation, parce que, dans tout ce qui tient à son art, personne ne l'a jamais surpassée. Vous le voyez, ajouta-t-on, cette fameuse praticienne a le plus bel équipage qu'on puisse voir : rien de fructueux comme sa profession, quand on l'exerce d'une manière distinguée... de l'habileté pour moyen, des faiblesses humaines pour matière exploitable... toutes les réussites du monde sont dans le rapprochement de ces deux principes. »

Ce discours fixa ma vocation avant même que, par mes communications avec madame La Chapelle, j'en eusse puisé le goût dans une sphère de considérations plus élevées.

« Mon enfant, me disait quelquefois cette femme célèbre, quand je lui eus fait part de mes intentions, vous ne pouvez mieux faire : outre l'avantage que procure l'art des accouchemens aux sages-femmes qui l'exercent avec talent, avec discrétion, il les honore et les place

haut dans l'estime de leurs contemporains. Rappelez-vous ce que je vais vous dire, continua-t-elle avec chaleur : Le temps n'est pas loin où les bienséances et la pudeur rentreront dans leurs droits, en prononçant enfin l'exclusion des hommes d'une partie de l'art qui ne peut être exercée par eux qu'en obligeant notre sexe à rougir aux yeux du leur, non pas seulement de ses faiblesses, mais aussi d'un *dégasement* absolu, qui, certes, est plus que désobligeant.

« Les médecins répandront autant qu'ils le pourront le préjugé qui proclame, sinon notre incapacité, du moins notre insuffisance dans les cas difficiles ; mais comme des déclamations jalouses ne sauraient tenir lieu de raisons, et qu'il n'est pas aisé de prouver qu'une sage-femme doit être incapable, par le seul motif qu'elle est *femme*, il sera bientôt permis à l'expérience et au raisonnement de démontrer qu'après de bonnes études, une accoucheuse, soit par la souplesse de mouvemens naturelle au sexe, soit par la proportion de sa main, conviendrait mieux qu'un médecin à l'art des

accouchemens, quand même il ne serait pas affligeant pour la morale publique de voir toute la partie féminine d'une population livrer le signalement de ses charmes secrets aux médecins de la ville, et exposer plus d'une dame à rencontrer dans le monde un homme qui les connaît mieux que son mari *.»

Le conseil de madame La Chapelle acheva de consolider mon parti pris; je ne fis plus ma

* Louis XIV donna le premier exemple d'un accouchement fait par un homme, en appelant le docteur Clément pour la première couche de mademoiselle de Lavalière; c'est à cette innovation que ces vers font allusion:

> Le premier en Europe il fit rougir Lucine,
> Et changeant en vertu son impudique ardeur,
> Au rang des préjugés il plaça la pudeur.
>
> LUCINIADE.

L'exemple qui part de haut met en vogue les coutumes les plus dépravées; on s'éloigna alors d'un usage pudique consacré par une longue suite de siècles. Les anciens invoquaient toujours les déesses, et non les dieux durant les accouchemens.

lecture habituelle que des livres de médecine. Mon curateur consentit à m'acheter l'excellent traité de Baudelocque sur les accouchemens, et tous les ouvrages publiés par madame Boivin. Ces écrits savans ne me quittaient plus; ils m'accompagnaient à la promenade, m'isolaient dans notre salon bruyant; et, chaque soir, mon Baudelocque venait prendre place sous mon oreiller, comme l'Iliade sous le chevet d'Alexandre.

De temps en temps, surprise dans les bosquets du jardin, consultant les gravures ultra-pittoresques de mon livre, j'avais à supporter les plaisanteries malignes qu'on m'adressait. Il faut avouer qu'en effet cette occupation et ma quatorzième année devaient paraître quelque peu incompatibles; plus d'une fois

L'auteur de la Luciniade dit encore :

Mon art devrait sans doute être interdit aux hommes,
Mais on est sans pudeur dans le siècle où nous sommes;
A qui n'a plus de mœurs tout paraît innocent;
Pour qui ne rougit plus, il n'est rien d'indécent.

je fus forcée de faire rentrer vivement dans l'idiome des bienséances certains jeunes gens, très confians d'ailleurs dans leur mérite, et qui, me voyant si attentivement occupée des *résultats*, essayaient de me parler des *causes*.

Mon parrain était le premier à rire de la singulière application de mon aptitude. Homme fort instruit et très exercé dans les arts d'agrément, il se plaisait à diriger mon éducation : souvent il rectifia les leçons de mes maîtres de musique et d'histoire, sur lesquels il possédait un avantage supérieur à tout système d'enseignement, le goût. Jaloux de son ouvrage, il finit par s'affliger de la préférence presque exclusive que j'accordais à l'étude des accouchemens. «Etrange parallèle, disait-il, des principes du danseur Coulon et des exercices de l'harmoniste Bethowen.« Il ne voyait toutefois dans ce qu'il appelait ma monomanie médicale qu'une extension, singulièrement dirigée, du désir d'apprendre. Sa surprise fut donc extrême lorsque je lui déclarai que mon intention bien prononcée était d'être sage-femme,

et que je le priais de me faire conduire tous les jours au cours de madame La Chapelle, qui voulait bien m'admettre parmi ses élèves, ainsi qu'à ceux de M. Dubois, à six heures du matin.

Indépendamment d'une vocation invincible, mon projet ne manquait pas de sagesse, considéré avec les idées d'éloignement que m'inspirait la médiocrité; car mon tuteur, malgré de grandes démonstrations d'amitié, dont je ne soupçonnais pas alors le mobile secret, mon tuteur n'avait jamais parlé d'ajouter à mon avoir : ma mère et mon beau-père s'étaient apparemment trompés en lui en supposant l'intention. D'un autre côté, ma sœur et moi venions d'être brusquement émancipées, sans arrêter la rapide décadence d'une partie du bien de mon père, restée entre les mains de son successeur au lit de ma mère, et qu'il dissipait en folles spéculations. Il y avait donc nécessité, au moins selon mes vues, à ce que je m'appliquasse plus que jamais à étudier l'art que je voulais exercer.

« Avec ma part du produit de la maison de l'Estrapade, me répétais-je à chaque instant pour exciter encore mon zèle, je ne pourrai jamais acheter une voiture ; et bien décidément, on ne saurait vivre honorablement sans une voiture... Quand je serai reçue, quand j'aurai mon diplôme, je louerai une jolie maison à la Chaussée d'Antin, avec jardin anglais ; je la meublerai magnifiquement. Le mystère calcule peu : j'aurai des pensionnaires riches, conséquemment généreuses... car au sommet de l'échelle sociale, on se trouve placé si haut !... la tête tourne souvent aux dames.

« Oh ! oui, oui, je ferai bien promptement ma fortune. C'est incontestable... étudions courageusement. »

Je suivais avec une ponctuelle assiduité les leçons de madame La Chapelle, soit chez elle, soit à sa clinique de la Maternité ; je n'étais pas moins assidue à l'enseignement du docteur Dubois. Voici, quant à ce médecin, un petit épisode que je ne dois pas omettre. Son cours tenait à six heures du matin en hiver ; il fal-

lait s'y rendre à travers une brume très froide, ou braver une température plus rigoureuse encore. Je me souviens que la bonne qui m'accompagnait, moins bien fourrée que moi, gagna un fort rhume; et, quoiqu'elle m'attendît un étage au-dessous de l'amphithéâtre où les élèves écoutaient le professeur, il arriva que cette fille toussa de manière à troubler le cours. Le jour même de cet incident, nous traversions, quelques unes de mes condisciples et moi, le jardin du Luxembourg pour retourner chez nous, et comme nos socques étaient couverts de la boue épaisse qui ne manque pas dans cette saison rue d'Enfer, nous passions légèrement le bout de notre chaussure dans une mare d'eau, afin d'en détacher la crotte. M. Dubois fils nous surprit dans cette occupation : « Ah! ah! mesdemoiselles, nous dit-il en riant, voilà qui n'est point hygiénique du tout; puis, s'approchant de moi, il ajouta : — Ma belle enfant, vous particulièrement, je veux vous faire gronder, après demain, de ce petit trait de coquetterie. » Sur ce, nous voilà

partant d'un grand éclat de rire, et défiant notre jeune critique de nous dénoncer à son père.

Par une singulière fatalité, presque toutes les sages-femmes internes, à la leçon suivante du docteur Dubois, étaient enrhumées. Ce professeur, se rappelant que l'avant-veille son cours avait été troublé par une tousseuse, se prit à nous dire : « Mesdames, je vous préviens que la première d'entre vous qui toussera sera bannie pour quinze jours de mes leçons... Ah! vous allez laver vos souliers dans les mares d'eau, vous gagnez des rhumes, et vous venez ensuite tousser à mon cours... Il faut un exemple pour réprimer un tel abus, et je le donnerai. » M. Dubois avait prononcé cette petite harangue correctionnelle d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux; mais la suite en fut tout à fait grave : dix à douze élèves internes, bien innocentes de notre lavage de socques, quittèrent l'amphithéâtre pour que le malin professeur ne les entendît pas tousser, et furent privées de la leçon.

Mais moi et mes compagnes gardâmes obs-

tinément rancune au dénonciateur Dubois fils : il eut beau faire l'aimable auprès de nous quand il nous rencontrait, et débiter à notre oreille les choses les plus obligeantes, nous avions juré de ne jamais lui parler, et le serment fut fidèlement gardé.

Les choses en étaient là, lorsque la femme de mon parrain, que j'appelais ma marraine, mourut d'une hydropisie de poitrine. Je regrettai vivement cette excellente dame, dont les bontés pour moi n'avaient pas été moindres que celles de son mari, et étaient plus désintéressées, ainsi qu'on va le voir.

On avait à peine enterré madame M***, sa dépouille mortelle n'était pas refroidie, et l'air retentissait encore de son glas funèbre, lorsque je fus tout à coup assaillie des assuidités galantes de mon tuteur. Il me chercha, me poursuivit avec une ardeur qui eût été insolente dans un jeune homme, et que je trouvai effrayante de la part d'un galant de cinquante ans. Il me joignit une fois au fond du jardin, et me ceignant la taille d'un bras caressant, il me fit la

plus positive déclaration, me disant qu'il ne serait heureux que si je devenais sa femme; mettant à mes pieds, ajoutait-il, tout ce qu'il possédait au monde.

Quant à ses biens, il ne les plaçait ainsi à mes pieds que par métaphore; mais il s'y laissa glisser lui-même très effectivement, ce qui me parut plaisant au point de m'arracher un éclat de rire que je ne pus réprimer.

L'accueil fait à l'amour de mon romanesque admirateur était, j'en conviens, peu décent; mais si vous aviez vu cette vieille figure se dessinant, empourprée et lumineuse de regards, sur la feuillée environnante... vrai, Jérémie lui-même eût payé son tribut d'hilarité à ce portrait à la Callot... Pouvais-je garder mon sérieux, moi, jeune fille qui, en dépit de mes études savantes, ne comprenais nullement la partie sentimentale de cette scène, et n'en voyais que le côté grotesque!

« C'est bien, mademoiselle, s'écria l'amoureux vieillard qui, depuis un instant, essayait vainement de se remettre debout, c'est très

bien et surtout très respectueux... Ingrate! moi qui ai tant fait pour vous... voilà donc la reconnaissance que vous me réserviez?

— Pardon, répondis-je, en m'efforçant de reprendre mon sérieux, je puis dès cet instant reconnaître dignement vos bontés... permettez que je vous aide à vous relever... Et je me penchai pour soulever la masse soupirante qui s'était comme évanouie sur elle-même à mes genoux...

— De l'ironie! c'est trop fort.

— De l'ironie! nullement, mon parrain: j'essaie de vous sauver un ridicule, voilà tout... Car si l'on venait, le groupe que nous formons en ce moment paraîtrait, je vous l'assure, plus gai que pathétique; et lorsque l'on a mérité, comme vous, l'estime publique par de belles qualités, il doit être pénible de la laisser atteindre en affichant un travers. D'ailleurs, ce sont des soins et des soupirs perdus: fût-ce avec le roi de France, je ne me marierai jamais.

— Vous avez dit un travers, mademoiselle?

— Je devrais peut-être dire un vice... Songez, monsieur, songez que la couche où vient d'expirer votre épouse est encore brûlante...

Ici mon tuteur fit un effort violent et se trouva sur ses pieds...

— Vous parlez d'ingratitude, de services oubliés... continuai-je, je ne mérite pas un tel reproche; mais jamais je ne m'imposerai le genre de reconnaissance que vous exigez de moi, et qui, dans l'esprit d'une autre, diminuerait assurément le mérite des bienfaits que vous me rappelez. Je le répète, je ne veux point me marier : c'est acheter trop cher et les avantages et le bonheur de l'hymen que de leur sacrifier le plus réel de tous les biens, la liberté. De grâce, ne me parlez plus de mariage, mon cher tuteur; vous fûtes mon maître de géographie, d'histoire, de musique : vous le savez, j'étais une élève docile; mais je serais une écolière rebelle sous le martinet du ménage. C'est un parti pris à n'y plus revenir. »

Mon parrain ne répliqua pas, et s'éloigna brusquement. Mais ses poursuites ne furent

interrompues que peu de jours ; il m'obséda ensuite avec une accablante persévérance : point de maladie plus incurable que l'amour d'un vieillard. C'était un tourment de toutes les heures, de tous les instans. Enfin, craignant que mon vieil amant ne se portât à des entreprises audacieuses, j'abandonnai l'appartement que j'occupais assez près du sien, et je me reléguai à l'autre extrémité de la maison, dans une chambre où je me gardai presque militairement. Chaque soir je formais derrière ma porte une barricade de chaises, de fauteuils, de tables, consolidée par l'imposante masse de ma commode. J'avais alors pour voisine une vieille dame, dont je troublais souvent le sommeil par cet appareil défensif, qui ne pouvait, comme vous le pensez bien, s'exécuter sans bruit ; car, infiniment moins forte que je n'étais effrayée, je traînais les meubles que je ne pouvais porter.

« Mon Dieu, ma belle enfant, me dit un jour ma voisine, que faites-vous donc tous les soirs ? on dirait que les sorciers réunis en

sabbat, traînent par la chambre tout votre mobilier.

— Madame, c'est que j'ai peur.

— Peur de quoi, ma chère?

— Des voleurs, je crois.

— Et moi, je ne crois pas, ma petite voisine. A votre âge, et vous le savez aussi bien que moi, on possède des trésors qui affriandent une autre espèce de larrons que ceux qui vont, par la ville, crochetant les portes des maisons... Je soupçonne que, sous ce toit même, un certain galant, aux cheveux blanchis... Allons, allons, vous faites bien de vous barricader. »

Malgré mes précautions, je ne parvins pas à me rassurer; lorsque j'étais couchée, je croyais entendre glisser dans ma serrure la double clé dont ma frayeur armait mon parrain. Le cœur me battait à me rompre la poitrine, et tout l'amas de meubles échafaudé derrière la porte ne pouvait me tranquilliser. C'était aussi prêter au parrain des intentions trop juvéniles. La vérité est qu'il ne tenta pas une seule fois de pénétrer dans mon apparte-

ment, et que j'étais possédée d'une terreur panique. Elle finit par se rendre à tel point maîtresse de mes sens, tellement ennemie de mon repos, que je ne dormais plus. Je perdais l'appétit, je maigrissais... Ma mère, vivement sollicitée par moi de me reprendre auprès d'elle, eut pitié de mes tourmens, et me rendit dans sa maison la chambre étroite que j'avais occupée étant toute petite fille... Je fus enchantée; j'aurais, je crois, habité une armoire plutôt que de rester avec mon tuteur.

Ma mère, qui, depuis assez long-temps, s'était brouillée avec mon parrain pour des affaires d'intérêt, lui fit redemander, sans beaucoup de ménagemens, les meubles, le linge, quelques pièces d'argenterie et une montre que j'avais laissés dans sa maison. Il répondit avec non moins de sécheresse qu'il était prêt à faire cette restitution, si l'on voulait lui payer pour moi près de sept années de pension. Une telle balance n'eût pas été à mon avantage; la transaction en resta là...

Je ne revis plus ce vieillard, auquel je devais

certainement beaucoup, mais qui, par la révélation de ses projets sur moi, avait tari dans mon cœur la source d'une reconnaissance méritée d'abord, puis justement reperdue... Mon parrain se consola de mon indifférence avec une servante, à qui sans doute il chanta :

« Allons, Babet ! etc. »

Il est probable que cette paysanne accorda à son vieux maître plus qu'un lait de poule... Bref, on apprit un jour au cercle matineux du portier, qu'elle venait de mettre au monde une petite fille dont l'apparition signala d'une manière très confortable la paternité peut-être honoraire de mon parrain. Cette créature savait intriguer : elle parvint à mettre un prêtre dans ses intérêts, à des conditions qui ne sont point parvenues jusqu'à moi ; mais toujours est-il constant que M. M*** épousa sa servante, par respect pour les mœurs.

Par un motif diamétralement opposé, elle ne tarda pas à lui donner, dit-on, pour rival,

un gros garçon qu'on occupait dans la maison *aux ouvrages de peine*... L'occupation que sa patronne lui assigna, ajoute-t-on, fut un nouveau témoignage du goût qu'elle avait pour les oppositions, pour les antithèses, comme dit Figaro.

Après l'éloignement que j'avais montré pour les soupirs de M. M***, le sentiment le plus vif que j'eusse ressenti était l'aversion pour notre maison de l'Estrapade : elle ressortait en noir dans ma pensée, comme l'équipage de madame La Chapelle s'y dessinait en traits dorés. Je ne voulus point aller habiter cette maison : j'y serais morte du spleen, et je le dis si affirmativement à ma mère qu'elle se décida à me louer un vaste appartement rue de l'Odéon. Je l'avais choisi tel qu'il me le faudrait à l'époque, peu éloignée, où j'exercerais mon art; mais, jusqu'à ce moment, j'en sous-louai une partie meublée, et je me trouvai encore fort au large dans le surplus.

Lorsque je fus en état de soutenir mes

examens et de solliciter un diplôme, le règne de Charles X commençait : le règne de Charles X, période pieuse où des armées de séminaristes noircissaient le pavé de la capitale, comme des nuées de corbeaux noircissent en janvier la campagne neigeuse. Jamais, non jamais, tant d'*ex voto* ne furent offerts aux autels; jamais l'or et l'argent n'ornèrent plus de chapes, de chasubles et d'étoles; et l'on ne fit pas à Paris moins de soutanes qu'on n'y avait confectionné d'habits militaires, lorsque la république française entretenait sur pied quatorze armées... Eh bien ! ce temps, cet heureux temps où Dieu n'osait damner aucun sujet du dévot Charles X; ce temps où tout mourant bien confessé allait droit en paradis, le croirez-vous ? il produisit plus d'enfans naturels que cette régence, de scandaleuse mémoire, durant laquelle un duc d'Orléans gouvernait notre chère France du lit d'une danseuse... Rien de prolifique comme la dévotion !

Je me gardai bien de laisser échapper une

veine si productive ; je me fis interroger, et je fus reçue sage-femme, à moins de seize ans et demi, par MM. les professeurs Désormeaux, Richerand et Leroux. Le baron Dubois, dont les plaisanteries ressemblent quelquefois aux jeux de l'ours, s'était fait un malin plaisir d'effrayer une élève dévote, nommée mademoiselle Bonnet, des questions techniques que le docteur Leroux nous devait faire.

« Notre doyen, disait-il, ne manque jamais de demander aux élèves sages-femmes une description, mais une description minutieuse des parties organiques avec lesquelles chacune d'elles doit se trouver habituellement en rapport.

— Monsieur, s'écria ma collègue timorée, si le doyen me demande la description de ces parties, je lui dirai que je ne les connais pas.....

— Alors, lui dis-je à l'oreille, il vous répondra : C'est une connaissance qui vous reste à faire, et vous ne serez pas reçue. »

M. Leroux ne nous adressa que des ques-

tions décentes, ou du moins bien enveloppées dans les termes de l'art; nous y répondîmes de même, et certainement notre examen prêta moins aux remarques malicieuses que le travail des petites demoiselles qui, flanquées d'une duègue ou d'une maman, dessinent au musée des Hercule, des Apollon, des Bacchus en pied, sans aucune omission de leurs perfections académiques.

Dès que je fus reçue, je montai ma maison avec élégance, avec recherche : dans notre belle capitale, l'étalage du luxe est la première condition du succès. J'eus des meubles de Jacob, des bronzes de Ravrio, des porcelaines de Sèvres, mille jolis ustensiles du petit Dunkerque. Les plus modernes pianos de Pleyel ornèrent mes salons. L'élégance de ma mise répondit à celle de mes appartemens: toutes mes broderies sortaient des magasins de Minette; mes chapeaux appartenaient à l'école d'Herbault; madame Huchet avait coupé toutes mes robes; Edouard, alors le plus renommé des coiffeurs, dirigeait l'arran-

gement de ma chevelure ; et les parfums de Lubin répandaient leurs suaves émanations dans mon cabinet de toilette.

La science elle-même a, de nos jours, son faste, ses enseignes prétentieuses, son dandysme. Entrez dans le cabinet d'un de nos jeunes médecins, c'est un petit temple des Grâces ; et n'était la grave figure du dieu d'Epidaure, qu'on aperçoit sur la corniche d'une bibliothèque, on pourrait se croire dans le boudoir d'une nouvelle Aspasie. Voyez l'étalage de nos pharmaciens, que vous feriez tomber en syncope si vous les appeliez apothicaires : dans leurs élégans bocaux, la chimie se fait fashionable par l'habile agencement de ses produits... Et les sages-femmes modernes ! avez-vous admiré leurs tableaux, chefs-d'œuvre du pinceau de genre ; pièces capitales du musée des rues, dont on aurait pu, sans crainte de comparaison, enrichir l'exposition de 1834, où la délicieuse page historique de *Jeanne Gray* se trouvait, hélas ! en bien triste compagnie.

Pour moi, je ne m'attachai pas trop aux bagatelles de l'enseigne ; je visai plus sagement à la dignité intérieure. Je voulais me composer une clientèle d'élite, faire un appel aux faiblesses nobiliaires, dissimuler, par mes assistances, les faux pas aristocratiques.

Alors, le faubourg Saint-Germain seul pouvait peupler ma maison de pensionnaires titrées, et remplir tous mes instans à recevoir dans ce monde de petits êtres clandestinement illustres. Dans ce temps-là, le noble faubourg était rempli d'élémens fatals aux virginités du quartier, et la chasteté conjugale courait de grands périls. Saint-Thomas-d'Aquin, paroisse essentiellement vouée à la noblesse *pure* de gloire révolutionnaire ou impériale, se peuplait d'une milice nombreuse qui, chaque matin, divergeait dans les rues de Varennes, de la Planche, de Grenelle, Saint-Dominique, pour y porter les conseils d'une piété fervente, et distribuer à domicile les secours de la parole sainte. Vous ne vous faites pas d'idée jusqu'à quel point ces missions évangéliques

fructifiaient, et combien de belles pénitentes firent au moins un pèlerinage dans ma maison de la rue de l'Odéon. Indépendamment des directeurs accrédités à Saint-Thomas-d'Aquin, il existait sur cette paroisse une jeunesse aux allures plus vives, aux paroles plus brusques, qui blasphémait quelquefois le nom de Dieu, que les jeunes ecclésiastiques invoquaient en roulant les yeux, et qui n'en réussissait pas moins vite auprès des beautés dévotes. Cette jeunesse, c'était le corps d'officiers d'un régiment de cavalerie légère : hussards, chasseurs, ou lanciers royaux, qui stationnait dans les rues de Grenelle et Saint-Dominique.

« N'est-ce pas, monsieur le docteur (je parlais en écrivant ceci au jeune médecin *tousseur* que j'ai déjà signalé), n'est-ce pas que ces militaires-là ont contribué puissamment à grossir le pécule que vous avez, dans votre constante loyauté, partagé avec moi ?... Il est vrai que vous pourriez ignorer cette circonstance ; car, soit dit sans blesser votre amour-propre, la

partie financière de notre association vous agréait à tel point que vous me laissiez volontiers exercer, sans votre participation et sans jalousie doctorale, les fonctions purement médicales , que vous auriez pu revendiquer..... Ah ! monsieur le docteur, quelle générosité ! »

ASSISTANCE I.

—

La Migraine.

—

On venait de poser mon tableau : il obtenait encore, dans la rue de l'Odéon, le succès réservé à toute enseigne nouvelle. Les flâneurs lui payaient, en passant, leur tribut de curiosité. Il avait même mérité les honneurs de la persécution, complément des grandes célébrités ; car je venais de répondre devant le commissaire de police de la presque

nudité d'un petit enfant qui, selon le magistrat des lanternes, blessait les mœurs par l'aspect de ses formes candides, peintes à l'huile... On les voilait d'un bout de draperie, qui m'était imposé pour l'édification du quartier, lorsqu'un gros Auvergnat entra chez moi, tout haletant :

« Venez, venez vite, madame, me dit-il en s'essuyant le front; on vous attend ici près, rue du Pont-de-Lodi. Oh! mais il paraît que c'est fort pressé.....

— Ici près, répondis-je à ce brave homme; mais, mon ami, je ne vais pas dans un lieu sur une demande aussi vague. Qui vous envoie ?

— Qui m'envoie? dame! je ne sais pas au juste. Je suis au coin de la rue, allongé sur mes crochets; on vient, on voit ma médaille, et puis on me dit : Tenez, commissionnaire, portez ceci; ou bien : Allez à tel endroit dire cela... Moi, je me lève, je trotte, et me voilà. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que la dame qui m'envoie était bien échauffée quand

elle m'a parlé... Il paraît que pour ce qui est de votre état, ça n'attend pas.

— Vous avez raison, répliquai-je en riant, et c'est ce qui me détermine à vous suivre...

—Voilà qui s'appelle parler... Marchons...» Et mon conducteur, en voulant précipiter ses pas vers la porte, fit, coup sur coup, deux glissades sur mon parquet luisant ; il parvint pourtant à maintenir l'équilibre de sa masse auvergnate... Je le suivis.

Arrivée rue du Pont-de-Lodi, devant la maison que le commissionnaire m'avait indiquée, je vis qu'elle était grande, d'assez belle apparence, et que je pouvais y entrer sans danger, surtout au milieu de la journée. Je cherchais de l'œil, en m'approchant, une personne que je pusse interroger sur la direction que je devais prendre ; car, dans les affaires secrètes, un concierge est la dernière personne à laquelle il faille s'adresser. Une dame se tenait sur la porte cochère ; j'eus un demi-doute qu'elle était apostée là pour m'attendre ; je m'adressai à elle avec ménagement toutefois.

« Madame, lui dis-je, connaîtriez-vous dans cette maison quelqu'un d'indisposé..... une dame....

— Seriez-vous sage-femme ? me demanda-t-elle vivement; puis, sur mon signe affirmatif, elle ajouta : Vous êtes bien jeune... cependant, venez ; et tout en marchant, elle me disait : La personne auprès de laquelle je vous mène est ma fille ; nous sommes dans le plus grand embarras... Son père ignore sa position. Que Dieu, ma chère petite, vous soit en aide ! nous avons besoin de toute sa miséricorde pour sortir de là... » — Tout en parlant, cette bonne mère fondait en larmes.

Nous arrivâmes, à travers plusieurs pièces du deuxième étage, dans une petite chambre fort propre, où je vis, étendue toute habillée sur son lit, une grande demoiselle brune, dont les traits, assez réguliers, étaient déjà contractés par les premières douleurs de l'enfantement. Le père était commerçant ; nous l'entendîmes, dans une pièce voisine, discourir de ses affaires, débattre quelques prix

de fabrique avec des ouvriers, et se plaindre de la *migraine* de sa fille, qui tenait ordinairement ses livres, qu'il avait besoin de consulter... La pauvre patiente se cramponnait à moi et à sa mère pour étouffer ses cris; elle éprouva une subite convulsion lorsque l'honnête négociant la nomma. « Papa, nous dit-elle, est homme à venir me demander quelques renseignemens... Si je l'entendais, rien ne pourrait m'empêcher de me précipiter par ma fenêtre.

— Grand Dieu! s'écria la malheureuse mère en se jetant sur la porte, dont elle poussa le double verrou...

— Calmez-vous, criai-je à cette pauvre femme, voilà qui est fini.... »

En effet, peu d'instans après, je sortis de cette maison, emportant le nouveau-né. Le lendemain la mère vint me voir; elle me dit que l'enfant devait être placé aux Orphelins, du consentement même de l'accouchée, qui ne voulait point de son séducteur pour époux.

D'après ce que cette dame me raconta, la

faute de sa fille était une surprise de sens, une simple occasion mise à profit par un homme plus entreprenant qu'aimable; occasion dans laquelle avait succombé cette jeune personne, en parant l'homme qui se trouvait là des traits de quelque héros de roman.

Le bon commerçant s'étonna bien un peu de voir la migraine de sa fille se prolonger neuf ou dix jours; il lui apportait force infusion de tilleul, qu'elle jetait dans son vase de nuit; lui prescrivait des bains de pieds, qu'elle se gardait bien de prendre; et s'il a marié plus tard la jeune personne, il a cru la livrer en bonne qualité marchande, comme un article de son magasin... Il est des erreurs heureuses; que de mauvais ménages, bon Dieu! si la Providence ne se montrait pas indulgente et serviable en pareil cas!

ASSISTANCE II.

—

Deux Générations d'amours.

—

Ma maison se remplissait de pensionnaires ; j'en avais de tous les âges, de toutes les humeurs : femmes mélancoliques, emportées, coquettes, dévotes, légères, prudes ; une macédoine fort remarquable, je vous assure. Labruyère et Sterne y eussent certainement trouvé des caractères nouveaux à peindre ; des travers inédits à esquisser ; et tout cela

s'était réuni, sinon dans le sentiment, du moins dans la sensation d'un péché unique, qui pavoisait mon intérieur des nuances variées d'une même faute. Nous reviendrons là-dessus. Pour le moment, j'entends résonner dans mes souvenirs les éperons d'un officier supérieur, dont il faut que je vous parle.

J'entre dans mon salon, je suis à mon piano, où j'essaie un air varié de Rossini. L'étranger est un grand homme maigre, pâle, muni d'une paire de moustaches ambitieuses, qui n'enlèvent pas à sa physionomie un air noble et distingué. C'est un militaire, on le voit à sa tournure ; son grade est élevé, on peut le deviner au ton brusque et cavalier par lequel il décèle l'habitude du commandement.

« Je vous suis adressé par le docteur Cullorier, dit l'officier en jetant son chapeau sur un fauteuil, et en passant ses doigts dans sa chevelure, devant ma glace.

— Ce médecin a la bonté de m'envoyer souvent des pensionnaires, répondis-je en

rendant au nouveau-venu un salut qu'il ne m'avait peut-être pas fait.

— Des pensionnaires! je viens vous en proposer deux : la mère et la fille; toutes deux mes victimes.... J'étais en veine.... Ah! mon Dieu! que vous êtes jeune!....vous faites de la musique!.... mais c'est charmant.... et jolie à ravir!....

— Monsieur, il me semble que tout ceci n'a aucun rapport avec le motif qui vous amène.....

— C'est ma foi vrai : le rapport n'est pas immédiat; mais j'entre en matière aussitôt que je vous aurai embrassée: vous voyez que je suis concluant.

— Vous me contraindrez, monsieur, d'appeler quelqu'un pour vous faire sortir de chez moi....

— Me faire sortir! je pourrais, bel ange, vous répondre comme le faux cavalier du Barbier de Séville : Bataille! ah! tant mieux ; c'est mon métier à moi. Mais ne vous fâchez pas, je vais parler sérieusement.... Demain,

je vous envoie mes deux dames. Non, jamais on ne vit plus drôle d'aventure : avoir donné, dans l'espace de trois mois, un fils et un petit-fils à la maman; à sa fille, un frère et un fils... Il y a de quoi renverser tout un système d'héritage. Hein! ne trouvez-vous pas que je suis un scélérat achevé?

— Ce sera, monsieur, comme vous voudrez.

— Du reste, cela m'a causé un embarras du diable.... Il fallait cacher à la fille le malheur, comme disent les dames, arrivé à sa mère; à celle-ci, l'infortune de sa fille.... Une véritable intrigue de roman.... Je veux absolument vous la raconter... Une sage-femme, comme un médecin, doit connaître les tenans et les aboutissans de la maladie qu'elle est appelée à traiter. Les accouchemens ont aussi leur régime moral, et la connaissance du caractère n'est pas un précédent sans utilité. Vous saurez d'abord que mes deux générations d'amours sont anglaises, comtesses, miladys, que sais-je, moi! Or, la nation britannique a des originalités à elle : la maman, dans le cours

de notre intimité, avait la dangereuse habitude de m'envoyer chercher quelquefois sa fille à la pension, dans une voiture qu'elle me prêtait. L'intéressante miss n'apprenait pas tout dans son pensionnat, et je ne tardai pas à voir qu'elle voulait être plus savante que les maîtresses et sous-maîtresses ne pouvaient la faire... Que diable voulez-vous ! un militaire français, serviable et dévoué par métier, ne saurait pourtant refuser d'enseigner à une jeune fille ce qu'elle brûle d'apprendre.... La mère était imprudente, la fille pressée de savoir : était-ce ma faute, je vous le demande?

«Au bout de quatre à cinq mois d'enseignement, ma jeune insulaire en avait tant appris qu'elle ne put rester dans sa pension : les dames qui la tenaient, connaisseuses expérimentées, s'étaient aperçues des suites d'un genre d'éducation auquel l'élève n'avait pas voulu permettre la moindre restriction; il fallait bien trouver le moyen d'informer milady du résultat de son imprudence. Je commençai par corroborer la confiance de l'ai-

mable pensionnaire, en lui apprenant la situation de sa chère maman.

— Quoi! milady aussi? dit-elle avec le flegme anglican que vous connaissez.

— Vraiment, oui, chère miss!

— Et qui donc a fait?...

— Mon Dieu! c'est moi....

— Encore vous!.... oh!

Un reproche amoureux se réduisant à *oh*, il n'y avait pas de quoi crier à la rigueur. Je me hâtai d'ajouter :

— Je vous ai dit cela afin que vous ne preniez pas d'inquiétude sur votre propre situation; vous concevez, milady a perdu le droit d'être sévère.

— Est-ce que vous vous chargez de lui annoncer?...

— Sans doute; j'arrangerai cela pour le mieux. Je lui dirai que c'est essentiellement sa faute, très peu la mienne, et pas du tout la vôtre.

— Je ne comprends pas.

—Rien de plus simple pourtant. Voyez cette

bougie brûlant devant nous; si j'en approchais un morceau de papier il s'enflammerait... eh bien! accuseriez-vous la bougie? accuseriez-vous le papier? assurément, non... Moi, qui les aurais mis en contact, je serais seul coupable.... Votre mère entendra parfaitement cela, et, soyez-en sûre, elle s'apaisera sur l'heure, si par hasard elle songe à s'irriter.... Allons, voilà qui est décidé; je m'arrête à cette formule de démonstration victorieuse.

— Good God! j'ai bien peur que milady ne se fâche.

— Impossible, miss, absolument impossible; l'honorable comtesse est conséquente; ainsi...

— Conséquente! c'est donc à dire enceinte? demanda ingénument la jeune Anglaise, qui ne connaissait pas encore bien la valeur des mots.

—Oui, oui, répondis-je en souriant, sa situation et la vôtre sont un effet des conséquences.

— Que Dieu vous seconde, colonel, mur-

mura la petite en levant au ciel ses grands yeux noirs.

— Je l'espère, miss.... jusqu'ici la grâce efficace ne m'a pas manqué.

« Le soir même j'allai trouver milady, à qui je n'épargnai aucun des élémens de bonne humeur qui pouvaient être à ma disposition. Quand je la crus bien préparée à ma confidence, j'allais recourir à l'expédient de la bougie; mais il me vint une idée que je jugeai encore meilleure.

— En vérité, chère comtesse, m'écriai-je tout à coup, quand je songe qu'il faudra vous quitter, je sens naître au fond de mon cœur une profonde tristesse.... Vos traits si doux, si gracieux, sont pour ma vue le spectacle le plus ravissant.... au point que, loin de vous, je cherche, mais je cherche, hélas! vainement l'expression de cette adorable physionomie sur le visage de toutes les femmes. Il n'y a que votre fille qui me l'offre, grâce à sa ressemblance avec vous. Quand je vous quitte pour la reconduire à sa pension, une charmante er-

reur continue le charme à mes yeux.... l'enivrement se prolonge.

— Ah! baron, ceci ne me semble pas confortable. Ma fille, ce n'est pas moi....

— C'est votre image, chère comtesse, et l'illusion....

— Colonel, je n'aime point l'illusion.

—Et moi, je la déteste.

—Pourquoi? puis-je le savoir?

— Parce qu'en égarant mon imagination, elle m'a fait dévier des affections de mon cœur.

—Je ne comprends pas ce que cela signifie...

— Cela signifie, comtesse, que votre fille...

— Eh bien, monsieur, ma fille....

— A cessé d'être vierge.

— Pas possible!....

— Vrai, comme j'ai l'honneur de vous le dire. Bien plus, je crains qu'elle ne commence à être mère.

— Serait-ce vous, baron?....

— C'est plutôt vous, madame....

— Comment, moi? moi qui ait fait à ma fille?....

— Je m'entends : vos traits, adorable lady, se retrouvaient sur le visage de cette pauvre enfant... Je songeais à vous, comme toujours... nous étions dans le bosquet du jardin où quelquefois.... j'avais perdu la tête, ainsi que je la perds à vos côtés, et ma foi.... convenez, chère ame de ma vie, que c'est, sinon votre faute, du moins celle de vos charmes enchanteurs.

— Vous êtes donc bien sûr, colonel, que c'est une erreur?...

— Pure erreur, ma toute belle....

— Ainsi cet enfant, s'il en existe un, s'est trouvé...

— Précisément au même lieu que son.... Ah! je ne m'explique pas bien nettement quel degré de parenté existera entre les deux petites créatures dont j'aurai le bonheur d'être père.

—Mon enfant sera l'oncle ou la tante de celui de ma fille, répondit la flegmatique Anglaise.

— Merci de l'information, comtesse : on est bien aise de savoir à quoi s'en tenir ; et,

d'honneur, il est glorieux pour moi d'avoir créé, à trois mois de distance, l'oncle et le neveu.... car ces deux enfans seront du sexe masculin... je n'en fais pas d'autres. Oh çà! vous ne m'en voulez donc pas?

— Vraiment non, puisqu'il n'y avait pas d'infidélité réfléchie.

— Eh bien! pourtant, voyez ce que c'est que la raison britannique: voilà de ces interprétations que l'on n'obtiendrait jamais d'une jalousie française.... Vrai, comtesse, votre nation vaut mieux que la mienne.

— Pas en toutes choses, baron!

— C'est possible; mais au moins nous ne pouvons lutter avec vous de sang-froid et de longanimité.... Charmant caractère que celui des dames anglaises! elles savent se résigner dans des circonstances où les Françaises ont coutume de vous arracher les yeux, ce qui n'empêche pas celles-ci de se venger encore autrement, parce que, en France, la beauté outragée ne veut jamais être en reste de vengeance.... par esprit d'équité.

— Sur ce point-là, baron, répondit la comtesse en riant, je connais des dames anglaises qui se piquent d'être fort équitables....

— Et convenez qu'elles font bien.

— Parlons d'autre chose : nous voici dans un grand embarras, colonel; mon mari peut revenir d'un moment à l'autre. C'est un chronologiste d'une certaine force : je ne lui ferais pas prendre le change sur la date de notre séparation, et vous concevez l'inconvénient ?

— Sans doute, comtesse.... Eh bien! vos intentions?

— Il faut que vous me trouviez une pension chez quelque sage-femme distinguée; je m'y rendrai sur-le-champ avec ma fille, et si mylord revient avant le double événement, nous serons aux eaux du Mont-d'Or....

— A merveille; les eaux furent de tout temps la providence des sensibilités productives; mais si le comte voulait vous rejoindre?

— Rien de plus simple que de l'en empêcher : mon mari est antiquaire et orientaliste;

avec un torse grec ou un manuscrit arabe, vous le retiendrez six mois à Paris.

— J'ai son affaire; je conduis l'honorable lord chez M. Quatremère de Quincy, qui disserta deux ans, à l'Académie des Inscriptions, sur le bouclier d'Achille; et pour peu que ce vénérable savant ait sous la main l'orteil d'une statue antique de Cléopâtre, je garantis que votre mari vous laissera le temps d'accoucher, quand même la nature, par un caprice nouveau, prolongerait votre grossesse jusqu'à dix à douze mois.

— Voilà qui est bien. Trouvez donc sur-le-champ la pension qu'il nous faut.

— Dès demain je me mets en campagne pour la chercher....

« J'ai tenu parole à la comtesse, poursuivit le colonel en rajustant de nouveau sa chevelure ; je vous ai trouvée, jolie petite Lucine, et je vous amène demain mes deux dames.

— Je vais faire disposer deux chambres, monsieur le baron, répondis-je à ce fou, après l'avoir remercié de son récit et de sa confiance.

— Ouf, reprit-il en se levant, j'en suis quitte ; mais si l'on m'y prend jamais.....

— Prenez garde, colonel, vous voilà sur le chapitre des sermens d'ivrogne.

— Oh ! je ne parle pas de ma double aventure.... Ce sont de ces choses dont il ne faut pas jurer.... Je dis seulement que je n'accepterai plus d'embarras pareil à celui que je me suis imposé cette fois..... C'est bon pour les pères par métier ; mais un amateur.....

— Je conçois, colonel, les amans n'acceptent volontiers la paternité qu'à bénéfice d'inventaire.

— Comme vous dites, charmante espiégle... Bon jour... A propos, maintenant que nous nous connaissons, vous ne refuserez pas de m'embrasser.

— Au contraire, je refuserai à plus forte raison.

—Ah ! voilà de la malice noire...N'importe, je vous tiens pour la perle des sages-femmes, ce qui, soit dit entre nous, est plus facile que d'être la perle des femmes sages... Adieu.

Le lendemain, en effet, nos dames anglaises arrivèrent, et je les installai dans deux chambres contiguës. La comtesse accoucha au bout de trois semaines, et sa fille trois mois plus tard. Elles sortirent de ma maison, après y avoir consommé beaucoup de thé, beaucoup de beurre et bon nombre d'aloyaux et de beefsteaks, selon l'habitude invariable de leur pays, et surtout de la salade sans huile, sans vinaigre..., usage que je croyais réservé aux herbivores, avant de connaître mes deux ladys.

La tendresse maternelle de la comtesse se résuma par l'envoi aux Orphelins d'un gros garçon qu'elle ne pouvait présenter à mylord. La jeune miss voulut garder la petite fille qu'elle avait eue : elle fut placée en nourrice à quelques lieues de Paris. Cet enfant est roux, comme son père. Je payai pendant cinq ans les braves gens qui l'élevaient, et mes déboursés me furent toujours exactement remboursés par trimestre. Depuis, la demoiselle est entrée dans une pension de Paris, où sa

mère, mariée à un vieux baronnet extrêmement riche, la fait élever avec beaucoup de soin. Je sais qu'elle ne doit sortir de cette maison que pour entrer en ménage; maintenant, et jusqu'à ce que cette jeune personne ait atteint sa seizième année, elle peut voir son père; mais je tiens de la maîtresse de pension qu'elle a l'ordre d'annoncer au baron que sa fille est retournée en Angleterre dès qu'elle sera nubile... J'ai toujours soupçonné, en effet, le colonel d'être capable de se ménager dans cette famille anglaise une troisième génération d'amours.

Un an après, le baron, qui se trouvait en garnison à Rouen, m'envoya une dame pour accoucher. Je me rappelle que cette dame avait son portrait qu'elle baisait souvent, en nommant son cher Charles... Ce cher Charles était pourtant un galant de quarante à quarante-cinq ans; mais ce n'est pas pour rien que l'amour porte un bandeau.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

—

L'Ange et le Démon.

—

C'est toujours un tableau fort piquant que celui d'un intérieur de jeunes femmes vivant en communauté : religieuses, odalisques, prudes ou coquettes, n'importe, il y a là des oppositions morales d'un effet curieux. Imaginez-vous un bouquet aux couleurs tranchantes, aux parfums variés, dont les fleurs s'harmonisent rarement, et qui plaît précisément par le contraste de ses beautés et de ses

émanations. Parmi les pensionnaires réunies dans ma maison, il y en avait alors deux dont les inclinations méritent une mention spéciale : les deux fleurs du bouquet dont les nuances contrastaient le plus. L'une d'elles se faisait appeler madame Lam... C'était une femme svelte, pâle, aux traits fatigués, au maintien composé, aux façons guindées; s'efforçant de simuler la décence, mais avec peu de bonheur ; car ses actions parlaient beaucoup plus haut que ses prétentions. Je ne me souviens pas au juste pourquoi nous avions donné à cette dame le nom singulier de *contrat social;* peut-être pensions-nous alors que ses bontés secrètes, ainsi que la charte d'un état, constituaient une source de bienfaits populaires : on va voir que cette opinion n'eût pas été sans fondement.

Le mari de madame Lam..., qui remplissait des fonctions publiques à Bordeaux, l'avait laissée seule à Paris, en attendant que sa position lui permît de l'appeler auprès de lui sur les bords de la Gironde.

Mais le Contrat social, dont les vues éminemment philanthropiques s'arrangeaient mal des délais, fit si libéralement des heureux, durant son veuvage momentané, qu'elle dut, au bout de trois ou quatre mois, faire intempestivement le voyage de Bordeaux, sous prétexte de satisfaire à un amour conjugal qui ne pouvait supporter une plus longue séparation... L'honnête époux, qu'on n'avait pas prévenu, afin que l'arrivée de sa fidèle compagne eût tout le charme de la soudaineté; l'époux, dis-je, fut vivement touché lorsque la diligence jeta à sa porte cette tendresse empressée. Mais on pense bien que madame Lem..., venue en Gascogne pour une raison puissante, devait, par un motif plus puissant encore, s'en éloigner avant que son mari pût être à même de comparer le volume de certaines choses et l'écoulement d'une certaine période de temps.

Le digne fonctionnaire n'était pas placé selon ses mérites; madame voyait habituellement à Paris, dit-elle à son mari, la femme

d'un chef de bureau, la sœur d'un directeur, la cousine germaine d'un député, la nièce d'un pair de France; toutes dames allant régulièrement à la messe, donnant, chaque mois, de fortes sommes pour les écoles de la doctrine chrétienne et les petits séminaires, ne valsant jamais dans les bals, portant beaucoup de plis à leur robe, et ne se permettant jamais les colerettes de tulle. Or, ces vertueuses Parisiennes, dont madame Lem... avait cultivé la précieuse connaissance aux Tuileries en prenant le frais, s'étaient fait un vrai plaisir d'inviter leur nouvelle amie à des soirées charmantes qu'elles donnaient; soirées d'une décence exemplaire, où l'on ne perdait jamais plus de cent écus à l'écarté, et dans lesquelles il était expressément défendu aux jeunes gens de parler à l'oreille des dames. «Vous concevez bien, mon ami, continuait ma future pensionnaire, que ce n'est pas sans fruit que j'ai formé de semblables liaisons..... Le chef de bureau, le directeur, le député, le pair de France sont à nous. Avant six mois,

vous avez un poste du premier rang dans votre partie... Mais , *mon chéri*, je n'ai pu réprimer le désir de vous presser sur mon cœur, de ressaisir, au moins pour quelques jours, ces suaves et chastes délices qui font de notre union une lune de miel prolongée ; que dis-je, prolongée ! perpétuelle... Maintenant, il faut songer à nos intérêts; il faut nous procurer une honnête aisance pour l'hiver de nos jours... Ne voyez-vous pas d'ici la jolie maison de campagne où, Philémon et Baucis du dix-neuvième siècle, nous coulerons des jours sans nuages, comme dans les pastorales de Florian?.. Les élémens de cette félicité pure, c'est à moi de les réunir, puisque la fortune les place sous ma main... Il est donc indispensable que je retourne à Paris ; que j'y passe encore sept à huit mois... Il faut semer pour recueillir.

— Sans doute , sans doute , madame ; mais je n'ai pas vu germer souvent l'or semé sur les grandes routes..... Deux voyages coup sur coup , c'est ruineux.....

— Vous avez raison ; je n'ai pas assez ré-

fléchi... J'étais tellement enivrée du désir de vous revoir... L'amour est un mauvais financier..., et si j'avais pensé que vous pussiez calculer... » Ici le Contrat social essuya quelques unes de ces larmes d'à-propos que renferme l'arsenal des dames stylées; réserve d'un effet prodigieux, et qui enlève une émotion comme une réserve de garde impériale enlevait un champ de bataille.

« Allons, allons, cher ange, c'est moi qui ai tort, répondit en pleurnichant lui-même M. Lem.... Tu n'es pas venue à Bordeaux par les messageries Laffitte ; c'est l'amour qui t'apporta sur ses ailes... Je suis un butor, un Calmouck, un Groenlandais, d'avoir pesé quelques pièces de cent sous dans la balance d'une tendresse si charmante... Tu retourneras le mois prochain à Paris. »

Madame Lem..... revint en effet sur le théâtre ordinaire de ses exploits; mais, trop pressée d'arriver au but, elle se perdit, faute de prudence, dans l'esprit de son mari. A peine un mois s'était écoulé depuis le retour

de l'espiégle qu'elle annonça sa position au cher époux. Voici la lettre qu'elle reçut de lui en répouse à cet avis prématuré : « Mon cher cœur, je vous crois bien capable de faire des merveilles; car vous êtes la plus adroite femme que j'aie rencontrée, et je vois même aujourd'hui que je ne connaissais pas tous vos talens. Mais, ma poule, c'est trop présumer de votre habileté que de vous croire en état de reconnaître les signes d'une grossesse au bout d'un mois : le docteur Dubois lui-même y perdrait son latin... Votre position sera donc tout ce que vous voudrez; mais je déclare ici que l'enfant qui doit en résulter ne sera jamais le mien.

« Ecoutez, cher ange, il me vient une idée : vous, qui, pour me placer avantageusement, disposez du crédit d'un chef de bureau, d'un directeur, d'un député du centre et d'un pair de France, je ne doute pas qu'il vous soit possible de placer aussi l'enfant que vous croyez avoir conçu, si par hasard vos présomptions ne sont pas une erreur... Je vous

souhaite à cet égard une bonne chance... Ne vous gênez pas, ma toute adorable ; laissez là ma place future, et trouvez d'abord celle de l'innocente créature dont vous m'annoncez le voyage en ce monde. Adieu, mon amour ! »

Le malin persiflage de M. Lem... ne laissait à sa trop tendre moitié aucun espoir de lui faire accepter la paternité offerte. Il fallait chercher ailleurs un père de bonne volonté ; il est vrai que le Contrat social pouvait choisir entre un bon nombre de candidats. Elle jeta son dévolu sur un sien cousin, homme d'une formidable épaisseur, qui avait eu son tour comme tant d'autres. Il était sot, premier avantage ; il possédait une belle fortune, second avantage ; enfin, il ne manquait ni de présomption ni de crédulité : c'était, dans la circonstance, un triple trésor.

Madame Lem.... courut chez le cousin, qui ne fit nulle difficulté de se croire l'auteur de la fécondité annoncée comme provenant de ses œuvres. La chère cousine venait de lui déclarer que personne, excepté lui, ne s'ap-

prochait d'elle; ce qu'il avait admis d'autant plus volontiers que l'avantageux mortel croyait bien sincèrement à l'impossibilité d'une rivalité heureuse avec un homme de son mérite. Le fonctionnaire de Bordeaux avait donc eu raison de penser que sa femme parviendrait aisément à placer son enfant.

Cet arrangement primitif étant conclu, l'adroite négociatrice aborda avec le cher cousin les clauses financières du traité : il fut convenu qu'elle chercherait une pension, et qu'il se chargerait d'en régler les conditions. Ce fut alors que madame Lem... vint me trouver. Sa première vue me charma : sa démarche était modeste, sa mise d'une simplicité décente: on eût dit une jeune et fervente congréganiste, qualité que j'étais habituée, d'ailleurs, à concilier avec un faux pas... : n'avais-je pas chez moi la gentille dévote dont je crois vous avoir parlé ? Du reste, l'accent de madame Lem... était une séduction, son regard un caresse.

« Madame, me dit-elle après m'avoir

saluée avec une petite révérence de nonne, je viens vous demander une chambre. Mais en avez-vous une bien secrète, bien cachée?

— Oui, madame.

— Vous savez, les pauvres femmes sont bien malheureuses..... Et la petite sainte-nitouche porta son mouchoir sur ses yeux...

— Oh! je sais bien, répondis-je d'un ton composé; le malheur des femmes est une chose reconnue depuis bien long-temps.... Et de combien madame est-elle malheureuse?.....

— De quatre mois, et je désirerais entrer sur-le-champ chez vous.

— Ce sera quand il vous plaira, madame; mais je dois vous faire part de mes conditions; et je les indiquai.

— Ce n'est pas assez.

— Madame me fait l'honneur de me dire?...

— Je dis que ce n'est pas assez...

— Vous conviendrez que la remarque n'est pas ordinaire.

— C'est que, voyez-vous, je suis dans une position particulière... Vous aurez cinquante

francs par mois de plus que vous ne me demandez.

— Si cela vous convient absolument...

— Sans doute, parce que M. F***, joaillier, quai des Orfévres, vous paiera toujours un mois d'avance, sur lequel vous me remettrez, avec la même exactitude, cinquante francs par mois.

— Ah! je commence à comprendre...

— Voilà donc qui est convenu. M. F*** viendra demain matin à neuf heures; à dix je serai ici avec ma malle.

— Votre appartement sera prêt. »

Ni le joaillier ni madame Lem... ne manquèrent au double rendez-vous qu'elle avait assigné. Le premier me fit l'effet d'une excellente dupe, et je ne lui trouvai pas l'air paternel du tout. A peine sa cousine était-elle entrée chez moi qu'elle reçut une multitude de visites, parmi lesquelles je ne vis jamais une seule femme..... C'étaient des agents de change, des banquiers, des armateurs, des négocians. Ma pensionnaire

avait une inclination décidée pour le commerce ; inclination qui n'était pas exclusive, toutefois ; car le soir, entre chien et loup, je voyais venir un jeune homme, se disant élève en pharmacie, et qui, de deux jours l'un, allait avec madame Lem..... voir une petite fille de trois ans, qu'elle avait mise en pension sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Tous les jours, à l'heure du dîner, le Contrat social recevait message sur message. Le parquet de ma salle à manger était jonché, à sa place, d'enveloppes aux cachets brisés..... Assurément, un ambassadeur ne reçoit pas autant de dépêches... En vérité, si la moitié seulement de cette correspondance se rapportait à des conclusions galantes, il fallait supposer madame Lem..... douée d'une constitution héroïque.

Mes pensionnaires me dirent un jour : « Ma chère petite, vous êtes bien jeune ; cette femme, par ses déréglemens, compromettra votre maison. »

Ces dames ne m'en dirent pas davantage ;

mais le lendemain, la moitié d'entre elles s'abstinrent de paraître à la table. Je sentis alors ce que j'avais à faire : j'allai trouver successivement toutes mes pensionnaires chez elles, et je leur dis qu'à partir du lendemain madame Lem.... serait servie dans sa chambre, jusqu'à ce que j'eusse avisé au moyen de l'éloigner de ma maison.

Mais, en y réfléchissant, cette expulsion paraissait d'une extrême délicatesse. Je ne pouvais annoncer au cousin l'intention arrêtée de renvoyer sa parente, sans alléguer un motif au moins plausible de ce renvoi ; et ce faisant, je nuisais nécessairement à cette femme, qui, après tout, avait le plus grand besoin du joaillier pour sortir de la position difficile où elle se trouvait, sans que, selon mes présomptions, le pauvre homme en fût cause. Cette affaire m'éveilla le lendemain au point du jour, et je sentis croître mon embarras au moment de l'exécution. A dix-sept ans, la moindre chose qui dévie de nos habitudes est un objet d'inquiétude et presque d'alarme ; j'aurais

donné l'impossible pour qu'une tête plus mûre que la mienne m'aidât à prendre un parti... Ces dames m'avaient bien conseillé de me défaire du Contrat social; mais, en me signalant la nécessité de recourir à cette mesure extrême, aucune d'elles ne m'avait mis à la main un fil secourable pour sortir du labyrinthe où toutes me plongeaient.

J'étais dans une perplexité fatigante, lorsque Annette, ma servante, entra chez moi; il était au plus six heures du matin.

« Madame, me dit cette fille, il y a là, dans le salon, un monsieur qui part pour un long voyage, à ce qu'il dit, et qui ne veut pas se mettre en route sans avoir fait ses adieux à madame Lem..... En disant cela, il ricane tout de même d'une drôle de manière.

— Annette, allez congédier ce monsieur, et lui dire qu'on ne vient pas si matin faire des adieux chez les dames... Il fallait qu'il s'y prît hier au soir...

— Il est venu, madame; mais la chère dame, qui causait avec un autre monsieur,

m'avait recommandé de dire comme ça à ceux qui pourraient venir la demander qu'elle n'était pas visible pour le quart d'heure. Ce n'était pas mal vrai, tout de même, attendu qu'il ne faisait pas clair du tout dans sa chambre, ousqu'elle avait fermé les rideaux des croisées.

— Puisqu'il en est ainsi, ma fille, allez appeler madame Lem...., et qu'elle vienne recevoir les adieux du voyageur dans le salon, dont vous laisserez la porte ouverte.

— Pas possible, madame; j'ai déjà frappé chez la petite pensionnaire, qui n'a pas répondu.

— Alors, que le monsieur attende.

— C'est ce que je disais; quoique ça ce monsieur risque d'attendre long-temps, puisque..... enfin suffit.

— Comment, Annette, que voulez-vous dire ?

—Ah dame ! je n'oserai jamais vous raconter ça : une jeunesse comme vous...

— N'importe, parlez !

—Vous saurez donc que M. Croch*** votre locataire a passé la nuit chez madame Lem... à telles enseignes qu'il m'a donné vingt francs, un beau napoléon tout neuf, ma foi, pour que je ne vous parle pas de cette escapade-là...

— Et vous gagnez bien votre argent, Annette !

— Ah ! tenez, tenez, madame, voilà qu'elle ouvre sa porte ; je vois M. Croch*** qui file... Ah ! ma fine, elle a vu l'autre. Il entre dans sa chambre... Par exemple, elle a du front la petite commère...

— Allons, allons, voilà qui est intolérable, m'écriai-je en sautant de mon lit. Je ne souffrirai pas qu'un tel scandale continue dans ma maison... Je vais voir ce matin M. F*** ; il pensera ce qu'il voudra ; mais je lui déclarerai que je ne garde pas sa parente. »

Dans la matinée, je fus détournée de la visite que je voulais faire au bénévole cousin par des occupations pressantes ; et l'après-midi, ma colère étant dissipée, je remis encore la triste

communication que je voulais faire au joaillier du quai des Orfévres. Mais à l'heure du dîner, j'allai prévenir mon impudique pensionnaire qu'elle eût à se tenir dans son appartement, où j'allais la faire servir. Elle se formalisa de ce changement de régime, et déclara qu'elle entendait paraître à la table comme de coutume... Je passai outre, et lui fis porter son dîner.

Mes autres pensionnaires et moi commencions à manger le potage, lorsque la proscrite arriva furieuse, et prenant une attitude tragique dans la salle à manger, elle m'interpella ainsi :

« Je voudrais bien savoir, madame, pourquoi l'on me relègue ainsi chez moi...

— Madame, j'ai pour en agir ainsi des raisons que vous apprendrez en temps et lieu convenables.

— Des raisons ! je veux les savoir sur l'heure...

— Ne me forcez pas, répondis-je avec chaleur, à vous donner maintenant cette explica-

tion ; vous devez apprécier les motifs de ma retenue, et m'en savoir gré.

— Nullement, madame ; et j'espère que je vais savoir la cause de l'impertinence dont je viens me plaindre.

— Eh bien ! oui, madame, vous allez savoir la cause, non d'une impertinence, mais d'une démarche faite, au contraire, très pertinemment. Sachez donc que je ne reçois à ma table que des dames honnêtes, et depuis ce matin vous avez cessé de l'être à mes yeux. »

Madame Lem..... ne répliqua pas. Elle sortit en baissant les yeux. Dans le peu de jours qu'elle passa encore chez moi, personne ne la vit paraître ; elle ne se montra même pas au cours que je tenais le soir, et dont elle ne manquait jamais de suivre les leçons, avant la scène de la salle à manger. Du reste, elle n'y était point attirée par le désir de s'instruire : la science souriait peu à son humeur légère ; mais il se trouvait là plusieurs jeunes gens, et c'était une occasion d'être courtisée... On a vu pourtant que l'active beauté ne se

laissait pas réduire au dépourvu. Non, jamais, dans un corps aussi grêle, je ne vis une si robuste galanterie. Je parlai de cette femme à l'un des premiers médecins de la capitale, qui venait souvent chez moi; «Il faut la renvoyer, me dit-il, autant dans l'intérêt de votre maison que dans celui des mœurs. La vie qu'elle mène doit occasioner nécessairement une couche anticipée, et ce sont des événemens d'un effet disgracieux dans les établissemens de la nature du vôtre. »

Cet avis acheva de me déterminer. Le mois de madame Lem..... finissait le surlendemain; je l'invitai, par écrit, à chercher une autre pension. Elle sortit le soir, entra chez une sage-femme de la rue du Four-Saint-Germain, et accoucha à la fin du sixième mois de sa grossesse..... Le placement de son enfant fut assuré : on le porta au cimetière de Vaugirard. J'ai toujours ignoré comment mon ex-pensionnaire avait expliqué à son cousin le joaillier sa sortie intempestive de ma maison; mais un jour que je passais devant son magasin, je le

vis, à travers sa devanture, accueillir avec une assez laide grimace le salut que je venais de lui faire. Sans doute l'honnête boutiquier aura pensé que j'avais eu tort d'accuser d'inconduite sa chère Dulcinée... car, assurément, il ne pouvait se persuader qu'elle eût pu faire la moindre infidélité à un homme de son mérite. L'amour-propre est le plus éloquent des consolateurs.

La seconde pensionnaire dont j'ai à vous parler, était une jeune dévote, mais dévote avec candeur, entendez-vous ? priant sans cesse, priant de bonne foi... Et puis, une femme affable, d'un commerce agréable ; enfin une dame pieuse du temps où la dévotion était une vertu, et non une grimace. Il n'y avait qu'une chose que je ne concevais pas dans sa vie : c'était l'événement qui l'avait amenée chez moi, du fond de la Touraine. En vérité, à voir l'air candide de cette dame, je me sentais encline à croire sa conception immaculée ; et l'on verra bientôt que je ne me trompais guère. Lui demander l'aveu de ce

point délicat, eût été trop indiscret; cependant je brûlais d'en être instruite, et je le dis franchement à l'une des amies de ma dévote, qui venait la voir souvent, et partageait quelquefois nos repas.

« Mon Dieu! me répondit cette dame, si vous aviez demandé cette information à ma chère Henriette, elle vous l'eût donnée sans trouble, sans rougir: je puis vous garantir qu'elle y attache à peine l'idée d'une faute; et vous la connaissez trop bien pour croire que ce soit, de sa part, mépris des bienséances. Non, ma belle dame, mon amie, dans un étrange élan de dévotion, a commis le péché, comme une action agréable à Dieu. Je la sais revenue un peu de cette singulière erreur; mais elle se pardonne volontiers sa faute, en faveur de l'intention. L'honnête mari est... ce que vous savez, autant qu'on peut l'être ; mais si c'est par la trahison du devoir conjugal qu'un époux devient tel, celui-ci n'a pas le plus petit reproche à faire à sa femme; au contraire.....

— C'est-à-dire, si je ne me trompe, que, selon votre avis, il lui doit des remercîmens, répondis-je en riant.

—Ma foi, oui... vous allez voir : M. de Sal..., mari de mon Henriette, est vice-consul dans un port de l'Orient : je crois que c'est à Alexandrie; et peut-être est-ce lui qui, interrogé par un voyageur français en crédit, sur ce qu'il désirait que le roi fît pour lui, répondit : «*Priez sa majesté de m'ôter un vice*. Au moment de son départ, la première année du ménage de nos jeunes Tourangeaux venait d'expirer ; ils s'aimaient comme des tourtereaux. Jugez à quelle épreuve allait les soumettre une séparation. M. de Sal... ne pouvait songer à conduire sa femme en Orient : son ambition visait plus haut qu'un vice-consulat, et pour le peu de temps qu'il resterait sans doute dans celui auquel il était nommé, le déplacement de sa femme n'eût pas été raisonnable. Il la laissa donc en Touraine, bien triste, bien malheureuse de son absence.... Rien sur la terre ne pouvait l'en consoler. Que dis-je ! elle se serait fait un

crime de chercher des consolations à une affliction qui noyait son ame dans un océan d'ineffables souvenirs. Bien décidée à ne pas adoucir son regret, Henriette, habituée aux pratiques d'une vie ascétique, contractées au fond d'un de ces couvens où quelques femmes se confinent en amateurs, Henriette mit ce regret en rapport avec les puissances du ciel... Une mélancolique combinaison de chagrin et de prières fit naître incessamment en elle cette langueur qui n'est pas sans charme pour les cœurs sensibles... Mon amie s'enivra d'une sorte de volupté de la douleur.

« Parmi les personnes qui fréquentaient la maison de Sal..., avant son départ, deux seulement étaient admises encore chez sa femme : moi, qui, liée dès l'enfance avec feue sa mère, ai vu naître et grandir la chère Henriette ; puis, un frère de son mari, jeune homme engagé dans les ordres mineurs, modèle de piété et d'austérité cléricale.

« Madame de Sal.... et son beau-frére figuraient sur les listes de la congrégation, lorsque

des missionnaires voyageurs, l'ardent Guyon en tête, vinrent planter à Tours une croix de mission colossale. Le couple dévotieux, dans la procession qui précéda cette cérémonie, se chargea d'une partie de ce précieux fardeau; et le corps des jeunes gens fut, à leur gré, sanctifié par la courbature qui les retint au lit deux jours, avec une forte fièvre... Point de sermons, point de conférences, point de pèlerinages auxquels ils manquassent; point de jeûne qui ne fut imposé à leur estomac; point de fête solennelle qui ne les vît communier. En un mot, le diacre Sal.... et sa belle-sœur édifiaient toute la Touraine; l'heureuse ville qu'ils habitaient était parfumée de leur renommée. On délibérait, je crois, au chapitre métropolitain, sur la question de savoir si l'on ne solliciterait pas en cour de Rome une canonisation anticipée, pour ces modèles de piété; car, tout vivans qu'ils étaient, leur ame séraphique habitait incontestablement le ciel.

« Les choses en étaient là, lorsqu'une lettre, venue de l'Orient, apporta à mon Henriette

l'affreuse nouvelle que son mari venait d'être atteint de la peste : le consul-général, qui écrivait, faisait concevoir quelques inquiétudes, mais beaucoup plus d'espérances. Néanmoins, madame, la douleur de mon amie fut inexprimable ; elle voulait partir pour Alexandrie; déjà même elle s'y disposait, quand une seconde dépêche lui annonça que Sal.... était à peu près hors de danger.... Henriette consentit alors à rester, au moins jusqu'à une troisième lettre, qui ne pouvait se faire attendre...

« Le chagrin un peu adouci de la jeune dévote s'exhala dans une fervente et continuelle prière : l'aurore éclaira plus d'une fois sa jolie tête penchée sur son prie-dieu ; le crépuscule du soir l'y trouvait encore. Tant que les secours de l'amitié avaient pu adoucir les peines d'Henriette, je ne m'étais guère éloignée d'elle; mais j'avoue que je ne me sentais pas le courage de m'associer à ses longues oraisons. Le diacre, voué par état à la même mysticité, se montra plus assidu

auprès de sa belle-sœur : il arrivait chez elle aux premières lueurs de l'aube,et ne la quittait qu'au dernier *Angelus*. Chaque fois que je venais dans la journée, je les entendais psalmodier, et le bruit de leurs innombrables *mea culpa*, résonnant sur un estomac creusé par le jeûne, retentissait douloureusement à mon oreille... Souvent, attristée par cet excès de componction, je me retirais sans avoir osé voir ces jeunes gens. Et toujours, depuis les nouvelles reçues du Levant, le nom du cher pestiféré se mêlait à la prière de sa femme et de son frère.

« Un soir d'été, le couple dévot priait, comme de coutume, dans l'oratoire d'Henriette. Le soleil ne lançait plus que des feux obliques à travers les arbres du jardin; nos jeunes congréganistes respiraient le suave parfum des fleurs, apporté jusqu'à eux par un zéphir brûlant... Leur ascétisme était en ce moment porté jusqu'à l'extase, et les sens, quoi qu'en disent les spiritualistes, participent à toute exaltation.

« Henriette, âgée de vingt-deux ans, et fortement constituée, Henriette, chez qui la nature était comprimée par une digue de privations, subissait, à son insu, l'influence impérieuse d'une saison ardente... Sa dévotion se compliquait de passion orageuse... et la pauvre petite l'ignorait...Elle l'ignorait, quoiqu'à des signes peu équivoques, elle eût pu se convaincre qu'elle sentait alors ce genre d'émotion qui l'agitait auprès de son mari; mais elle était si candide !... Mon amie et le diacre priaient, agenouillés l'un à côté de l'autre; l'air respiré par le beau-frère était aspiré par la belle-sœur... Henriette se retourne vers l'élève du sacerdoce; elle a le visage animé, le regard lumineux, le sein palpitant; sa respiration est bruyante et pressée.....

« Ne trouvez-vous pas, Emile, dit-elle d'un accent où la mélancolie se mêle à l'exaltation, ne trouvez-vous pas que la prière est plus suave, plus consolante que de coutume? Pour moi, je sens la grâce qui me pénètre.

— J'allais vous en dire autant, chère sœur,

répond d'une voix tremblante le jeune homme, dominé par la même influence... n'en doutons pas, le ciel s'est ouvert à nos vœux... oui, ce sont les émanations de la grâce qui nous arrivent... Henriette, encore un *ave!*... mon frère est guéri.

— Emile, vos prières sont plus agréables à Dieu que les miennes... Je le vois, vous avez une révélation qui échappe à mes imperfections.... L'ange est avec vous... et moi, je vois trop qu'il me délaisse.... Emile!... Emile... sanctifiez la pauvre Henriette... Et la jeune femme, entraînée par un délire invincible, tombe dans les bras du diacre, en s'écriant: Ah! le paradis! il s'entr'ouvre... Ange du Seigneur, emporte-moi sur tes blanches ailes...

« Quand madame de Sal.... revint à elle, Emile l'avait quittée; elle était sur son lit, ignorante de sa faute... ne se rappelant qu'une extase mystique, n'en retrouvant sur elle que les marques ordinaires.

« Mon amie, comme la plupart des femmes dévotes dans l'âge des passions, était hysté-

rique. Toute créature qui se fût trouvée auprès d'elle durant ses prières extatiques eût détourné à son profit les hommages qu'elle rendait à la divinité, sans que, pour cela, elle eût cessé d être innocente.

« Il est présumable que cette expansion malheureuse des actions de grâces rendues à Dieu pour le rétablissement de Sal.... se reproduisit souvent dans les trois ou quatre mois qui suivirent la soirée dont je viens de vous raconter les détails; et la candide Henriette, qui n'avait pas encore eu d'enfans, ne se doutait nullement des résultats que pouvait avoir sa manière expansive de remercier le ciel. Le diacre, dont la candeur égalait celle de sa belle-sœur, ne se lassait point des exercices rémunérateurs offerts au Seigneur. Bref, je ne tardai point à m'apercevoir que mes jeunes gens maigrissaient plus que de coutume; bientôt je remarquai dans mon amie une altération de traits dont la cause nous est promptement révélée, à nous autres femmes qui en avons l'expérience... J'interrogeai ma-

dame de Sal...., un matin que je me trouvais seule avec elle.

« Vous êtes pâle, Henriette, lui dis-je avec l'accent de l'intérêt ; votre santé paraît s'affaiblir ;.... il faudrait pourtant vous faire une raison sur les jeûnes, trop sévères, que vous vous imposez. Je ne heurterai point vos opinions, quant à la nécessité de ces privations contre nature; mais j'oserai du moins vous dire qu'une jeune femme, engagée dans les liens du mariage, se doit aux devoirs sacrés qu'elle a jurés d'accomplir. Vous avez un époux; vous aurez sans doute des enfans. Ce serait mal accomplir les volontés du ciel que de ne pas vous conserver pour aimer l'un et protéger les autres.

— Ma chère amie, me répondit Henriette, je puis vous assurer que je jeûne fort peu en ce moment : notre sainte religion ne l'exige pas de moi... Il y a même des instans où je me sens l'impérieux besoin de satisfaire un appétit désordonné et capricieux, qui se prend à des objets sans saveur.... Hier, par exemple,

aucun raisonnement n'a pu m'empêcher de dévorer des pommes à peine sorties de fleur.

— Ah ! ah !

— En d'autres instans, j'éprouve un dégoût extrême pour toutes sortes de mets, et quelquefois ce dégoût est poussé jusqu'au vomissement.....

— Ah ! mon Dieu, chère Henriette, que me dites-vous là?...

— N'est-ce pas que c'est bien singulier?

— Pour moi, c'est davantage : c'est inimaginable.... Puis je m'approchai de la jeune femme, et je lui touchai légèrement l'abdomen et le sein.....

— Eh bien! que faites-vous donc là ? me demanda-t-elle avec étonnement.

— J'acquiers une certitude, répondis-je avec gravité..... Henriette, vous êtes enceinte.....

— Enceinte! vous voulez plaisanter.... Et comment cela pourrait-il être? mon mari est absent depuis dix-huit mois....

— Hier encore, mon enfant, ce mot au-

rait pu me suffire : il est insuffisant aujourd'hui.... je vous répète que votre grossesse est certaine....

— C'est donc un phénomène !.... une grossesse de dix-huit mois.....

— Non, mon enfant, cela ne s'est jamais vu, et ne se verra jamais : la nature ne se livre point à des écarts portés jusque là... Un homme s'est approché de vous depuis le départ de Sal....

— Approché !.... attendez donc.... oui, mon beau-frère, Emile, quelquefois.

— Je m'en étais doutée.

— Mais nos ames se sont unies, se sont confondues dans le sein de la grâce..... dans les délices d'une sainte extase..... voilà tout.

— Non, Henriette, non, repris-je en secouant la tête, ce n'est pas tout ; et vos ames ne se sont pas unies seules....

— Vous avez peut-être raison ; mais après tout, une grossesse, ce n'est que dans le mariage qu'elle se produit.... Dieu ne la permet qu'au lit des époux ; et les fleurs qui forment

la couronne de l'hymen produisent seules des fruits.....

— Détrompez-vous, trop candide créature.... l'Eternel a permis que ce fruit tombât aussi de la couronne des amours, afin d'effrayer les amans pécheurs, et de prévenir le commerce illégitime... Votre ame pieuse, Henriette, est toute parfumée d'innocence; mais votre corps est devenu coupable au sein même de la grâce, et à l'occasion des élans d'une tendresse conjugale... tant il est vrai que les pauvres maris absens sont victimes jusque dans les témoignages de fidélité qu'on prétend leur donner. »

Madame de Sal..., enfin convaincue, ne répondit que par des pleurs au funeste avis que son inexpérience recevait de mon amitié..... Je la consolai de mon mieux; puis je lui dis que, maintenant qu'elle était informée des graves infidélités faites par elle au vice-consul, dans les meilleures intentions du monde, il fallait cesser tout rapport intime avec le diacre; ajoutant qu'à l'avenir, son ame serait

aussi coupable que l'avait été précédemment son corps, si elle persistait dans cette illégitime intimité. Elle me promit, avec l'accent d'une évidente sincérité, qu'elle ne retomberait jamais dans une telle erreur, et qu'elle allait sur-le-champ s'en confesser. Je lui conseillai de n'en rien faire : — Au temps où nous vivons, lui dis-je à cet égard, le tribunal de la pénitence est une maison de verre : croyez-moi, ne renfermez pas un secret aussi dangereux dans son enceinte diaphane.

« Le lendemain du long entretien que je viens de vous rapporter, continua l'amie de ma dévote pensionnaire, le diacre vint, comme à l'ordinaire, chez sa belle-sœur ; mais celle-ci, loin de se prêter aux prières en communauté qui l'avaient entraînée si loin, refusa d'entrer avec lui dans son oratoire, et lui parla ainsi :

— Mon frère, savez-vous que nous sommes de grands pécheurs, et que notre péché le le plus hideux, le plus déplaisant à Dieu, a été commis en lui adressant nos prières ?

— Je ne vous comprends pas, chère sœur, répondit l'apprenti ecclésiastique.

— Oui, monsieur, tandis que nous croyions faire une action agréable à notre divin Sauveur, nous faisions....

— Eh bien! Henriette, nous faisions?...

— Un enfant, monsieur, rien de moins.

— Ah! miséricorde.... bonne sœur, est-il possible que Satan ait pu nous tenter jusqu'à ce point.... Et le congréganiste, se laissant tomber à genoux, s'écria: Grâce! grâce! ah! mon Dieu! sauvez ma pauvre ame de la damnation éternelle... Je ne savais ce que je faisais... Mais le ciel s'ouvre... j'entends la voix de l'ange exterminateur.... il tient l'épée flamboyante... je suis perdu. La terre va m'engloutir avec les démons, dont je sens déjà les griffes immondes s'attacher à mon corps... *Confiteor*, *confiteor*.... Et le fanatique Émile se frappait la poitrine à coups redoublés.

— Calmez-vous, mon frère, dit madame de Sal... effrayée de l'état d'exaspération du malheureux diacre; le repentir est un baume

salutaire ; la pénitence peut, d'ailleurs, racheter toutes nos fautes... et Dieu, qui lit dans nos ames, sait que celle-ci fut involontaire... Seulement, cessons de nous voir aussi souvent que nous l'avons fait jusqu'à ce jour, à présent que nous avons découvert l'aspic caché sous les roses mystiques que notre piété cultivait avec confiance...

— Ah! oui, oui, ma sœur : je cesserai de vous voir ; je quitterai le monde lui-même... Il est une société d'hommes pieux, qui continuent sur eux les mortifications de la Trappe ; je cours m'ensevelir dans leur maison. Le Seigneur ne veut pas de moi pour son lévite.... je suis trop impur... trop infesté d'indignités... Et le pauvre jeune homme s'éloigna en répétant : *Confiteor*, *confiteor*. »

« Je décidai facilement mon amie, continua la narratrice, à venir faire ses couches à Paris; En province, il est presque impossible de tenir une grossesse secrète, et madame de Sal... eût été perdue si la sienne se fût ébruitée.

A notre arrivée à Paris, on nous avait indiqué votre maison, comme l'une des plus distinguées

de la capitale ; vous reçûtes la pauvre Henriette, et je pris un appartement dans le voisinage , afin de venir à toute heure voir cette chère enfant , que je n'aime pas moins que si elle était ma fille. »

Ainsi finit l'aventure de mon aimable dévote ; le ciel lui tint compte de son innocence dans le péché : elle accoucha, comme la sainte Vierge, sans douleurs. Je fus chargée de surveiller la nourrice du joli petit garçon qu'elle avait fait sans son mari, mais évidemment à son intention, ce qui pourtant, il faut bien en convenir, n'était pas précisément la même chose.

Cet enfant, que je vais voir de temps en temps dans la pension où je l'ai mis l'an dernier par ordre de sa mère, ne la connaît pas encore , non plus que son père , sur lequel il me reste quelques mots à dire.

Quinze jours avant de retourner à Tours, madame de Sal...., que nous appellions chez moi la présidente de Tourvelle, reçut une lettre de son beau-frère. De salutaires réflexions

l'avaient fait renoncer à se confiner chez les Trappistes.... Peut-être pensa-t-il qu'à part sa direction pécheresse, l'action dont il voulait se punir était trop douce pour s'en priver à jamais.... Ce jeune homme jeta la soutane aux orties, et s'engagea dans un régiment de cavalerie légère qui passait à Tours. Lorsqu'il écrivait à sa belle-sœur, le diacre était déjà maréchal-des-logis ; au moment où j'écris, il est lieutenant. Il avait même obtenu ce grade avant la révolution de 1830... Nul doute que, sous le règne du sacerdotal Charles X, on n'ait compté, comme des campagnes, les cinq années qu'il avait passées au séminaire et dans le diaconat.

Tel était mon intérieur rue de l'Odéon, semé d'anecdotes variées, résultant de la diversité de caractères, de principes et d'humeurs des dames pensionnaires. Le cours d'accouchement que je faisais, et dont j'ai déjà parlé, ajoutait souvent à ces sortes d'épisodes. Je dois en rapporter un qui n'est pas sans originalité.

Dans la nécessité d'enseigner à mes élèves la

partie d'anatomie qui se rapporte aux accouchemens, je me procurais souvent, à l'hôpital des Orphelins, rue d'Enfer, un des enfans morts dans la nuit, afin de servir à mes leçons. Au moyen de ces sujets, je démontrais la circulation à mes élèves; puis, en disséquant sous mes yeux, ils préparaient chacun un squelette. Or, la sœur supérieure ne pouvait confier qu'à moi ces petits cadavres : j'allais donc moi-même les chercher. Je me disais quelquefois en rapportant ce singulicr fardeau : « Je suis bien heureuse d'être douée d'une bonne constitution; car si je me trouvais mal, quel serait l'étonnement des personnes qui me porteraient secours, en me trouvant chargée d'un enfant mort? Rien au monde ne pourrait leur sembler plus étrange. » La petite créature était simplement enveloppée d'une serviette, qui souvent était tachée de son sang. Je l'emportais même parfois dans un mouchoir dont je m'étais servie dans ma précipitation. Tout ceci avait l'apparence de mystère d'un enlèvement clandestin, et pouvait mettre en émoi les argus

de la police. Voici un incident de ces courses matinales qui ne laissa pas de m'embarrasser: Je traversais le Luxembourg d'un pas précipité, emportant mon fardeau ordinaire. J'avais aperçu la comtesse Desess..... qui demeurait vis-à-vis de chez moi, et qui m'invitait souvent à ses soirées. Je voulais l'éviter, pour un motif que vous devez comprendre. En conséquence, j'accélérai encore ma marche. Vaine précaution! Ma voisine, quoique d'un certain âge, était alerte; elle me rejoignit bientôt. La comtesse alongea le bras pour me saisir, ce que j'évitai par une légère conversion de corps: sans ce mouvement, sa main allait immanquablément sentir le corps glacé que je portais, et vous jugez de l'effet.... Quelle femme en pareil cas ne pousserait pas un cri, et quel cri, dans une promenade de Paris, ne produit pas sur-le-champ une foule!

« Ma chère petite, me dit madame Desess... avec volubilité, je viens d'envoyer chez vous le premier volume des *Mémoires de madame de Campan*; je brûle de lire le second; veuillez

être assez bonne pour me le faire remettre : vous me ménagerez une heure de délices avant l'arrivée du sommeil, etc. A propos, ma belle voisine, poursuivit la comtesse, n'oubliez pas que c'est demain ma réunion... Ah! puisque j'en parle, ayez l'obligeance de m'envoyer une de vos bonnes pour aider les miennes. » Après ce sujet d'entretien, vint un second, puis un autre, puis un autre encore. En un mot, ma diserte voisine me tint une demi-heure dans le Luxembourg; et mon bras s'engourdissait sous le poids de l'enfant. Pour comble de malheur, je sentais s'imbiber la serviette qui l'enveloppait; je tremblais qu'une trace sanglante ne marquât incessamment la place où j'étais arrêtée dans le jardin... j'étais au supplice. Enfin, tranchant court au milieu d'une période de la comtesse, je la quittai brusquement, me promettant bien à l'avenir d'éviter, en pareil cas, de semblables rencontres.

ASSISTANCE III.

—

Les Fleurettes et les Douleurs.

—

En vérité, mes bons lecteurs, vous surtout, mes timides lectrices, je me fais presque un scrupule de vous avouer une chose, une sorte d'indignité dont je vais, tout du long de mes Mémoires, me rendre coupable sciemment.... Mais enfin le guichet du confessionnal est ouvert, il faut que je dise tout. Lorsque j'ai pris

la plume pour coudre ensemble les notes inscrites sur mon *registre secret*, je me suis proposé de ne vous parler que des faux pas, des fécondités illégitimes, ou tout au moins des faits empreints, par un point quelconque, d'un vice ou d'un travers. Tout ce qui est juste, légal, vertueux, a droit à nos hommages : on fait un grand salut, une génuflection même, en passant devant le tabernacle où l'on adore la vertu... mais on passe assez vite... : il serait affligeant de bâiller devant un lieu si vénérable. D'ailleurs, il y a peu d'expérience à acquérir avec les choses présentées dans leur état normal : les bonnes conduites se forment d'une connaissance approfondie de ce qu'il convient d'éviter, plus encore que d'une étude soutenue de ce qu'il convient de faire... Hélas! notre nature imparfaite a déjà beaucoup prospéré dans le bien, quand elle est parvenue à s'abstenir du mal.

Or, moi, femme, je suis presque fière d'avoir à vous dire que, dans l'anecdote qui suit, ma cliente était bourgeoisement enceinte des

œuvres de son mari, et vous allez voir, aux allures de celui-ci, qu'elle pouvait se prévaloir d'un double mérite.

Un matin, certain grand chasseur tout chamarré d'or vint me chercher; il me dit, d'un accent qui fit résonner l'écho de mon salon, qu'il s'agissait d'accoucher un grand personnage, une dame habitant le plus bel hôtel de la rue de Vaugirard. L'envoyé m'avait amené l'équipage de la maison, pour me rendre plus commodément et plus vite auprès de sa maîtresse. Il était dix heures lorsque j'arrivai près d'elle; le médecin de la maison avait touché cette dame à huit, et, d'après son pronostic, prononcé sans doute avec toute la dignité doctorale, elle ne devait pas accoucher avant quinze jours.

En conséquence, le docteur, modèle des dandys à Paris, intrépide chasseur aux champs, déclara qu'il allait courre la grande bête dans la terre d'un comte de ses amis; que son absence ne se prolongerait pas au-delà de huit jours, et qu'il reviendrait long-temps avant

la délivrance dont il venait d'assigner le terme du ton d'un savoir irréfragable.

Lecteur, aimez-vous les hors-d'œuvre ? dans un livre, comme dans un dîner, ils peuvent trouver leur place, quand ils sont d'une facile digestion..... Essayez, de grâce : voici un petit trait épisodique qui se présente si à propos, et qui s'adapte si bien au jugement du médecin dont je vous parlais tout à l'heure, que, véritablement, ce serait dommage de le taire. Et notez qu'il est tout récent, tout pantelant d'actualité.

Au cours pratique du docteur D***, il se présenta dernièrement un cas que le professeur signala comme assez rare, et comme devant donner parfois de l'embarras au praticien. « Je veux, ajouta-t-il, que deux de mes élèves appelés à recevoir ce mois-ci le doctorat, aient l'honneur de reconnaître eux-mêmes l'anomalie dont il s'agit : ils auront même le temps de l'étudier; car madame, continua-t-il en la touchant de nouveau, n'accouchera que demain matin.

— Ainsi, voyons, monsieur, poursuivit M. D*** en s'adressant à l'un des candidats, comment se présentera l'enfant ?...

— Monsieur, répondit le jeune homme interpellé, après avoir lui-même palpé la femme, je crois fermement, d'après les signes existans, que l'accouchement sera naturel, c'est-à-dire que l'enfant présentera la tête...

— Vous n'y êtes pas, monsieur, reprit le professeur d'un air capable... A votre condisciple, maintenant.

— Oh ! s'écria ce dernier avec le ton de l'inspiration, il est bien évident, en effet, que mon camarade se trompe...: jamais accouchement par les pieds ne fut mieux indiqué.

— Allons donc, monsieur, s'écria le maître d'un air indigné : l'on ne peut pas errer plus complètement... Eh bien ! je vais vous prouver que mon opinion, bien différente des vôtres, se fonde sur des témoignages solides... Suivez attentivement ma démonstration. » Cette démonstration fut longue : je ne la rapporterai point, et je dirai seulement que le professeur

conclut en déclarant, avec solennité, que l'enfant présenterait d'abord un coude..... Les raisons du docteur avaient été si nombreuses, si puissantes, si bien appuyées sur ce que ce démonstrateur avait remarqué, que personne n'osa répliquer.

Le lendemain matin, on fut de bonne heure au lit de la malade, dont les douleurs commencèrent en effet à l'heure indiquée par le professeur : sur ce point, il avait été exact. Enfin, après deux heures, l'enfant va se présenter au passage ; les trois opérateurs s'approchent en disant :

— C'est la tête.

— Ce sont les pieds.

— C'est le coude.

— Ce sont les fesses... » s'écrie un élève qui terminait l'accouchement.

Silence, stupeur !...

Le professeur se précipite, et reconnaît en effet... vous savez quel visage... Jamais la nature ne s'était plue à démentir avec autant d'insolence le savoir... Par bonheur, nos doctes per-

sonnages n'avaient alors que proverbialement un pied de nez... Je reviens à ma cliente de la rue de Vaugirard.

Malgré le pronostic assuré du docteur dandy et chasseur, je reconnus que cette dame allait accoucher sous peu d'heures, et je ne crus même pas prudent de la quitter.

« J'ai, me dit-elle, une grande répugnance pour ce que vous appelez *le lit de misère* ; cependant, si vous croyez qu'il soit indispensable d'y avoir recours, je me soumettrai à votre prescription. Jusqu'à présent, j'ai pu accoucher dans ma bergère; j'espère un peu qu'il pourra en être encore ainsi cette fois.

— Et vous avez raison, madame, répondis-je après l'avoir examinée.... l'enfant se présente bien ; vous pourrez accoucher selon votre désir.

Les douleurs commencèrent bientôt. Comme je voyais que le mari de la malade se disposait à rester, je lui dis, assez bas pour n'être pas entendue de sa femme :

« L'accouchement sera naturel et heureux;

mais on n'aime pas à voir souffrir ceux qui nous sont chers : je vous engage à vous retirer.

— Au contraire, ma belle enfant, me répondit cet excellent époux, j'espère que la part que je prendrai aux souffrances de cette tendre amie, les diminuera d'autant.

— Il a raison, madame, dit la malade avec une petite grimace mêlée de sourire; cela me soulage de le savoir là : il m'aime tant, ce cher Alphonse!

— Ah! comme tu me rends justice, chère amie..... Et tandis que ce cher Alphonse, placé derrière le fauteuil de sa femme, lui racontait ces belles choses, je sentais son bras entourer ma taille :

— La jolie petite sage-femme, disait-il tout bas... Puis il reprenait tout haut : comme tu souffres! bonne amie. Indignée d'une telle fausseté, je ne pus m'empêcher de m'écrier en le repoussant : Oh! l'hypocrite!

— Si jolie et si maligne, ce n'est pas bien, poursuivit-il à mon oreille.

— Qu'est-ce donc qui n'est pas bien, mon bon ami? demanda la dame.

— Ta tête, cher ange; il me semble qu'elle serait mieux ainsi.... Et le petit scélérat tournait cette tête de manière à ce que la pauvre patiente ne pût voir ce qui se passait de mon côté....

— Ah! la charmante sage-femme, répétait-il derrière la bergère.... quel dommage qu'elle ne compatisse pas au mal des maris, comme à celui des femmes!.... je m'inscrirais en tête de sa clientèle... Mon Dieu! cher ange, tu souffres beaucoup.....

— Cela ne sera rien, mon bien-aimé..... ne te tourmente pas.

— Ah! tu as beau dire, je ne puis commander à mon émotion..... la sympathie.... Et le traître s'était emparé de ma main, qu'il baisait....

— En effet, dis-je avec gravité, monsieur n'est pas bien... Puis m'étant approchée d'une sonnette, je la tirai avec vivacité... Mon ami, ajoutai-je quand le domestique parut, apportez

un verre d'eau fraîche à votre maître ; il en a besoin....

— Je vous remercie, repartit sèchement le mari..... cette précaution est superflue.... votre expérience est en défaut...

— Et moi, je vous déclare que votre confiance en vous-même s'abuse. »

En ce moment les douleurs prirent à la malade, et sans doute ce fut ce qui l'empêcha de s'attacher au sens assez clair de mes dernières paroles. Dès cet instant, je fus débarrassée des importunités du tartufe de tendresse qui m'avait obsédée jusqu'alors. Lorsque l'enfant fut venu, la nature reprit ses droits sur les travers du monde : mon fat ne songea pour l'instant qu'à se montrer époux attentif et père.

Je fis des visites pendant quinze à vingt jours à l'accouchée. Le docteur de la maison, s'étant déclaré à part lui infaillible, il n'avança pas son retour d'une heure ; et lorsqu'il apprit que sa malade était accouchée depuis long-temps, il dit gravement que la délivrance avait été avancée ; ce qui, vous le pen-

sez bien, était beaucoup plus probable que l'erreur d'un membre renommé de l'Université. Chaque fois que je venais à l'hôtel, le galant intrépide m'épiait dans quelque partie de ses vastes appartemens; mais, svelte et légère, je savais me soustraire à ses poursuites. Pourtant, il me joignit un jour au bas de l'escalier.

« Vraiment! me dit-il, vous êtes introuvable, insaisissable, impalpable, comme le lutin d'Argail, méchant petit démon...

— Il est vrai, monsieur, qu'il me reste peu de loisirs, même pour des choses utiles; et je vous avoue que j'ai moins de temps encore pour écouter les propos galans.

— Mais enfin, dites-moi quel jour je pourrai vous trouver, afin d'aller vous solder?

— Ce soin-là, monsieur, regarde madame, et je vous assure que lorsqu'elle se présentera, elle me trouvera toujours. »

Au bout de six semaines, ma cliente me rendit visite. Quant au mari, plus d'une fois je l'ai rencontré dans le monde, et je n'ai jamais voulu le regarder, tant je hais l'hypocrisie.

ASSISTANCE IV.

Ce que peut la Jalousie.

—

Je ne crois pas qu'aucune impression soit aussi difficile à définir que la jalousie : j'entends la jalousie qui, regrettant un bien échappé à celui ou celle qui l'avait obtenu, s'irrite de le voir en la possession d'autrui. Ce fiel de la pensée, cette acrimonie de l'ame, est-ce l'amour, est-ce la haine qui le produit? Ces deux sentimens s'y combinent assurément; et

l'aversion sanglante que l'on porte à l'objet préféré, qui généralement ne mérite guère la préférence, est d'autant plus active que l'on conserve plus d'amour pour l'objet volage. Et voyez cependant jusqu'à quel point l'inexplicable nature est quelquefois en désaccord avec la morale! Certes, le mortel aux affections inconstantes mériterait qu'on le haït, plutôt que le possesseur de ses affections nouvelles; car celui-là n'avait rien promis, il ne doit aucun ménagement à l'être délaissé... Mais telle est la bizarrerie des passions humaines, qu'elles déplacent souvent toutes les équités, toutes les convenances avouées par la raison. Au gré de nos penchans, la justice, c'est ce qui les flatte.

Une question incidente se présente cependant à l'idée de tout dialecticien qui disserte, oralement ou par écrit, sur la jalousie : en admettant, à titre d'anomalie déplorable, l'affection persistante attachée à l'ingrat qui nous néglige, il se forme en nous, et comme à l'insu de notre cœur, un foyer de mépris qui s'épand sur cet objet coupable; et

rien de mieux fondé que ce mépris, surtout quand l'ingratitude succède, hideuse et déhontée, à des bienfaits reçus, à l'aisance prodiguée par la main secourable qu'on repousse, maintenant qu'elle ne donne plus... « Ah! que cette sensation est pénible, disais-je un jour que je raisonnais de la jalousie et de l'ingratitude avec le jeune médecin dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires; voyons, monsieur le docteur, continuai-je avec feu, mêlez donc un peu du miel de votre éloquence à l'absinthe qui inonde mon cœur quand je devise sur ce triste sujet... Eh quoi! vous vous taisez : vous dont la mission est de guérir, ne savez-vous pas recueillir un peu de baume pour les maladies de l'ame?... Voyons, ne prenez pas cet air embarrassé; cessez pour un moment de consulter mes glaces. Vos cheveux sont merveilleusement disposés : vous n'avez point oublié de faire mettre vos papillotes; la coupe de votre habit est du meilleur goût; les brillans hochets dont vous ornez votre parure produiront un effet étourdissant dans

le cercle fashionable où, grâce à une prospérité providentielle, vous allez briller chaque soir. Cette prospérité, produit d'un coup de baguette inattendu, convenez, docteur, que vous ne l'espériez guère lorsque vous habitiez votre humble mansarde de l'hôtel de Clovis, et que vous dîniez modestement chez quelque Flicoteaux moderne... Oui, oui, je conçois que vous vous approchiez de ma croisée pour voir le charmant tilbury qui vous attend en bas..... c'est encore un présent de la bonne fée : elle le lança un beau matin tout au travers de votre destinée, comme, dans le recueil bleu, la marraine de Cendrillon lui donne un riche carrosse, fait d'un potiron du jardin..... Là, franchement, avouez que la féerie qui vous concerne vaut mieux que celle du conte; car, en vérité, on était loin de trouver chez vous l'équivalent d'un potiron, pour le changer en voiture. Ah! vous avez beau faire, vous n'esquiverez pas le sujet qui m'occupe : il me faut un raisonnement, bon ou mauvais, qui justifie un peu les ingrats, et excuse jusqu'à un certain point

la niaise tendresse que les gens trahis leur conservent..... La tâche que j'impose à votre éloquence est difficile, je le sens; mais vous êtes bachelier ès lettres : l'art des controversistes doit vous être familier..... Faites-vous, pour un moment, l'avocat du diable.....

Malgré mes instances, je ne pus obtenir un seul mot du docteur; après avoir erré avec embarras dans mon cabinet, l'espace d'une demi-heure encore, il tira sa montre, s'écria qu'il était en retard pour une visite urgente, s'excusa de me quitter si vite, et échappa par une fugue à la situation délicate que je lui avais malicieusement suscitée.

Cette digression m'a jetée loin de l'anecdote que je voulais raconter; mais j'y reviens naturellement, attendu que la jalousie en est le sujet.

C'était pendant un hiver rigoureux: la terre avait revêtu sa robe de neige; la neige se balançait encore, en gros flocons, dans l'air glacial. Je donnais les premiers soins à deux de mes pensionnaires, dont le travail commen-

çait, lorsqu'une femme, qui venait de sonner avec force à ma porte, entra vivement dans la chambre où je me trouvais, et me supplia de me rendre sur-le-champ dans la maison qu'elle habitait, pour secourir une jeune femme qui, disait-elle, se mourait. « Nous ne connaissons pas cette pauvre créature, ajouta la messagère ; mais je me suis chargée volontiers de venir vous chercher, et si vous consentez à la voir, vous ferez là une belle œuvre de charité. Voici l'adresse : rue de l'Ecole-de-Médecine, nº 29. »

La compassion, chez les êtres qui souffrent maintenant, ne se reporte guère sur autrui : les deux dames que j'assistais entendaient mal une charité qui m'éloignait de leur lit de douleur; mais je les assurai, avec raison, que leur accouchement n'était pas prochain, et que j'aurais le temps de faire une visite rapide à la personne dont il s'agissait. D'ailleurs, me hâtai-je d'ajouter, si j'étais retenue plus longtemps que je ne le présume, M. le chevalier de Rufigny, médecin de la maison, se

rendrait au premier appel à votre chevet.

Je courus donc au lieu indiqué. Arrivée dans une chambre du troisième étage, je trouvai une femme couchée, pâle, défaite, évanouie et noyée dans le sang d'une effroyable hémorrhagie, causée par l'approche d'un accouchement avant terme.

Lorsque je fus parvenue à rendre la connaissance à cette malade, je vis une jeune personne encore jolie, malgré son extrême pâleur, et dont l'accent n'était pas moins doux que les traits.

« Je suis enceinte de quatre mois seulement, me dit-elle ; mais je fis, il y a six jours, une chute, et depuis lors j'ai souffert les plus violentes douleurs.

— Calmez-vous, madame, lui dis-je en la plaçant dans une position parfaitement horizontale, et restez dans la situation où je viens de vous mettre.... Etant fort pressée en ce moment, je ne puis me tenir auprès de vous ; mais je vais vous envoyer le médecin de ma maison ; j'enverrai aussi ma bonne, qui vous

fera du feu, et préparera ce qui peut vous être nécessaire.

— Ah ! madame, que vous êtes complaisante, répondit la malade en saisissant ma main, qu'elle baisa. Mes prières seraient superflues : je vois dans vos yeux la bonté, la compassion des belles ames ; vous ne m'abandonnerez pas ?

— Non, certainement, répliquai-je vivement ; comptez sur moi, et ne prenez pas d'inquiétude. »

Rentrée chez moi, je me hâtai d'envoyer M. de Rufigny et ma bonne rue de l'Ecole-de-Médecine ; mais peu de temps après, je vis revenir avec surprise cette fille. La jeune personne, quoique le docteur fût en ce moment auprès d'elle, me faisait demander avec instance ; je m'esquivai une seconde fois du lit de mes pensionnaires, ce que je pouvais faire encore sans danger pour elles, et je me rendis à l'invitation de l'inconnue.

« Je suis bien mal, ma chère bienfaitrice, me dit-elle d'une voix éteinte : l'air inquiet de votre médecin, qui sort d'ici, ne me l'a pas

laissé ignorer.... La vie m'échappe, et je ne la regrette pas, ajouta-t-elle avec un profond soupir.... Dieu me l'avait donnée sereine, prospère et joyeuse ; je n'ai pas su la conserver telle.

— Il faut, mon enfant, dis-je à cette bonne fille, il faut éloigner ces sombres idées : c'est la plus grave de vos maladies.... Du reste, vous n'êtes nullement en danger, et je garantis que vous serez bientôt rétablie.

— Votre mission est toute bienfaisante et consolatrice, reprit la jeune demoiselle en secouant la tête, et vous l'accomplissez avec bonté... Mais je me sens bien, voyez-vous... Ecoutez-moi, poursuivit-elle en soulevant avec peine sa tête pour prendre quelque chose sous son traversin. J'ai vu peu le monde : voyageuse coupable, je l'ai traversé en courant, après avoir quitté, fugitive insensée, le toit tutélaire de l'enfance, cet asile, assuré contre tous les orages de la vie, que l'on ne retrouve plus... Mais je vous tairai ma faute ; je voudrais me la taire à moi-même. Ah ! comme

mes souvenirs s'empreignent de honte en mesurant l'espace compris depuis le lieu d'où je suis tombée jusqu'au précipice au fond duquel j'expire !... Chère dame, je n'ai rencontré que des ames viles; je n'ai été en rapport qu'avec des démons; vous êtes le premier ange qui me soit apparu : soyez mon héritière. De grâce, acceptez la somme contenue dans ce sac; vous pouvez la recevoir sans crainte : elle m'est acquise légitimement... Si vous n'avez pas encore aimé, vous frémirez en apprenant que, dans la condition où je fus élevée, cette somme était consacrée à mes menus plaisirs de jeune fille, et que j'ai quitté cette condition pour me jeter avec transport dans un avenir de misère et de dénûment... Mais si votre cœur connaît l'amour, ma folle action vous affligera sans vous surpendre. Ce présent est peu digne de vous; oubliez sa faible importance, et recevez-le en faveur de l'intention qui l'offre... Si, contre mon attente, je recouvre la santé, vous me remettrez cet argent; si Dieu, prenant en pitié

ma vie, y met un terme, vous le garderez, et le bon usage que j'en aurai fait consolera mon dernier soupir. »

Je pris le sac à ces conditions : il renfermait, ainsi que je le reconnus plus tard, deux mille cent et quelques francs.

« Maintenant que je vous ai satisfaite, dis-je à la malade, j'exige que vous en usiez de même à mon égard. Vous ne pouvez rester dans ce logement, où je ne vous verrais que rarement, et ma bonne est d'ailleurs trop occupée pour venir vous y servir avec assiduité. Ma maison est sûre et secrète ; je vais vous y faire transporter dans une bonne chaise à bras, qu'une vieille dame de mes amies m'a prêtée quelquefois pour un tel usage. Chez moi, vous ne manquerez de rien ; votre guérison sera prochaine, et croyez-moi, mademoiselle, les plaies du cœur aussi se cicatrisent. Le crime et l'ingratitude seuls laissent des traces ineffaçables, que le remords ravive sans cesse. »

L'inconnue accepta mes offres avec recon-

naissance ; elle passa deux mois chez moi après son accouchement, survenu juste à mi-terme...

L'enfant, renfermé dans un bocal rempli d'esprit de vin, fut envoyé par moi au cabinet de l'Ecole pratique de Médecine. Ma pensionnaire mystérieuse me quitta, sans que j'eusse osé sonder à fond le secret de son cœur ; mais je l'appris plus tard, et voici comment :

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis que la jeune personne en question était sortie de ma maison, emportant l'argent dont elle voulait me faire la légataire, lorsqu'un monsieur, qui se déclara commissaire de police, vint chez moi un matin, et me dit, à ma grande surprise :

« Vous avez donné des soins, il y a près de deux ans, à une jeune personne nommée Françoise Ton.....

— Oui, monsieur.

— Connaissez-vous la moralité de cette fille, et savez-vous, notamment, ce qu'est devenu l'enfant qu'elle a mis au jour à cette époque?

— Les principes de cette demoiselle, à part

la faiblesse qu'elle avait à se reprocher, m'ont paru, monsieur, ceux qui résultent d'une excellente éducation et d'une suite de bons exemples, dont elle paraissait avoir profité... Quant à l'enfant, je puis vous déclarer, en toute sûreté de conscience, qu'il a été ajouté à la collection de l'Ecole de médecine; ce qui est constaté par une date précise, inscrite sur le bocal qui le renferme, date correspondant à celle d'un registre que je tiens.

— Eh bien, madame, vous pouvez sauver cette pauvre créature, qui vient d'être emprisonnée, sur l'accusation d'avoir jeté son enfant dans les latrines d'une maison de la rue de la Monnaie.

— Eh! monsieur, elle habitait la mienne lorsqu'elle est accouchée..... La pauvre enfant est victime d'une infâme calomnie.

— C'est ce que j'ai pensé, madame, et c'est pour cela que je viens à vous d'après sa déposition... Courons vite chez le juge d'instruction; prenez votre registre; on va mander le conservateur du cabinet de l'Ecole de Médecine.

Je le répète, vous avez à la main le salut de cette infortunée..... Pardon si je vous presse; mais il faut accuser lentement et se hâter d'absoudre. »

Je répondis au commissaire que j'étais prête à le suivre, et je montai dans son cabriolet... Digne fonctionnaire de police que celui-là! modèle d'une magistrature bieveillante, que l'on pourrait croire brisée de nos jours; car c'est le contre-pied de sa morale qu'on a pris: on se hâte d'accuser, on est lent à absoudre, et cette subversion ne sera pas sans doute comptée parmi les progrès du siècle.

Rendue chez le juge d'instruction, je répétai, mot pour mot, ce que j'avais dit au commissaire; et peu de jours après, l'accusée fut mise en liberté. Le premier usage qu'elle en fit fut d'accourir chez moi.

« Je vous devais la vie, s'écria-t-elle en se précipitant dans mes bras; je vous dois aujourd'hui la conservation de l'honneur, hélas! entaché, qui me restait... vous avez voulu compléter votre ouvrage... Maintenant, vous sau-

rez tout, ma bienfaisante amie : apprenez ce que peut un cœur jaloux. Une femme, une jeune fille, avait fait contre moi la dénonciation calomnieuse que vous avez victorieusement combattue..... Cette créature était mon amie ; elle m'aimait sincèrement : j'en ai eu plus d'une preuve. Elle s'éprit de mon amant, et le rendit volage. Dès lors, ma vie la gêna... elle voulut m'envoyer à l'échafaud..... Voilà ce que devient l'amitié dans le cœur d'une femme, lorsque l'amour y a jeté sa flamme.... Écoutez le surplus de ma funeste révélation.

« Vous ne savez peut-être pas jusqu'à quel degré d'exaltation la passion délirante des amans, cette fièvre chaude du jeune âge, est quelquefois portée !

« Je suis fille d'un lieutenant-général des armées du roi. Mon séducteur..... mais non, c'est celui que j'ai séduit, qu'il faut dire ; celui-là, mon aimable amie, est un simple maréchal des logis de chasseurs à cheval, que mon père avait choisi pour planton.... Il était d'un physique disgracieux, petit, d'une tournure

soldatesque : tout son mérite consistait dans une chevelure noire, bouclée avec grâce..... Ce frivole avantage suffit pour me séduire, moi, qui vivais dans une société choisie, moi, que plusieurs officiers-généraux recherchaient.. Non, chère bienfaitrice, nulle frénésie n'est comparable à l'amour! »

Dans le même temps, une dame assez bien mise, quoiqu'en bonnet, était venue se faire inscrire chez moi, pour que j'allasse l'accoucher rue de l'École-de-Médecine, n. ... ; je l'avais acceptée plutôt pour le docteur que pour moi, car, je vous l'ai dit, je faisais rarement des accouchemens en ville. Une nuit donc, on vint me sonner pour me rendre auprès de cette dame. Le docteur étant occupé ailleurs, je fus obligée d'y aller. Le lendemain, lorsque je partis de chez moi pour visiter mon accouchée du dehors, le crépuscule commençait. Je descendis la rue de l'Odéon avec M. le comte de Desess.., le mari de la dame causeuse du Luxembourg ; il m'accompagna jusqu'au seuil de la maison où je me rendais. Mais que devins-je

lorsque, sur le point d'y entrer, je m'aperçus que la porte était obstruée par une nuée de filles publiques! Je me jetai dans le passage du Commerce, ne voulant pas qu'on me vît entrer dans un tel lieu.

Cependant la femme que j'avais secourue était celle d'un ébéniste, qui paraissait à son aise. Il faut être bien ami de l'économie, ou bien insoucieux de sa réputation, pour se loger ainsi, et exposer à toute heure la compagne de sa vie au plus insultant mépris, de la part des cliens ordinaires d'une pareille maison. Je m'abstins, comme on peut le penser, de faire à la femme de l'ébéniste les visites d'usage : ce fut le médecin de mon établissement qui les rendit, et je me rappelle même qu'il fut très bien payé.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

—

École d'intrigue et d'ingratitude.

—

J'ai promis de soulever certains replis encore peu connus du cœur humain, et de signaler, si je puis, des travers inédits, afin d'en noircir quelques feuillets d'un livre trop rarement consulté, celui de l'expérience.

Je vous ai dit, ce me semble, que j'avais ouvert, rue de l'Odéon, un cours d'accouchemens, et que beaucoup d'étudians en médecine y assistaient. Ces messieurs, et j'en étais

surprise, voulaient bien avouer dans cette circonstance, qu'en matière de science, leur sexe peut apprendre quelque chose du mien. Par exemple, M. Chevalier de Rufigny, maintenant médecin à Poitiers, et trois de ses amis, docteurs-médecins, convenaient avec franchise qu'ils étaient mes élèves dans l'art des accouchemens. Peut-être aussi quelques uns venaient-ils à mon cours parce qu'il s'y trouvait des dames, et qu'ils espéraient y rencontrer des faiblesses. Or, parmi ces jeunes habitués de mes leçons, il y en avait un qui visait à d'autres résultats : ses camarades cherchaient à s'instruire et à se distraire ; lui, spéculateur de vingt ans, lui, que le docteur Gall eût à coup sûr trouvé pourvu de la protubérance du savoir-faire, songeait déjà à recueillir, dans un âge où d'autres prodiguent et dissipent. Ce jeune homme, nommé Giraud..., dont j'entreprends de peindre les sentimens et les actions, chercha par tous les moyens que la subtilité put lui suggérer, à s'introduire dans ma maison. Sa souplesse se

montrait telle, durant cette suite de tentatives, qu'il se fût, je crois, glissé sous ma porte, s'il l'eût trouvée close. Tantôt il venait m'apporter des livres de médecine, des nouveautés littéraires ; tantôt c'était un autre motif spécieux qui l'amenait rue de l'Odéon ; et toujours il oubliait quelque chose, afin d'avoir l'occasion d'y revenir deux fois dans le même jour. En un mot, sa présence chez moi se reproduisait sous tant de prétextes divers que je l'avais nommé le *persévérant*.

Un matin, d'assez bonne heure, avant que je fusse levée, ma bonne entra dans ma chambre à coucher. « Madame, me dit-elle (car les sages-femmes, quoique demoiselles, prennent ce titre avec leur diplôme), voulez-vous recevoir cet étudiant qui est si gentil, et que vous nommez le *persévérant?* Vous savez, celui qui ne manque jamais d'oublier son parapluie ici pour revenir le chercher ensuite ?

— Eh bien ! que me veut-il si matin, le *persévérant ?* c'est aussi trop justifier son nom. Dites que je ne suis pas visible.

— C'est qu'il assure, madame, qu'il a le plus grand besoin de vous parler, et que cela ne peut pas se remettre.

— Faites-le donc entrer. » Monsieur Giraud..., après m'avoir saluée, resta quelques momens sans parler.

« Monsieur, j'écoute, lui dis-je.

— Madame, réunissant ce matin quelques personnes à déjeuner, j'ai osé me flatter que vous daigneriez accepter de vous joindre à elles. »

Je gardai quelque temps le silence; cette invitation d'un jeune homme que je connaissais à peine me paraissait fort inconvenante.

« Monsieur, répondis-je en regardant sérieusement M. Giraud..., avez-vous bien pensé à ce que vous venez de me proposer ? il est des bienséances que l'on s'étonne, que l'on s'afflige de voir blesser par un homme que l'on doit supposer avoir reçu quelque éducation. Assurément, vous n'avez pu espérer que j'accepterais l'étrange invitation que vous venez de me faire ; je n'assiste pas même aux

repas de baptême auxquels je suis invitée tous les jours, et vous voulez que j'aille déjeuner chez vous, chez un garçon, avec des jeunes gens, sans doute ?

— Il y aura aussi quelques dames.

— Je me fais, monsieur, une haute idée de celles qui vont déjeuner chez un étudiant. Avouez franchement que vous êtes fâché de m'avoir fait une telle proposition... Tout ce que je puis faire, c'est d'oublier votre démarche inconvenante... »

M. Giraud... s'inclina, et sortit sans répondre. Dans la journée, je reçus de lui une longue lettre d'excuses ; il m'avoua qu'il était doublement coupable, puisque son déjeuner était supposé dans le but de m'éprouver. « Je suis heureux, ajouta-t-il, que vous ayez refusé ; je vous en estime davantage, et l'épreuve a eu le résultat que j'attendais. »

Si j'avais aujourd'hui à juger cette seconde action, je n'hésiterais pas à la regarder comme infiniment plus impertinente que la première, et ie refuserais ma porte à celui qui oserait

s'en rendre coupable. Je fus alors moins sévère; je pardonnai à M. Giraud... ce que je qualifiais, dans mon indulgence, de simple étourderie ; il est si difficile à dix-sept ans de considérer les choses sous un aspect lugubre!

L'adresse, la présomption du persévérant paraissaient dès ce moment évidentes; mais je ne les aperçus pas, enveloppées qu'elles étaient de ces formes élégantes, de cette superficie de séductions sous lesquelles la jeunesse ne sait rien voir.

M.Giraud... continua son manége de petites attentions, de complaisances étudiées, mais seulement au cours. Il jouait la timidité, n'osait me parler, soupirait souvent assez près de moi pour que je pusse l'entendre; car le grand art de M. Giraud... est de savoir tout mettre à profit.

Forcé, par sa propre imprudence, de ralentir la marche de ses projets, dans le chemin direct qu'il suivait d'abord, le *persévérant* avisa au moyen d'arriver à son but par un détour : il employa toutes les subtilités de son

esprit spéculateur pour s'introduire dans la maison de ma mère. Il savait que ses avis, ses conseils exerçaient sur ma volonté un empire absolu : empire bien justifié par le désir que cette excellente mère avait de me voir prospérer. Giraud... se mit en pension chez elle pendant six mois... sans payer. Son jeu de mignardises obtint un grand succès auprès de cette dame, confiante autant que serviable. Certain d'avoir acquis un appui de ce côté, mon subtil étudiant revint à la route directe qu'il s'était imprudemment fermée.

Un jour il se hasarda à me parler ainsi : « Madame, puisque vous louez dans votre maison des appartemens meublés, veuillez m'en louer un. Si je n'avais pas eu le malheur de me livrer, à votre égard, au plus ridicule enfantillage, je serais plus hardi à vous dire que je pourrais vous épargner quelque peine, quelque fatigue ; car, en vérité, on ne vit jamais une personne si jeune travailler autant. Les accouchemens de nuit, dans l'âge ou vous êtes, peuvent altérer votre constitution, encore peu

formée... Je serai votre aide, votre tout dévoué serviteur... De grâce ne me refusez pas.»

Autant j'avais apporté naguère d'indulgence à juger l'impertinente ruse du déjeuner, autant je tins compte à Giraud... du semblant de complaisances qu'il abordait alors. Je cédais à cette niaise et frivole prévention qui rend les jeunes femmes si crédules aux perfections de l'ame, lorsqu'elles sont fascinées par des dehors séduisans. Le savoir-faire obséquieux de l'étudiant eût paru clairement esquissé à des yeux moins prévenus que les miens; mais, il faut bien l'avouer, moi je ne vis qu'une physionomie agréable, des cheveux disposés avec coquetterie (car il n'était pas alors coiffé à la *malcontent*); je n'entendis qu'une voix doucereuse modulaut une offre obligeante: la réflexion fut étouffée, je consentis à la demande de Giraud.... Il vint demeurer chez moi. Sa complaisance fut extrême; il se multiplia en quelque sorte pour m'épargner de la peine. Je lui abandonnai mes accouchemens de nuit. Ce partage du travail de ma maison

en augmenta promptement la clientèle, surtout au dehors.

Par une froide nuit de janvier, nous avions trois accouchemens en ville : M. Giraud... en fit deux. Mais qu'on se garde bien de croire qu'il ne cherchait pour salaire que la satisfaction de m'être agréable ; le plan formé par lui s'accomplissait : ma résolution ouvrait une issue à son talent, qui, sans cette circonstance, habilement exploitée, pouvait demeurer longtemps inactif et obscur, ainsi que bien des capacités au moins égales à celles du docteur futur. Ses honoraires ne restaient jamais au-dessous de dix-huit francs par jour, et dépassaient souvent vingt-quatre. Pour un jeune homme dans sa position, c'était déjà presqu'un sort. L'ambition surgit de ce début : l'élève, voulant devenir maître, songea à se faire recevoir, et parvint au doctorat.

Que l'on suive bien attentivement mon récit : durant huit années on ne verra pas M. Giraud... marcher sans l'appui de mes ressources et de mon intelligence, dans une association dont il

devra usurper tous les résultats (et le mot *usurper* est trop poli). Le savoir de ce médecin ne volera pas un instant de ses propres ailes. L'émission d'un talent à venir, d'un talent auquel la fortune n'a pas laissé le temps de se produire, enfin l'insignifiante enseigne d'un diplôme de la Faculté : voilà quelle a été la mise de fonds de mon associé.

Depuis que M. Giraud... était reçu, ses parens avaient cessé de lui envoyer de l'argent; l'ambition de ces honnêtes gens, modestes habitans d'un village aux environs de Châtellerault, se bornait à voir leur fils exercer la médecine dans ce pays, au milieu d'une clientèle d'ouvriers en coutellerie. Mais il fallait au docteur un plus vaste théâtre; et ses débuts sur celui où, grâce à mon aide, il se trouvait lancé, l'encourageaient à s'y maintenir. Il annonça donc à ses parens, qui voulaient le confiner dans leur rustique contrée, l'intention bien arrêtée d'habiter la capitale; et comme il leur déclarait, en même temps, qu'il trouvait dans son état les moyens de se suffire à lui-même, ils ne lui

parlèrent plus de la clientèle champêtre des bords de la Vienne. Vous savez déjà comment M. Giraud... était parvenu à se suffire *à lui-même*; mais il est probable que ses parens firent à sa haute intelligence tous les honneurs de cette rapide réussite : nul doute que dans leur esprit, et peut-être d'après ses communications, ce jeune homme ne fût déjà l'une des célébrités médicales de Paris... *Pauvres gens !*

Cependant ma maison de la rue de l'Odéon avait pris un développement considérable; la mode, cette divinité si capricieuse, si volage, mais si prodigue de bienfaits envers ceux qu'elle favorise en courant, la mode protégeait mon établissement, et grossissait toujours ma clientèle du dehors. Un Allemand haussera les épaules en lisant ce passage : l'assistance de la mode pour un art aussi grave que celui des accouchemens, paraîtra certainement à ce penseur hyperboréen une expansion aussi trop étrange de la légèreté française. Que dira-t-il donc s'il apprend qu'en France le *suicide est à la mode*, et que l'asphyxie par le charbon

a pris rang parmi nos belles manières, avec les courses au clocher. La mode donc, puisque mode il y a, m'offrait d'assez belles chances, et qui pouvaient être assez promptement fructueuses pour satisfaire mon ambition. Mais quelle imagination de dix-huit ans sait prescrire des limites à sa carrière, et ne pas donner des proportions colossales à ses châteaux en Espagne! Depuis long-temps déjà je me disais, chaque fois que mes yeux se portaient sur les affiches du *Rob Laffecteur* : « Comment se fait-il que, dans un siècle de progrès, et lorsque la médecine s'est enrichie de tant de découvertes, on n'ait rien composé pour remplacer ce vieux remède, qui date de près d'un siècle ? »

Vous concevez qu'en disant cela, j'étais, comme tout enfant de la nouvelle France, bien persuadée que nous valons infiniment mieux que nos devanciers, et que sous la chevelure heureusement bouclée de nos jeunes têtes médicales, il germe des idées bien préférables à celles qui naissaient sous les perruques à trois marteaux de l'ancienne Faculté. Je pen-

sais, comme tout bon contemporain doit le faire, que l'art de guérir sait s'exercer avec beaucoup plus d'avantage sous le frac de Staub, avec une taille étranglée par un corset, sous l'influence d'un refrain d'opéra comique ou d'un tilbury, que l'on ne l'exerçait jadis avec l'habit coupé carrément, les longues manchettes, la canne à bec de corbin, et le solitaire de rigueur : j'étais tout à fait de mon temps. Un jour que j'ébauchais, dans ma pensée, le projet de détrôner cette invention surannée, je rejoignis Jean Giraud... remplie de ce projet. « C'est une idée, » me dit-il. Et peu de jours après, nous nous mîmes à méditer, à chercher, à commenter, à blâmer : il nous fallait un remède héroïque, un *rob* sur le flacon duquel nous puissions écrire le mot magique de *végétaux*, si puissant sur la croyance populaire..... Enfin, nous nous fixâmes à une combinaison végétale sudorifique. Ce n'est point ici le lieu d'examiner la vertu de ce rob : il eut une vogue prodigieuse, et en peu

de mois sa réputation devint colossale (1).

Mon domicile du faubourg Saint-Germain ne pouvait suffire à l'exploitation, à peu près commerciale, du *rob*. D'ailleurs, c'était le cas de mettre en émission le doctorat de M. Giraud... Nous sentîmes qu'il lui fallait un état de maison, un intérieur spécial, qui ne semblait pas se concilier avec une pension de dames enceintes : je meublai donc à ce jeune méde-

(1) Nous le composions avec beaucoup de soin : les principes qui s'y trouvaient combinés étaient nombreux et bien choisis. Il n'en fut plus ainsi lorsque le docteur se livra seul à l'exploitation de ce médicamment: ébloui par sa fortune, et peu reconnaissant envers ce pauvre rob auquel il la devait, M. Giraud... en abandonna la composition à ses domestiques, qui réduisirent cette tâche à sa plus simple expression, et le rob à la plus mince valeur. Voici quelle est, depuis 1830, sa composition :

Racine de gentiane.	pour	20 centimes.
Jalap,		10
Mélasse,		35
Essence de canelle ou de menthe,		2
	TOTAL	87 centimes.

Ayez confiance, bénévoles cliens; voilà le *remède héroïque* que M. Giraud... vous vend 12 francs le flacon!... Quelle merveille... de savoir-faire et de charlatanisme !

cin un appartement place du Louvre, au coin de la rue des Poulies, n° 3, afin qu'il eût en son particulier un état de maison doctoral. Néanmoins, le dépôt du rob demeura établi au nouveau domicile, dont je parlerai bientôt.

Etourdi par le succès presque inimaginable qui couronnait nos efforts, M. Giraud... se persuada sans doute qu'il était chez lui, parce que l'appartement de la place du Louvre avait été loué à son nom. Or, il trouva ce local trop modeste (il avait raison peut-être), et peu conforme à la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui; il le céda, tout meublé, à un de ses amis, M. Marteau, commissionnaire en bijouterie, sans m'en donner avis, oubliant même de me tenir compte du prix de l'ameublement, que je lui avais seulement confié. Cet acte de propriété, exercé par droit de conquête, était passablement caractéristique; il suffisait pour me donner la mesure des procédés que je devais attendre du *loyal* docteur; mais je me trouvais sous le charme de ce talisman qui rend aveugles les plus clairvoyans. Loin de voir ce

que cette conduite avait de blâmable, je l'acceptai comme un acte de confiance et de douce intimité. Je m'empressai de meubler un autre appartement, rue Aubry-le-Boucher. Dans le même temps, je transportai mon établissement rue J.-J. Rousseau, afin d'être à proximité de la rue Aubry-le-Boucher. Bientôt les accouchemens se multiplièrent à tel point dans nos maisons, et surtout la clientèle du *rob* augmenta dans une si forte proportion, que ni le docteur ni moi ne pûmes donner des soins aux malades du dehors. Nous n'avions pas à satisfaire seulement au nombre, toujours croissant, des consultations de Paris : chaque jour des centaines de demandes nous parvenaient de la province, et nous ne pouvions suffire que lentement à toutes. Il devenait évident pour nous que le seul moyen d'alimenter ce fleuve rapide d'écoulement, était d'établir des dépôts dans les départemens et dans les principales villes de l'Europe. Mais cette disposition exigeait une mise de fonds considérable; je vidai mon secrétaire, je vendis une hypothèque de cinq mille francs

que j'avais sur une maison, rue du *Petit-Carreau*, et réunissant ces fonds à ceux que nous avions déjà gagnés, nous formâmes une somme de dix-huit à vingt mille francs. Avec ce capital, nous établîmes des dépôts dans toutes les villes de France et à l'étranger. Ces bases établies, nous travaillâmes, M. Giraud... et moi, pendant six années avec un accord d'intentions et d'activité qui nous profita largement. Bientôt nous eûmes assez de bénéfices pour faire d'importantes acquisitions foncières : nous y songions, lorsqu'un incident vint changer notre situation intérieure, et obligea M. Giraud... à se montrer dissimulé envers moi, comme une faible femme. Dès lors, je m'aperçus que mon amour était mal reconnu par celui qui aurait dû payer ce trésor de l'ame, par un sentiment partant de l'ame aussi. Jusqu'alors, nous n'avions pas établi de dépôt du *rob* à Paris : nous le débitions nous-mêmes dans nos maisons, rue Aubry-le-Boucher et rue J.-J. Rousseau : nous mettant, avec candeur, en contravention avec les lois, qui défendent aux médecins

des grandes villes de débiter des médicamens, et bornent leur mission à autoriser les pharmaciens, par des ordonnances, à les vendre. Depuis long-temps, un pharmacien, établi rue J.-J. Rousseau, nous sollicitait de lui confier le débit de nos flacons anti-syphilitiques; déterminés par l'appréciation de la position illégale où nous nous étions placés innocemment, nous acceptâmes enfin son offre, après avoir recueilli sur sa probité les renseignemens les plus honorables. Par malheur, il avait des alentours moins recommandables : le père de sa femme, particulièrement, était loin de lui ressembler; j'appris plus tard cette circonstance, et je l'appris, hélas! cruellement.

La vente du *rob* fut pour le pharmacien de la rue J.-J. Rousseau une magnifique affaire : sur le prix de chaque flacon, qui était de douze francs, nous lui abandonnions trente sous; ce seul article lui rapportait régulièrement plus de cent francs par jour. Dans cette situation, ceux que j'ai nommés les alentours du pharmacien, c'est-à-dire sa femme, une autre

fille de son beau-père, et ce dernier, se disposèrent à exploiter la prospérité inattendue de notre dépositaire. L'honnête pharmacien, sans doute pour avoir la paix du ménage, se laissa aller à la dissipation : ce ne fut chez lui que fêtes, repas exquis, parties de campagne; cette famille, sortie des rues étroites du quartier Saint-Victor, et de la classe plus que modeste qui l'habite, ne s'était jamais vue dans une telle abondance. La grâce de Dieu l'avait procurée, on remettait à la grâce de Dieu les destinées à venir, et l'on jouissait avec profusion du présent. On nous conviait toujours à ces plaisirs de la campagne et de la ville; mais je m'y plaisais peu: le docteur y alla bientôt seul. Le sieur Ser..., gascon de naissance, beau-père du pharmacien, était un homme subtil et retors; il fut prompt à reconnaître que ma folle confiance, ma tendresse du bon vieux temps, m'avaient placée dans la plus dangereuse situation : il vit que notre fortune, résultant, dans la proportion des trois quarts, de mes ressources et de mon activité,

paraissait, grâce à mon imprudente sécurité, appartenir tout entière à M. Giraud....

Voici une circonstance qui eût dû m'éclairer sur la fausse position où je m'étais mise.

M. Giraud... cherchait à nous isoler, ma mère et moi, de nos anciens amis, sans doute pour tarir la source des conseils salutaires que nous aurions pu recevoir, et dont l'effet ne lui eût point été favorable, pour peu qu'on se fût appliqué à examiner sa conduite. Lorsque j'allais voir ma mère, elle me disait : « Mais nous ne voyons plus MM. tel et tel, des connaissances si anciennes, et qui nous paraissaient si dévouées.— Que voulez-vous! répondais-je avec insouciance, s'ils s'éloignent de nous par caprice, comme il n'y a point à en douter, quand ce caprice sera passé, ils reviendront. » Parmi les personnes qui semblaient nous abandonner, se trouvait M. P.... vérificateur principal au trésor royal : nous en parlions souvent avec maman. Un jour un domestique nous dit qu'il venait de voir ce M. P... rue Aubry-le-Boucher. « C'est bien

singulier,» dis-je. Et je n'y pensai plus après.

Un matin je vis entrer chez moi M. P...., médecin à Joinville, qui porte le même nom que le précédent, sans être son parent.

« Eh bien! ma belle amie, me dit-il après les premiers complimens, il paraît que vous faites une brillante fortune avec votre *rob* et vos mixtures : comment placez-vous vos fonds?

— Nous avons déjà acheté une maison, rue de Hanovre, et dans ce moment même nous sommes près de terminer l'acquisition d'une seconde, rue Richer, n° 6 *bis*.

— Allons, tant mieux! je vous en félicite.

— Du reste, nous aurons bientôt un cabriolet, et j'en serai charmée : nous nous reposerons un peu. Vous ne vous figurerez jamais combien nous avons travaillé depuis sept ans, et cela sans prendre une heure d'agrément.»

La conversation en resta là. M. P... me dit ensuite : « Je pars demain, et M. et mad. Descoud..., nos amis communs, me donnent aujourd'hui un dîner d'adieu; ils m'ont chargé de vous dire qu'ils comptaient sur vous

pour venir dîner...Vous leur devez des visites; vous les négligez : c'est bien mal! on vous aime tant dans cette maison! Ainsi, c'est entendu, je viens à cinq heures vous chercher. »

A quatre heures et demie, comme je terminais ma toilette, M. Giraud... entra.

« Nous ne dînons pas ensemble aujourd'hui, lui dis-je négligemment : je dîne chez M. Descoud...., tu sais... les amis de maman, et avec le docteur P..., qui est à Paris?

— Je le sais, me répondit-il brusquement, je l'ai vu; mais tu ne sortiras pas avec lui. » Et il se mit à chiffonner ma coiffure.

« Et pour quelle raison ne sortirai-je point avec le docteur?

— Je ne veux pas te le dire.

— Comme ce n'est pas par jalousie, puisque ce médecin est marié, je ne vois dans cette défense qu'un caprice tyrannique, et je te préviens que je ne le subirai point. »

A ces mots, je m'élançai hors de l'appartement, et j'y enfermai Giraud..., comme j'avais l'habitude de le faire à nos clients, lorsque moi

ou mes domestiques allions chercher le docteur d'une maison à l'autre. Je n'avais pas fait dix pas dans la rue que je rencontrai M. P...

« Qu'avez-vous ? me dit-il dès que je l'abordai..., comme vous êtes rouge !

—Croiriez-vous que M. Giraud... ne voulait pas que je sortisse avec vous?

— Vraiment ! et pourquoi cela ? lui qui, ce matin, m'a si bien reçu ; car je suis allé le voir dans vos intérêts: j'étais bien aise de savoir comment il entendait les acquisitions d'immeubles dont vous m'avez parlé. Apprenez donc, puisque l'occasion de vous le dire se présente, apprenez que les maisons sont achetées en son nom seul ; de sorte que s'il n'est pas honnête homme, vos travaux, vos peines, vos avances d'argent, tout cela sera perdu pour vous.

— Eh! non, répondis-je vivement, nous avons gagné notre avoir ensemble, nous en jouirons de même.

— Il est vrai que, par suite de mon entretien avec lui, je pourrais être un peu rassuré,

s'il était sincère; mais l'est-il? Je connais, lui ai-je dit, madame Jullemier : son caractère est extrêmement désintéressé ; si vous ne songez pas à son avenir, elle n'y pensera jamais; et, vous le savez, ses intentions sont de ne point se marier. Mais je suis convaincu que vous vous occuperez d'elle, et que vous songerez à sa fortune, car vous lui devez bien cela. Je vous remercie de cet avis, m'a répondu M. Giraud... d'un ton qui m'a paru franc; mais madame Jullemier ne manquera jamais de rien : je suis son meilleur ami. Puis il a dit ce que vous me disiez tout à l'heure : Nous jouirons ensemble du bien que nous avons amassé en commun. Après cette conversation, il n'a cessé de m'accabler de politesses tout le temps que je suis resté chez lui.... Et maintenant il vous défend de me voir... cet homme est décidément faux. »

Le soir, vers les dix heures, M. P... me reconduisit chez moi. Comme nous arrivions à la porte, M. Giraud... en sortit et voulut s'élancer sur moi. Le docteur P.... leva sa canne: « Si ce n'était pas le respect que je dois à madame,

s'écria-t-il en comprimant sa colère, je vous briserais la figure; mais voici mon adresse, je vous attendrai demain matin à huit heures. »

Je ne pus fermer l'œil de la nuit; à six heures du matin j'étais debout, et je courus chez M. P..., qui logeait rue Chapon, chez un de ses parens. J'étais haletante, éperdue : « Venez, docteur, dis-je d'un ton moitié suppliant, moitié impérieux, je veux déjeuner avec vous rue du Bouloy, et vous voir monter en diligence. Certes! vous qui avez une épouse, un enfant, il ne faut pas qu'on puisse dire que vous êtes venu à Paris vous battre pour une femme : évitez ce scandale, autant pour vous que pour moi. »

M. P... consentit avec peine à partir. « Je vous fais, me dit-il en mettant le pied dans la voiture, le sacrifice d'un légitime ressentiment; mais encore un mot : rappelez-vous que cet homme ne se contentera pas de vous manger dans les mains; il pourra bien vous les déchirer. »

Que n'ai-je écouté cet avis prophétique!

Mais non; j'étais entraînée par la fatalité; je restai dans la plus dangereuse longanimité.

Nous venions d'acheter une maison rue de Hanovre, qui rapportait quatre mille francs de revenu, puis une autre rue Richer, dont le produit s'élevait annuellement à dix-neuf mille francs; et dans ces deux acquisitions, mes intérêts personnels n'étaient pas garantis par un écrit de quatre lignes. Un caprice, un manque de délicatesse de l'homme auquel j'avais livré toutes mes chances d'avenir et de bonheur, pouvait me plonger dans les plus grandes peines, et m'obliger à reconstruire, sur nouveaux frais, un autre édifice de prospérité. Les Ser..... avaient habilement sondé le sol ébranlé sur lequel je marchais; ils ne songeaient plus qu'à précipiter ma chute, pour recueillir mes dépouilles, en s'aidant des passions vicieuses de Giraud....

J'ignorai d'abord la trahison du docteur. Soit amour du faste, soit pour amuser ma naïve tendresse avec des hochets, il acheta une

voiture, et ma jeune vanité se laissa bercer quelque temps sur les ressorts flexibles d'un landau. Le rêve de ma jeunesse se réalisait; je pouvais dire mon attelage, mes gens. Pauvre Alexandrine! que tu payas cher ton manque de réflexion, ton aveugle confiance! Sous cette mince enveloppe de frivole séduction, la vérité ne tarda pas à m'apparaître, hideuse, menaçante. Il me fut impossible de me dissimuler long-temps que Giraud... était retenu hors de nos maisons par des distractions puissantes; il négligeait les deux établissemens, ne paraissait plus que rarement chez moi, et ne prenait aucun soin pour me cacher ses liaisons avec des femmes perdues.

Alors, mais seulement alors, une pensée terrible me retomba sur le cœur comme un faix de plomb. « Ah! m'écriai-je dans la solitude d'une nuit sans sommeil, M. P... avait raison, Giraud... peut d'un instant à l'autre s'emparer pour lui seul de tout ce que nous possédons ensemble. »

« Affreuse idée! aurais-je donc travaillé sept

années jour et nuit, sans distractions, sans plaisirs, pour enrichir un ingrat, pour alimenter ses sales débauches, pour semer des profusions dans les bacchanales de ses maîtresses ? »

Autant la confiance des ames sensibles est aveugle durant son erreur, autant elle devient irascible lorsqu'elle est désabusée. Je résolus de ne plus voir Giraud... ; j'ordonnai de lui refuser ma porte lorsqu'il viendrait rue J.-J. Rousseau ; enfin je montrai, j'affectai même le plus grand mépris pour ce médecin. Ainsi, je pris imprudemment l'initiative d'une rupture, sans m'être ménagé aucune mesure conservatrice de mes intérêts. On conçoit que le docteur me prit aisément au mot ; il accepta purement et simplement notre séparation, comme la conséquence d'une intimité usée, et ne sembla pas croire que nous pussions avoir le moindre compte à régler ensemble.

Je m'entretenais souvent avec ma mère des procédés peu délicats de M. Giraud... ; je la trouvais indulgente pour lui : il me semblait qu'elle n'accueillait pas avec assez d'indigna-

tion le récit de mes griefs. Je reconnus depuis que ma mère agissait en cela avec plus de prudence que moi-même : elle jugeait froidement ma position équivoque, et pensait avec raison que, s'il était possible de ramener cet homme à des sentimens moins indignes, à une conduite plus conforme à ce qu'il me devait, ce moyen serait encore préférable au parti d'un éclat, que je méditais. Je sentis la justesse de ce raisonnement, et je consentis à retarder l'exécution de certain projet, que j'avais conçu dès les premiers momens de l'éloignement du docteur.

Après quelque temps écoulé dans cet essai de temporisation, ma mère, enfin irritée autant que moi contre un homme ingrat jusqu'au point de s'affranchir, non pas seulement d'une reconnaissance impérieuse, mais des lois de la probité; ma mère, dis-je, fut la première à me conseiller de suivre le dessein que j'avais en vue. Ce dessein était celui de reprendre l'exploitation du rob et des divers accessoires que nous y avions joints, tels que mixtures, bougies, etc.

Dans les premières années de notre établissement, les correspondans ne connaissaient que mon nom et mon adresse ; je leur fis donc parvenir une circulaire pour les informer qu'à l'avenir ils ne devaient correspondre qu'avec moi pour les demandes qu'ils auraient à faire.

Je jugeai, d'après les réponses qui m'arrivaient de toutes parts, que la plus grande négligence était apportée par M. Giraud... dans les envois. Un correspondant me mandait que le rob allait lui manquer ; un autre m'écrivait que, depuis plusieurs jours, il était forcé de refuser la vente ; un troisième se plaignait d'avoir écrit deux fois sans avoir reçu ni rob ni lettre : enfin toutes les personnes chargées du débit de notre médicament en province et à l'étranger m'exprimaient la satisfaction qu'elles avaient éprouvée, en apprenant que je reprenais l'exploitation que je paraissais avoir cédée à M. le docteur Giraud... Toutes me demandaient si ce serait à moi qu'elles devraient payer le montant des précédentes fournitures. Il eût été dans la

plus stricte règle de l'équité que je répondisse affirmativement : ces rentrées auraient couvert d'autant les dépenses que j'avais faites, soit pour meubler des appartemens à mon collaborateur, soit pour le premier établissement de nos maisons, soit pour leur entretien journalier. Toutes ces charges, M. Giraud... y avait concouru par son titre sonore de docteur et par une activité qui, en la supposant même aussi laborieuse qu'elle avait été commode et facultative, ne pouvait compenser tous les sacrifices que j'avais faits.

Tel était pourtant l'unique capital mis dans notre communauté par celui qui s'en appliquait sans façon, non seulement tous les bénéfices, mais encore le fonds... En vérité, jamais personne n'attacha plus d'importance à son mérite personnel, et moins de prix à la probité. Le nom du docteur était moulé sur les flacons du rob et sur les instructions qui l'accompagnaient : cela suffisait à la délicatesse de l'honorable médecin. Enveloppée de ce voile d'apparence, sa conscience demeura

calme et rassurée ; il s'étendit avec sécurité dans la voiture qu'il tenait de mes ressources, du concours de mes veilles... J'avais eu le bonheur de voir M. le docteur quelques années , d'admirer l'élégante coupe des habits que notre prospérité lui avait permis de renouveler souvent..... ne devais-je pas me trouver bien payée? Quoique je ne fusse pas précisément de cet avis, je répondis aux correspondans qui demandaient à solder leur compte, que ce qu'ils devaient pour le passé revenait à M. Giraud... mais que désormais ils n'auraient à s'entendre et à compter qu'avec moi. Le docteur s'était fort peu soucié de l'effet que produirait sur mon cœur l'ingratitude révoltante qu'il me montrait ; mais je venais d'atteindre en lui la fibre sensible : son intérêt était compromis. Il faillit tomber malade en apprenant que j'avais repris assez de force et de résolution pour ressaisir mes droits, et me disposer à les exercer. D'un autre côté, le pharmacien de la rue J.-J., sentant que j'allais lui enlever le dépôt dont il vivait si grassement depuis quelques années,

tomba dans de vives alarmes, qui se changèrent bientôt en un véritable désespoir quand il apprit qu'un de ses confrères, demeurant rue Vivienne, était devenu mon dépositaire. Ce pharmacien, son beau-père, sa belle-sœur, sa femme surtout, assaillirent sans relâche M. Giraud..., pour qu'il transigeât avec moi. Lui-même en sentait l'impérieuse nécessité; mais cette négociation lui paraissait bien difficile, et devait l'être en effet. Toutefois, plein de confiance dans les séductions de sa personne, monnaie courante d'assez mince valeur dont il avait vu que je pouvais me contenter, il se décida à venir chez moi, cuirassé d'une ample collection de finesses, de subtilités, de perfidies, qu'il se proposait d'opposer à mes trop valables raisons. J'ai dit que ma porte était interdite à M. Giraud.... mais un jour, à six heures du matin, profitant de l'absence des domestiques, il se glissa dans ma chambre. Là, sans préambule, et la force du naturel l'emportant sur les spéculations de l'esprit, le docteur s'écria :

« Quoi, ma chère Alexandrine, vous reprenez l'exploitation du rob ? vous voulez donc tout à fait compromettre ma réputation ? et moi qui croyais que vous m'aimiez !.. D'ailleurs je ne saurais souffrir que vous travailliez comme par le passé : cela vous fatiguerait trop, et altérerait votre santé. Une femme seule ne peut suffire à de telles occupations.

— Quand vous êtes entré, monsieur, lui répondis-je avec un sourire mêlée d'ironie et de mépris, vous aviez posé le masque ; votre cœur se montrait tel qu'il est, rempli d'égoïsme et d'indifférence pour tout ce qui ne se rapporte pas à vos intérêts personnels. Ce masque, aux traits doucereux et câlins, vous cherchez à le remettre, mais il s'ajuste mal.

— Pourquoi, madame, me supposer des intentions perfides ?

— Pourquoi, monsieur ? parce que j'ai pour garans de la justice de mes présomptions votre conduite passée... Viendriez-vous, par hasard, m'en faire admirer la délicatesse et la régularité ?

— Je ne dis pas, ma bonne Alexandrine, que je sois exempt de blâme... Mais la démarche que je fais ce matin...

— Votre démarche! elle est commandée, comme toutes celles que je vous ai vu faire, par un calcul se rapportant à vos intérêts....

— Eh bien! voyons, soutenez les vôtres: transigeons à l'amiable; faites vous-même les conditions, je promets de m'y conformer...

— Des conditions, monsieur, il en existait entre nous deux de sacrées: je vous ai aidé à sortir d'une existence inconnue; sans moi, vous auriez pu languir dix ans, ainsi qu'un bon nombre de médecins que je pourrais citer, et dont le savoir vaut bien le vôtre. Cependant, quel compte m'avez-vous tenu de ces élémens de fortune mis dans vos mains? Au moment où je vous parle, quelle est ma part dans les chances de prospérité que vous exploitez, grâce à moi, et que vous faites gaspiller par des gens de mauvaise vie, que vous enrichissez?

— Bon dieu! que voulez-vous dire, ma chère

Alexandrine? la colère vous rend d'une injustice criante! La fortune dont vous parlez n'est-elle pas à vous comme à moi?

— Oui, et dans cette heureuse communauté, vous trouvez apparemment tout simple que j'admette le concours des filles telle et telle.

— Encore une fois, j'ai des torts; mais daignez m'en croire, me voilà bien revenu de ces sociétés de femmes, qui, j'en conviens, ne me recherchent que dans des vues intéressées. Toutes ces coquettes spéculatrices ne peuvent vous être comparées en rien, et maintenant que je les connais, je sais mieux que jamais vous apprécier. Allons, de grâce, bonne Alexandrine, faisons la paix.

— La paix, répondis-je avec une assurance, hélas! déjà bien ébranlée, vous avez bien vu que je ne vous ai point fait la guerre; seulement je ne veux plus de traité d'alliance: vous êtes un allié trop peu sûr, et franchement vous m'obligerez de ne plus revenir chez moi.

— Ma belle amie, je ne reçois pas votre congé, reprit vivement le docteur en s'appro-

chant de moi avec des manières caressantes : c'est assez de colère; descendez au fond de votre cœur, Alexandrine, ma chère Alexandrine! et je suis sûr que vous m'y retrouverez avec tout l'amour, toute l'amitié dont j'étais et je suis encore fier. Ceux qu'on a aimés sont si peu coupables... Et puis, vous le savez, je ne le fus que par entraînement, que dis-je? par inexpérience; ne voulez-vous rien pardonner aux circonstances? Je le répète, je ne veux pas que vous vous livriez à des travaux fatigans qui pourraient altérer votre santé. Je serai, comme par le passé, votre collaborateur, votre aide; vous commanderez, j'obéirai. Allons, allons, bien décidément, ajouta M. Giraud... en s'asseyant près de mon lit, je ne sors pas d'ici sans que nous soyons réconciliés, sans que vous m'ayez promis que nous serons toujours en communauté d'intérêts comme d'affections. »

Que vous dirai-je? je cédai; M. Giraud... avait mieux jugé de ma faiblesse que moi de ma force. Il emporta la promesse que je suspendrais mes envois. Le jour même, il revint

à trois heures me chercher avec le coupé, qu'il affecta, à diverses reprises, d'appeler *notre* voiture : talisman de mon adolescence, qui, en ce moment encore, agissait sur moi, grand enfant que j'étais.

Dans l'intervalle de nos deux entrevues, j'avais consulté ma mère. Elle aussi voulait que je transigeasse, et que surtout ma communauté avec le docteur fût renouée.

Excellente mère ! son motif était sage; mais ses espérances étaient fondées sur la délicatesse d'un homme qu'elle devait mieux juger, elle qui ne le voyait pas à travers le prisme fatal qui me fascinait.

Le reste de cette journée et la matinée suivante se passèrent dans une succession de ces niaiseries, de ces riens qui naissent d'une réconciliation semblable à celle où je me laissais entraîner : bagatelles sans conséquence dans la vie d'un homme, importantes dans celle d'une femme, qui remplissent à peine pour lui l'instant durant lequel il s'en occupe, et qui, pour elle, décident de sa destinée tout entière

Dans la soirée du second jour de notre réconciliation, nous conclûmes une transaction dont voici les bases : M. Giraud... devait me compter une somme de quinze mille francs; il me fit une reconnaissance, payable à ma volonté; de plus il s'engagea à me rembourser tous les frais ayant résulté de mes nouveaux envois. De mon côté, j'écrivis au bas de la reconnaissance ma renonciation formelle à l'exploitation particulière des rob, mixture, bougies, etc. Enfin, je m'obligeai à signer une circulaire par laquelle j'annonçais à mes correspondans que je cédais de nouveau tous mes droits à M. Giraud...

On me demandera sur quelle évaluation je laissais fonder cette indemnité de 15,000 fr. qui, certes, devait me dédommager si peu, après tant de peines et de sacrifices. On me demandera, avec non moins de raison, comment dès lors je ne fis pas stipuler par un bon acte cette communauté future d'intérêts et de bénéfices, que le subtil Giraud... avait jetée à travers la conversation, mais qu'il ne parla point

de fixer par un écrit. On me demandera encore si, du moins, les stipulations faites en ce moment furent consignées sur un double papier marqué, et si j'emportai avec moi ma copie. A tout cela, je répondrai que le prisme était sur mes yeux; que j'écrivis tout ce que Giraud... voulut ; que je crus tout ce qu'il voulait me faire croire; que j'acceptai, comme paroles sacramentelles, toutes les promesses qu'il me fit, et que, quant à la double copie, je me contentai de la frivole raison qu'il n'avait là qu'un seul papier marqué.... Mes lecteurs m'accuseront de légèreté, et feront bien ; mes lectrices concevront mon expansive confiance, et se diront à elles-mêmes : «Voilà comme on est.»

Cet arrangement venait d'avoir lieu chez le docteur ; il serra le papier unique dans son secrétaire, me promettant de m'en remettre un double au *premier moment.* De tout ceci, il résultait qu'en attendant, j'étais bien et dûment engagée, tandis qu'en s'aidant d'un peu de mauvaise foi, mon associé devenait libre comme l'air... Mais ne jugeons point sur des

présomptions; les faits sont patens : les voici.

Depuis long-temps j'avais l'intention d'acheter une maison avec jardin; j'en avais souvent parlé à M. Giraud..., et nous étions convenus même qu'il ne me remettrait les 15,000 fr. stipulés entre nous qu'au moment où je ferais cette acquisition.

Or, quelques mois après l'événement que je viens de rapporter, une occasion favorable s'étant présentée, je demandai au docteur les fonds qui m'appartenaient. Nous arrivions alors d'un voyage que nous avions fait ensemble à Nantes, à Angers, au Mans. M. Giraud... me répondit que, pour le moment, il ne pouvait me satisfaire, ce que je conçus sans peine après la dépense qu'il venait de faire : on reçoit si facilement les excuses de ceux qu'on ne veut pas trouver coupables !...

« Mais, se hâta d'ajouter le docteur, en attendant que j'effectue le remboursement que vous me demandez, je paierai l'intérêt de la somme : c'est de toute justice...

— Sans doute, répondis-je ; pourtant ce

n'est pas la même chose pour moi, dans la nécessité où je suis de payer la maison que je veux acheter... Mais il est un moyen de me mettre à même de terminer cette affaire, sans vous causer la moindre gêne : donnez-moi une reconnaissance de la somme portant une échéance fixe; je ne doute pas que le vendeur, informé de votre solvabilité, n'accepte cet écrit comme argent comptant.

— Non, non, reprit sèchement l'homme dont le naturel va se dévoiler entièrement ; je ne veux pas que personne puisse croire que je vous dois... : cela n'entre nullement dans mes vues... j'ai mes raisons.

— Voilà, monsieur, un étrange raisonnement, répliquai-je avec une vivacité née d'un commencement d'indignation... Où donc serait le déshonneur d'être mon débiteur?... Ce genre de scrupule, qui ne vous est pas venu à la pensée quand vous aviez le plus grand besoin de me devoir, me semble, je le dis nettement, d'une grande impertinence...

« Puisqu'il en est ainsi, monsieur, j'exige que

ma reconnaissance me soit remise à l'instant. J'en suis fâchée, puisque cela blesse votre fierté; mais la probité avant tout: croyez-moi, monsieur, c'est son défaut seul qui déshonore.

« Ceux qui voient encore le point d'où vous êtes parti il y a quelques années, c'est-à-dire votre mansarde de l'hôtel Clovis, ceux-là ne trouveront pas étonnant que vous me deviez quinze mille francs; car enfin tout le monde ne peut pas connaître la baguette d'Armide au moyen de laquelle, grâce à mon assistance, votre fortune a été improvisée... La reconnaissance, monsieur.....

— Impossible: ce *papier... je l'ai déchiré !...*

— Déchiré! répétai-je avec le cri de l'ame; oh! mais c'est impossible!... c'est une plaisanterie?

— Du tout, je parle sérieusement...

— Déchiré, monsieur! vous avec donc l'intention de nier votre dette?...

— Madame!...

— Oh! monsieur, expliquez-vous; mon

soupçon, quelque injurieux qu'il soit, me paraît fondé après une telle action...

— Quoi, madame, vous oseriez penser !...

— Il y a long-temps, monsieur, que vos procédés, votre ingratitude, auraient pu m'autoriser à croire tout ce qu'on présume ordinairement de désavantageux d'un homme qui abjure toutes les convenances, tous les scrupules que les personnes délicates ont coutume de respecter. Enfin, le bandeau tombe de mes yeux; je puis vous juger maintenant... Jusqu'ici, je me suis efforcée de voir l'empire des passions, l'entraînement de la jeunesse, en un mot, les travers de l'esprit dans les traits de l'ingratitude hideuse que vous avez opposée à la confiance généreuse, au dévouement sincère que je vous prodiguais dans ma stupide affection. Mais aujourd'hui, monsieur, c'est avec réflexion que vous agissez, c'est le résultat d'une combinaison élaborée dans un cœur corrompu, que vous venez m'annoncer... Votre turpitude a calculé toutes les chances de l'avantage, qu'à force de ruse et de fausseté, vous

preniez sur moi..... Vous saviez qu'ayant attiré à vous tous les témoignages de ma participation à votre fortune, vous étant fait donner, par surprise, par fraude, tous les gages de sécurité que vous pouviez attendre de moi, je demeurerais dépouillée, aux yeux de la loi, de tout secours contre vos infidélités, que je qualifie ici avec trop de modération. Perdez cependant l'espoir d'une entière impunité : si votre main subtile a su m'arracher les écrits qui établiraient légalement le déni de loyauté dont vous êtes coupable, je saurai vous traduire à un tribunal que personne ne peut récuser : j'arracherai de votre visage, aux regards d'un public toujours juste, le masque que vous avez pris pour attacher votre existence parasite à la mienne, pour attirer à vous le patrimoine que je tenais de mon père, le fruit de mes veilles, le *produit de mon intelligence*. Quand j'aurai consigné sur le papier les détails de votre conduite, vos sourires bienveillans, vos paroles dorées paraîtront ce qu'ils sont en effet, perfides et menteurs... Cette élégance,

cet éclat que vous étalez, n'inspireront plus que le mépris; car on saura que la moitié de leur jouissance est ravie à une femme trop confiante, sans laquelle vous languiriez encore obscur et peut-être nécessiteux. Je me déciderai tard, peut-être, à vous poursuivre devant l'opinion du monde; mais enfin je me déciderai, et à force de me rappeler que vous m'avez tout à la fois blessée dans mon amour, humiliée dans mon amour-propre, lésée dans mes intérêts...

— Mais, ma bonne Alexandrine, écoute-moi, s'écria Giraud.... en voulant me barrer le chemin de la porte, vers laquelle je me dirigeais (nous étions alors rue Richer)...

— Laissez-moi, monsieur, repris-je en continuant de m'éloigner; je ne puis consentir à vous revoir que vous ne m'ayez rapporté la reconnaissance que vous prétendez avoir déchirée, et que vous retrouveriez demain, si je voulais continuer l'exploitation du rob. »

Après cette scène, qui nécessairement entraînait une seconde rupture, je n'ai plus revu

qu'avec répugnance, avec chagrin, un homme sur le compte duquel j'étais si cruellement désabusée… Son cœur m'avait été montré à nu; le charme de ses manières, de son visage n'était plus pour moi qu'une amorce sans pouvoir…

Cet homme, si bien revenu de la société des femmes, reprit presque immédiatement ses habitudes dissolues, qui absorbèrent et plus les revenus de ses deux maisons.

Pour moi, jusqu'ici, j'ai été assez sotte pour me contenter de l'intérêt de 15000 francs, que, dans un délire facilement compris par une bonne partie de mes lectrices, j'ai eu le malheur d'accepter avec une idiote confiance, pensant que M. Giraud… exploitait toujours le rob dans notre intérêt commun… Souvent même les arrérages de mes 15000 francs ont été obtenus avec beaucoup de peine, et jamais mon prudent débiteur n'a laissé échapper un seul mot touchant le capital. C'est tout au plus s'il lui arrive d'avouer que j'aie participé à construire l'édifice tant soit peu magique de

sa fortune. Enfin, s'il mourait demain, non seulement je perdrais mes 15000 francs, et tous les biens que cet homme a amassés avec mes deniers; mais encore ses maisons, son mobilier, produit de mes fatigues, passeraient à ses alentours. Lecteur, vous pourrez être bientôt le juge de M. Giraud... Je mettrai sous vos yeux l'histoire de ses nobles procédés; elle se trouvera chez tous les libraires du royaume: j'ai pris des mesures pour cela... Entendez-vous, docteur? c'est le public, ce magistrat impartial, irrécusable et sûr, qui va prononcer dans notre cause; le mémoire que je dresse ici sera partout; il ne faut pas que les pièces manquent au procès...

Ce que je viens de nommer mon plaidoyer se fût terminé là, si je l'eusse publié il y a quatre mois, et peut-être aurais-je adouci les traits du tableau. Alors encore je me surprenais à dire: « Je l'espère, il reviendra à moi; maintenant l'expérience lui a montré le triste résultat de ces flammes éphémères qu'allument le manége de la coquetterie et les transports mensongers

de l'amour calculateur. Le docteur a pu comparer ce que ses maîtresses d'aubaine ont pu lui accorder de cette tendresse-marchandise qu'elles donnent pour de l'or, avec le sentiment profond dont je lui ai prodigué les témoignages ! Son inconstance est de l'égarement ; l'égarement finit presque toujours où la réflexion commence, et la réflexion naît infailliblement des sensations émoussées... C'est une petite compensation au sein de la satiété : M. Azaïs a oublié celle-là. » En raisonnant ainsi, je pinçais déjà entre mes deux doigts les feuillets de mes mémoires où j'avais consigné les méfaits de M. Giraud...; et j'avisais au moyen d'ensevelir, dans l'oubli d'une absolution complète, des fautes qu'il m'eût été si doux d'effacer en même temps de mes pages, de mon cœur et de ma mémoire.

Ce n'était pas sans quelques motifs que je me livrais à l'espoir: M. Giraud..., et je devrais l'avoir déjà dit, éloigné de moi par les travers de l'esprit, me revenait souvent par le penchant irrésistible de son cœur; penchant qu'il avait

sans doute essayé de vaincre, mais que reproduisait une reconnaissance d'instinct, plus impérieuse, sans doute, que son ingratitude d'intention. Dans ces mouvemens instinctifs, le docteur était tout effusion : il se répandait en protestations, en caresses... Il y a quelques mois, à son retour d'un voyage dans le nord de l'Europe, je retrouvai presque en lui l'ami des temps primitifs de notre connaissance. C'étaient les mêmes soins, le même empressement à me flatter. Le voyageur me fit un de ces petits cadeaux peu importans par leur prix, précieux par l'intention qu'on y croit attachée. Que vous dirai-je ? je crus (que ne croit-on pas quand on aime), je crus, dis-je, que las de ses amours aventureux, de ses tendresses vagabondes, de cette vie agitée et sans plaisirs réels qu'il menait la bourse au poing, Giraud... voulait rentrer dans la sphère des pures jouissances que procure la véritable affection, non pas d'une maîtresse cupide, mais d'une sincère amie; et c'en était une peu commune que la femme qui, dans sa longanimité

presque sans exemple, s'était laissé dépouiller de son avenir, et priver, avec non moins de patience, d'une ombre de bonheur, déjà trop chèrement payée par la somme de réputation qu'elle avait coûté. L'espérance décevante qui me souriait me parut surtout bien fondée lorsque, le 15 août 1834, le docteur, prêt à partir pour Châtellerault, prit congé de moi au milieu de mon jardin, avec des démonstrations de tendresse qui tenaient du transport. Plusieurs de mes locataires, témoins cachés de cette expansive émission d'embrassemens, et qui me l'ont rappelée depuis, pensaient que Giraud..., définitivement rappelé aux principes d'une probité qu'il avait violée tant de fois dans nos affaires de cœur et d'intérêt, allait réparer le trouble que sa conduite avait apporté dans ma vie intérieure, ainsi que le tort fait à ma fortune par les infidélités de sa gestion; Ils croyaient que le docteur songeait à reconquérir l'estime publique qu'il s'était aliénée; on espérait enfin que le fourbe allait devenir homme franc et loyal, quoique la métamorphose parût

généralement difficile... Le dirai-je? Je fus moi-même du nombre des dupes : il est des perversités que les ames sensibles ne peuvent soupçonner.

Dans cette dernière circonstance, ma sécurité était si niaisement confiante, que j'y persistai encore quand le voile d'imposture dont M. Giraud... se couvrait fut violemment déchiré. Douze jours s'étaient à peine écoulés depuis les adieux du 15 août, lorsque l'on vint me dire que le docteur allait se marier!... Ce propos me parut tellement hasardé, que je répondis en souriant : « Il est en voyage, comment voulez-vous qu'il se marie ?

— En voyage, c'est possible, répliqua la personne qui me donnait cet avis, mais il n'en est pas moins vrai qu'il se marie... Du reste, on est sûr de vous trouver incrédule lorsqu'on vous cite quelque mauvaise action de cet homme, qui pourtant a travaillé une partie de sa vie à vous rendre malheureuse. Lorsque la colère anime vos justes ressentimens, ils s'exhalent contre lui en vives apostrophes, en

projets sévères ; mais cet orage de votre souvenir passé, l'artisan de tous vos malheurs n'est plus présent qu'à la mémoire de votre faible cœur, et l'on a toujours l'air de le calomnier auprès de vous. Eh bien ! allez à la mairie, allez-y, madame, et vous verrez que ses bancs sont affichés depuis huit jours.

—En êtes-vous bien sûre ! « m'écriai-je avec l'accent de l'âme, comme si M. Giraud... m'eût trompée pour la première fois. Cependant le sentiment de sa perfidie habituelle me revint bientôt ; un nuage obscurcit ma vue ; je me sentis trembler de la tête aux pieds : cette nouvelle si brusque, si peu attendue, m'annonçait un événement si décisif... Hélas! que je l'aimais encore ! J'étais tombée anéantie sur un fauteuil; j'y restai quelque temps plongée dans une profonde stupeur. Puis tout à coup je me levai, je saisis mon schall et mon chapeau, et d'un pas précipité je me rendis à la mairie du deuxième arrondissement...Haletante, je m'arrête devant le fatal tableau où sont exposés les actes de l'état civil, et je lis : « Il y a promesse

de mariage entre Jean Giraud... et demoiselle E. Val...» Comment exprimer la sensation que j'éprouvai! comment peindre l'angoisse qui me déchirait! Je crus que mon pauvre cœur allait se briser en éclats. Les terribles caractères que j'avais sous les yeux grandissaient; je les vis danser devant moi, géans moqueurs, et insulter de leur sens abhorré la douleur qui me déchirait le sein. « Mon Dieu! m'écriai-je, je ne le verrai pas avant cette funeste cérémonie!.. Oh! je veux lui parler à tout prix. Cet homme est un insensé! mon amitié, mon amour me fait un devoir de lui montrer le précipice ouvert sous ses pas... je l'empêcherai d'y courir, poussé par le sordide intérêt qui fut le mobile de toute sa vie. Eh! quel intérêt, bon Dieu? celle qu'il épouse est si *peu riche* !... »

Lorsque je fus plus calme et rentrée chez moi, celui qui m'accompagnait me dit : «Le docteur redoute quelque scène de votre part, et vous reconnaissant sans doute le droit de lui en faire, il ne se mariera pas à Paris, mais à la campagne des parens de sa prétendue. Il

ne viendra chez lui, avant la cérémonie, que pour un instant.

— Eh bien! m'écriai-je, dans cet instant, fût-il plus rapide que l'éclair, je le verrai; s'il faut l'attendre au passage, durant la nuit même, je l'attendrai. Non, je ne souffrirai point que ce mariage s'accomplisse; comment peut-il y songer, lui, que je devais croire si éloigné de s'unir à une Val....; lui, qui, de son propre aveu, n'a puisé dans ses relations avec elle que des motifs de dégoût et de l'éloignement! Oui, oui, monsieur, ajoutai-je avec vivacité en m'adressant à la personne qui venait de m'accompagner, M. Giraud... lui-même m'a raconté des traits hideux des dames Val...: s'il épouse celle qu'on lui a fiancée, je dirai hautement leurs turpitudes, dont il aura été le premier narrateur... Mais comment le rencontrer ?

—Rien n'est plus simple, répondit une dame qui se trouvait chez moi; il faut aller louer un appartement dans sa maison, vous y établir, et n'en désemparer qu'après l'avoir vu. Il est

indispensable qu'il paraisse chez lui avant son mariage. »

Ma conseillère parlait encore, et déjà je courais me conformer à son avis. Une heure après cet entretien, j'étais la locataire de M. Giraud..., et bientôt l'appartement que javais loué au-dessus du sien fut meublé. Je m'y établis sur-le-champ; j'y passai quatre jours dans la plus pénible attente, la plus accablante anxiété. Qu'on juge en effet de ma situation : l'imposteur venait de me rendre l'amorce d'espérance qu'il m'avait précédemment arrachée ; je croyais avoir retrouvé en lui, sinon cet amour qui faisait autrefois notre félicité, du moins cette conscience de la probité qui porte une ame honnête à réparer les torts qu'elle a pu causer, dans un entraînement d'inspirations irréfléchies... Et c'était en ce moment même que le plus perfide des hommes mettait le comble à ses atroces procédés, recouverts de menteuses caresses...

Mais que voulais-je donc? quel était mon but ?... Le savais-je moi-même bien précisé-

ment ?... Epouser M. Jean Giraud... ! en vérité, je n'y ai jamais pensé sérieusement; et je peux même affirmer que s'il fût venu déposer à mes pieds cette fortune, à laquelle j'ai tant participé, et qu'il m'eût demandé ma main en échange, je lui aurais fait entendre, comme toujours, un double refus. Oh ! certainement oui, j'aurais refusé de partager la destinée d'un homme dont le caractère a pour base la cupidité, et qui, toujours occupé d'en imposer à la multitude par son élégance et son faste, trouve tous les moyens bons, se rit de toutes les bienséances, et considère l'honneur comme un préjugé. « Alexandrine, me disait-il souvent dans le cours de notre intimité, jamais vous ne réussirez; vous êtes trop scrupuleuse, trop sincère, trop honnête: avec ces qualités on est dupe de tout le monde par le temps qui court. » Ces beaux principes n'avaient pas fait de moi une prosélyte ; mais, faut-il le répéter? j'aimais encore Giraud..., non de cet amour des sens qui n'aspire qu'à d'éphémères jouissances: je l'ai vu, sans émo-

tion, courir de coquette en coquette et courtiser la mère et la fille : le vice n'inspira jamais de jalousie. Malgré tout cela, quelle femme sensible pourra dire qu'elle est devenue indifférente pour celui qui, le premier, fit battre son cœur? On l'a répété jusqu'à satiété : l'empreinte d'une première passion est ineffaçable. C'était donc un tendre intérêt qui me faisait jeter à la traverse des projets d'hymen du docteur : je savais qu'il ne serait point heureux avec la femme qu'il recherchait, honteusement ébloui par la mince dot qu'elle promettait d'apporter. Je savais même que cette union allait jeter sur lui le manteau du ridicule, et qu'il serait la risée d'un public malin. Il me semblait que j'aurais à partager alors je ne sais qu'elle solidarité d'infamie... moi qui, pendant huit années, avais vu toute mon existence commune avec celle de cet homme. L'abandon que j'allais subir n'était pas ce qui m'effrayait le plus : le malheur de Giraud..., ce malheur mêlé de scandale que bravait sa cupidité, me touchait surtout au point de n'en pouvoir suppor-

ter l'idée. J'en ai maintenant l'intime conviction, c'était avec les plus pures inspirations de l'amitié que j'attendais le perfide compagnon de ma première jeunesse : celles de mes lectrices qui ont aimé comprendront cette incurable affection.

Le matin du cinquième jour de mon attente, une de mes connaissances vint me dire : « Vous attendez ici M. Giraud... : c'est une peine inutile ; ses noces se font en ce moment à Bouffemont.

— Eh bien ! j'y cours ; je veux le voir, l'entretenir devant tout le monde des motifs qui feront de cet hymen une chaîne honteuse ; puis, j'ajouterai : « Osez, monsieur, osez me démentir ; c'est de vous que je tiens ces détails ; c'est vous qui avez déchiré le voile du mystère, pour me découvrir les indignités sur lesquelles, pour un peu d'or que l'on vous promet, vous passez aujourd'hui l'éponge, mais qui n'en saliront pas moins votre vie... »

Une heure plus tard, j'étais sur la route de Bouffemont, accompagnée d'un respectable

ami, qui m'avait amené son cabriolet. Nous arrêtâmes au bourg de Moisselles, situé à une demi-lieue environ du but de notre voyage. L'hôtel où nous descendîmes est tenu par le père et la mère d'une demoiselle dont les manières et le ton sont au-dessus de son état. Comme nous avions demandé quel chemin nous devions suivre pour nous rendre à Bouffemont, cette demoiselle, soupçonnant peut-être les motifs qui m'y conduisaient, me parla sur-le-champ du mariage, environné de mystère, que l'on préparait chez les Val... Elle ajouta avec une maligne expression de traits, que, bien informés des antécédens de la mariée et de sa mère, les habitans de Moisselles et des environs s'égayaient tant soit peu du dévouement philosophique de M. le docteur. « On assure, ajouta la jeune aubergiste, et c'est le plus plaisant de l'aventure, que l'on a fait autour de la maison de M. Val... un déploiement de forces tout à fait imposant ; je ne sais qui l'on craint, mais la gendarmerie est, dit-on, en permanence : on garde militairement le

beau manoir des Val..., et peut-être n'approcherez-vous pas de Bouffemont sans que l'on vous crie : qui vive !... » Ce qu'il y a de certain, c'est que trois mouchards passèrent deux jours et deux nuits, à cette époque, dans l'hôtellerie de Moisselles. Un peu de doute sur l'absence de M. Giraud..., et, je crois, l'envie d'observer les dispositions militaires dont on me parlait, me déterminèrent à pousser jusqu'à Bouffemont. La jeune aubergiste nous montra, vis-à-vis de sa maison, un sentier qui devait nous conduire droit à ce hameau : mais, bon Dieu ! quel chemin... Vingt fois notre cabriolet faillit être brisé dans cette voie essentiellement vicinale, et révélant, par les plus rudes oscillations imprimées au léger équipage, l'insuffisance des centimes additionnels de la commune. Meurtris par les cahot, nous dûmes descendre, et suivre à pied les côtés herbeux de la route. Malgré cet allégement, notre voiture eut encore quelque peine à se tirer d'une succession non interrompue de fondrières et de mauvais pas. « Certes, me

dit mon compagnon de voyage, pour essayer de faire diversion à ma tristesse, si jamais M. Giraud... trouve le bonheur dans ces lieux, il n'y arrivera pas par un chemin semé de fleurs.

— Des fleurs, répondis-je, M. Giraud... sait bien qu'il n'en trouvera pas une seule dans tout ceci. »

A notre arrivée, nous nous dirigeâmes vers la demeure du premier magistrat de la commune, autorité en sabots, qui nous reçut avec une abondante émission de *j'avions* et de *j'étions*, dans une maison qui ne ressemble guère à l'hôtel du lord-maire de Londres ; et pourtant cette habitation avec celle d'un acteur de province retiré, sont les plus beaux édifices de l'endroit. Quant à la masure renforcée qu'habitent les Val.., on peut, en l'honorant, la comparer à une prison où l'on est enfermé pour l'expiation de ses péchés, et c'est sans doute pour cette raison que les Val... et les Giraud... songent à s'y confiner. Mais si l'austérité de la retraite doit être proportionnée aux méfaits,

ce doit être encore pour ces pécheurs un lieu de plaisance.

Le maire nous confirma l'absence de Giraud.., et le témoignage de nos yeux justifia le rapport de l'aubergiste. Un formidable plan de campagne, un système complet d'évolutions, était réservé aux perturbateurs de la cérémonie où mademoiselle Val.. devait se parer, pour la dernière fois, de cette couronne virginale qui lui était si bien acquise... Tant de choses dans ce pays me firent pitié que je m'empressai de revenir à Paris. Lorsque je rentrai chez moi, rue Bleue, on me dit que Giraud... était arrivé, qu'il était venu pour me voir. Sans me donner le temps de m'expliquer la cause de sa visite, je répondis : « Je vais aller coucher dans mon appartement de la rue Richer ; apparemment il y couchera lui-même dans sa maison, et demain je pourrai l'entretenir. » Il n'en devait pas être ainsi. Je sortis avec une dame de mes amies, et nous nous dirigeâmes vers la rue Richer. J'allais pour avoir un entretien, ce fut un guet-apens que je trouvai. A peine étais-je entrée dans

l'appartement que j'avais loué, que trois hommes cachés derrière la porte, et parmi lesquels je reconnus Giraud... lui-même, se précipitèrent sur moi, me saisirent avec violence, et m'entraînèrent jusqu'en bas de l'escalier. Vous n'admirez pas, lecteur, cet exploit héroïque : se faire escorter de deux porte-faix pour expulser une femme ! Il faut convenir que le trait est noble, et qu'il donne une haute idée du brave cavalier qui l'a exécuté... Il avait raison, celui qui ne put jamais supporter en face le regard d'un homme d'honneur : c'était trop pour son courage, d'une femme armée de son bonnet de nuit.

Quant à la dame qui m'accompagnait, Giraud... lui prit les mains, les lui serra, et lui dit : « Et vous, madame, que vous ai-je fait, pour vouloir me faire du mal ?

— Mais, monsieur, répondit-elle, madame Jullemier ne vous veut faire aucun mal ; elle voulait seulement s'entendre avec vous, avant votre mariage, pour ce que vous lui devez : c'était bien naturel ! vous feriez beaucoup mieux de venir lui parler.

— Vraiment, vous êtes sûre qu'elle ne me voulait pas de mal?.. m'aimerait-elle encore ?» dit-il en rajustant sa redingote... Et il se disposait à sortir, lorsqu'une domestique des Val... se jeta sur son passage, et lui cria : «Ne sortez pas, monsieur, on veut vous tuer.

— Vous croyez ? » répondit Giraud..., puis il remonta promptement l'escalier, et s'enferma dans son appartement.

Ce n'est pas tout : le lendemain, notre valeureux champion courut chez le commissaire ; il déclara que j'étais venue loger dans sa maison tout exprès pour l'assassiner. (Pauvre Giraud !... qu'il connaît peu notre siècle philosophique ! ne devait-il pas savoir que les meurtres amoureux ne sont plus de mode?)Je ne sais par quel argument il parvint à donner du poids à cette absurde déposition ; toujours est-il vrai que cet *honnête magistrat* l'accueillit avec une sollicitude toute particulière. Mais l'affaire, portée aux juges de référé, ne fut pas considérée sous le même point de vue au palais. Je laisse le spirituel rédac-

teur de la *Gazette des Tribunaux* raconter maintenant, avec toutes ses circonstances, la double victoire que je remportai devant des magistrats moins alarmés que notre bon commissaire sur la conservation d'un docteur, flanqué de deux satellites, et qui ne redoutait qu'une dame prête à se mettre au lit.

CHAMBRE DES VACATIONS.

Audience du 20 septembre 1834.

« Un docteur de Paris, très connu par le rob anti-syphilitique, et dont les annonces sont placardées sur tous les murs, vient de faire connaître le moyen expéditif qu'il emploie pour se débarrasser des locataires incommodes. Il faut espérer que les toniques de M. le docteur valent mieux que l'expédient dont il s'agit. Le public en jugera par ce qui suit.

« Dans les premiers jours de ce mois (septembre) mademoiselle G..., maîtresse sage-femme, est venue demeurer dans une maison de M. le docteur. Or, à ce que prétend M. Giraud...

de Saint-Gervais *, cette dame a eu avec lui des relations assez intimes; seulement, mais depuis peu, M. le docteur a pris une autre femme, et tout est rompu entre lui et mademoiselle G... Celle-ci, par l'entremise d'une de ses amies, a loué un petit appartement au troisième étage, dans la maison du docteur, et délaissé un vaste et bel appartement où elle exerce sa profession de sage-femme. Mais M. le docteur redoute, on ne sait pourquoi, le voisinage de mademoiselle G...., et, pour la renvoyer, voici ce qu'il a fait. Le 9 de ce mois, vers dix heures et demie du soir, au moment où madmoiselle G.... était prête à se coucher, M. le docteur se présente chez cette demoiselle; il est escorté de son portier et de son domestique. Sans autre explication, il prend mademoiselle G... par les épaules, et la

* M. Giraud..., fils d'un paysan de Saint-Gervais, près Châtellerault, s'appelle Giraud... de Saint-Gervais, comme un bonnetier de la capitale pourrait s'appeler M. Lelong ou M. Lecourt, ou M. Lenoir de Paris... C'est une petite particule pour rire que chacun peut se donner à bon marché, et M. Giraud... est homme à l'exploiter fructueusement.

jette à la porte. Il met ensuite un cadenas à la porte de l'appartement pour s'assurer que, de gré ou de force, la locataire videra les lieux sans retour.

« Scandalisée de procédés si peu courtois, mademoiselle G... a eu recours aux exploits d'huissier, puis aux tribunaux pour obtenir sa réintégration dans les lieux. Une ordonnance de référé donna gain de cause complet à la demoiselle G..., et l'autorisa provisoirement à se faire assister de la force armée, si besoin était, pour rentrer chez elle. Cependant le portier de la maison avait reçu des ordres impératifs pour empêcher la réintégration de mademoiselle G.... Il eût fallu faire le siége de la maison. Mademoiselle G..., contente de son triomphe judiciaire, s'en était tenue là, et après un procès-verbal, qui constate le refus du portier, elle n'avait pas renouvelé ses efforts pour rentrer chez elle. Cependant M. Giraud... de Saint-Gervais, n'étant pas complètement rassuré par cette modération qu'il prétend n'être que momentanée, venait

aujourd'hui prétendre que si mademoiselle G... s'était introduite dans les lieux dont il s'agit, c'était par ruse qu'elle y était parvenue; que son intendant n'avait loué à madame D...* que pour une autre personne que mademoiselle Ger...; en conséquence il demandait, par l'organe de Me Marion, son avocat, l'expulsion de madame G.... Mais, sur la plaidoirie de Me Blé, cette demoiselle a été déclarée bien et dûment locataire des lieux dont elle avait été expulsée le 9 septembre. En conséquence, on a ordonné la réintégration immédiate **.

Je n'ai pas usé du second triomphe judiciaire plus que du premier; vous savez pourquoi, vous, mes bons lecteurs. Le mariage de Giraud... était consommé; toute communication avec le nouvel époux devenait superflue, et je suis bien sûre que vous ne m'avez pas vue un seul instant armée du poignard des assassins.

Bien décidée maintenant à laisser M. Giraud..

* La personne qui avait loué en mon nom.

** *Gazette de Tribunaux*, 22 et 23 septembre 1834.

jouir de son *bonheur*, je ne m'occuperai plus de lui qu'en présence du public, son juge et le mien. Je reviens à des détails qu'il faut que vous sachiez.

Lorsque j'eus conclu une si avantageuse, si prudente association avec Giraud..., je ne me trouvai pas satisfaite de ce que j'avais fait pour lui : je jetai les yeux vers sa famille. Je ne vous en ai point encore parlé ; mais voici des anecdotes qui couronneront bien l'histoire du docteur. L'empereur Napoléon disait : « Il est beau de faire des ingrats ; c'est une marque de supériorité. » Je me suis procuré cette supériorité-là sur la famille du docteur, comme sur lui-même.

Au moyen des sommes assez considérables que nous envoyâmes à Châtellerault, la mère et les deux sœurs de mon associé s'achetèrent de belles robes, voire même des bijoux... Car en quelle bourgade retirée, en quel désert sauvage la coquetterie n'est-elle pas parvenue au temps où nous vivons ! Après le goût de la parure, celui des voyages vint à poindre dans la famille du docteur. Nous crûmes voir dans ses

lettres l'expression d'un vif désir de voir notre capitale; je fus alors la première à proposer de faire venir la dame et les demoiselles Giraud...

Lorsque ces Poitevines furent arrivées, il fallut songer à de nouveaux frais de toilette. La mode des bords de la Vienne jurait prodigieusement au milieu de nos élégantes parisiennes, et nous pensâmes que les atours gracieux de Paris jureraient peut-être un peu moins sur les habitantes du village de Saint-Gervais, seigneurie, *in partibus*, de M. le docteur.

« Dame, *je voudrions ben* des chapeaux qui ne *soyont* pas chers, » disait la mère, dont le langage, l'épaisseur et le bonnet rond formaient le type le plus vrai d'une lourde et commune paysanne. Moi-même je pensais assurément qu'il était inutile de faire acheter à mes provinciales des chapeaux *d'Herbault*, pour se parer dans leur village. En conséquence, je me décidai à les conduire chez une modeste marchande de modes, qui me fournissait quelquefois des rubans. Nous y allâmes immédiatement. Je vois encore d'ici mesdemoiselles

Giraud... devant une glace, couronnant leur figure champêtre d'un chapeau coquet, tandis que les nymphes du comptoir souriaient avec malice, en chiffonnant le gros-de-naples sous leurs doigts agiles. Après avoir essayé plusieurs chapeaux, ces demoiselles, n'en trouvant point à leur goût, se décidèrent à en commander de violets, avec des rubans blancs, qu'elles choisirent parmi les plus larges et les plus beaux. La marchande demanda trente-six francs pour les deux: ce prix ne me paraissant pas trop élevé pour des chapeaux de commande, je ne crus pas devoir marchander.

Il fut convenu que les chapeaux seraient livrés au plus tard le vendredi dans la soirée; nous devions aller à Versailles le dimanche, voir jouer les grandes eaux. Je jugeai prudent de me donner une garantie de trente-six heures sur la promesse de ma modiste; je l'aurais prise de huit jours au moins, s'il se fût agi d'une couturière ou d'un tailleur, tant la parole de ces industriels est élastique.

Au jour dit, le mari de la marchande de

modes apporta les chapeaux chez moi : c'était l'adresse qu'on avait donnée. « Ces dames, dis-je au messager, sont en ce moment rue Aubry-le-Boucher; veuillez leur porter ces chapeaux : je ne puis les payer avant de savoir s'ils conviennent.» Le marchand, s'étant rendu au lieu indiqué, mesdemoiselles Giraud... essayèrent les chapeaux.

« Ah! qu'ils sont bien! qu'ils sont jolis! s'écrièrent-elles en sautant comme des enfans.

— Je suis enchanté qu'ils vous conviennent, » répondit le marchand de modes.

Pendant qu'on essayait et qu'on se réjouissait, la mère Giraud... s'était approchée de son fils, et le marchand entendit ces mots, prononcés par elle assez haut :

— Dis donc, *Jean*, ne donne que trente francs; j'*ons ben* vu, le jour de la commande, que *c'té* dame Jullemier, avec qui *j'étions*, s'entendait avec *eux* pour gagner *queuque* chose *sus* nous.

L'honorable campagnarde, mère de M. Giraud... de Saint-Gervais, puisait, sans doute,

de telles pensées dans le sentiment de ses propres habitudes. Il est présumable que, lorsqu'elle achetait une vache ou vendait des poulets pour le compte de quelques amis, elle ne se faisait pas scrupule de gagner *queuque* chose *sus eux*, et notre Poitevine jugeait par analogie. A l'appui de cette belle réflexion, le docteur offrit trente francs au marchand, qui les refusa, laissa toutefois les chapeaux, et vint chez moi réclamer le prix convenu, en ajoutant :

« Sans vous en douter, madame, vous êtes singulièrement compromise dans cette affaire: on prétend que vous êtes de connivence avec ma femme, pour faire un bénéfice sur le prix des chapeaux.

— A merveille, répondis-je avec un sourire de pitié... Et dites-moi, monsieur, les chapeaux vont-ils bien?

— Parfaitement, et ces dames en sont enchantées.

— Eh bien! rendez-moi le service de les aller reprendre sur-le-champ; je vous les paie-

rai, et madame Ben.... les vendra ce qu'elle pourra, dans sa boutique, à mes risques et périls.

— Je ferai volontiers cette démarche pour vous être agréable, madame; mais il est, je crois, trop tard pour retourner rue Aubry-le-Boucher.... Oui, dix heures passées, ajouta le marchand en consultant ma pendule. Je vais parler de cette ridicule difficulté à ma femme, et demain matin elle ira reprendre les chapeaux.

— Voilà qui est convenu. »

Le lendemain, la marchande de modes, revenant de la rue Aubry-le-Boucher, arriva chez moi : voici ce qui s'était passé :

« Pourquoi voulez-vous reprendre ces chapeaux? avait dit brusquement M. de Saint-Gervais à la dame qui les redemandait.

— Parce qu'on ne veut pas payer le prix convenu.

— Ces chapeaux vous plaisent-ils? reprit le docteur, interpellant alors sa mère.

— *Ben* certainement, » répondit-elle.

Alors M. Giraud... prit trente-six francs dans son secrétaire, et les jeta sur la table devant la marchande, à qui ce mode brutal de paiement causa un soubresaut... Ceci sentait à coup sûr l'éducation des pâtres de Saint-Gervais, plutôt que celle des nobles châtelains du lieu dont M. Giraud... s'appliquait le nom.

J'avouerai bien franchement que ma petite vengeance, opposée à la plus grossière injure, n'ayant pas réussi complètement, j'éprouvai un vif sentiment de malaise : il est si légitime de faire retomber l'odieux d'une insolence sur ceux qui la commettent! Je résolus du moins de faire sentir aux Giraud... mon juste mécontentement, en me tenant plusieurs jours à l'écart et dans une froide réserve à leur égard. Je me dispensai donc de voir ces dames dans la journée du samedi; mais le dimanche, jour de la partie projetée de Versailles, ma famille poitevine entra chez moi dès sept heures du matin. Depuis un quart d'heure, un beau cabriolet de remise m'attendait à la porte (nous n'avions pas encore de voiture); je le montrai

de ma croisée aux villageois. Puis, m'acheminant vers l'escalier, comme si de rien n'était, je leur dis en marchant : « Je suis surprise que vous soyez venus me prendre; ne vous ai-je pas fait avertir hier au soir qu'il m'était impossible d'être des vôtres ? Je vous le répète, je ne saurais me dispenser de répondre à l'invitation d'un docteur de Chaillot, qui m'a priée d'aller passer la journée d'aujourd'hui à sa maison de santé... Je vous souhaite beaucoup d'agrément... » A ces mots, je fis un grand salut à mesdames et M. Giraud... Je m'élançai dans mon cabriolet, et les laissai fort stupéfaits sur le seuil de la porte.

Je dois ajouter qu'indépendamment de la sottise ridicule que la paysanne impolie m'avait faite, en me supposant capable de m'approprier un lucre sur le prix de deux chapeaux, je fus fort aise d'être dispensée de me donner en spectacle à Versailles, avec la mère et les sœurs de M. de Saint-Gervais. Les demoiselles, dans le but de ménager leurs chapeaux neufs, s'étaient affublées de vieilles capotes

vertes, que je leur avais envoyées deux ans plus tôt ; et la mère était coiffée d'un bonnet si sale qu'il ne paraissait pas avoir été blanchi depuis six mois.

Ce fut accompagné de ces dames, dont la toilette eût pu faire sensation dans une foire du Poitou, que M. de Saint-Gervais, avec son doctorat, son élégance et sa particule, alla se prélasser dans un parc royal, au milieu des enchantemens de Lenostre, et par le plus beau temps du monde.

J'ai dû rapporter cette anecdote : elle m'a paru caractériser et l'éducation, et la tenue, et la délicatesse de sentimens des parens du docteur Giraud... Mes lecteurs peuvent juger maintenant, avec lucidité, de quelle condition est parti cet homme si fier, si vaniteux, et qui se montre si complètement oublieux de l'assistance providentielle qu'il a reçue de moi.

Dans une autre circonstance, je dis à Giraud... :

« Ton père s'est imposé des sacrifices pour toi ; il serait juste qu'il en fît autant pour tes frères

et sœurs ; mais je crains qu'il n'en ait plus la faculté. Dès que nous aurons fait quelques épargnes, nous lui enverrons tous les trois mois une certaine somme pour subvenir à leur éducation. » L'année suivante, je revins sur ce sujet : « Tu désires, dis-je à Giraud..., qu'un de tes parens soit notaire ; faisons-le venir à Paris. Nous le placerons chez M. Duvernois, notre voisin, et nous lui ménagerons des heures de liberté pour suivre les cours de l'Ecole de Droit. » Je dois à M. Giraud... la justice d'avouer que je le trouvais toujours disposé à accepter, sans la moindre hésitation, tout ce que je lui offrais pour son avantage ou celui de sa famille. Il accueillit volontiers cette seconde proposition, et M. X... arriva à Paris, comme le marquis du joueur de Regnard, en guêtres, par le coche, et avec les allures d'un franc campagnard. M. Duvernois voulut bien recevoir ce clerc un peu gauche, un peu épais, mais qui ne tarda guère, ainsi qu'on va le voir, à se trouver pourvu d'une certaine expérience, qu'on eût voulu voir plus tardive.

Il y avait à peine quinze jours qu'il était entré dans son étude, lorsque le premier clerc se présenta chez moi, rue J.-J. Rousseau ; il n'avait eu que la rue à traverser.

« Madame, me dit-il, ayez la bonté de me dire si M. X.... ne serait pas chez vous. Il y a deux jours que nous ne l'avons vu : cela nous étonne et nous inquiète, sous plusieurs rapports. Avant-hier, on le chargea d'aller recevoir une somme de 600 francs ; nous avons acquis la certitude qu'il l'a touchée, et cette somme n'a point été versée à l'étude.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, répondis-je au réclamant ; je vais envoyer quelqu'un à l'hôtel Tiquetonne, où loge M. X...., et lui faire dire de venir me parler. »

La personne envoyée rue Tiquetonne revint, après quelques minutes, me dire que M. X.... était malade et alité depuis la veille.

« Monsieur, repris-je en m'adressant au maître clerc, obligez-moi d'annoncer à M. Duvernois

que, dans une heure, je lui enverrai les 600 francs reçus par ce jeune homme, et que j'attends de sa bienveillance qu'il ne parle à personne de tout ceci.

— Je crois pouvoir, madame, vous le promettre de la part de mon patron. »

Quand le clerc fut sorti, je courus à l'hôtel Tiquetonne, où je trouvai en effet M. X.... couché et atteint d'une forte fièvre.

— « Malheureux, lui dis-je avec douceur, qu'avez-vous fait des 600 francs que vous avez touchés ?

— Mon Dieu! madame, répondit-il avec embarras, j'ai eu le malheur de les perdre dans la rue, et je n'ai pas osé rentrer à l'étude.

— Cela me paraît bien extraordinaire! En quelle monnaie avez-vous reçu la somme?

— Moitié en or, moitié en pièces de cinq francs.

— C'est inimaginable: vous avez donc semé ces pièces à plaisir sur le pavé? On perd un billet de banque; on ne perd pas 600 francs en

argent, à moins que ce ne soit au jeu, et c'est, je le parie, ce qui vous est arrivé...

— Je vous assure, madame...

— Ne soutenez pas un mensonge, mon cher X...; votre embarras dément vos paroles. D'ailleurs, cette première faute peut vous être passée comme une folie de jeunesse, et par bonheur nous pouvons la réparer. Mais n'y revenez pas...

— Jamais, madame, je vous le jure... Le diable m'a tenté : j'espérais, ainsi que M. Giraud..., faire une brillante fortune. »

J'aurais pu lui répondre : « Il n'a rien hasardé pour cela.» Mais je vivais sous le charme qui m'a fasciné durant huit ans; je me contentai de dire : « Giraud... s'est enrichi par son intelligence et son travail.... » J'eus la modestie de ne pas même dire *notre* intelligence et *notre* travail.

Nous envoyâmes à M. Duvernois les 600 fr., lui faisant dire que M. X..., malade depuis deux jours, n'avait pu les porter lui-même, et le priant de reprendre ce jeune homme lors-

qu'il serait rétabli. Ce notaire reçut en effet M. X... au terme de sa maladie, qui avait duré plus d'un mois. Lorsqu'il retourna chez son patron, je ne manquai pas de lui faire une verte semonce, que je lui avais épargnée pendant qu'il était souffrant : « Ce que vous avez fait, dis-je à ce messager infidèle, ressemble fort à un abus de confiance, et c'est la plus infâme des infidélités. » M. X... avait paru écouter ma réprimande avec une religieuse attention ; on va voir comment il en profita.

Six jours après sa rentrée à l'étude, le notaire l'envoya porter 36 fr. au *Constitutionnel* ; il ne les remit pas, et fit une nouvelle fugue. Nous pensâmes, Giraud... et moi, que la roulette était encore complice de cette seconde *étourderie*. Trois jours consécutifs, nous allâmes au Palais-Royal guetter le coupable ; j'attendais le docteur dans le jardin, tandis qu'il parcourait les maisons de jeu, et s'y embusquait des heures entières pour rencontrer son jeune parent. Enfin, le soir du troisième jour, il le surprit jetant sur le tapis sa dernière pièce de

cinq francs. Giraud... n'attendit pas l'arrêt du sort pour chasser devant lui l'insigne vaurien, qui, honteux et confus, se laissa emmener comme un écolier.

Il était dix heures du soir; mais nous ne voulûmes pas remettre au lendemain l'exécution du projet, déjà formé, de lui faire quitter Paris. Par bonheur, il se trouva une place sur l'impériale d'une diligence; nous expédiâmes sur l'heure M. X.... à son pays. Le père de ce jeune homme, que nous informâmes des méfaits de son fils, le tint dans une chambre, fort mal habillé, ce qui, durant une année entière, l'empêcha de sortir. Cette période de punition expirée, nous écrivîmes à plusieurs notaires de Tours pour les prier de prendre M. X.... L'un d'eux voulut bien l'accepter. Soit qu'il n'y eût point de roulette dans le département d'Indre-et-Loire, soit qu'on n'envoyât jamais notre protégé en recouvrement, nous ne reçûmes, pendant plus d'un an, aucun reproche sur sa conduite. Nous crûmes alors pouvoir le faire revenir à Paris; mais Giraud... ne tarda pas à

reconnaître qu'il n'avait ni la capacité ni l'intégrité nécessaires pour être notaire, et acheta à son parent une charge de courtier de commerce. Ainsi, mon argent a servi à l'établissement de celui-là, comme à la prospérité du reste de la famille. Néanmoins ce bon parent me cherche tous les jours des torts, et n'a pas peu contribué à détacher de moi M. Giraud..., au mépris de la reconnaissance, dont le poids est toujours accablant pour les ingrats. C'est une bien honnête famille que celle des Giraud....

Vous concevez que lorsqu'on s'est donné une jolie particule, suivie d'un saint, qui du reste ne prouva jamais la sainteté; lorsqu'on a deux belles maisons sur le pavé de Paris, des appartemens magnifiques, un *intendant* (remarquez que, grâce à moi, M. Giraud... a un intendant); quand on roule calèche; enfin, lorsqu'une famille qui possède un manoir quasi-féodal dans le *beau* pays de Bouffemont, vous a décerné, par-devant un officier d'état civil en sabots, des droits conjugaux sur une femme... au moins;

vous concevez, dis-je, qu'alors il peut être contrariant de voir des détails semblables à ceux compris dans ce chapitre, confiés à un auditoire composé d'une nation tout entière. C'est du moins ce que pense M. de Saint-Gervais: aussi se consume-t-il en démarches pour prévenir cette explosion de vérités. Jamais, assurément, le cabriolet du docteur ne fit jaillir autant d'étincelles du pavé de la capitale... Pas un journal quotidien, périodique ou revue, dont M. Giraud... n'ait cherché à fermer les colonnes à mes révélations. Promettant ici, menaçant là, ce médecin s'efforce journellement de conquérir ou d'effrayer toutes ces renommées, avant qu'elles aient embouché la trompette. Il déploie dans un bureau l'amorce d'une longue annonce, à trente sous la ligne; dans un autre, il soudoie les lettres capitales, pour arriver au cœur du rédacteur en chef, par le coffre du caissier. Sans doute mon docte adversaire fera taire quelques feuilles timorées, en abusant les journalistes, en qualifiant mon livre de libelle d'une maîtresse délaissée.

Mais l'éteignoir de M. le docteur est trop petit pour couvrir toutes les consciences; je connais d'ailleurs des rédacteurs qui, respectant leur mission, ne se laisseront séduire ni par les paroles ni par les actions dorées de M. Giraud..., parce qu'ils sentiront parfaitement qu'un homme qui ne craint pas la vérité se montre moins empressé de l'étouffer. Rien ne saurait salir les réputations irréprochables, et lorsqu'on se donne tant de mouvement pour défendre la sienne d'une atteinte, c'est que l'on sait que la moindre chose peut en raviver les taches.

[illegible]

ASSISTANCE V.

Le vieux Cocher.

—

Je vous ai dit mes petites tribulations domestiques tout d'un trait, pour n'y plus revenir, et, dans cette narration, j'ai peu respecté l'ordre chronologique des anecdotes que j'ai à vous raconter. Maintenant je reviens à l'observation des dates, à la succession des événemens, tels qu'ils se sont présentés dans ma carrière. Vous n'y retrouverez le héros du chapitre

précédent que comme un acteur en scène ; je ne le montrerai plus dans le déshabillé de la coulisse. J'ai déposé ma robe d'avocat ; je reprends ma plume de mémorialiste.

Un matin je vis entrer chez moi le docteur Désormeaux.

« Chère dame, me dit-il, tenez-vous pour avertie que je vous enverrai sous huitaine une jeune personne de famille, dont le père et la mère ignorent la position, ainsi que tout le monde, excepté le vieux cocher de la maison et moi. Quand il en sera temps, ce brave homme vous l'amènera; mais, Dieu sait avec quel art, avec quelle adresse il faudra que j'épie le moment pour envoyer cette pauvre enfant accoucher chez vous.... Ce n'est pas tout : en admettant que ma perspicacité médicale me fasse découvrir l'heure, ou plutôt la minute opportune d'une absence, qui ne pourra guère se prolonger, il faudra que j'invoque à deux genoux le génie intrigant de Beaumarchais, afin de trouver le motif difficile de cette absence... car vous saurez, ma belle, que la maman,

habile connaisseuse apparemment au langage des yeux éveillés de sa fille, ne la quitte pas plus que son ombre... D'honneur, je ne puis concevoir encore comment la petite a pu faire ce faux pas; je crois que le Saint-Esprit s'en est mêlé.

« L'affaire terminée, continua le docteur, je soignerai l'accouchée pour une maladie quelconque : une gastrite, une gastro-entérite; que sais-je, moi?... L'embarras réside tout entier dans la sortie; enfin, j'en conférerai avec le vieux cocher, que j'ai mis dans la confidence parce que c'est l'homme nécessaire. A tout événement tenez-vous prête à recevoir votre noble cliente... Adieu, chère petite. »

En effet, sept ou huit jours après l'avis de M. Désormeaux, vers minuit et demi, une voiture s'arrête à dix pas de ma porte; peu d'instans après, une jeune personne monte rapidement mon escalier, entre chez moi, au premier étage, s'assied sur le premier fauteuil qu'elle rencontre, et accouche....

Dans ces accouchemens précipités, la déli-

vrance est ordinairement lente. Ce prolongement du travail de la nature provient de ce que le placenta est encore adhérent ou même enchatonné, et, dans ce cas, l'opérateur doit procéder fort prudemment. Une assistance trop brusquée pourrait occasioner une hémorrhagie ou le renversement de l'organe.

Cependant le cocher, qui ne voyait que le cours rapide du temps et la difficulté de ramener sa jeune maîtresse à l'hôtel, sans exciter les soupçons; le vieux cocher, dis-je, nous faisait demander à chaque instant si *nous avions bientôt fini*. Dans le retard que je fus contrainte d'apporter à la délivrance de ma jeune cliente, elle me raconta ses embarras de la soirée.

« Il y avait ce soir, me dit-elle, grande réunion à l'hôtel : on y a dansé ou fait de la musique de neuf heures à minuit un quart, et dès sept heures je commençais à souffrir.... Jugez, madame, de ma position *... Couverte d'une robe de bal, c'est-à-dire presque nue ;

* Il me semble entendre dire à mon lecteur incrédule : « Il est impossible de pouvoir cacher une grossesse aussi avancée. » Je le

contrainte par ma mère de figurer dans un quadrille, de sourire à mon danseur, quand j'étais dévorée de souffrance... il faut avoir éprouvé cette horrible situation pour s'en faire l'idée... A onze heures et demie, on cessait de danser. J'avais annoncé une migraine; je me disposais à me retirer... ma cruelle maman m'a saisie par ma robe au moment où je quittais le salon...

« Ma fille, encore un peu de complaisance, m'a-t-elle dit, vous savez que le ministre Villèle aime à vous entendre chanter la cavatine de *Tancredi* : allez vite au piano; je crains que Son Excellence ne se retire avant le morceau. N'oubliez pas que le comte, votre père, sollicite le brevet de lieutenant-général : la cavatine peut faire merveille ce soir. Je me suis donc dirigée vers l'instrument, à peu près aussi

prie de croire que la première grossesse d'une femme bien faite est très facile à céler; durant le neuvième mois, le ventre paraît peu développé chez les dames que les circonstances obligent à porter un corset : il est alors extrêmement descendu, et une femme n'est jamais plus leste que le jour où elle doit accoucher.

volontiers qu'Iphigénie dut marcher à l'autel de Calchas. A peine je m'entendais préluder, tant le sang, que d'affreuses tranchées faisaient refluer vers ma tête ; bourdonnait à mes oreilles ; tandis que d'invincibles crispations contractaient mes doigts sur le clavier.... Que vous dirai-je, madame? j'ai chanté par instinct musical.... Cependant on m'a applaudie.... Dieu! que ces acclamations m'ont semblé douces!... et celles-là, ce n'était pas mon amour-propre qui en faisait son profit; mais elles m'annonçaient la fin d'un martyre intolérable..... En me levant du piano, vous le dirai-je?... j'ai regardé près des pédales.... en vérité, je tremblais d'avoir accouché durant le morceau.

« Le comte et la comtesse commençaient à répondre aux saluts des personnes qui prenaient congé ; je me suis glissée hors du salon, et j'ai gagné ma chambre en toute hâte.... Hélas! elle n'a pas d'autre issue que l'appartement de ma mère... dois-je m'en plaindre? et ce soir chez vous, madame, m'est-il permis d'accuser

les précautions trop vaines de mes parens? Depuis ce moment, le ciel a pris pitié de moi.

« Ma mère, extrêmement fatiguée, m'a suivie de près... Déjà couverte d'une robe de nuit, je suis venue l'embrasser dans sa chambre à coucher... Quand les bougies ont été éteintes, quand j'ai entendu sa femme de chambre se retirer et sa couchette gémir sous le poids de son corps, je me suis écriée, au milieu des plus intolérables douleurs...: O mon Dieu! je vous remercie... Trois secondes après, je me laissais glisser dans le jardin, à l'aide de l'un de mes draps. Notre cocher m'attendait depuis une heure déjà, à la petite porte de ce même jardin... nous sommes arrivés ici. Le reste de cette aventure est dans le sein de la Providence.»

Je m'efforçais de rassurer la jeune personne, lorsque le vieux phaéton, impatienté d'un si long retard, se décida à quitter ses chevaux, vint lui-même sonner à la porte, nous cria à travers qu'il était cinq heures du matin, et que le jour allait bientôt paraître... «Tout est perdu,

poursuivit l'honnête domestique, si mademoiselle est découverte par madame la comtesse ou par quelque perruche de femme de chambre!.. *Ainsi, madame*, ajouta le cocher, *dépêchez-vous, je vous prie....* A ce mot, et malgré la gravité des circonstances, je ne pus retenir un éclat de rire... Ce brave serviteur nous priant, avec naïveté, de faire dépêcher la nature... je ne fus pas maîtresse de tempérer mon élan d'hilarité. Toutefois, après avoir ri un peu hors de propos, je ne laissai pas d'assurer au bonhomme que, sous un quart d'heure, sa jeune maîtresse serait en voiture; ce qui était vrai, car je venais de la délivrer.

Le lendemain, M. Désormeaux vint me dire :

« Ma chère petite, l'illustre rejeton que vous avez produit cette nuit dans le monde doit être porté aux Orphelins. La jeune comtesse vient de m'avouer qu'elle ne peut jamais épouser l'heureux mortel qui l'a rendue mère, quoiqu'elle ait ajouté, en rougissant beaucoup,

qu'elle n'aimerait jamais personne autant que lui. A bon entendeur, demi-mot : je soupçonne fort que le papa mystérieux est tout simplement le groom de la maison... un joli petit Adonis en habit bleu liseré de jaune, avec chapeau à bourdaloue d'argent.... Que voulez-vous! la jeune personne est romantique en diable... son imagination aura revêtu le jockei de toute la noblesse d'un page du moyen âge...., et voilà. »

Six mois s'étaient écoulés, lorsque je vis entrer chez moi une jeune personne tout éplorée : c'était ma cliente.

« Madame, s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras, je veux avoir mon enfant... je le veux absolument... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Je cherche à me rappeler.

— Je vins, il y a six mois, en voiture avec un vieux cocher.

— M'y voici, mademoiselle : un honnête homme qui voulait que la nature se dépêchât.

— Précisément... De grâce, aidez-moi à retirer mon enfant du *lieu infâme* où il a été porté.... je mourrai de douleur si vous me dites que c'est impossible.

— Je n'ai garde, assurément; quand vous le désirerez, votre enfant vous sera rendu.... j'ai conservé tous les renseignemens nécessaires....

— Ah! madame, vous me comblez de joie, s'écria la demoiselle en m'embrassant avec transport.... Un de ces jours, je viendrai m'entendre avec vous pour le choix d'une nourrice. Dieux! il est si doux d'être mère, si cruel de comprimer les sentimens que cette qualité excite dans un cœur sensible... Ah! madame, attendez-moi.... attendez-moi, bientôt... » Je n'ai jamais revu cette demoiselle...

Elle avait éprouvé un paroxisme d'amour maternel; puis cet accès passager s'était dissipé. Une autre impression, en passant sur les traits si vifs de celle dont j'avais été témoin, les avait effacés... Peut-être, en sortant de chez moi, la

jeune mère du faubourg Saint-Germain sentit-elle le goût passionné d'un chapeau ou d'un schall se substituer dans son imagination à l'élan expansif de la maternité.

[illegible]

[illegible]

ASSISTANCE VI.

L'Italienne.

Explique qui pourra le cœur humain dans toutes ses variations, dans toutes ses anomalies. C'est un livre étrange, dont on interprète aujourd'hui le texte d'une façon, et demain la même page de sensations devra se traduire tout différemment. En voici une preuve sur mille.

Une dame enceinte arriva chez moi un matin, et me parla ainsi :

« Mon mari fait la guerre en Orient ; il combat pour la cause des Hellènes... C'est un brave, un homme superbe, doux, complaisant, rempli d'attentions pour moi. Les lettres qu'il m'écrit de la Grèce sont brûlantes comme le ciel sous lequel il les trace... Mais ce modèle des hommes est mon mari. Celui qui m'a mise dans la situation où je me vois forcée de recourir aux soins de votre art, possède aussi de belles qualités : ses traits sont réguliers ; il a la meilleure tournure ; son humeur est charmante..... Eh bien ! il ne me plaît nullement ; et je ne sais, en vérité, si je ne le hais pas quelquefois... Du reste, il faut que je vous dise une chose qui va vous surprendre : de ma vie je n'accordai la moindre faveur à un homme que j'aimais ; et je ne me sens jamais plus passionnée qu'auprès de celui que je déteste. Ne soyez pas surprise de ce que je vous dis là ; je suis Vénitienne : dans un cœur italien, l'amour et l'empire des sens sont parfai-

tement distincts. Selon nous, le plaisir, qui doit tenir de la fureur, sympathise mieux avec la haine qu'avec la tendresse : cela peut, en France, vous sembler un délire; en Italie, c'est une sensation ordinaire.

« Je n'accoucherai que dans trois mois; mais, d'un moment à l'autre, mon mari, qui a sollicité son rappel, peut revenir à Paris. Vous voyez qu'il faut que je me cache. Forcée d'abandonner ma maison, j'ai dit à mon concierge que je me rendais en Italie, pour régler quelques affaires de famille. Ce motif peut paraître plausible même à mon époux, s'il arrive avant que je puisse reparaître..... J'entre donc dès ce soir dans votre maison. »

Cette Italienne resta près de quatre mois chez moi. Pendant cet espace de temps, une amie, confidente de ses aventures, qu'en vérité l'on ne peut guère nommer ses amours, ainsi qu'on va le voir, se rendait tous les jours dans sa maison, sous prétexte de veiller à ses intérêts; mais, en effet, pour s'assurer si le mari n'était pas revenu de la Grèce. Cette dame

apportait toujours une réponse négative, à la grande satisfaction de ma pensionnaire, qui vit arriver le terme de sa grossesse sans avoir subi le malencontreux retour qu'elle redoutait.

L'enfant de ma Vénitienne, jolie petite fille que nous mîmes mystérieusement en nourrice, avait pour père un chef de bureau au ministère de la guerre. Le portrait que ma pensionnaire m'en avait fait me parut trop peu flatté : c'était un homme instruit, d'une belle figure, d'un très bon ton ; possédant, en un mot, tout ce qu'il faut pour captiver; et durant tout le temps de son séjour chez moi, la fille de l'Adriatique refusa de le recevoir, ne répondit point à ses lettres, et ne cessa de me dire qu'elle ne pouvait le souffrir.

Peu de temps après ses couches, cette dame apprit la mort de son mari, tué dans un engagement contre les troupes d'Ibrahim. Alors nous retirâmes la petite fille, et sa mère la fit élever dans sa maison... Ce qui ne surprendra plus mes lecteurs, maintenant qu'ils savent que cette singulière femme avait des enfans par

haine pour celui qui les lui faisait, c'est qu'elle devint de nouveau enceinte des œuvres du chef de bureau. Elle l'épousa dans l'année, et lui donna un troisième enfant... Ces trois petites créatures étaient charmantes : l'amour le plus tendre n'aurait pas fait mieux.

Quelque temps avant le mariage de ma Vénitienne, un homme bien couvert se présenta chez moi.

« Il y a deux ans environ, me dit-il brusquement, vous avez eu une pensionnaire nommée madame P****.

— Je ne sais, répondis-je froidement ; depuis ce temps j'ai vu beaucoup, et je me suis efforcée de beaucoup oublier.

— Ainsi, vous refuseriez de me dire sous quel nom l'enfant de cette dame a été baptisé.

— D'abord, j'ignore si la personne dont vous me parlez a fait ses couches dans ma maison ; et quant au nom donné à l'enfant, je vous prie de croire que si je le savais, je ne vous le dirais pas : le secret d'autrui est pour moi, monsieur, un dépôt inviolable.

— Et vous ne pensez pas, madame, reprit l'étranger en riant, que 500 francs soient une clé assez puissante pour ouvrir ce dépôt.

— Monsieur, l'on m'a plus d'une fois offert de l'argent pour garder un secret; j'ai répondu que je ne faisais jamais payer un devoir dont la violation serait une infamie... Jugez avec quel sentiment je reçois l'offre de m'en rendre coupable, et ce que je dois penser de celui qui me fait une telle proposition... J'ai l'espoir, monsieur, que vous allez m'éviter le désagrément de vous faire sortir de chez moi.

— Oui, je vais sortir, répliqua l'inconnu en me lançant un regard courroucé; mais de ce pas je vais travailler à vous faire enlever votre tableau.

— Allons donc, vous chercheriez plutôt à m'en faire mettre deux, pour me récompenser de garder si bien le secret des familles. »

L'investigateur indiscret partit sans répliquer. A peine s'était-il éloigné que je courus chez la dame italienne, et lui appris ce que l'on vient de lire. Au portrait que je lui fis de

l'homme qui s'était présenté chez moi, elle reconnut le père de feu son mari, et me remercia avec effusion de lui avoir, selon toutes les apparences, épargné de grands désagrémens. « Peut-être, ajouta-t-elle, m'évitez-vous même un procès scandaleux, que messieurs les rédacteurs de la *Gazette des Tribunaux* auraient arrangé, avec des pointes de vaudeville, pour alimenter la malice de leurs abonnés. »

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Macédoine.

JE recevais souvent des médecins chez moi : Un grand nombre de ceux de Paris m'envoyaient des pensionnaires ; je devais quelquefois les traiter à ma table, et la prospérité de mon établissement y gagnait. D'un autre côté, le docteur Giraud... désirant voir ses amis de la Faculté, les invitait à nos petites soirées, où l'on s'occupait de science, de musique, de littérature,

de médisance par occasion, et la partie conteuse de ces réunions était de temps en temps piquante. Or, rien n'est plus fécond en malices que la rivalité : les médecins de la capitale ou des provinces étaient souvent passés en revue, sous leur attirail de ridicules. J'ai retenu quelques unes des historiettes critiques qui nous étaient rapportées par un zélé broussaïste, conteur agréable, et dont la verve n'était guère moins sanglante que la méthode de son célèbre patron. Voici une des anecdotes qu'il nous racontait le soir :

« Elle est, nous dit-il, toute récente, toute pantelante d'actualité, et la main sur la conscience, je vous en garantis l'authenticité...

« Vous est-il arrivé, messieurs et chers confrères, de parcourir la liste de nos collègues de Paris? Vos yeux ont-ils clignoté sur les vingt colonnes de noms qu'elle présente dans l'Almanach royal, et votre mémoire a-t-elle chancelé, en cherchant à retenir le nombre fixe des savans par brevet qui se partagent, hélas! bien inégalement, le pavé de notre ca-

pitale?... Trois mille, messieurs, pas moins, sur mon ame...: deux régimens au grand complet, qu'on pourrait armer en cas d'invasion, seulement par l'immatriculation des enfans d'Hippocrate. Et jugez combien de peines, combien de tribulations un pauvre débutant doit se donner pour se produire, je ne dis pas au grand jour de la renommée: c'est, vous le savez, le partage d'un petit nombre d'élus, mais seulement sous un petit rayon lumineux, qui fasse vivoter doucement. Par bonheur, nous avous le savoir-faire, génie bienfaisant, providence des gens dépourvus de protections, de ressources et même de science. Avec le savoir-faire, on remplace toutes les chances de succès que le destin a refusées : c'est le compensateur universel. Exemple :

» Vous connaissez tous, messieurs, notre collègue Bois..., le médecin de Paris, non pas le plus habile, mais le plus renommé dans le beau monde, ce qui vaut mieux. Il y a trois à quatre ans environ, il finit ses études, passa, vaille que vaille, tous ses examens, et publia sa

thèse, thèse médico-pittoresque, qui fit sourire les gens de l'art, mais qui, dans les cabinets de lecture, eut la vogue d'un roman. Bois... avait fait, durant ses cours, un quart, peut-être même un cinquième de vaudeville; or, à une époque où tous les genres se confondent, où l'on fait même de la médecine romantique, notre nouveau docteur trouva plaisant de délayer dans sa thèse les pensées saillantes dont il avait aiguisé jadis les couplets d'un second vaudeville, refusé à l'unanimité.... Cela fit merveille. Son opuscule fut lu contre l'usage, et d'honneur, il manqua à la collection des thèses médicinales qui, chaque jour, s'empilent, sans avoir été coupées, chez les épiciers du pays latin....

« Mais le succès de Bois... ressembla à ces feux follets qui brillent, passent et s'éteignent. Les réflexions qu'il fit à la suite de cet éclair de vogue furent tristes : le nouveau docteur, décidé à s'établir à Paris, parce qu'il savait qu'en province les jeunes talens ne triomphent guère des vieilles médiocrités, le nouveau doc-

teur pâlissait devant la liste des 3,000 rivaux dont les noms allaient précéder le sien. Tous les moyens de réussite avaient été employés par ses prédécesseurs : tel s'était fait demander à toutes les portes par un exprès affidé ; tel autre recommandait le talent qui lui manquait par un ruban acheté et menteur ; un troisième avait débuté dans le monde médical à l'aide des feux d'une danseuse d'opéra. M. le docteur M... s'était rendu célèbre par la coupe de ses gilets, la forme gracieuse de ses habits, la variété de ses chapeaux. M. Orfila lui-même, abandonnant un instant, pour réussir plus vite, les graves élucubrations de la science, avait triomphé de l'inattention publique par une cavatine, et par l'exécution d'un caprice sur le piano. Le savoir-faire le plus fécond en expédiens était, en vérité, bien embarrassé pour brusquer une réputation.

« Et notre pauvre collègue tenait depuis long-temps en main l'ancre de misericorde de ses ressources financières; du prix d'un bon domaine, vendu dans son pays pour subvenir

aux frais de ses études, il ne lui restait que quatre ou cinq mille francs.... Cependant un savant *endoctoré* ne pouvait plus dîner à vingt sous, chez le successeur de Flicoteaux; il fallait même qu'il abandonnât la sombre maison du quartier Saint-Jacques, asile modeste dont naguère il gravissait, le soir, l'escalier avec une jeune lingère du voisinage, pour souper d'un triangle de fromage de Brie, et trouver ensuite, sous les toits, le paradis de Mahomet.

« Si j'essayais de réussir in-8° ! s'écria-t-il comme par inspiration...Mais un livre de médecine, un ouvrage que l'on considère ordinairement comme le fruit d'une mûre expérience, le publier sans avoir traité un malade!.... pourquoi pas? J*** vient bien de se déclarer réformateur, moraliste, philosophe, en sortant du collége Louis-le-Grand, et le bon public l'a cru sur parole : pourquoi ne croirait-on pas aussi, qu'en vertu d'une expérience providentielle comme la sienne, je puis tout connaître sans avoir rien vu?.... Et puis, il reste à exploiter une branche de littérature

médicale... on n'a point encore traité de la médecine par *ironie* : c'est une tâche que je veux remplir. Maintenant la plaisanterie est partout, on se moque de tout, on doute de tout, et si l'on ne persuade pas ainsi, du moins l'on amuse.... Allons, voilà qui est décidé, je publie, mes bons amis les journalistes aidant.... voyons, qu'est-ce que je publie?..... il me faut un titre saillant... Ah! j'y suis : *la Médecine des passions*. Oui, voilà bien le titre le plus heureux! »

Ici tous les médecins réunis à ma table partirent d'un grand éclat de rire.... et tous de s'écrier : « Votre Bois... était fou, avec son livre et ses journaux. » — « Les journaux! ce sont des puissances colossales, reprit le narrateur.... Ecoutez, vous allez voir comment, au temps où nous vivons, s'établissent les succès littéraires, et vous jugerez s'il est temps de rire du collègue Bois..... qui, du reste, vous envoie tous les jours force démentis avec les éclaboussures de son carrosse. L'auteur, j'entends l'auteur à la mode, le dandy, le viveur noyé de

dettes (car, hors de là, point de célébrité), cet auteur, dis-je, passe successivement dans tous nos débits de renommée et dit : Léonce, un article d'ami, et je te prête vingt-quatre heures ma maîtresse; Adolphe, deux colonnes d'éloges, et tu disposes pendant huit jours de mon crédit chez le loueur de tilbury; Alfred, un dialogue à ma gloire dans ta *Revue*, et je te cède pour un mois entier mon sixième de loge aux bouffes, y compris l'entrée dans la loge de ma cantatrice véronnaise; Eugène, fais de moi un Sterne, un Lesage, un La Bruyère, et j'emporte le succès de ton drame à la pointe d'un feuilleton... Vite des palmes, des couronnes, de l'encens, frères en intrigue, en savoir-faire officieux...Que tous les ressorts de la *camaraderie*, si imprudemment révélés par de Latouche, soient tendus en faveur de nous et de nos amis.... Silence, silence absolu sur les compositions qui ne tombent pas de notre plume; acclamations bruyantes, tonnerre d'applaudissemens, déluge de félicitations à propos de nos œuvres... Il nous faut

une ovation, un triomphe, l'immortalité, ne durât-elle que six mois... N'oubliez pas, frères très chers, que l'horizon de notre renommée ne dépasse pas la barrière Saint-Antoine, et que la postérité ne se compose pour nous que de semaines.

« Et voilà, messieurs les rieurs sceptiques, voilà précisément de quelle manière sont tissus les succès *étourdissans* de notre époque ; ainsi naît la vogue dont vous grossissez vous-mêmes le cortége; ainsi se prépare *l'enlèvement* des livres *impatiemment attendus* ; ainsi s'écoulent les éditions multipliées que la librairie industrieuse trouve dans un tirage de 500 exemplaires. On découvre, à la lecture, la souris qu'a produit l'enfantement de la montagne; mais les efforts des amis subsistent, et le public bénévole persiste à prendre la souris pour un éléphant.

« Bois... savait tout cela, lui; il était d'ailleurs initié aux secrets des bonnes coteries; il publia sa *Médecine des passions*, et les journalistes, ses amis, arrachèrent toutes les cou-

ronnes du front des illustrations médicales pour en orner celui du nouvel auteur..... Hippocrate lui-même fut presque détrôné, de par l'autorité des feuilletons ; vous verrez, vous verrez ce qu'il en résulta.

« Charlatanisme à part, il y avait de jolies pages dans le livre de Bois... : la partie anecdotique surtout y était soignée, et vous savez, messieurs, que c'est l'essentiel. On fait de nos jours de la législation, des plaidoyers, de la diplomatie, de l'administration, de la science anecdotiques; vous aurez incessamment de l'astronomie anecdotique, pour peu que les planètes veuillent aider à la lettre.

« Le grand mot de *monomanie* jouait, comme vous le pensez bien, un rôle important dans l'in-8° du collègue ; or, à propos d'anecdotes, en voici une tirée de cette production, et que les journaux ont citée. C'est l'auteur qui raconte :

« Adolphe, élève distingué de feu Girodet, perdit tout à coup la raison : quelques personnes prétendirent que c'était par un amour

excessif de son art; d'autres assurèrent qu'on devait attribuer ce malheur aux suites *cuisantes* de sa passion pour un de ses modèles. Quoi qu'il en soit, Adolphe avait des momens lucides si fréquens, que les amis de son père et les siens, même après avoir vu le malade, refusaient de croire à sa folie. Il continuait de faire des tableaux charmans : sa touche n'était pas moins délicate, pas moins gracieuse qu'avant l'invasion de la maladie; et j'avoue que je fus du nombre des incrédules.

« Un jour que je fis une visite à notre prétendu fou (car c'est ainsi que je le désignais); je le trouvai terminant une nymphe Eucharis, qui pouvait soutenir la comparaison avec les plus délicieuses compositions de son illustre maître.

— Mon ami, que dites-vous de ce tableau? me demanda l'artiste du ton le plus calme.

— Il est enchanteur, répondis-je vivement.

— Vrai, je me suis surpassé.

— Dites donc que vous avez atteint la perfection de notre divin Girodet.

— Ah ! ceci est trop flatteur; mais il y a peut-être quelque mérite dans ces contours ; cette chevelure me paraît légère ; cette draperie ondule avec assez de grâce; ces chairs ne manquent pas de vie... et quand je vais avoir ajouté quelques traits... Oui, cela fera bien... A ces mots, le jeune peintre replace la toile sur le chevalet.

« Tandis qu'il mettait la dernière main à son petit chef-d'œuvre , j'étais appuyé sur le balcon , et les yeux fixés vers les massifs d'arbustes qui se balançaient dans le jardin, je m'indignais de la légèreté avec laquelle on avait prononcé sur l'aliénation de mon ami. Tout à coup il me frappe sur l'épaule, puis s'écrie avec l'enthousiasme de l'art : « Regardez maintenant. » Je regarde en effet , et que vois-je?.. une large paire de lunettes sur le nez d'Eucharis.

— Eh bien ! que pensez-vous de cela? continua le peintre.

— Ce que j'en pense ?

— Oui.

— Mais je pense que ces lunettes auraient mieux convenu aux jurés qui viennent d'admettre les ouvrages de peinture à l'exposition, qu'à la première compagne de Calypso.

— C'est possible... et sans attendre une plus ample information, Adolphe lève la jambe, et d'un coup de pied vigoureux, qui fait un grand trou au tableau, il prive Eucharis, non seulement de ses besicles, mais de son visage et même de sa tête. Je fus irrévocablement convaincu. »

Dix jours après la mise en vente de la *Médecine des passions*, continua le narrateur, on ne parlait que de ce livre dans les salons de la capitale.

— Composition délicieuse, disait un habitué du balcon de l'Opéra; de la philosophie et de la science, des avis moraux et des prescriptions médicales... ouvrage à deux fins, propre au maintien des principes et à la conservation de la poitrine.

— Vous l'avez donc lu?..

— Pas encore; mais *le Figaro* en fait un

éloge pompeux. A la première migraine, je me donne le docteur Bois... ; il est impossible qu'un homme qui se respecte guérisse sans le secours de ce médecin.

— Vous me voyez, madame, impressionnée jusqu'à la colère, minaudait la femme d'un agent de change, en recevant dans son boudoir une *tendre amie*, que la veille elle déchirait calomnieusement...Je renvoie mon groom et mon chasseur... Croiriez-vous que je demande depuis trois grands jours la *Médecine des passions*... non, mais je me suis sentie sur le point d'avoir des attaques de nerfs...

— Mon Dieu, ma belle dame, vous avez bien fait de vous en abstenir, répondit la femme d'un notaire, les attaques de nerfs sont proscrites dans le livre : l'auteur déclare qu'elles sont du plus mauvais ton, et les relègue chez les épiciers droguistes de la rue des Lombards...

—Vraiment ? que je vous remercie de m'en prévenir... Mais vous êtes bien certaine que Bois... à écrit cela ?

— Assurément, chapitre 3, et, par parenthèse, l'auteur indique un singulier traitement pour ces affections...

— Que vous êtes heureuse ! je vois que vous avez eu le bonheur de posséder le volume nouveau.

—Non, vraiment; mon domestique fait queue depuis trois jours chez le libraire, et n'a pu encore obtenir un exemplaire : il est inscrit pour le huitième mille. Mais je lis tous les matins *le Corsaire*, et j'y ai trouvé l'analyse de la publication enchanteresse... Je reviens au remède que l'auteur indique pour la guérison des dames à vapeurs... Devinez ce que c'est.

— Je chercherais vainement.

— Eh bien ! il faut, pendant l'accès, qu'une main de mari applique... allons, cherchez un peu...

— De grâce, achevez.

— Il faut que cette main maritale applique une bonne paire de soufflets à la malade.

— Pas possible...

— Lisez le chapitre 3. L'auteur assure que

ce traitement appartient à la thérapeutique Dubois... Ah! Bois... est vraiment un médecin original... Je l'appelle à ma première gastrite.

— Et moi à ma première angine... Je trouve pourtant sa méthode un peu rude.

— Oh! mais elle ne l'est pas toujours autant; c'est seulement dans ce qu'il nomme les *maladies facultatives*, qui, selon lui, doivent être traitées avec des moyens violens... des médicamens généreux.

— Généreux soit, mais les soufflets le sont trop.

« Pour abréger, je vous dirai, messieurs, que les journaux entretinrent le public pendant une semaine entière de la *Médecine des passions* : tout le monde en parlait; personne ne l'avait lue; mais on la jugeait sur l'autorité de l'oracle d'après lequel il est convenu qu'on formera, chaque matin, ses opinions politiques, morales, littéraires, scientifiques, théâtrales... Et vous savez tous avec quelle ample connaissance de cause écrivent MM. les journalistes; vous savez surtout combien sont

indépendans et consciencieux les jugemens que plusieurs d'entre eux portent sur les produits de la presse... Le refrain de toutes les conversations dont je vous parlais tout à l'heure était : « Je prendrai ce médecin-là. » Les discoureurs adoptaient de confiance l'éloge pompeux des feuilles publiques, pour épargner le prix du livre, et peu de personnes, à l'occasion, devaient hésiter à confier leur propre vie à l'auteur. Tel est l'abandon de prudence qui résulte de la vogue ; tel est l'effet de ce qu'on appelle un succès de journaux. Voyons maintenant ce que devient celui-ci, réalisé au creuset de l'expérience.

« On n'avait pas négligé, comme bien vous le pensez, de faire insérer avant tout dans les feuilles publiques que la *Médecine des passions* avait été achetée dix mille francs par le libraire un tel : c'est l'A B C du charlatanisme de l'éditeur. Cependant le livre s'était imprimé pour le compte de l'auteur, au nombre, sagement modéré, de cinq cents exemplaires, réparti, selon l'usage, en quatre éditions ; ce

qui est très adroit, à la vérité, surtout quand on retrouve à la quatrième édition les fautes d'impression qu'on avait remarquées à la première. Au moment de l'apogée de sa gloire, et lorsque déjà il en recueillait les fruits en élémens journaliers de clientèle, Bois... se rendit chez son éditeur, pour savoir où en était l'écoulement du livre. Ce libraire, qui jouait sur le velours, puisque le docteur avait payé les frais d'impression, lui montra avec calme ses volumes, symétriquement empilés sur le comptoir. Il manquait à l'édition les exemplaires donnés aux journaux, et ceux prélevés par Bois... lui-même... L'écrivain, surchargé de couronnes par l'opinion *enjournalisée*, pâlit à l'aspect de ce triste résultat. Notre marchand de livres, remarquant cette impression, dora la pilule à son commettant. « Le moment de la vente n'est pas venu, lui dit-il; l'effet des comptes-rendus n'est pas produit; cela va venir. »

« Tandis qu'il parlait, le père de la *Médecine des passions*, qui craignait, lui, que cela ne

vînt pas, songeait à un expédient propre à concilier, au moins en apparence, le succès effectif avec la vogue de retentissement... « Diable! se disait-il à lui-même, faisons attention à ceci; la vérité ne tarderait pas à se faire jour, et le moyen même qui vient de commencer ma fortune pourrait bien la ruiner. » Il sortit, ayant dans l'esprit un parti pris, et en répétant au libraire : « Oui, cela viendra. » « L'extrémité est dure, disait Bois... en s'éloignant, cet ouvrage-là me coûte déjà 1500 fr...; n'importe, il faut semer pour recueillir. » Dans cette même journée, cent exemplaires de la *Médecine des passions* étaient vendus; le lendemain, il s'en écoula deux cents; le surlendemain cent; le quatrième jour l'édition se trouvait épuisée... L'auteur, par l'entremise de vingt libraires commissionnaires, auxquels il avait remis de l'argent, s'était fait l'acquéreur de la totalité de ses exemplaires. Tout cela était porté dans un dépôt intermédiaire, et reçu par une personne de confiance, qui ne montrait jamais au dernier porteur

d'un ballot celui qu'on avait apporté précédemment... De cette manière, notre collègue eut à sa disposition un magasin de librairie, et cela ne lui coûta que 2500 francs, à joindre aux 1500 francs déboursés pour la fabrication.

« Bois.... gémissait un peu sur ses lauriers: la dispersion d'une majeure partie de ses ressources lui arrachait de temps en temps de gros soupirs. Il était plongé, un matin, dans cette pensée du néant effectif de sa gloire, attendant quatre commissionnaires qui allaient lui apporter sa *chère* édition, qu'il se proposait au moins d'écouler doucement et *gratis* dans le sein de l'amitié, avec cette inscription banale : *à M. ou madame tel ou telle*, *de la part de l'auteur*. Tout à coup, le libraire-éditeur, haletant, le front humide, la parole entrecoupée, se précipita dans l'appartement...

« Victoire ! monsieur le docteur, victoire éclatante, s'écria-t-il en agitant au-dessus de sa tête son chapeau gris... succès d'enlèvement... trois jours, sans une heure de plus...

et pas un exemplaire dans mon magasin... mais pas un seul... Hein! quand je vous disais que le succès viendrait... c'est que, voyez-vous, je m'y connais, moi... Je viens maintenant vous offrir une affaire... Il me faut une seconde édition : il me la faut sous quatre jours... je l'achète et la paie comptant...

« En ce moment, le bruit d'une marche pesante se fit entendre dans la pièce voisine ; les deux battans de la porte s'ouvrirent, et quatre porte-faix, chargés comme des abeilles, se présentèrent aux yeux surpris du bon négociant, qui reconnut, sur-le-champ, les livres qu'il venait de vendre si rapidement...

— Eh mais ! dit-il d'un air ébahi, si je ne me trompe, voici toute l'édition de la *Médecine des passions*.

— Oui, répondit froidement l'auteur ; vous me parliez tout à l'heure d'une affaire... en voilà une toute trouvée... Je vous vends ceci à soixante pour cent de perte.

— Docteur, répliqua le libraire en riant, vous êtes un farceur... C'est bien, très bien...

Mais quant à l'affaire, pas pour le moment. Ecoutez, il y a pourtant un coup de commerce à faire : nous avons, rue de la Harpe, M. Lebigre, un honnête négociant... sous-lieutenant dans la garde nationale... Eh bien! il va vous acheter cela, lui... à la rame, ce qui est infiniment plus noble qu'à la livre...Ceci s'appelle, comme on dit, un progrès... Autrefois, tout livre invendu allait droit au poivre; maintenant, nous trouvons M. Lebigre entre l'édition stationnaire et l'épicier... M. Lebigre ouvre un hôpital aux ouvrages que nous appelons vulgairement *durs*; M. Lebigre sera compté parmi les bienfaiteurs de son siècle.

— Vous plaisantez à votre aise, vous négociant, qui avez, comme si de rien n'était, réalisé vos bénéfices...

—Ah! docteur, je veux être beau joueur, et je vais de ce pas faire dire, à mes frais, aux journaux que votre composition à été enlevée: cela ajoutera à votre vogue comme praticien, et, du moins, vous rentrerez dans vos déboursés, valeur en fièvres, en fluxions de

poitrine, en accouchemens, et en maladies des voies digestives... Ce sera toujours réaliser...

« Cette fois, le libraire fut prophète : Bois... eut promptement une clientèle nombreuse et choisie, à cause de son livre, que personne n'avait lu... Voilà ce que peut le savoir-faire ; mais vous voyez en même temps, messieurs, ce que la faconde laudative des journaux est aux succès réels de la librairie. »

Toute la joyeuse réunion doctorale, qui sablait en ce moment le champagne, applaudit le conteur comme on applaudit Pellegrini après un *aria*, ou mademoiselle Taglioni après *une entrée*. Un seul convive refusait de joindre ses acclamations à celles de la société : son visage était grave, même un peu rechigné ; le sourire n'aurait pu y naître... Ce convive, c'était le docteur Miq..., l'un des rédacteurs de la *Gazette de Santé*, anti-broussaïste intrépide, qui n'avait pu s'égayer des anecdotes de son jeune collègue, parce que c'était, disait-il, un *hérésiarque*, c'est-à-dire un partisan de M. Broussais...

« Voyez si j'ai pu faire rire notre confrère Miq...., reprit joyeusement l'aimable conteur: ce n'est pourtant pas faute de gaîté ; car il y en avait hier à foison, et de bien bon aloi, dans un article fort spirituel, que notre cher rédacteur a fait à propos d'une brochure de l'empirique Audin-Rouvière, intitulée *Plus de sangsues*. Pour me réconcilier avec le collègue, il faut que je lui dise que moi, partisan connu des sangsues, j'ai pourtant acheté le pamphlet en question, et d'honneur je croyais y trouver des argumens d'opposition politique, tant le docteur Miq... s'était appliqué, et pour cause, à ne pas faire connaître l'ouvrage qu'il louait. *Plus de sangsues* ! Vous concevez, messieurs, à l'aspect de ce titre et du formidable point d'exclamation qui le suit, on porte spontanément la main à sa bourse, et l'on en tire le modeste prix d'une brochure à laquelle semblent se rattacher des myriades d'espérances. *Plus de sangsues* ! qui ne croirait, à ce mot d'ordre de l'insurrection, voir s'élever l'aurore bénigne du dernier jour des insectes, de toutes

formes, de toutes couleurs qui nous dévorent? Pour moi j'ai cru trouver, sous la couverture de l'ouvrage, *le Libera* de ces honnêtes monarchistes dont le dévouement s'exalte, le 30 de chaque mois, aux caisses de la liste civile. Il me semblait que l'auteur allait nous débarrasser de ces bons *sinécuristes* qui, pendant toute la durée d'une session législative, perçoivent sur les munificences ministérielles, exercées, comme vous savez, sans bourse délier, mille petites subventions, soit en espèces sonnantes, soit en bourses dans les colléges, soit en truffes du Périgord. Je me flattais déjà de voir au néant les exigences des militaires sans états de services; des pasteurs, comme M. l'évêque d'Hermopolis, dont les troupeaux infidèles paissent en Egypte ou en Syrie; des révérends pères qui veulent à toute force jeter sur notre siècle la robe d'Ignace ou le ceindre du cordon crasseux de saint François... En un mot, je rêvais, grâce à l'écrivain qui choisit un titre si tranchant, l'extinction absolue des moustiques, des ignorantins, des jésuites assortis, des maringouins,

des scorpions, des missionnaires, des tarentules, des capucins et autres animaux piqueurs, suceurs, dévorateurs et malheureusement envahisseurs... Point du tout, il ne s'agit nullement de ces diverses espèces voraces... c'est au positif que M. Audin-Rouvière (le docteur Miq.... approuvant) nous parle dans son écrit accusateur... Les ennemis qu'il voue à l'indignation publique sont, parbleu ! les vraies sangsues..... Il faut, messieurs, pour vous donner une juste idée de la colère du docteur *anti-broussaïste,* suivre la féconde nomenclature d'épithètes qu'il attache à ces pauvres bêtes, auxquelles on élèverait des autels s'il n'y avait que des apoplectiques sur la terre: ce sont des vers dégoûtans, des reptiles venimeux, de hideux insectes, de sanglans *anhélides.* Les partisans des sangsues ne sont pas mieux traités par le Juvénal de la médecine *sanguinolente*, comme il l'appelle ingénieusement : il les qualifie de dangereux novateurs, de cannibales gradés, de doctes vampires; il évoque contre eux les ombres de Vicq d'Azir,

de Barthès, de Sydenham, de Stoll, de Boerhaave, de Bichat; puis, accablant le système *exténuant* (retenez bien le mot, messieurs) de tout le poids de l'exemple, notre redoutable athlète cite contre les sangsues un fait terrible.... Interrogez, dit-il, M. *Martainville* *, rédacteur du *Drapeau blanc*: cinq cents de ces vers *dévorateurs* lui ont été appliqués vainement à l'orteil (voyez-vous, messieurs, cinq cents sangsues sur un orteil...); encore, encore, allait s'écrier M. Broussais... Mais on apprit tout à coup que M. Martainville venait de perdre ses honoraires de journaliste... Les sangsues étaient menacées de mourir d'inanition; le père de la doctrine *sanguinolente* n'insista pas.

«Si du moins, s'écrie l'auteur de la brochure, dans son indignation patriotique (M. Miq.... approuvant toujours) si du moins on ne prenait les insectes suceurs que chez nous, passe

* Il faut, pour tout ce qui se rapporte à cette narration, se reporter aux premières années du règne de Charles X : c'est de l'actualité de l'époque.

encore ; mais les sangsues espagnoles, italiennes, turques, égyptiennes fondent sur nous à l'envi... Pour Dieu ! messieurs, si nous devons être dévorés, soyons-le par des reptiles concitoyens. » Que conclure de la grande colère du sieur Audin ? Je voudais bien ne pas déplaire à son panégyriste, notre confrère, ici présent ; mais franchement je crains qu'il ne se soit fait le soutien de quelque arrière-pensée d'intérêt personnel. On sait que l'auteur de *la Médecine sans le médecin* est, et pour cause, le coryphée de la *doctrine humorale*... Lisez son pamphlet, il semble y donner rendez-vous à toutes les maladies dans les voies gastriques : c'est là seulement qu'il faut, suivant lui, les combattre ; et s'il se montre si acharné contre les sangsues, c'est qu'il n'est pas moins exclusif en faveur des *purgatifs*... Mais je me tais ; je ne réconcilierai jamais M. Miq... avec le système Broussais. J'admire d'ailleurs les lumières de notre cher rédacteur ; j'estime ses excellentes qualités ; et je ne veux pas qu'il dise qu'en ma qualité de broussaïste, je suis tou-

jours disposé à lui faire une guerre sanglante.» A ces mots, mon spirituel convive se leva, se rendit auprès du collègue dont il venait d'attaquer les doctrines, approcha de son verre le cône pétillant de champagne qu'il tenait à la main, et la paix fut conclue... Mais le journaliste la fit avec toute la gravité d'un diplomate dont *l'ultimatum* est repoussé.

Puisque je tiens le chapitre de M. le docteur Miq...., il faut que je place ici une anecdote dans laquelle il joue un rôle malheureux; et l'on verra qu'à cette époque même, quelqu'un le traitait d'une manière plus sanglante que le jeune convive broussaïste. J'avais parmi mes pensionnaires la dame Alb...., veuve d'un libraire de Paris, dont ce même docteur Miq... payait candidement la pension, se persuadant qu'il était le père de l'enfant qu'elle portait. Or, vous allez voir quelle probabilité de paternité l'on pouvait attribuer au docteur. Sa maîtresse ne paraissait chez moi que les jours où son crédule amant lui annonçait devoir y venir; ce qui était rare: le docteur étant l'homme le

plus occupé de Paris. Quant au reste du temps à peu près, elle le passait chez un capitaine de je ne sais quelle arme, qui demeurait faubourg Saint-Marceau. Cependant elle venait aussi dans la chambre qu'elle occupait chez moi pour recevoir un secrétaire de M. de Larochefoucauld-Liancourt, jeune homme fort aimable, qui ne l'était pourtant pas assez, aux yeux de la veuve du libraire, pour qu'elle ne lui donnât pas, de bon compte, deux ou trois adjoints co-soupirans. Ainsi, voilà cinq adorateurs au moins enchaînés au char de ma pensionnaire, et chacun se croyait le papa du poupon à venir... C'est une bien heureuse chose que la confiance en pareil cas! Parmi cette escouade d'amans, le docteur seul payait; ce qui n'empêchait pas madame Alb... de dire que chacune de ses entrevues avec lui était une accablante corvée...; c'est l'usage: voulez-vous tuer l'amour et le plaisir, payez-les.

J'étais révoltée de voir tromper si indignement l'honnête médecin qui me soldait, avec

une ponctualité exemplaire, la pension d'une femme audacieusement occupée à le tromper. Chaque fois qu'il venait, j'avais la bouche ouverte pour le désabuser sur le compte de l'ingrate créature dont il était épris ; mais cette matière est si délicate... il peut être si cruel d'être brusquement privé d'une douce erreur... Je me rappelais l'incrédulité du cousin de madame Lemon.... touchant les infidélités de cette courtisane, et les paroles expiraient sur mes lèvres. Si un sot avait pu se croire aimé exclusivement, cette opinion semblait mieux fondée dans un homme de mérite.

Néanmoins, un jour que je causais avec le médecin de la maison des désordres de madame Alb..., il condamna ma réserve, et m'assura que c'était un devoir d'instruire son confrère.

« Voulez-vous que je m'en charge? ajouta-t-il.

— Je le veux bien; mais, de grâce, dorez-lui bien la pilule : c'est un si digne homme.

— Ce sont ceux-là qu'on trompe de préfé-

rence : la vertu est si malheureuse sur la terre... elle est bien dupe de s'y tenir.

— Si M. Miq.... n'allait pas vous croire... car enfin, doué d'un si bon caractère...

— Allons donc, pour peu qu'il veuille y réfléchir, il verra bien que l'affection d'une femme comme votre pensionnaire Alb.... ne s'en prend ni à l'ame ni à l'esprit... c'est un sentiment à fleur de peau qu'il lui faut, et le docteur n'est pas doué d'un physique à faire des passions... Décidément, je prends un cabriolet, et je roule, cuirassé de franchise, jusqu'au domicile de mon confrère en Esculape... Que diable ! l'esprit de corps est là.

— Comme cela ne vous coûte rien, vous pouvez aisément vous montrer généreux.

— Ah ! voilà de la malice. Au revoir, je pars, et vous aurez bientôt des nouvelles de mon message. »

J'en eus en effet, et j'avais raison de penser que le rédacteur ne croirait pas à la perfidie de sa Dulcinée... Il avait répondu au jeune médecin que le prétendu service qu'il

annonçait vouloir lui rendre, était tout naturellement l'effet d'un dépit jaloux, provenant sans doute de ce que madame Alb... s'était soustraite à ses empressemens.

« Soustraite, avait répliqué le jeune homme avec dépit, j'aurais joué de malheur; car elle ne refuse ses bontés à personne... D'ailleurs, je vous prie de croire que j'ai beaucoup mieux que cela...

— Monsieur, s'était écrié l'incrédule, ce que vous me dites là de madame Alb... est mal, très mal...; ceci achève de me convaincre...

— Et moi aussi, docteur, je suis convaincu qu'il est un dieu conservateur de la bonne foi des.....

— Eh bien ! monsieur, tant mieux, je veux l'être, moi... c'est mon bon plaisir...

— En ce cas, vous devez vous trouver bien heureux... Votre serviteur. »

Le docteur Miq... soutint la gageure; il ne vint pas même aux informations auprès de moi, durant les quinze jours qui suivirent la

démarche du médecin de la maison. A l'expiration de ce délai, le mois de madame Alb... devant finir le lendemain, j'écrivis à son bénévole entreteneur la lettre que voici :

« Ne prenez pas la peine, monsieur, de faire « payer demain le mois de madame Alb...; « elle cessera ce soir d'être ma pensionnaire... « Je puis, je dois même ouvrir un asile à la « faiblesse ; mais je ne soutiendrai jamais le « vice, et je ne saurais estimer ceux qui le « soutiennent. »

La Lucrèce de M. Miq... sortit le lendemain de ma maison ; elle s'établit, dans la même rue, chez une de mes élèves, y fit ses couches et mourut de leurs suites, ou plutôt de celles des hideux déréglemens auxquels cette femme insatiable s'était livrée durant sa grossesse. Les femmes que dominent un tempérament impérieux, ou celles qui trafiquent de leurs charmes devraient bien, durant ce travail mystérieux de la nature qui produit un être dans leur sein, réprimer les emportemens auxquels leur organisme les entraîne, ou modifier un peu

leurs spéculations ignobles : elles ne peuvent pas s'imaginer jusqu'à quel point les excès sont alors dangereux... Malheureusement, c'est dans cette situation que la passion est sans frein, et je n'ai pas besoin de dire pourquoi.

D'AUTRES SCÈNES D'INTÉRIEUR.

—

Accouchement dans un éclat de rire.

—

J'avais chez moi, depuis un mois, une dame auteur très connue qui faisait, tant bien que mal, deux romans et un enfant par année. Cette proportion eût changé si la nature s'y fût prêtée le moins du monde : alors notre beauté productive eût fait quatre enfans contre un seul roman : le tout sans le secours de son mari, dont elle était séparée... Mais les lois de la

création sont immuables ; il fallait bien que ma romancière s'en arrangeât... Elle avait coutume de passer dans son lit le dernier mois de sa grossesse, durant lequel il lui était impossible de rester ni debout, ni assise, sans provoquer l'accouchement avant terme... Un grand mois couchée! c'était cruel pour une femme dont l'imagination et la personne étaient d'une pétulante vivacité... Au moins si elle eût pu lire...; mais non, ses yeux participaient de la faiblesse de tous ses organes. Je lisais à son chevet, quand mes occupations me le permettaient. Cependant le moment de la délivrance de cette dame était arrivé; il me sembla un soir que l'accouchement devait avoir lieu dans la nuit; je m'établis dans sa chambre...

« Quel dommage, chère petite, me dit-elle, que vous n'ayez pas un livre...

— Quoi! au moment d'accoucher, une lecture...

— Pourquoi pas?... cela fait oublier les douleurs... Vous n'avez décidément aucune nouveauté sous la main ?...

— Une nouveauté... attendez donc, j'ai mieux que cela : un manuscrit...

— Un manuscrit, ce serait charmant...

— D'autant mieux qu'il sort du portefeuille d'un homme d'esprit... Vous savez, le jeune docteur qui nous raconta, le mois passé, l'anecdote du médecin débutant?

— Ah! cela doit être délicieux... Lisez, ma chère amie, lisez, je vous en supplie, je ne souffre plus... Mais comment ce manuscrit est-il en votre pouvoir?

— Le jeune médecin conteur a dîné aujourd'hui avec nous; son portefeuille est tombé de la poche de sa redingote; j'allais le renvoyer chez lui, mais puisque vous voulez que nous lisions le petit cahier en question, je remettrai ce renvoi à demain matin. »

A ces mots, je passai chez moi, je pris le manuscrit, je revins m'établir auprès de ma pensionnaire, et je lus en tête du cahier : *Les Médecins d'aujourd'hui.*

— Un tableau de mœurs, interrompit la dame auteur; voyons le coloris. »

Je continuai ma lecture :

« Il est déjà loin de nous le temps où les médecins se présentaient au lit des malades, affublés d'une robe noire aux larges manches, l'hermine doctorale sur l'épaule, le bonnet carré en tête... tels enfin que Molière les a accoutrés sur la scène, sans outrer la caricature. Dès la fin du dix-septième siècle, on était revenu de ce charlatanisme grotesque, qui ne prouvait que l'enfance du savoir : car l'ignorance seule a besoin du concours des signes extérieurs. Plus tard, on reconnaissait un médecin à la forme de sa perruque, à sa canne à bec de corbin et au solitaire qui scintillait à son doigt. A cette époque le latin était déjà proscrit, sinon des ordonnances médicales, du moins de la conversation du docteur. Mais comme il s'agissait encore généralement de couvrir le tuf de la science, dans le cours d'une visite, les causeries du boudoir de madame du Deffand étaient reproduites avec art; l'anecdote du jour arrivait ensuite : quelques réputations étaient égratignées, une demi-

heure expirait, et le petit écu était acquis au médecin... Heureux quand les discussions politiques de l'arbre de Cracovie ou les victoires de *l'abbé trente mille hommes* venaient au secours du docteur: sa visite pouvait être alors beaucoup moins laborieuse; d'où il suit naturellement qu'on exerçait avec beaucoup plus de facilité l'art de guérir en temps de guerre qu'en temps de paix.

« Il n'en est pas ainsi de nos jours : les jeunes élèves en médecine ne font plus de cours pour rire; et quoiqu'ils obtiennent le doctorat fort jeunes encore, cet honneur est le prix d'études longues et approfondies. Destinés à suivre la nature dans tous ses écarts, dans toutes ses anomalies, ils sont initiés à la connaissance de toutes les armes qu'elle offre contre elle-même. La physique, la chimie, la botanique leur sont familières; praticiens érudits, ils savent demander à chaque règne les remèdes qu'il produit, et combattre les principes par les principes, les élémens par les élémens. Mais surtout ce que les médecins

de notre temps savent mieux apprécier et calculer que leurs prédécesseurs, c'est l'usage des moyens moraux. Ce n'est point par des historiettes ou des aventures de ruelle qu'ils cherchent à distraire, à intéresser les malades; mais en excitant ou modifiant le jeu de ces machines vivantes, à l'aide du grand moteur de l'homme : ses passions. Littérateur, artiste, orateur, et, par-dessus tout, homme du monde, le jeune médecin, doué de cet esprit d'observation et d'analyse qui distingue notre siècle, parle de tout avec goût, avec chaleur; il semble s'être dit : Rien ne doit être ignoré de celui qui est appelé à s'armer contre la destruction de toutes les ressources de la création.

« Ne vous arrêtez point à cette mise élégante, quelquefois même recherchée, disons plus, frivole; le docteur de vingt-cinq ans qui s'élance, avec l'agilité d'un danseur, de son léger tilbury, en fredonnant le vaudeville du jour, saura bien retrouver à l'occasion la dignité qui convient à sa profession. Ce n'est pas lui

qui, dans une consultation avec plusieurs de ses vieux confrères, discutera d'un ton aigre et criard. Tandis que ces vétérans de l'art se livrent à un emportement contre lequel leurs cheveux blancs n'offrent qu'une trompeuse garantie, le jeune savant, calme au milieu de la discussion, oppose le raisonnement technique aux personnalités offensantes, le langage du savoir à celui de la colère. Il prouve, par des argumens solides, que vieillir ne suffit pas pour acquérir de l'expérience, et que la pratique de quelques années est souvent préférable à une longue carrière mal remplie. Vainqueur, dans ce combat scientifique, des routines surannées, des préjugés scolaires, et de la mort même, qu'une impéritie têtue allait appeler au chevet du malade, le savant en frac à la mode, à la frisure légèrement bouclée, courra de ce champ de son triomphe, au foyer des Variétés, où la bouche d'une jeune prêtresse de Thalie le félicitera du talent qu'il a déployé... au dernier concert.

« Tel est le caractère de cette partie de

notre studieuse jeunesse que sa vocation appelle au secours des infirmités physiques dont notre débile espèce est assaillie. Mais dans un bon système médical, et malgré l'universalité du savoir de ces doctes jeunes gens, il en est peu, je crois, qui tentent d'opérer sur un même sujet deux cures à la fois : celle du corps et celle de l'ame. C'est une innovation calculatrice dont ils laissent tout l'honneur à M. D..., qui compta, dit-on, des grands-vicaires, des missionnaires parmi ses professeurs. On le verra, sans concurrence, porter les cordons du dais aux processions, et laisser tomber, par mégarde, un livre d'heures dans les salons de la cour... Qu'il sacrifie en même temps au dieu d'Epidaure et à saint Ignace de Loyola... à lui permis... : à lui toute la gloire, ou plutôt tout le profit des dignités, des baronnies, des rubans bigarrés... Ce n'est pas que les bons pères de Montrouge n'aient tenté de généraliser la médecine apostolique, par l'organe du professeur Boug..., et sous la protection des sabres de la gendarmerie ; mais cette tentative n'a point

été heureuse, et l'on peut affirmer que si les médecins reprenaient un jour la robe, ce ne serait pas la robe courte. »

— Charmant ! charmant ! interrompit la dame auteur; l'homme aux cordons du dais, qui laisse tomber son eucologe dans les salons de la duchesse d'Angoulême, je devine son nom : voulez-vous que je l'écrive, entre parenthèses, au bas du feuillet ?

— C'est inutile... Et les douleurs, où en sont-elles ?

— Hein ! que dites-vous ? les douleurs... Ah ! c'est vrai... je suis sur le point d'accoucher... mais je crois que cela ira encore quelque temps... Continuez, je vous prie... » Je continuai :

« Mais quel travail de l'esprit humain s'est jamais arrêté juste au point normal ? quelle œuvre de la pensée n'a pas excédé les limites de la sagesse ? La vieille médecine avait pour bagage ses ridicules robes, ses perruques, son latin, son hermine ; la médecine moderne a la manie de tout expliquer... Voyez le baron

Cuvier, avec ses restaurations d'espèces antédiluviennes... Voici une ingénieuse boutade inspirée à un de mes amis par cette prétention de reconstituer une nature pulvérisée, avec les atomes qu'elle a laissés : je veux encadrer ce croquis malin dans cette page de mœurs ; puisse-t-il prouver que la science elle-même devient burlesque, lorsqu'elle dépasse le but où la raison lui sert d'appui. Je copie :

« M. le baron Cuvier nous promet la géologie de Paris, dans un recueil savant à la portée de gens du monde * ; voilà qui va bien : l'honnête Parisien sera charmé de savoir sur quel sol luit son éclair de vie. C'est, par ma foi, le plus philosophique des projets que celui d'analyser les couches, les gisemens, comme disent les géologues, de ce détritus de végétaux, de minéraux, d'animaux que nous foulons dédaigneusement aux pieds, nous autres mortels indoctes et légers. Là dorment, pulvérisés, quartzeux, fossiles, que sais-je ? Le génie, la

* M. Cuvier avait en effet promis ce travail à l'éditeur du livre des *Cent-et-Un*.

beauté, la grandeur, la puissance, confondus avec les débris d'une végétation éteinte, avec des restes d'animaux maintenant inconnus, avec les os géans du cétacée, égarés sur les monts de Lutèce, par un des mille déluges que l'histoire, née d'hier, n'a pu mentionner.

« Hommes, quadrupèdes, poissons, volatiles, serpens, substances jadis animées qui roulez aujourd'hui, poussière insensible, mais non pas inféconde, poussée par la pelle ou la charrue; races pétrifiées qui retentissez sous le marteau du carrier, relevez-vous à la voix du savoir: Pline l'ancien n'est point enseveli sous les ruines de Pompeï; le voilà qui s'avance pour vous restituer vos formes, broyées parmi les vestiges des âges. Restaurateur ingénieux, il va rebâtir vos charpentes osseuses avec la plus petite de leur parcelles; car M. Cuvier remplace une phalange par une probabilité, un tibia par une hypothèse, une côte par une supposition, un fémur par une analogie, une vertèbre par un trait de crayon officieux... Enfin, pourvu que les mâchoires subsistent,

l'éléphant colossal, l'hippopotame monstrueux, le caïman désormais étranger à nos climats, se dressant au son de la phrase enchanteresse, secouent le sable ou la glaise pour se montrer à nos yeux surpris, ou plutôt à notre imagination conquise.

« Pourquoi faut-il que la science elle-même, et quoi qu'il lui en coûte, reconnaisse des limites ! qu'il eût été glorieux au Pline moderne de distingner, à travers ces vestiges, non seulement les restes humains, mais encore les signes de ces dignités qui furent la chimère de tous les temps, de tous les hommes, même de M. Cuvier !... Que sait-on ? le raisonnement pourra peut-être, quelque beau matin (toujours à l'aide de mâchoires), nous faire adopter aussi ces distinctions, et admirer des vanités fossiles. Même sans le secours des ossemens, ne pourrait-on pas offrir le marbre blanc, aux veines bleues, pour des reliques de la beauté; le feu volcanique pour le principe igné des poètes; l'or pour le résidu des savans illustres, qui, non plus que lui, ne sont pas

exempts d'impuretés?... Ah ! si cet heureux système était une fois admis, quelle puissante ressource ménagée à la science ! quelle source nouvelle de faveurs jaillirait d'une classification courtoise, qui ferait de la dépouille des rois le principe des pierres précieuses, du diamant sans tache, eux dont la vie souveraine est si souvent tachée ! Vienne ce nouveau progrès, et la géologie aura fait faire un pas immense à l'ambition de ses adeptes... Interrogez-les, ils vous diront que la fortune n'est hétérogène dans aucun pays ; que ses présens ne sont déplacés dans aucune table systématique, et que le feuillage verdoyant qui court sur l'habit d'un académicien n'exclut pas la broderie scintillante du ministère.

« Quant à nous modestes observateurs de la surface du globe, bornons-nous à examiner les insectes, plus ou moins gros, plus ou moins agiles, plus ou moins luisans, qui s'agitent aujourd'hui sur la poussière à laquelle ils se mêleront demain. Etudions leurs tours de souplesse, leur course sur la proie convoitée ;

leurs petites fourmillières, qu'ils appellent les sociétés; leurs imperceptibles essaims que l'on nomme des armées formidables; l'exhaussement sur pates de ces animalcules si plaisamment qualifiés de grands; le bourdonnement risible honoré du titre de renommée; enfin cette fumée d'un brin de paille brûlé, que l'on prend pour la gloire... Certes! l'examen n'aura rien de consolant; mais il sera plus utile encore, en vérité, que le tableau hypothétique, pour ne pas dire fantastique, des gisemens. Et si la grande lumière que notre époque répand sur la géologie est réfléchie par les siècles à venir, les naturalistes d'alors, en étudiant le détritus de nos générations, seront libres d'innover à leur tour : peut-être classeront-ils les poètes parmi les feux follets, les hommes d'état parmi les caméléons, les courtisans parmi les reptiles, les grands seigneurs parmi les paons, les amans parmi les oiseaux de passage.... Mais les dames de Paris, ah! si quelque tremblement de terre allait les surprendre une nuit dans l'attitude où elles se

trouveraient, et les livrer, fossiles, à l'étude des générations d'un autre temps... par bonheur les portraits des maris ne seraient plus là.

« Il y a toutefois une chose qui m'inquiète quand je songe aux doctes restaurations d'espèces qu'imaginent et qu'imagineront les Cuviers présens et futurs...: cette chose, c'est l'arrêt final de la vallée de Josaphat... Jugez, en effet, dans quel embarras pourra se trouver le père éternel, pour reconnaître les êtres créés par sa voix, si, pour revêtir leurs anciennes formes, ils s'en rapportent à la science, et si la science s'est trompée. Vous conviendrez qu'il serait, par exemple, disgracieux à mainte jeune dame du beau monde de reparaître avec le joli buste d'une femme, et le pied fourchu d'une chèvre; à un mari de se montrer au tribunal divin, portant la tête d'un buffle; à un savant, si bien inspiré de son vivant par les mâchoires, d'être affligé alors d'une tête d'âne; à un homme d'état, d'avoir fichée au bout du cou la hure d'un esturgeon; enfin

à un député ministériel de produire le chef ignoble d'un de ces porcs du Périgord, si habiles à déterrer les truffes... Voilà pourtant quelle désagréable conséquence peuvent amener les aberrations de la science... et d'honneur. pour ne pas risquer d'être abusé lui-même par ce salmigondis de membres fourvoyés, le souverain juge fera bien de numéroter à l'avance toutes les pièces constitutives des individus qui, obéissant à l'appel de la trompette, doivent comparaître devant lui au jugement dernier. »

Depuis la folle réflexion qui terminait l'opuscule du jeune docteur, la dame auteur avait été saisie d'un fou rire inextinguible, et cette convulsion d'hilarité m'inquiétait un peu, dans la situation où se trouvait ma pensionnaire. Quand les muscles de son visage cessèrent d'être contractés, je lui demandai comment elle se trouvait...

« Je le trouve enchanteur, répondit-elle, on n'a pas plus d'esprit... je donnerais dix louis pour connaître ce jeune médecin.

— De grâce, répondez-moi, c'est à votre situation que je pense...

— Ma situation? Eh bien!... tenez, tenez, c'est fini...

— Tudieu! c'est affaire à vous, chère dame, accoucher dans un éclat de rire... Le trait est inédit... Et je me hâtai de procéder à ce qu'il faut faire en pareille circonstance...

L'année suivante, la dame auteur revint chez moi dans la même situation... Je lui fis encore des lectures; et à propos de cela, elle m'avoua que le jeune médecin, auteur du tableau de mœurs que je lui avais lu l'année précédente, était le père de l'enfant dont elle allait bientôt devenir mère.

ASSISTANCE VII.

—

Le Nouveau Sargines.

—

Voici un fait dont l'art des accouchemens pourra profiter ; c'est pour cela que je le rapporte : mais je doute que nos docteurs septuagénaires y trouvent leurs compte ; on verra bientôt pourquoi. Une dame était venue me consulter sur la question de savoir si, après avoir mis son enfant au jour chez moi, elle

pourrait retourner immédiatement à son domicile. Je lui avais répondu que ce trajet, à pied ou en voiture, ne serait pas sans quelque danger; qu'en pareil cas il était prudent de se faire transporter dans une chaise. « Cependant, ajoutai-je, en marchant tout doucement et avec précaution, j'espère qu'il ne vous arrivera rien. »

Quinze jours après, je la vis entrer le matin, comme j'étais occupée à faire disposer un appartement pour une pensionnaire. L'accouchement était si près de s'opérer, que je n'eus pas même le temps de faire passer cette dame dans une autre chambre... On apporta en toute hâte un matelas, un lit de sangle, un oreiller; ma cliente se jeta sur le lit... elle y posait à peine qu'elle accoucha d'un garçon. Je n'avais rien sous la main: je voulus m'élancer dans une autre pièce pour y prendre du fil, des ciseaux, tout ce qui est nécessaire en ce moment... Ma bonne, en sortant, venait, par inadvertance, de nous enfermer à clé... J'appelle, je crie, personne ne m'entend... Je reviens à l'enfant... je le trouve

violet : encore quelques instans et la pauvre petite creature va mourir d'apoplexie... A cet aspect je n'hésite plus, je tranche le cordon ombilical avec mes dents, et je sauve ainsi la vie à l'être qui allait la perdre lorsqu'à peine il l'avait reçue. Puis, afin qu'il ne mourût pas par une cause opposée à celle qui allait le tuer, c'est-à-dire d'une hémorrhagie, je déchirai l'ourlet de mon mouchoir, et m'en servis pour lier le cordon. Vous voyez maintenant pourquoi le moyen indiqué ne saurait être profitable à un accoucheur septuagénaire.

Alors un monsieur, qui venait me demander une adresse, tourna la clé, et nous délivra. Je fis succéder une ligature solide à l'expédient provisoire que j'avais employé, dans mon embarras, et, au bout d'une heure, la dame que je venais d'accoucher fut en état de retourner chez elle.

Tandis que j'achevais de l'arranger avec précaution, afin de rendre le trajet qu'elle allait faire le moins dangereux possible, elle me raconta qu'elle était veuve, qu'elle tenait un

hôtel garni, et qu'il lui importait de cacher son aventure à un fils de quatorze ans qu'elle avait... « Une de mes amies, qui habite la province, continua-t-elle, m'envoya, l'année dernière, son fils, âgé de dix-sept ans, qui venait à Paris pour étudier en droit... Sa mère me le recommandait, comme on recommande un enfant chéri : les précautions qu'elle me chargeait de prendre se rapportaient surtout aux femmes... Je le pressentis à cet égard avec adresse ; il ne me comprit pas d'abord ; puis il me comprit trop... vous devinez le reste. »

Je donnai par écrit à l'institutrice du nouveau Sargines l'indication de ce qu'elle devait faire, et du régime qu'elle avait à tenir. Elle descendit lentement mon escalier ; ma bonne la suivit de loin, dans la rue, pour être à même de la soulager en cas de faiblesse. Mais il ne lui en survint point... Je crois encore voir cette bonne dame, un cabas sous le bras, comme si elle revenait du marché...

Ma maîtresse d'hôtel garni me raconta, dans une visite qu'elle me fit quinze jours

après ses couches, qu'en rentrant, le jour de l'événement, elle avait dit s'être trouvée mal en route, et qu'elle s'était couchée.

« Mais vous ne savez pas? ajouta-t-elle, je suis indignée contre mon petit fripon d'élève en droit : c'est un serpent, un aspic, que j'ai réchauffé dans mon sein.

— Comment donc cela, madame?

— J'espérais l'avoir assez effrayé des dangers que l'on peut courir dans un commerce imprudent avec certaines femmes.....

— Et vous l'aviez prémuni contre les nécessités d'y recourir.

— Vous savez mieux que personne, ma chère dame, ce qu'il m'en a coûté.

— Sans doute, et je crains bien que tous vos frais ne soient pas faits...

— Détrompez-vous... C'est fini; je ne veux plus entendre parler de ce petit perfide. Imaginez-vous qu'hier, j'entre dans sa chambre, et je le trouve avec ma bonne dans une situation...

— Ah ! madame, si, comme on a coutume de le dire, les absens ont tort, en amour ils ont tort trois fois. »

ASSISTANCE VIII.

L'Enfant du Bal.

La musique des fêtes retentissait ce soir-là chez moi; on y entendait les rires bruyans de la gaîté; douze ou quinze personnes des deux sexes que je réunissais avaient dit: « Maintenant le plaisir; à demain les affaires. » On venait de terminer un bâtiment au fond de ma cour; il n'était point encore habité, et nous avions fait transporter dans une salle du rez-de-chaussée

piano, violons, table, rafraîchissemens, etc. On dansait, on faisait de l'harmonie; la soirée s'écoulait joyeuse et rapide. Vers onze heures, un jeune homme de la société, qui était sorti un instant, s'avança en riant vers moi, lorsqu'il rentra.

« Embrassez-moi, me dit-il, pour la bonne nouvelle que je vous apporte..: on vous amène, dans une jolie voiture, une impératrice au moins.

— Je vous promets de me laisser embrasser, répondis-je avec la même hilarité, si c'est une simple princesse du sang.

— Sérieusement, on vous demande, reprit mon convive.

— J'y vais. »

Ce n'était, comme on le pense bien, ni une majesté impériale ni même une altesse, mais une jeune personne de haute condition. Elle venait d'accoucher dans un bal, au milieu d'une assemblée de sept à huit cents personnes, et en présence de ses parens... Jamais, peut-être, événement aussi scandaleux ne s'était vu

dans un cercle de Paris, et je suis sûre qu'un pareil épisode manque aux fastes de ce dix-huitième siècle que la cour de Louis XV avait fait si dissolu.

La mère de la jeune accouchée s'était enfuie du salon où cette catastrophe venait d'arriver, indignée, pourpre d'humiliation...Elle avait déclaré qu'elle ne reverrait de sa vie une fille qui déshonorait sa famille illustre... Et au moment où l'on amenait chez moi la pauvre enfant, cette même mère, livrée à d'affreuses attaques de nerfs, était tenue dans son lit par quatre personnes. Celles qui conduisaient ma nouvelle pensionnaire étaient son beau-père et une jeune dame de la société. Celle-ci tenait, enveloppé dans son habit de bal, l'enfant entré si malencontreusement dans ce monde. La demoiselle venait d'accoucher au terme de sept mois : accouchement déterminé par l'étreinte extrême de son corset, qui pressait l'abdomen des côtés et surtout du haut en bas.

Trois jours à peine s'étaient écoulés lorsque la dame qui avait accompagné notre jeune mère

vint me prévenir que, suivant l'avis qui lui était parvenu, la mère irritée, la mère aux attaques de nerfs, devait, ce même jour, venir faire une scène à sa fille.

— Madame, répondis-je, cela ne sera pas.

— Tenez, tenez, je crois que je l'entends; faites-moi sortir par une porte détournée; je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'elle sût que je vous ai prévenue... elle m'arracherait les yeux...

— Quelle femme! et elle est de qualité.....

— C'est une marquise...

— Je n'en fais pas mon compliment à la noblesse... Mais entrez dans mon cabinet, ajoutai-je en ouvrant la porte de cette pièce, vous y trouverez une seconde porte donnant sur le carré.

—Adieu, madame; surtout ne laissez pas voir la pauvre enfant à cette mère furieuse. »

Je refermais la porte de mon cabinet quand la marquise entra.

« Madame, me dit-elle avec hauteur et sans m'avoir saluée, je viens voir ma fille.

—Madame, répondis-je froidement et en indiquant de la main un fauteuil à la marquise, je suis fâchée de vous refuser, mais vous ne verrez point cette jeune personne... Vos intentions me sont connues ; vous me permettrez de ne pas vous montrer une complaisance dont vous pleureriez plus tard les funestes conséquences.

— Quoi ! vous osez.....

— Oui, madame la marquise, j'ose, moi qui ai tout mon sang-froid, m'opposer à la démarche furieuse d'une mère qu'aveugle un ressentiment, juste dans sa cause, mais qui, porté à l'excès dont je lis l'expression dans vos yeux, deviendrait cent fois plus coupable que la personne qui l'excite.

—Cessez, madame, cessez de me retenir ; je vous répète que je verrai ma fille... Je le veux, et je vous ordonne de m'ouvrir son appartement...

— Ce ton impérieux peut faire trembler vos laquais, répliquai-je avec l'imperturbable flegme que je m'étais proposé de garder ; mais

je vous ferai observer que je suis chez moi, et que je n'y reçois d'ordres de personne... Votre fille est dans le plus fort paroxisme de la fièvre de lait, vous connaissez le danger d'une impression violente dans un pareil moment, et je ne pense pas, après tout, que vous veniez avec le projet de faire mourir la malade...

— Quelle meure! quelle meure! s'écria la marquise d'une voix retentissante...Que m'importe, ou plutôt ne m'importe-t-il pas que la terre ensevelisse, avec cette infâme créature, le sujet d'une honte sans cesse renaissante pour sa famille?... Mais ne voyez-vous donc pas qu'elle la traîne dans la fange sa famille.... qu'elle l'attache, pantelante de déshonneur, aux poteau de l'opinion ?...

— Calmez-vous, madame; tout ce que vous venez de me dire appartient au langage de convention: tissu sans consistance de préjugés et de vaines déclamations, qu'on voit s'évanouir au moindre examen du bon sens et de la saine raison... Votre famille déshonorée! et cela pour la faute d'une fille sans expérience, qui

certainement n'a pas eu le sentiment de cette même faute, et qui, conséquemment, n'est pas coupable elle-même... Non, madame, elle n'est pas coupable... Le vice est fils de la réflexion, et l'on ne réfléchit pas à seize ans : le pied glisse sur le bord d'un précipice que la jeunesse ne sait pas apercevoir... on tombe... et quelle chute peut être considérée comme un crime ?... Et vous voulez qu'une faute dont la destinée seule est coupable, rejaillisse sur la famille de celle qu'on ne peut accuser que par une fausse application des susceptibilités sociales ? D'ailleurs, depuis quand, madame, l'opinion peut-elle sans folie diffamer une famille pour le délit, pour le crime même d'un de ses membres?...Le déshonneur, pourvu d'une vertu électrique, court-il, fluide subtil, dans tous les embranchemens d'une race ? Le père, la mère, qui pleurent sur la flétrissure de leur enfant, seraient donc tout à la fois punis par un chagrin et par un châtiment ? Non, non, madame, toute faute est personnelle... Ni les lois divines ni les lois humaines n'atteignent ainsi

collectivement : elles ne frappent que les individus; partout où elles sévissent, il y a crime ou participation au crime. Quant aux arrêts frivoles du monde, il faut les mépriser, comme toute accusation qui ne repose pas sur les principes de l'équité... car elle seule fait les coupables.

« Vous regrettez un mariage avantageux manqué.... Hélas! madame, avantageux! c'est bientôt dit... cela signifie, sans doute, qu'il y avait en perspective beaucoup d'or, des terres, un état de maison, un titre pompeux peut-être...: parure brillante de la servilité du ménage, mince pellicule d'or, qui devait couvrir une chaîne peut-être accablante... On est au moins imprudent quand on regrette pour sa fille l'occasion d'une mise à cette loterie, où les bons lots sont si rares. Eh bien! votre enfant restera avec vous; vous n'aurez pas à subir le partage de sa tendresse... : cette tendresse sera doublée même, par le sentiment profond qu'elle aura des tourmens qu'elle vous coûte.

«Monsieur votre fils est marié, et vous ne l'avez

pas vu depuis six mois : je sais que cette sorte de délaissement vous afflige. Vous aviez cru que la tendresse filiale et l'amour conjugal résidaient dans des régions distinctes du cœur, et que ces deux affections ne pouvaient se nuire mutuellement... C'était une erreur... L'une refoule nécessairement l'autre, quelquefois même elle la désempare... Et, convenez-en, madame, les plus anciennes impressions sont rarement les plus impérieuses. Vous n'avez point à redouter cette chance, si cruelle pour le cœur d'une mère, avec votre fille... Son amour n'aura pas à dévier du sentier que la nature lui a tracé.

« Promettez-moi donc, madame la marquise, poursuivis-je avec chaleur en voyant des larmes rouler dans les yeux de cette femme naguère si irritée, promettez-moi de ne pas affliger cette chère enfant par des reproches au moins inutiles. Efforcez-vous plutôt de gagner sa confiance, ainsi que je l'ai fait, et, comme moi, vous saurez d'elle-même par qui elle est devenue mère... Qui sait, ajoutai-je avec une intention marquée, peut-être ap-

prendrez-vous que c'est par votre imprudence qu'elle a glissé dans le précipice au fond duquel vous vouliez tout à l'heure l'écraser! »

Ici la marquise se leva, vint à moi avec calme, et me serrant la main, elle me dit :

« Oui, oui, vous avez raison, madame, ma fureur était aveugle, et je crains bien d'avoir, en effet, à me reprocher une imprudence, que je me rappelle maintenant. Venez, conduisez-moi vers ma fille; je vous promets, je vous jure de ne lui adresser aucun reproche...

— Je vais vous satisfaire, madame la marquise; mais souffrez qu'auparavant je prévienne la malade. Une brusque entrevue, même avec les nouvelles dispositions que vous montrez, ne serait pas sans danger.

— Allez donc, et ne tardez pas... Ce n'est plus un juge irrité qui vous attend... c'est le cœur d'une mère.

— Je reviens à l'instant. »

L'entrevue étant préparée, elle fut calme et mêlée même d'une tendre effusion. La marquise sut que l'auteur de la grossesse de sa fille

se trouvait être un jeune homme destiné à l'Ecole Polytechnique, et recommandé au beau-père de la demoiselle. Il était descendu à son hôtel, où il avait demeuré trois ou quatre jours. La chambre habitée par ce jeune homme touchait presque à l'appartement de cette pauvre petite... Elle était bien innocente ; mais le dangereux hôte ne l'était pas, lui... Elle dit ingénument à sa mère : « J'ignorais tout : qu'aurais-je pu prévoir? »

ASSISTANCE IX.

—

L'Inceste innocent.

—

Un jour je reçus la visite d'une dame, amenant par la main une très jeune personne, qu'elle appela sa fille : cette dame me dit qu'elle désirait me parler en particulier.

« S'agit-il, madame, lui demandai-je à demi-voix, d'une communication relative à mon état ?

— Oui, madame.

— Alors, je vais prier mademoiselle de passer dans mon salon ; il y a sur le guéridon un fort joli album.

— Non, reprit la dame en souriant, il faut qu'elle soit là : c'est d'elle que je veux vous entretenir.

— Impossible, m'écriai-je, mademoiselle n'a pas onze ans.

— Pardon, madame, elle en a douze et quatre mois...

—N'importe, ce serait encore un phénomène dans nos latitudes peu méridionales... et je suis convaincue qu'abusée par certains signes, ordinaires aux approches de l'âge nubile...

— Je l'ai cru d'abord ; mais il n'y a plus moyen de prendre le change : l'enfant remue depuis environ un mois, et je la crois enceinte d'environ six... Oh! vous pouvez parler clairement devant elle, ajouta la maman à mon oreille ; elle ne comprend rien : son organisation physique a vingt ans ; son esprit n'en a que huit. Aidez-moi cependant à savoir comment cela s'est fait ; il est important,

pour l'avenir, que je prévienne le concours de circonstances qui l'a mise dans cet état. »

Ces dernières paroles avaient été dites à haute voix, sans que la petite mère eût montré aucune émotion ; elle regardait les gravures dont la pièce était ornée, caressait mon chat, et ne paraissait pas prendre le moindre intérêt à un entretien qui la concernait d'une manière si directe. Cette distraction enfantine contrastait singulièrement avec la taille arrondie de ma future cliente. Sa mère l'appela auprès d'elle.

« Répondez, Valentine, lui dit-elle, depuis que nous habitons la campagne, avec qui jouez-vous ordinairement?

— Maman, tu le sais bien, après mes leçons, je vais trouver bonne amie Jeannette, la fille du garde forestier : nous nous amusons à atteler Azor à la petite voiture où l'on me promenait quand j'étais petite ; ou bien je lis à Jeannette le *Magasin des Enfans*...

— Et Joseph, le frère de Jeannette, ne se mêle pas quelquefois à vos jeux?.....

— Oh! non, maman ; il ne sait jouer, lui,

qu'à la bataille, parce que, dit-il, il veut être militaire, comme l'a été son père... Ce garçon-là ne se plaît qu'à tirer des coups de fusil, ce qui nous fait grand'peur : aussi sa sœur et moi nous lefuyons.....

— Et jamais d'autres garçons du village ne viennent vous trouver quand vous jouez dans le parc ?...

— Jamais, maman.

— Et Lucien, le groom du château ?...

— Oh! lui, c'est un domestique, répondit Valentine d'un petit ton hautain qui ne laissait pas d'être justificatif.

— Ah! j'y pense : Gustave, votre frère, est venu cette année passer ses vacances à la campagne; il n'est votre aîné que de deux ans et demi : sans doute il prend part à vos jeux ?

— Oui, bonne maman; mais j'aimerais bien autant qu'il s'amusât tout seul : il a toujours des jeux qui font mal.

— Hein ! que dites-vous?

— Je dis, maman, qu'il est terrible Gustave. Aux vacances dernières, il m'a poursuivie plu-

sieurs fois dans la grange..... et m'ayant attrapée, il m'a battue, battue... pour rire cependant... mais, c'est égal, il m'a fait bien mal d'abord, et puis.....

— C'est assez, ma fille... Vous voyez, madame, ajouta gravement la mère, me voilà cruellement fixée... Un événement affreux...

— Mais arrivé sous l'empire de la plus candide innocence, au moins du côté de la jeune personne.

— Mon Dieu, je suis assurée qu'il en est de même de son frère... c'est tout à fait un enfant... la nature seule est ici coupable... Mais Gustave ne viendra plus aux vacances chez moi, tant que sa sœur y sera... Ma fille, poursuivit la dame en regardant Valentine avec sévérité, je vous défends de dire un mot de ce qui s'est passé entre vous et votre frère, pas même à Jeannette.

— Ah! mon Dieu, répondit la jeune fille, Jeannette le sait bien, et Gustave l'a battue aussi...

— Comment, que dites-vous?

— Oui, maman, bien sûr, il l'a battue le lendemain, et même deux fois...

— Pauvre enfant! s'écria la mère, si elle allait être dans la situation de ma fille... Je tâcherai de le savoir... Petit scélérat de Gustave, si je soupçonnais qu'il y eût mis la moindre intention... Valentine, vous allez rester en pension chez madame... et, je le répète, gardez-vous d'ouvrir la bouche de ce qui vous est arrivé, ou de ce qui vous arrivera dans l'espace de temps que vous avez à passer dans cette maison.

— Oui, maman; je te promets de me taire...

— Plus tard, mon enfant nous causerons du surplus. »

Selon les appréciations que le médecin de la maison et moi fîmes sur la grossesse de ma très jeune pensionnaire, elle dut se prolonger jusqu'à la fin du dixième mois. Ce phénomène me paraît explicable dans un sujet chez lequel la nubilité n'est point complète, et chez les femmes parvenues à la quarantaine

sans avoir eu d'enfans... Jusqu'au moment de sa délivrance, Valentine ne se douta nullement de ce qui devait lui arriver ; elle s'étonnait seulement du développement extraordinaire de sa taille, et lorsqu'elle sentait remuer son enfant, elle se bornait à dire : « C'est singulier » Du reste, persuadée, comme toutes les petites demoiselles qu'on laisse dans l'ignorance des secrets de la maternité, qu'on ne peut devenir mère que lorsqu'on est mariée, elle ne s'inquiétait jamais de la manière dont cela pouvait se faire. Durant les quatre mois qui s'écoulèrent jusqu'à ses couches, Valentine habilla sa poupée, joua aux osselets, courut après mon chat, et les douleurs la prirent sans qu'elle se fût doutée le moins du monde de sa situation.

ASSISTANCES X, XI, XII.

—

Diversités.

—

Si je voulais vous raconter toutes les assistances que j'ai données, je vous offrirais des mémoires aussi volumineux que ceux de *Casanova*, et franchement je n'ai pas les mêmes ressources que ce mémorialiste égrillard. Il exploitait tous les vices, dramatisait tous les scandales ; moi, je n'ai à ma disposition qu'un petit coin du champ des

faiblesses humaines, et je dois épargner les redites... Ce n'est pas au point où je prends chacune de mes anecdotes que les répétitions peuvent offrir quelque attrait... Je vous dirai donc, par une simple analyse, l'aventure d'une grosse servante joufflue, qui, lorsque je me rendis auprès d'elle, jetait des cris effrayans, et prétendait, du reste, n'attendre que le tribut périodique de la nature. Je m'approchai d'elle, la touchai et lui dis : «Oui, mon enfant, c'est très bien; mais en attendant, ne comprimez plus vos efforts : dans un quart d'heure la nature, ce mois-ci plus généreuse que les autres, vous donnera un gros garçon.» Et la nature ne trompa point mon attente. Je vous raconterai aussi en substance qu'un jour une jolie dame du département des Vosges entra chez moi bien résolument, je vous assure, et me parla ainsi : « Madame, la grossesse sur laquelle je viens vous consulter n'est pas l'œuvre de mon mari; mais c'est sa faute plus que la mienne. Il est beaucoup plus âgé que moi; pourtant je croyais pou-

voir l'aimer, et j'en aurais eu au moins l'air, si notre union ne m'eût imposé que des privations. Mais cet homme s'est livré aux plus hideux déréglemens avec mes bonnes et avec des filles galantes : c'était trop attendre de ma longanimité. J'ai cessé, depuis deux ans, tout commerce avec lui.. Il me bravait : un de nos amis qui venait à la maison me consola... L'esprit de vengeance s'est éteint en moi ; mais aussi le sentiment de la gratitude y est né ; les deux hommes que je voyais chaque jour ont changé de rôle : mon époux est devenu pour moi un ami, et l'ami s'est trouvé substitué aux droits du mari. Il y avait néanmoins dans cette sorte de transaction tacite un point à cacher, et c'est pour cela que, calculant bien mes dates, j'ai voulu conduire moi-même au Havre mon fils aîné, que nous plaçons dans le commerce. Je reviens de ce voyage, et j'ai fait entrer dans mes calculs d'accoucher à Paris en passant. Dites-moi, maintenant, madame, si, sans nuire à l'enfant que je porte, il n'y aurait pas moyen de rapprocher un peu l'instant de ma

délivrance. J'ai là-bas une douzaine de domestiques qui me volent; vous concevez qu'il est urgent que je me remette le plus tôt possible à la tête de ma maison.» Je répondis à cette dame expéditive que la nature refusait obstinément de se prêter ainsi à l'esprit de spéculation, et que l'art était sans pouvoir légal pour hâter son travail. Il fallut bien que ma cliente des Vosges attendît; elle accoucha au bout de trois semaines, et retourna dans ses montagnes, provoquer peut-être un danger qui nécessiterait un nouveau voyage. Son enfant resta à Paris, où je fus chargée de payer ses mois de nourrice, sur des fonds déposés chez un avoué.

Je coudrai encore à cette macédoine d'extraits une épisode assez caractéristique de la vie de nos jeunes étudians. Une nuit, un élève en médecine me fit éveiller, et me pria de le suivre dans un hôtel garni de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, pour accoucher une demoiselle de sa connaissance, dont les douleurs avaient commencé. Je me fis accompagner par

ma bonne, et nous marchâmes. « Cette demoiselle est ma maîtresse, me dit en chemin le jeune homme ; j'avais toujours cru pouvoir l'accoucher moi-même, et j'en suis en effet capable. Mais aujourd'hui que l'instant est venu, je me sens atteint d'un tremblement qui paralyse toutes mes facultés ; et je crains d'ailleurs de perdre la tête au moment décisif. » Arrivés à l'hôtel, mon conducteur et moi nous glissâmes dans la petite chambre de la demoiselle avec la légèreté de deux sylphes, et jugez si les précautions étaient nécessaires. Cette chambre, prise sur celle de la mère de notre malade, n'en était séparée que par une mince cloison... Pauvre petite ! concevez-vous ses angoisses ? Quel martyre!...quelle cruelle compensation!.. Les cris de l'accouchée furent comprimés, ceux de l'enfant, quand il vint, étouffés ; nul bruit inaccoutumé ne se fit entendre... Il est à croire qu'avec le nouveau-né, que j'emportai sous mon manteau, disparurent tous les témoignages de cette aventure, et que la mère n'en eût pas le moindre soupçon. Je n'ai jamais

revu l'accouchée, où plutôt je ne l'ai jamais vue; car je l'avais accouchée à tâtons, et n'ai pas la moindre idée de ses traits. Quant à l'élève, j'ai su qu'un mois après l'événement, il quitta l'hôtel, y abandonnant celle qu'il avait rendue mère, comme la commode, comme le lit dont il s'était servi dans cette maison... Nos jeunes étudians classent assez volontiers leurs maîtresses parmi les objets de mobilier.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

—

Heureuse révélation.

—

Une demoiselle me vint un jour de je ne sais où : le mystère est un livre dont certains feuillets restent scellés. M. Giraud... et quelques jeunes gens de ses amis dirent, en voyant cette pensionnaire : « Ce fut un mortel heureux que le père de l'enfant à venir. » Elle était bien discrète la jeune personne que je mets en scène : elle n'eut point de confidente parmi

les dames qui se trouvaient chez moi. Quinze jours après ses couches, elle entra dans ma chambre, et, plaçant devant moi une bourse assez ronde, elle me dit : « Je retourne au lieu d'où je suis venue ; daignez prendre soin de mon enfant ; jamais l'argent ne manquera pour cela. » Elle partit.

Durant dix-huit mois je reçus avec exactitude les sommes nécessaires à l'entretien de l'enfant ; puis je fus trois mois sans rien recevoir. Il m'était arrivé souvent, à la suite d'une exactitude semblable à celle que l'inconnue avait montrée, d'être contrainte de placer les nourrissons aux Orphelins, après avoir payé plusieurs mois de ma poche. Rien d'ardent comme l'amour maternel de mes clientes ; rien, en général, de moins constant... Je commençais à prendre de l'inquiétude sur les intentions de ma beauté mystérieuse, lorsqu'un matin un commissionnaire m'apporta une petite boîte remplie d'or, avec cette seule inscription : *Ceci est pour mon fils !...* Je me rappelai sur-le-champ l'écriture de mon

ex-pensionnaire, car souvent elle s'était amusée à copier des vers, des passages de roman pendant son séjour dans ma maison. J'inscrivis sur mon registre la somme reçue pour le compte de cette dame, et je vis les mois de nourrice du demi-orphelin assurés pour quelque temps.

Peu de semaines après cet envoi, un monsieur en deuil, tenant plusieurs lettres à la main se présente chez moi : « Connaissez-vous cette écriture? » me dit-il après un bref préambule, en me montrant plusieurs lettres. J'aurais pu lui répondre affirmativement, sans hésitation : les lettres qu'il me présentait étaient de la même main que l'adresse écrite sur la petite boîte apportée par l'exprès ; mais je m'inspirai alors du premier devoir d'une sage-femme, et je répondis :

« Monsieur, je puis avoir vu déjà ces caractères ; mais je ne m'en souviens pas...

— C'est très bien, madame ; mais veuillez m'écouter. Cette écriture, poursuivit l'étranger en pleurant, est celle de ma femme ; je l'ai perdue il y a trois jours, et vous allez voir

que je suis bien informé de ses rapports avec vous. Quelque temps avant sa mort, elle me dit : « Il y a bien long-temps, mon ami, que je n'ai touché de l'or ; tu serais bien aimable de m'en apporter là, sur mon lit ; mais j'en veux voir beaucoup... beaucoup, entends-tu? » Ce désir singulier, cette manifestation cupide, de la part d'une femme aussi désintéressée qu'on peut l'être, me sembla un étrange effet de sa maladie...

— Eh bien! mon enfant, lui répondis-je vaguement, je t'en apporterai de l'or...

— Mon Dieu, monsieur, me dit sa garde-malade, peu d'instans après cette singulière demande, je ne sais vraiment ce que madame veut faire d'argent; car elle en a déjà sous son oreiller, qu'elle cache même avec beaucoup de soin.

« Ce rapport excita ma curiosité : j'épiai la malade pendant plusieurs jours, et je la vis mettre environ cinquante pièces de vingt francs dans une petite boîte, qu'elle cacheta ensuite, puis elle la plaça sous son chevet. Le

lendemain, au moment où j'étais à table, ma femme envoya mystérieusement chercher un commissionnaire sûr; sa garde, chargée de cette commission, sous le sceau du secret, et discrète comme toutes les femmes de son état, me révéla d'abord ce qu'elle allait faire; après quoi, elle obéit fidèlement à sa commettante. Caché dans une garde-robe, j'entendis la malade donner exactement votre adresse; j'avoue que ma curiosité fut plus vivement piquée, surtout par l'indication de votre profession. Je suivis le commissionnaire; je le vis entrer chez vous... Et comme j'avais entendu ma femme répéter plusieurs fois, en écrivant sur le couvercle de la boîte, «Ceci est pour mon fils», vous concevez, madame, que je ne puis tenir de vous qu'un complément d'information....

— Ainsi, monsieur, murmurai-je à demi voix, vous savez.....

— A peu près tout, reprit avec feu le mari de feue ma cliente, et vous pouvez sans crainte m'apprendre le peu que j'ignore. Je ne suis point un homme ordinaire, et vous en

allez juger par le récit candide que voici.

« Il y a quatre ans environ, je fis connaissance de l'épouse que je pleure ; je la demandai en mariage au tuteur qui administrait alors sa fortune, mais qui ne dirigeait pas ses volontés... elle me refusa. Ce fut pour moi un coup terrible, car je l'adorais ; et d'ailleurs, vers l'origine de nos entrevues, elle m'avait fait concevoir plus que des espérances.... Je ne savais même comment expliquer ce que j'étais véritablement autorisé à regarder comme un changement : Emma (ainsi s'appelait ma pauvre défunte) n'était ni capricieuse ni coquette... Je soupçonnai que quelque passion impérieuse avait effacé de ses traits brûlans, l'impression légère que mes soins avaient produite dans le cœur de cette demoiselle. Peu de temps après le refus qu'Emma m'avait fait de sa main, elle quitta Paris ; elle se rendait, me dit-elle un soir, chez une de ses tantes qui vivait en Normandie.....

« Quelques mois s'étaient écoulés depuis ce prétendu départ, lorsque je vis entrer Emma

chez moi. C'était le soir, sa visite eût pu me surprendre ; elle ne me surprit point : je pressentais qu'une grande tempête avait agité la vie de cette jeune fille, et qu'elle cherchait un port. Je ne me trompais pas : « Vous m'avez offert votre main, me dit-elle ; je ne pouvais l'accepter alors... Oh ! non, je ne le pouvais, c'était impossible... Depuis, mes destinées ont changé ; n'attendez pas une confidence de moi : elle serait inutile ; il ne s'agit nullement du passé, mais de l'avenir... Si vos intentions sont les mêmes, je puis être votre femme : vous avez su, je crois, apprécier mon caractère ; de mon côté, je vous sais affranchi de certaines idées plus justes qu'utiles : il me semble que nous pouvons maintenant être heureux ensemble.

— Pourquoi maintenant, Emma ? pourquoi pas il y a six mois ?

— Il faut, mon cher Paul, pour que je puisse répondre à cela, que l'expérience de quelques mois ait muri l'opinion que vous pouvez avoir conçue de moi.

— Emma, cette expérience...

— Vous craignez, je le vois, de la payer trop cher.

— Trop cher n'est pas le mot..... c'est trop irrévocablement. Là, convenez avec franchise que les hasards de l'essai ne doivent pas être pour moi?...

— J'en conviens.

— Eh, bien donc, chère enfant, en voulez-vous courir la chance ?

— C'est selon...

— Je vais vous paraître exigeant ; mais écoutez, Emma, je vous abandonne, tout ouvert, le livre de ma vie.

— Et l'épreuve que vous exigez consiste.....

— A passer trois mois avec moi.... trois mois à compter de l'heure qui court.... C'est beaucoup demander, je l'avoue.... mais, franchement, vous me devez quelques garanties.

— Et vous demandez toute ma personne pour arrhes d'un marché futur dont votre

parole est l'unique gage.....s N'importe j'y consens.

— Dans trois mois donc, je vous conduis à l'autel, si... si nous nous convenons réciproquement.....

— Mon ami, me dit-elle avec un regard enchanteur, fermez votre porte et poussez les verrous.

« A trois mois juste de cette singulière convention, j'épousai mon Emma : sa douceur, ses attentions délicates, la noblesse de ses sentimens, me charmaient à la fin du premier mois. Dès ce moment il eût été en son pouvoir de devenir ma femme : ses excellentes qualités avaient racheté les deux tiers de l'épreuve, et je le lui dis.

— Vous êtes bien hardi, me répondit-elle en riant.... Et la dissimulation ?

— Ah ! je ne la crains point de votre part : on peut jouer la comédie avec habileté ; mais il est toujours des lueurs de naturel qui éclairent le fond du cœur, et j'ai lu dans le vôtre.... Cependant il est un point de réserve, ou

plutôt de mystère, dans votre vie que j'eusse voulu dévoiler...

— Mon ami, vous sortez de la lettre du traité : je ne vous ai livré que l'avenir...

— C'est vrai...

— Si vous cherchez maintenant une garantie dans le passé, nous ne pouvons être heureux ensemble ; séparons-nous ; je suis dupe à mon tour...

— A votre tour, Emma ! ce mot dit beaucoup.

— Est-ce que votre imagination n'a pas été déjà beaucoup plus loin ?...

— Peut-être ; mais un aveu de votre bouche...

— J'entends, vous avez besoin de voir rougir mon front... Je le répète, séparons-nous, je ne serai point votre compagne, si ma honte est nécessaire à votre satisfaction.

— Ah ! que dites-vous, Emma ? à Dieu ne plaise que j'aie jamais une telle pensée.

« Depuis ce moment, il ne fut plus question entre nous des précédens de notre union d'es-

sai ; mais Emma ne voulut pas retrancher une heure des trois mois stipulés. Du moins je fus ponctuel à l'échéance du délai, comme le porteur d'une lettre de change. J'avais tous les papiers de la demoiselle : je m'étais mis d'avance en règle; nous fûmes mariés à l'expiration du quatre-vingt-dixième jour. J'ai possédé dix mois cet ange, poursuivit en pleurant le monsieur en deuil, et je n'ai pas connu auprès d'elle l'ombre d'une contrariété. Jamais il ne passa sur la terre une femme plus douce, plus aimante, plus digne d'être adorée.... Hélas ! c'est trop peu d'avoir joui dix mois d'un tel trésor, pour le regretter toute ma vie...

— Eh bien ! m'écriai-je, vaincue par les larmes sincères de cet honnête homme, je puis vous en rendre au moins l'image. Oui, monsieur, poursuivis-je avec chaleur, un devoir plus fort, plus utile que la discrétion nécessaire dans ma profession, me détermine à vous dire que madame votre épouse laisse un petit garçon, qui lui ressemble d'une manière frappante.

— Je m'en suis toujours douté ; puis-je voir cet enfant?

— Demain matin, si vous le désirez; je vais le faire venir.

— Je serai ici demain à midi. »

Le mari de la pauvre défunte fut exact; l'orphelin était là : il embrassa avec transport le portrait vivant de celle qu'il avait tant aimée... Il revit souvent cet enfant, s'y attacha, et finit par l'adopter. Cette fois, une sorte d'indiscrétion produisit un heureux résultat.

Emma avait prévu avec habileté l'effet désavantageux qu'eût infailliblement produit la révélation entière du secret qu'elle cachait en partie à son mari. L'honnête homme s'était aisément convaincu que cette jeune personne, trop peu surveillée par un tuteur indifférent, avait été entraînée dans une faute grave.... Mais qu'il était loin de soupçonner jusqu'à quel excès de dégradation Emma pouvait être descendue! je l'appris, moi, six mois après l'adoption de l'enfant, et cela d'une manière fort singulière. La nourrice du petit garçon

adopté demeurait rue du Faubourg-Saint-Antoine ; elle venait quelquefois me voir, et se recommandait toujours à moi pour des nourrissons. Un jour elle me dit qu'un homme extrêmement commun s'était présenté le matin chez elle pour réclamer le fils d'Emma, dont il se déclarait le père.

« Le père ? répéta la nourrice, que je vais laisser parler.

— Eh bien! qu'est-ce qui vous étonne donc là-dedans, la petite mère ?... est-ce parce que la maman portait de belles robes de chalis, des cachemires Ternaux ; parce qu'elle avait les mains douces, et qu'elle parlait comme un roman ?... Ça n'empêche pas les inclinations, voyez-vous, et tel que me voilà j'en ai bien rencontré d'autres par-ci par-là... Mais assez causé sur ce chapitre..... Le moutard, amenez-le-moi; les eaux sont hautes pour le quart d'heure. Je vous paie, et j'emporte mon enfant.... il est temps que je commence son éducation.

— A trente mois ?...

— Tiens cette autre ! j'en ai pris quelquefois de plus jeunes...

— Dieu merci, répondit avec une sorte d'indignation la bonne nourrice, qui prévoyait de quel genre d'éducation cet homme voulait parler, l'enfant que vous réclamez comme votre fils n'est plus ici; le mari de feue sa mère vient de l'adopter. »

— Si c'est vrai.....

— Heureusement pour le pauvre enfant, rien n'est plus certain..... »

— Eh bien! ce brave homme-là peut se flatter d'avoir un bon caractère.... »

Pourquoi ne pas vous le dire tout de suite? l'amant de la charmante Emma, de cette jeune personne élevée dans la première pension de Paris; de cette femme douce, spirituelle, douée d'une ame aussi noble que généreuse; eh bien! son amant, celui que, durant six mois, elle avait aimé jusqu'au délire, c'était un danseur de corde du théâtre Saqui... La nourrice l'avait vu vingt fois s'exercer dans sa profession périlleuse, en gilet écarlate à pail-

lettes, en pantalon de tricot blanc.... Voilà l'idole devant laquelle s'était évanouie toute la dignité d'Emma; faut-il l'ajouter? cet homme avait été le premier infidèle.

Quand la nourrice eut cessé de parler, ah! combien je me félicitai d'avoir assuré l'avenir de l'enfant né de cet amour étrange, monstrueux, inexplicable!... l'acrobate du boulevard venait chercher son fils pour façonner ses petits membres à son déplorable état...: c'était là ce qu'il appelait *commencer son éducation*.

ASSISTANCE XIII.

—

Le Cataplasme.

—

Apparemment il est pour les jeunes filles pécheresses, comme pour les ivrognes, un dieu secourable, qui ferme les yeux des surveillans, et surtout les yeux deux fois clairvoyans des mères. Vous avez vu que cette compatissante divinité jetait à pleines mains des pavots sur les paupières de l'hôtesse de la rue Saint-Do-

minique-d'Enfer, tandis que, d'un pied furtif, je m'introduisais auprès de sa fille; tandis que je l'aidais à créer un orphelin; et cela à six pieds de cette dormeuse obstinée. Voici quelque chose de mieux :

La fille de mon cordonnier était une jeune personne jolie, et par malheur trop accorte : pourquoi faut-il qu'une bonne qualité puisse devenir un excès? Un jour que cette pauvre enfant m'apportait une paire de souliers, je vis que l'action de me les essayer la fatiguait beaucoup. Agenouillée à mes pieds, elle était devenue bien rouge, les veines de ses tempes ressortaient avec effort. Je me doutai un peu de sa situation, qu'elle dissimulait par toute la puissance d'un formidable lacet; et quand elle se releva, les plis multipliés de son tablier achevèrent de me révéler une grossesse, insuffisamment cachée pour mon œil exercé. Je ne sais si mon regard dit à la jeune cordonnière qu'elle était devinée; mais, saisissant avec embarras le bas de son tablier de taffetas noir, froncé à l'extraordinaire, elle murmura en baissant les

yeux, et en faisant glisser entre ses doigts l'ourlet de ce vêtement protecteur :

— Hélas! madame, j'étais venue moi-même pour vous confier quelque chose; mais je n'oserai jamais...

— Il le faut pourtant, ma chère, répondis-je en lui touchant légèrement le côté; car vous aurez besoin de mon assistance, et cela bientôt.

— Dans huit jours, pas plus tard, et Dieu sait comment je vas me tirer de ce cruel embarras... Dites-moi, madame, si cela m'arrive dans la journée, pourrais-je quitter mon ouvrage sous prétexte d'aller lire chez la voisine; venir chez vous accoucher bien vite, et retourner à la maison tout de suite reprendre mon ouvrage, comme si de rien n'était?

— A quelques détails près, répliquai-je en souriant, cela peut se passer ainsi...

— Mais si *cela* me prend la nuit, comment venir? Je couche dans un cabinet sans croisée, tout près de la chambre de mes parens, et je

ne puis sortir du maudit cabinet sans traverser cette chambre. »

Je ne sus que répondre à cela; et à défaut de bonnes raisons, je donnai à la cordonnière dese spérances : il faut abuser les affligés qu'on ne peut consoler autrement.

« La Providence veille, m'écriai-je résolument; vous n'accoucherez pas la nuit !

— Vous croyez ?... Il est vrai que c'est durant le jour que...

— En vérité !

— Ah ! mon Dieu oui...

— Raison de plus, » ajoutai-je, en consolidant la déception que je venais de hasarder.

La grisette sortit un peu consolée.

Le destin se plut à démentir ma prédiction téméraire : le travail de la petite cordonnière commença le soir, quand ses parens et elle furent couchés. Elle souffrit toute la nuit, non pas en secret : il est un excès de douleur dont il est au-dessus des forces humaines de supporter l'atteinte sans se plaindre. Elle se plaignit

donc de coliques affreuses, dont sa mère ne soupçonna nullement la cause. Vers cinq heures du matin, cette bonne femme se leva, fit chauffer des serviettes, que la jeune fille appliquait elle-même; puis la maman retourna faire en toute hâte un cataplasme qui, dit-elle, soulagerait infailliblement la malade... Le topique étant apposé, la mère descendit au magasin pour donner de l'ouvrage à ses bordeuses, encourageant notre jeune personne à souffrir le cataplasme, tout chaud qu'il était.

A peine cette privilégiée du destin fut-elle seule qu'elle accoucha. Elle se saisit alors courageusement de son enfant, le mit sur son sein, et l'y pressait de manière à étouffer ses cris. Mais il ne pleura que faiblement, trop faiblement pour être entendu par une personne qui ne concevait pas l'ombre d'un soupçon. Les dispositions courageuses de l'accouchée étaient terminées quand sa mère rentra, lui apportant une tisane qu'elle venait de faire. La malade se hâta de boire.

« Ma mère, ma bonne mère, dit-elle ensuite,

je me sens beaucoup mieux; je voudrais dormir un peu.

— Bien, ma fille, dors, répondit la cordonnière en fermant les rideaux. »

Tout ce qui arrivait à cette fille tenait du prodige : la boisson échauffante qu'on venait de lui faire prendre, des serviettes brûlantes, et surtout un cataplasme humide, pouvaient causer, dans sa situation, les plus graves accidens. Rien de semblable ne se produisit. A neuf heures, l'accouchée, qui heureusement était délivrée, se lève, s'habille, et met dans un panier l'enfant, tenant encore au placenta. Elle jette un manteau sur ses épaules, descend d'un pied léger, traverse furtivement la boutique, tandis que tout le monde déjeune dans un arrière-magasin très sombre, et s'achemine à grands pas vers la rue J.-J. Rousseau, où j'étais alors établie. Pour comble de malheur, je ne me trouvais pas chez moi; mes domestiques dirent à l'accouchée que je déjeunais chez ma mère. Sans se rebuter le moins du monde, elle se remit en chemin pour venir me

trouver... Je vois encore cette fille intrépide entrer dans la salle à manger, et je crois l'entendre me prier, d'une voix calme, de vouloir bien écouter ce qu'elle avait à me dire en particulier. Ma mère passa dans une autre pièce.

« Je suis accouchée, me dit-elle dès que nous fûmes seules, et je vous apporte le cher petit être.

—Votre enfant! m'écriai-je avec l'accent de l'effroi; mais il doit être mort.

—Non, madame, reprit-elle en découvrant son panier; il est bien gentil... Tenez, regardez plutôt.

Je trouvai en effet cet enfant très proprement enveloppé, et vivant par un phénomène peut-être unique, car le cordon ombilical n'était pas coupé deux heures après sa naissance... Je l'ai dit, la petite créature et le placenta tenaient encore ensemble... Je soumets ce cas aux médecins, comme un fait au moins très rare, et qui peut être le sujet des recherches les plus approfondies.

Je n'ai pas besoin de dire que je me hâtai, et

de couper le cordon ombilical et d'en faire la ligature. Je renvoyai ensuite la mère chez elle, lui prescrivis de se coucher en arrivant, de boire de l'eau gommée, et de ne pas quitter le lit avant huit jours, en s'aidant de la colique qui l'avait si bien servie, à l'exclusion toutefois du cataplasme.

La fortune se prononçait décidément pour ma petite cordonnière; ses parens ne surent rien de sa grossesse; elle-même l'oublia bientôt, quoiqu'elle songeât quelquefois en soupirant au joli petit garçon qu'il avait fallu porter aux Orphelins. Une année entière s'était écoulée, lorsqu'un soir d'hiver, la jeune personne, son père et sa mère, travaillant à la lampe dans le magasin, virent entrer un ancien ouvrier de la maison, qui l'avait quittée depuis environ dix-huit mois.... Ma cliente frémit..... cet homme, c'était le père de son enfant.....

Je dois dire que ce cordonnier, habitué à veiller devant un globe de verre rempli d'eau, selon la coutume des ouvriers de sa profession, avait la vue fort affaiblie. Après quelques com-

plimens, il prit un tabouret, et se mit à exposer le sujet de sa visite...

— Monsieur, j'ai été un bambocheur, un débauché, un mauvais sujet...

— Ça c'est vrai, répondit le cordonnier en continuant de couper une paire de bottes sur son comptoir.

— J'ai fait des miennes pendant que j'étais chez vous, et je m'en repens. »

Ici la demoiselle, dont sa mère eût pu entendre battre le cœur, commença à faire des signes à son séducteur; mais la vue affaiblie de celui-ci ne lui permit pas de les voir.

« Oui, continua-t-il, mademoiselle Suzette que voilà a eu à se plaindre de moi; j'ai mal agi avec elle; mais...

— Hein! que veut-il dire? demanda le cordonnier à sa fille, qui continuait vainement sa pantomime...

— Mon père, répondit-elle en balbutiant, Joseph veut dire que plusieurs fois, quand vous étiez pressé, j'allais le chercher chez le mar-

chand de vin, et qu'il me recevait ordinairement assez mal.

— Non, non, mademoiselle Suzette, ce n'est pas cela, et vous savez qu'il y a entre nous une affaire plus grave.

— Ah çà ! mais décidément, cria le père d'une voix retentissante, en lançant à sa fille un regard foudroyant, il y a là-dessous du mystère.

— Vous y êtes, patron... un mystère qui ne me fait pas honneur...

— Je me doute de ce qu'il veut dire, s'écria d'une voix tremblante la pauvre Suzette, forcée de renoncer au langage des signes, que le trop expansif ouvrier ne saisissait pas... Un jour que Joseph avait reçu de l'argent de chez lui, il me dit qu'il allait jouer à la roulette du 113, au Palais-Royal..... Je me permis de lui représenter que ce serait bien mal... Il me répondit que cela ne me regardait pas, et m'envoya...

— Fi donc ! interrompit la mère.

— Bien pis que ça, poursuivit l'ouvrier à

l'entendement obtus, mademoiselle ne conte pas le pis; je ne l'envoyai pas du tout...Au surplus, j'ai hérité de douze bons mille francs ; je viens réparer ma conduite passée... et si vous m'acceptez, monsieur, j'épouse mademoiselle Suzette...

— Beau moyen que vous avez pris là! reprit vivement la jeune personne, qui trouvait enfin l'occasion d'imposer silence ouvertement à Joseph..... A-t-on jamais entendu rien de pareil ? se faire noir comme la cheminée pour demander ma main à mon père... Il vous l'accordera aussi!...

— Pourquoi pas? répondit le cordonnier... parce que ce garçon a été franc... c'est un honnête homme, un bon ouvrier... Il est devenu raisonnable ; il sera ton mari.»

Il le fut. Le bonheur de la petite cordonnière, que l'indiscrétion même de son amant n'avait pu réussir à compromettre, ne s'est pas encore démenti. C'est maintenant une bottière bien établie, et son mari fait de très bonnes affaires.

ASSISTANCE XIV.

—

La Dame scrupuleuse.

—

Dans les premiers temps de mon établissement rue J.-J. Rousseau, une jeune dame, que j'avais coutume de rencontrer dans le monde, était venue me voir plusieurs fois; elle m'avait confié que la grossesse dont elle atteignait le terme n'était point du fait de son mari, et qu'elle vivait séparée de lui.

« Sous ce rapport, ajouta-t-elle, ma conscience est en repos : le contrat de fidélité conjugale est déchiré entre nous, et j'aime avec sécurité le premier clerc de mon notaire, qui me paie du plus tendre retour. Maïs l'enfant de l'amour qui va me devoir la vie ne doit pas entrer dans la famille de mon mari : ce ne serait pas juste ; nous le placerons donc aux Orphelins. »

J'avais bonne envie de répondre à ma cliente : Cela ne sera pas humain ; mais je m'en abstins.

Cette dame, après la confidence qui précède, m'avait, à diverses reprises, fait prier de passer chez elle ; je n'avais pu encore en trouver le temps. Je la vis arriver un dimanche, à six heures du soir, toute haletante ; ses traits étaient contractés, sa voix altérée.

« Ce matin, me dit-elle, quand je vous ai fait demander, je pensais bien que je ne passerais pas la journée sans accoucher. Cependant, comme j'étais restée long-temps sans faire de visite à la tante de mon mari, dame très

âgée chez laquelle je dîne souvent, je me suis décidée à m'y rendre aujourd'hui, afin de faire acte de présence avant ma maladie, dont je veux éloigner le soupçon. Mais que je me suis repentie de cette démarche! j'ai cru que j'allais accoucher à table... et jugez du scandale... Car, je le répète, il ne serait pas juste que cet enfant entrât dans la famille de mon mari : la tendresse que je ne lui accorde plus est un bien dont il se soucie peu; il n'en serait pas de même de la portion de fortune que solliciterait un jour le fils ou la fille de mon cher maître-clerc... Dans le ménage, c'est peu de chose, après la lune de miel, que d'attenter aux affections; mais les intérêts, c'est bien différent.

Je m'empressai de donner des soins à ma courageuse cliente : le travail de la nature était déjà si avancé qu'on eût dit qu'elle sortait tout habillée du bain. Néanmoins, elle voulut retourner chez elle; sur l'heure même je l'y accompagnai, non sans crainte, durant le trajet, qu'elle n'accouchât dans la rue. Heureusement nous eûmes le temps d'arriver.

Depuis trois ou quatre mois, j'allais une fois par semaine voir la dame scrupuleuse, comme étant une de ses amies, afin qu'au moment décisif, le concierge de la maison, habitué à me voir, ne pût se douter que je fusse une sage-femme. Du reste, ma grande jeunesse devait éloigner ce soupçon, et le prévint en effet.

On n'est point encore habitué, dans les classes populaires, à concilier l'idée d'un talent distingué avec l'aspect d'un jeune visage, surtout chez une femme. Cela se conçoit : anciennement, l'art des accouchemens n'était, surtout parmi les femmes, que l'effet d'une longue suite d'opérations, faites avec plus ou moins d'adresse, plus ou moins de bonheur : l'expérience naissait d'une habitude routinière qui, le plus souvent, tenait lieu de professeur. Point de principes, point de théorie, point de leçons particulières, pas de démonstration à l'aide de ces pauvres créatures qui, de nos jours, se font accoucher pour 15 francs dans les cours publics; enfin point d'examens qui scrutent le savoir, point de diplômes qui

constatent l'étude attentive d'une science dont les écarts peuvent être si funestes. L'âge était l'unique garantie qu'on recherchait chez les dames accoucheuses, et lorsqu'elles se présentaient avec une vieille figure, la confiance était établie. Cette condition inspire aujourd'hui moins de sécurité : l'opinion n'admet comme gage du talent que le temps bien employé, et rejette du compte de l'expérience le temps perdu pour les progrès du savoir.

Les intentions de ma cliente furent remplies ; l'enfant qui lui devait la vie suça le lait de la charité publique ; et l'amante du clerc de notaire se félicite peut-être encore de ce que, grâce à sa délicatesse , son époux a été trahi sans bourse délier.

ASSISTANCE XV.

—

Jésuitisme de paternité.

—

Je vous ai montré tout à l'heure l'amour maternel immolé par un scrupule d'intérêt légal ; vous venez de voir une épouse pleine de sécurité dans ses infidélités conjugales, parce qu'elle ne jetait pas un intrus à travers la légitimité du ménage. Il y avait au moins en ceci une certaine probité d'esprit ; quant à la probité du cœur, hélas ! chez nous autres,

pauvres femmes, elle est ce qu'elle peut. Voici maintenant un père doué d'une conscience plus élastique encore que celle de la dame dont je viens de vous entretenir.

Un jeune homme d'une physionomie douce, ayant l'air candide comme un séminariste du bon temps, m'amena certain jour *sa bonne amie*, sur le point d'accoucher, et ce ne fut qu'en rougissant jusqu'aux yeux qu'il s'avoua le père de l'enfant à venir. Du reste, ce couple paraissait s'adorer : l'amant surtout affichait une tendresse démonstrative jusqu'au transport, et généreuse jusqu'à la prodigalité; car il me paya d'avance en se plaignant d'avoir à me donner si peu. Cet expansif jeune homme pleurait amèrement quand sa maîtresse éprouvait une douleur; ses membres tremblaient: on eût dit qu'il ressentait le contre-coup des souffrances de la bien-aimée.

Père non moins tendre qu'amant passionné, ce personnage reconnut l'enfant, ordonna un grand baptême, et fit venir une nourrice, dont les soins attentifs charmèrent ma pensionnaire.

Elle confia sans crainte son enfant à cette femme, si bien choisie par la sollicitude du meilleur des pères. Le moment du départ de la nourrice et du nourrisson étant venu, le bon ami me pria de les accompagner, avec lui, jusqu'à une certaine distance; nous montâmes en voiture. Lorsque nous eûmes roulé quelques instans, le monsieur changea soudain de ton. Sa tendresse était une mince superficie, une enveloppe décevante : elle se déchira violemment à nos yeux.

« Arrêtez, cocher, cria le tartufe d'une voix retentissante; puis, s'adressant à la nourrice, il lui dit brusquement : Ma chère, remettez cet enfant à madame; votre mission finit ici. »

A ces mots, il lui donna quelques pièces de cinq francs, la fit descendre, et la congédia.

« Eh mais! monsieur, m'écriai-je avec l'accent de la plus grande surprise, que faites-vous, et quel est votre dessein?

— Vous allez le savoir. La situation de mes affaires ne me permet pas de conserver cet enfant de l'amour et de la maladresse; mais je

n'ai pas voulu affliger sa mère en lui annonçant le dessein de l'envoyer aux Orphelins. Nous allons l'y porter nous-mêmes; je le répète, il m'est impossible de faire autrement. Je vous enverrai des lettres de la prétendue nourrice; mon amie en viendra prendre connaissance chez vous; et bientôt l'une de ces lettres annoncera la mort de l'enfant.»

Le plan imaginé par le jeune tartufe s'est accompli ainsi qu'il l'avait conçu : il a eu l'affreux courage d'apprendre à sa maîtresse le décès supposé de son enfant, qu'elle a toujours cru, qu'elle croit encore aujourd'hui, mort chez sa nourrice. Et peut-être viendra-t-il un jour, maçon ou couvreur, exposer ses jours en présence de sa mère, animée, à la vue de son danger, d'une sollicitude, d'une terreur inconnue, que n'expliquera pas suffisamment la simple compassion.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Un Docteur sybarite.

L'UN de nos poètes les plus spirituels, l'auteur de la *Métromanie*, fut arrêté certain soir par le guet, et conduit chez un commissaire de police. Ce genre de magistrature excitait rarement, au dix-huitième siècle, la convoitise des notabilités du siége ou du barreau : M. le commissaire se trouvait être ordinairement un homme bien portant, habile à digérer, expert

à percevoir l'amende des délinquans qui balayaient mal le devant de leur boutique, ou qui se battaient le soir entre deux réverbères... Le surplus des fonctions était l'affaire de la robe noire aux larges manches, et d'un clerc aigrefin, qui n'avait pas la manche moins large au figuré que son patron l'avait effectivement. L'auteur de la *Métromanie* donc, obligé de comparoir devant le commissaire du quartier. dut décliner son nom.

—Ah! c'est fort bien, monsieur Piron, auteur distingué : j'ai souvent entendu parler de vous par mon frère...; car vous saurez que mon frère est homme d'esprit.

— Je le crois, monsieur, répondit vivement Piron, le mien est bien une grosse bête.»

Cette anecdote que vous trouverez dans tous les *anna*, et qui peut-être a reçu les honneurs du Mathieu Lansberg, n'est pas sans analogie avec une circonstance que voici. Ma maison de la rue J.-J. Rousseau était négligée par le docteur Giraud..., alors occupé d'amusemens chez les Ser..., et de soins bien étrangers

à l'art de guérir ; je me trouvai dans l'obligation d'appeler un autre médecin pour le remplacer dans les consultations des maladies secrètes. On m'en envoya successivement plusieurs ; j'eus le malheur de me décider en faveur du docteur P... Hélas ! ce fut un triste choix. Avez-vous remarqué quelquefois ces beaux chevaux de carrosse aux formes élégantes, à l'allure fière et noble, secouant la tête avec dignité, frappant du pied avec une sorte d'harmonie ? tout en eux séduit le regard. Mais s'il faut entraîner rapidement la voiture à laquelle ils sont attelés, toute cette belle apparence est souvent démentie : ces superbes coursiers manquent de courage, de vigueur, et le fouet même du cocher ne peut vaincre leur paresse. Tel, à part la dignité humaine et le doctorat, était M. P... Je lui avais remis avec confiance la direction médicale de ma maison, où, chaque jour, il venait de dix à douze malades solliciter des consultations. Eh bien ! quand il en avait donné deux ou trois dans la journée, c'était beaucoup pour lui ; encore

fallait-il se résigner à les attendre patiemment. M. le docteur ne se levait qu'à midi, et ne mettait en émission sa science médicale qu'après l'avoir corroborée par un ample déjeuner... Et quelle science, bon Dieu! A deux heures, occupé ou non, M. P... partait pour la promenade ; s'il le fallait même, il perçait audacieusement, dans sa fuite, la haie épaisse de cliens souffreteux qui attendaient ses conseils: plus impertinent en cela que le ministre Louvois; car au moins cet homme d'état célèbre échappait, par une porte de derrière, à l'importunité des solliciteurs. Mon déserteur, après avoir pris un exercice salutaire à sa digestion du matin, favorable à son appétit du soir, entrait chez un restaurateur, dînait en épicurien, se promenait derechef, le cure-dent à la main, ou s'étendait avec nonchalance sur la banquette d'un spectacle, et l'on ne revoyait pas le docteur sybarite rue J.-J. Rousseau avant onze heures ou minuit. Durant son absence prolongée, le sentiment du devoir était, pour M. P... un être de raison, et l'hu-

manité souffrante devenait ce qu'elle pouvait.

J'eus cependant la patience de conserver un tel médecin assez long-temps; je ne conçois plus aujourd'hui cette longanimité, et je me la reproche encore de temps en temps. M. P... en profita, lui, tant qu'il put, content d'être nourri en partie et logé gratis; car je lui avais donné un appartement au-dessus du mien, où il tenait son cabinet médical. Il souriait bénignement aux jouissances présentes, et jetait à ses pieds les élémens de bien-être à venir dont la fortune voulait chaque jour emplir ses mains.

En quittant mon établissement, le docteur P... s'est avisé de former une maison de santé dans un faubourg de Paris; je ne suis pas informée pertinemment des destinées de cette maison, mais si le docteur n'a pas appris son art et oublié ses habitudes sybaritiques, je plains fort les malades qui s'y font traiter; je ne plains guère moins le spéculateur qui la dirige. Or, voici précisément le point de connexité de mon anecdote avec celle dont Piron

fut le héros. M. P... était le neveu d'un savant de haute capacité, que les personnes de quarante à cinquante ans se souviennent d'avoir entendu professer à l'Ecole de Médecine, avec autant d'originalité que de distinction. Certes, les médecins qui étaient élèves au commencement de ce siècle ne peuvent avoir oublié un petit homme aux yeux scintillans d'inspiration, aux traits animés, à l'accent méridional, qui inculquait sa méthode en frappant du poing le marbre de l'amphythéâtre... La médecine lui dut une réforme qui s'est noyée depuis dans les progrès d'une nouvelle école; mais alors cette réforme fut un bienfait.

Me résumant sur le parallèle que j'ai voulu établir, je dirai que M. P.... le sybarite avait un oncle d'un immense talent, comme le commissaire du dix-huitième siècle avait un frère homme d'esprit; et que M. P.... le savant professeur avait un neveu dont, sans trop de calomnie, il eût pu dire ce que Piron disait de son frère.

En parlant du fameux docteur P...., que l'on appelait le Willis français* (il est bien entendu que c'est de l'oncle qu'il s'agit), je me rappelle un épisode de ma carrière, qui aurait dû trouver place ailleurs. On avait modelé à la Salpétrière la tête d'une dame, morte aliénée, et cette tête présentait, à ce qu'il paraît, un caractère curieux. Or la femme à qui elle avait appartenu était une de mes clientes, rue de l'Odéon; je dois à son sujet réparer une omission. Rue de l'Odéon donc je vis un jour entrer chez moi une dame nu-tête, les mains dans les poches de son tablier, et du reste habillée avec une sorte de négligence qui était loin d'annoncer l'opulence.

« Madame, me dit-elle sans préambule, je viens pour que vous m'accouchiez.

—Je dois vous prévenir, madame, que je prends assez cher, et que je fais peu d'accouchemens hors de ma maison.

* Willis, fameux médecin anglais, célèbre pour le traitement de l'aliénation mentale.

— Oh! mais je ne marchanderai pas; j'ai le moyen de payer vos soins, quelque prix que vous y mettiez... Ma maison fait face à la vôtre, et mon mari est M. W****, ce coutelier anglais, fameux surtout pour les instrumens de chirurgie.

— J'ai l'honneur de connaître M. W****.

— Vous devez savoir alors qu'il fabrique des forceps d'une forme excellente; j'en ai choisi un petit fort gentil, avec lequel je veux que vous m'accouchiez; car il est bon que vous sachiez qu'on ne me délivre jamais autrement.

— Cependant, madame, il arrive souvent que la nature...

— Ah! la nature, la nature, voilà qui est bientôt dit; les médecins aussi vous parlent sans cesse de la nature, et tout en l'invoquant, ils se font les bourreaux des pauvres femmes en couches... J'aime mieux le forceps, voyez-vous; cela ne parle point d'humanité, et cela agit plus humainement. M. Dubois vient tous les jours chez moi; il croit qu'il m'accouchera: mais je ne veux pas de lui, et je compte sur vous.

—Je vous remercie de votre confiance, et puisque vous êtes ma voisine, veuillez me prévenir lorsque les douleurs vous prendront. »

Environ deux mois après cet entretien, madame W**** me fit demander : lorsque j'entrai, je trouvai sur son lit le *joli petit* forceps qu'elle affectionnait; mais je ne m'en servis point, quoique je lui eusse persuadé que j'en allais faire usage. Dans l'intime conviction où elle était que je le lui avais appliqué, elle tira un argument de plus en faveur de son instrument favori, de l'accouchement le plus naturel du monde : voilà bien la prévention.

J'avais d'abord pris les bizarreries que je viens de rapporter pour une anomalie accidentelle, tenant à la grossesse; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que madame W**** était atteinte d'une aliénation mentale; et j'appris, sans surprise, environ six mois après ses couches, que, sans aucun motif de chagrin, sans même la moindre cause de contrariété, cette dame s'était précipitée par une croisée. Sa tête, ainsi que je l'ai dit plus haut, fut mo-

delée et portée à la Salpêtrière, comme présentant des signes curieux de folie : ce fut, je crois, à propos de ce que le docteur P.... m'en avait dit que je me rappelai l'épisode qui précède, et que j'en pris note.

ASSISTANCE XVI.

—

Une Intrigue utile.

—

On voit d'ordinaire beaucoup de monde dans les noces qui se font à Paris; de plus la circonstance, les plaisirs du jour, quelquefois l'influence du lieu peuvent étourdir la raison et faire broncher la sagesse. J'ai connu bon nombre de maris qui ne laissaient jamais leurs femmes assister aux solennités nuptiales, même lorsqu'ils y étaient eux-mêmes invités. Il y a

dans ces sortes de cérémonies tant de laisser-aller, tant de lestes plaisanteries sur le dénouement de la journée, tant de toilettes à réparer dans les chambres environnant la salle du banquet, tant de dames ou de demoiselles que les longueurs du festin obligent à s'absenter momentanément, enfin, tant de jeunes convives entreprenans disposés à mésuser de ces éclipses, commandées par la nécessité... Vrai, les maris qui ne veulent pas que leurs femmes aillent aux noces n'ont pas grand tort. Malheureusement les dames ont rarement le pouvoir d'interdire ces mêmes réjouissances à leurs époux, et vous allez voir que l'inconvénient est à peu près aussi grave d'un côté que de l'autre.

Un négociant qui résidait, il y a quelques années, assez près de la place du Caire, fit connaissance, dans une noce, d'une dame aimable ; profita-t-il du mouvement que je signalais tout à l'heure pour terminer ce jour même le roman commencé au bruit des violons, ou les scrupules de sa belle eurent-ils une longévité

de quelques jours, de quelques semaines? je l'ignore; mais ce point est peu essentiel à fixer; On peut toutefois présumer, non seulement une prompte défaite, mais une défaite habituelle de la dame, puisqu'il demeure prouvé qu'elle octroya à notre négociant un supplément amer de ses bontés. Rien de communicatif comme ce fatal présent : la femme du commerçant, enceinte de huit mois, en fut soudainement pourvue. Le pauvre homme, désespéré de ce ricochet syphilitique, vint se faire soigner chez nous, et prendre les médicamens dont il avait besoin, en nous faisant part des inquiétudes qu'il éprouvait sur les dangers de son innocente épouse. Il n'eût pas voulu, pour tout au monde, qu'elle connût ni la maladie dont il était infesté ni sa propre situation, et l'on pouvait, avec certaines précautions, les lui cacher. Mais le médecin qui l'avait assistée dans une première couche était déjà retenu pour celle qui approchait, et notre pauvre client ne pouvait consentir à mettre ce docteur dans sa confidence. Une autre crainte en-

core le tourmentait : il nous demandait chaque jour avec anxiété si l'enfant pouvait avoir contracté la maladie dans le sein de sa mère. Nous lui répondions, d'après notre propre conviction, que l'invasion étant récente, le virus n'avait pu passer encore dans le sang de la mère, et que conséquemment le fœtus devait en être exempt.

Cependant il était indispensable que la personne qui devait accoucher sa femme fût initiée au secret de sa maladie, afin de prendre, en la délivrant, les précautions nécessaires pour que l'enfant ne fût pas infesté au passage ; car c'est toujours en ce moment que cela arrive quand l'accoucheur a négligé les moyens préservatifs indiqués. Or je viens de dire que le négociant répugnait à prendre pour confident le médecin de sa femme ; il fallait donc s'ingénier pour la déterminer à recevoir une autre personne à son chevet, et cette autre personne, ce devait être moi. Tombé en flagrant délit d'immoralité, ce fut par de beaux discours de pudeur et de morale que ce mari pécheur se prit à arraisonner

sa victime : il lui peignit avec éloquence, avec chaleur l'inconvenance, l'indécence même des accouchemens faits par des hommes.

« C'est un abus à réformer, poursuivit-il, surtout à Paris, où tant de sages-femmes habiles se sont formées depuis quelques années. Apprends, ma chère, qu'on m'en a indiqué une excellente, madame Alexandrine Jullemier; je t'engage fortement à l'aller voir; je suis sûr qu'elle te conviendra, et si tu lui donnes ta confiance, ce sera un bon exemple. »

La dame hésitait un peu; son mari ajouta :

« Je voudrais que tu eusses entendu, comme moi, les médecins de Paris deviser indiscrètement sur les accouchemens; ton parti serait bientôt pris..... Il y a huit jours encore, le docteur R***, sous-lieutenant dans notre légion, égayait une veillée au corps-de-garde des remarques qu'en telle et telle circonstance, il avait faites sur ses clientes brunes ou blondes; il nous donnait en vérité des signalemens on ne peut plus minutieux. Tu conviendras que c'est fort désagréable pour les dames et les

maris. Tous les gardes nationaux d'un poste ne se piquent pas de discrétion; qui sait si l'un des auditeurs du sous-lieutenant n'aura pas dit, le lendemain, à un de ses amis en passant devant le magasin d'une lingère : Tiens, voilà madame une telle, qui porte un signe noir à l'aine gauche?

— Ah ! mon ami, que dis-tu là? s'écria la femme du négociant.

— Ce qui peut être arrivé l'un de ces matins.....

— Me voilà décidée; je cours chez madame Jullemier. »

Elle vint en effet me trouver, et s'en retourna bien déterminée à se faire accoucher par moi, ce dont nous étions convenus d'avance avec son mari, quoique j'eusse en vérité bien peu de temps pour me livrer aux opérations du dehors. Le négociant respira; il acquit ainsi la certitude que sa déplorable mésaventure ne serait pas divulguée.

Lorsque je me rendis chez ma cliente, j'eus soin de me munir d'un topique pour laver le

corps de l'enfant, particulièrement les yeux et la bouche. La mère ne s'aperçut pas de cette utile précaution, et je la traitai elle-même durant sa couche, sans qu'elle eût la moindre idée du genre de maladie dont je la guérissais. Grâce à l'innocente intrigue à laquelle nous nous étions livrés, cette dame a toujours ignoré sans doute le funeste cadeau que son mari lui avait fait. Mais cet honnête commerçant jura, sur son ame, de ne plus faire la cour aux dames qu'il rencontrerait dans les noces de Paris.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES AUTHENTIQUES

D'UNE

SAGE-FEMME.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, 2.

MÉMOIRES
AUTHENTIQUES
D'UNE
SAGE-FEMME,

PAR

MME ALEXANDRINE JULLEMIER,
SAGE-FEMME DE LA FACULTÉ DE PARIS.

Ici les esquisses sont toujours des portraits.

—

J'ai voulu soulever quelques replis mobiles et changeans du cœur humain.

—

I claim the indulgence due to a female who seeks not celebrity, but to warn the unsuspecting of her sex from placing too much confidence in undeserving men.

TOME SECOND.

Paris,

DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, 88.

BONNAIRE, Boulevart Poissonnière, 20. | DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de Valois.

L'AUTEUR, RUE BLEUE, 19.

—

1835.

SCENES DE VOYAGE.

—

L'aimable commissaire. — Rouen, le Havre, Dieppe. — Les bains de mer.

—

Dans le courant de l'année 1829, M. Giraud... si bénévolement associé aux chances de ma fortune, conservait encore le souvenir de son modeste début. Il sentait vivement, il m'exprimait de même une reconnaissance doublement équitable envers une bienfaitrice prodigue d'élémens de richesse et d'amour.

Vous connaissez les amans : tout ce qui les isole de la foule, tout ce qui les fait vivre de l'un à l'autre, si je puis m'exprimer ainsi, plaît à leur imagination. Dans les villes, au sein des sociétés bruyantes, leur tendresse est trop distraite : ces égards, ces bienséances dont il faut s'imposer le devoir sont autant de vols faits au sentiment exclusif qui les anime..... Rien d'égoïste comme l'amour : il veut que tout se rapporte à lui. C'est pour cela qu'il se plaît tant au milieu d'une nature champêtre; là, tout parle son langage ou s'harmonise avec lui : la biche des forêts et le rossignol du bosquet enseignent à aimer; les arbres et les fleurs semblent étendre leur feuillage, courber leur tige pour couvrir, pour caresser ceux qui aiment; le ruisseau qui serpente dans la prairie, sous les saules favoris des amours, semblent eux-mêmes murmurer la tendresse. Ces influences, ces exemples, nous les avions déjà cherchés dans un voyage que nous venions de faire à Nantes, à travers cette belle, cette majestueuse Touraine, dont les sites parlent tour

à tour à l'ame et à l'imagination. L'occasion d'un nouveau voyage se présentait, nous la saisîmes, pleins que nous étions encore des souvenirs délicieux du premier.

Un de nos correspondans, pharmacien à Rouen, que nous avions reçu plusieurs fois à Paris, nous invitait avec instance à faire un voyage en Normandie. Il avait, nous disait-il, fait bâtir une jolie maison sur le boulevard Cauchoise, où nous trouverions un appartement d'ami, qui nous était exclusivement destiné, et qui n'attendait plus que nous. Malgré nos nombreuses occupations, nous nous décidâmes à faire cette excursion.

Nous arrivâmes à Rouen vers neuf heures du matin; M. Beau...., notre correspondant, était déjà absent quand nous descendîmes chez lui : ses domestiques nous dirent qu'il était à sa petite maison de campagne dans un faubourg de Rouen, et qu'ils allaient le faire prévenir de notre arrivée. En attendant, on nous montra notre appartement, où rien ne manquait de ce qui constitue le luxe et même l'opulence. On

servit ensuite un ample déjeuner; puis nous nous reposâmes. M. Beau.... ne rentra que vers deux heures; nous avions été seuls toute la matinée, seuls, dans un lieu où nous n'avions pas encore aimé : notre commune pensée fut, je crois, qu'il ne s'était pas fait attendre. Le Rouennais se répandit en excuses, que nous acceptâmes gaîment lorsqu'il nous eut appris à l'oreille qu'il était amoureux. « C'est une aventure que je veux vous confier, nous dit-il; vous me donnerez des conseils : j'en ai besoin; l'amour nous fourvoie presque toujours dans des intrigues diaboliques, et je ne suis pas sans inquiétude. Ecoutez.

« J'avais, il y a quelques mois, pour locataires deux époux, chez lesquels la tendresse conjugale paraissait descendue depuis long-temps à la plus basse température; elle menaçait même de passer à la tempête. Mes voisins s'étaient retirés, depuis peu, du commerce, en arrangeant, tant bien que mal, de mauvaises affaires. Comme de coutume, le désordre de la maison, selon le mari, venait de la dame; selon celle-ci,

son mari devait seul s'attribuer le malheur commun. De sorte que le coupable et la victime étaient, dans tout ceci, fort difficiles à reconnaître; et je pensais, à part moi, que chacun des plaignans pouvait, en toute assurance, s'imposer une bonne émission de *mea culpa*. La suite va vous le prouver.

« Ma locataire entrait souvent dans ma chambre, me contait ses chagrins domestiques, se plaignait des dissipations de son mari, se récriait sur les mauvais traitemens qu'il lui faisait subir, et paraissait tout à fait décidée à le quitter. Une femme jolie, malheureuse, qui se plaint de son mari, manque rarement de consolateurs : *Quand par hasard un saint nous veut du mal, on peut souvent être aidé par un autre*. Le malheur de ma locataire m'intéressa ; je lui louai une petite maison de campagne, aux portes de la ville, où elle alla s'instaler, déguisée en homme. Le mari, fâché de son départ, passait une partie de son temps à la chercher, et las, chaque soir, d'une investigation infructueuse, il venait aussi me conter ses peines.

Voyez pourtant la singulière situation! confident et complice de madame, un jour il fallait me composer un visage d'amant, et m'arranger le lendemain une physionomie d'ami, à l'usage de monsieur. Vous ne vous faites pas d'idée combien un rôle à tiroir de ce genre est difficle et fatigant.

« Long-temps le pauvre homme, bénévole et confiant, me raconta ses mésaventures conjugales, ignorant que j'en étais en partie l'auteur. Mais amour et prudence, comme on le sait, se rencontrent rarement sous le même toit. Tous les jours je faisais porter à ma petite maison des champs des provisions à la recluse; moi-même je me rendais auprès d'elle à peu près tous les soirs, et dans ces allées et venues, le mystère ne se montrait pas toujours adroit. Bref, tant de courses me rendirent suspect au mari; il me fit observer; sans doute je fus suivi dans mes excursions amoureuses: l'époux trahi eut la certitude de l'être.

« Un matin que, par bonheur, je m'étais levé plus tôt que de coutume, je vis que notre

maison était cernée par des hommes de fort mauvaise mine. Je me doutai d'abord du motif de ce blocus, et je courus en avertir ma maîtresse.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, seraient-ce des voleurs?

— Plût à Dieu! répondis-je avec le ton de l'inquiétude : je suis armé ici, je soutiendrais un siége contre ces bandits; mais je crains d'être moi-même le voleur.

— Comment cela? demanda ma belle avec surprise.

— Selon toutes les probabilités, ceux qui cernent la maison sont les émissaires de ton mari, et sont un peu moins simples que lui.

• A peine avais-je fait cette réflexion qu'ayant vu entrer mon locataire, accompagné d'un commissaire de police, je courus à une autre extrémité de la maison, et me mis à écrire. Un mari qui trouve sa femme à quatre heures du matin chez un jeune homme est peu enclin aux mesures conciliatrices. Celui-ci

requit le magistrat de nous faire arrêter sur l'heure.

— Un instant, monsieur, répondit le commissaire, qui me vit éntrer, une plume à la main, dans la chambre envahie, je suis l'agent de la loi, non celui de votre colère, et mon devoir veut que j'agisse avec les égards dus au droit des gens.

— Quoi! s'écria notre adversaire avec l'accent de la fureur, vous ménagez ces infâmes, lorsque l'adultère est avéré, patent, indubitable.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua l'officier public : je ne trouve point ici le degré de conviction nécessaire pour sévir avec vigueur.

— Ah! pour le coup, voilà qui est trop fort: faut-il donc, pour vous convaincre, que les coupables soient surpris dans une situation?...

— Oui, monsieur, repartit le commissaire; l'organe des lois ne doit voir le crime qu'à ce degré de démonstration.

— Beaux préceptes d'ordre public! s'écria

mon locataire en écumant de rage, et c'était bien la peine de donner un œil pour insigne aux agens de la police.

— Oui, monsieur, dit avec calme l'honnête commissaire; l'allégorie est juste; mais ce n'est pas l'œil de la jalousie qui doit nous éclairer.

«Le magistrat conciliateur, voyant que nous ne faisions aucune résistance, envoya chercher une voiture, et au lieu de nous conduire en prison, comme l'irascible époux s'en flattait, il nous mena chez lui, et se prit à remontrer à son client qu'il avait conçu des soupçons avec une extrême précipitation. « Les apparences les plus claires, disait-il, sont souvent trompeuses, et dans cette circonstance nous n'en avons que de fort obscures. Il y a plus, on pourrait même les invoquer en faveur des accusés; car la preuve que M. Beau.... n'habitait point avec madame votre épouse, c'est que nous l'avons trouvé debout à quatre heures du matin, occupé à écrire dans une pièce éloignée de celle où cette dame était couchée... Vous

avez beau dire, ceci ne constitue nullement le flagrant délit... Tous les tribunaux du monde vous condamneraient, car l'adultère ne peut être constaté que *per tactum et tactu*..... c'est un principe de jurisprudence invariable. Epoux, continua le commissaire en forme de péroraison, rentrez donc au bercail du ménage; oubliez vos griefs réciproques, et vivez désormais en bonne intelligence... Je conçois à merveille qu'après ce qui vient de se passer, vous ne pouvez conserver votre domicile dans la maison de M. Beau.... La méchanceté publique croit aisément le mal, et condamne volontiers sans preuves. Précisément il se trouve un appartement à louer dans ma maison; je vous l'offre : acceptez-le, et si quelque nuage troublait encore la sérénité de votre vie domestique, vous aurez toujours en moi un arbitre, un amiable compositeur, disposé à rétablir la paix entre vous. Croyez-moi, mes enfans, ajouta l'excellent commissaire rouennais, évitez le scandale : il ne fait vivre que la malice, et tue la réputation plus sûrement que le vice lui-même. »

«Ce dernier argument acheva sans doute de convaincre mon locataire, qui, après tout, est un homme de sens. Il tendit la main à sa femme; elle pleura comme toute dame bien apprise doit le faire en pareille occurrence, et ce couple fut réconcilié. Dès le lendemain, mes deux locataires devinrent ceux du commissaire; ils habitent encore sa maison, et je n'entends plus parler d'eux. Cependant, poursuivit notre correspondant, je crains toujours que cette affaire n'ait quelque fâcheux reliquat. Je redoute peu, il est vrai, les réminiscences jalouses du mari, que je saurais bien mettre à la raison; mais la petite femme a une tête du diable... S'il allait survenir en elle un ressouvenir d'amour, j'aurais peine à m'échapper de ses lacs. Conseillez-moi donc un peu : que dois-je faire pour que les choses en restent là, et pour reconquérir décidément ma tranquillité ?

—Le moyen est simple, répondis-je : oubliez cette dame afin qu'elle vous oublie ; je connais mon sexe, il est rare qu'il se prenne

à remuer les cendres d'un amour qu'il croit éteint entièrement... Mais, de grâce, faites quelque politesse généreuse au bon commissaire; il vous a véritablement servi en enfant gâté de la fortune.

— Vous riez, ma belle dame, répondit M. Beau....; mais, en vérité, je ne me crois pas entièrement sorti de ce mauvais pas.

— Terreur panique, dis-je encore plus gaîment... Mon cher hôte, ajoutai-je aussitôt, j'ai un service à vous demander : il faut que vous nous fassiez connaître l'honorable magistrat dont vous avez eu tant à vous louer.

— Mon assistance vous est inutile en ceci, me dit notre correspondant, quoique d'ailleurs je sois prêt à recevoir vos ordres en tout ce qu'il vous plaira de me commander. Mais Rouen est une cité curieuse, et M. le commissaire, cicérone obligeant, vous fera très volontiers les honneurs de sa ville. Adressez-vous en toute sûreté à lui. »

C'est ce que nous fîmes, et nous trouvâmes en effet l'aimable commissaire on ne peut mieux

disposé à seconder notre curiosité. Il vint nous rendre la visite que nous lui avions faite, et nous proposa de voir les monumens historiques, qui sont nombreux à Rouen. Or, au moment de partir, il nous arriva une aventure digne de la scène des Variétés, et qui doit trouver place ici. Le quartinier courtois avait envoyé chercher une voiture de place pour faire notre tournée ; ce fiacre fut bientôt à la porte. J'étais descendue la première, et comme en m'ouvrant sa portière, le cocher vit que j'étais mise avec quelque élégance, il conçut l'espoir d'une spéculation.

—Combien de personnes madame a-t-elle à conduire? me demanda-t-il avec cette politesse de cocher de fiacre, qui rarement est persistante.

— Nous sommes en tout quatre, répondis-je en montant.

— Pour lors, il faut prendre deux voitures: quand on est riche comme vous paraissez l'être, on doit faire gagner le pauvre monde.

— Que dis-tu là? demanda le commissaire,

qui avait entendu les dernières paroles du cocher.

— Je dis, notre bourgeois, que puisqu'il y a quatre personnes riches à conduire, c'est pas trop de deux voitures...l'opulence, ça veut avoir les coudées franches.

—Allons, marche, et tais-toi, répliqua l'officier public.

— Marcher, pas pour le quart d'heure, notre bourgeois, ça s'peut pas... J'aime mieux vous conduire chez M. le commissaire... Et le pauvre homme nomma la personne même qui lui parlait...

— Ecoute, mon garçon, je ne te conseille pas de faire cette démarche; tu pourrais t'en repentir.

— Bah! il est bon là le bourgeois... Eh ben! tout de même, je ne marche pas... dame! c'est que ça y est... On a été, voyez-vous, troupier du temps de l'autre... » Et le cocher porta le dos de la main à son chapeau ciré...

— Tu le veux, repartit le magistrat avec un

calme imperturbable, conduis-nous donc chez le commissaire. »

Le cocher monta sur son siége, et nous voilà partis. Vous devez penser que, durant le trajet, nous nous amusâmes beaucoup de l'étrange méprise de ce phaéton mal inspiré, qui, le plus bénévolement du monde, allait, comme on dit, de lui-même, se brûler à la chandelle. Lorsque nous fûmes arrivés chez le commissaire, celui-ci descendit de voiture et monta à son cabinet. Nous le suivîmes; notre cocher, le chapeau à la main, vint après nous. L'obligeant cicérone était entré un moment dans une pièce voisine de son bureau; que devint son justiciable en voyant reparaître, ceint de la redoutable écharpe, le personnage qu'il venait d'amener devant le commissaire, c'est-à-dire devant lui-même !

— Par exemple! murmura le pauvre diable stupéfié, en voilà z'une sévère... allons, enfoncé comme un conscrit...

— Tu vas déposer ton livret, lui dit l'officier public...

— C'est juste, mon commissaire, y a pas à se revêcher contre l'autorité ; v'là le chiffon de livret.

— Maintenant, tu vas retourner chez ton maître, et lui dire, de ma part, de nous envoyer un autre cocher.

— Tout de suite, mon commissaire... Quoique ça c'est dur, pour un ancien, d'être mis à pied comme une canaille... Mais respect aux chefs... Et dans tout ça pas un coquin de pousse-caillou ou de cavalier clampin à qui l'on puisse offrir un coup de sabre... »

Le nouveau cocher qui vint nous prendre dit au commissaire que son camarade venait d'être chassé par leur maître commun ; mais nous intercédâmes pour lui, quelques jours après cette aventure, et son patron le reprit à notre sollicitation.

Cependant le commissaire nous promena dans la ville de Rouen : il nous fit admirer, avec un orgueil patriotique, les édifices auxquels se rattachent des souvenirs historiques. Nous visitâmes d'abord la cathédrale, fondée,

dit-on, sur le tombeau de saint Mellon, vers le commencement du sixième siècle, par un évêque nommé Victricius, qui avait été soldat dans les armées romaines. Depuis cette fondation primitive, l'église métropolitaine de Rouen fut rebâtie plusieurs fois : l'ensemble du monument actuel est des quinzième et seizième siècles. Indépendamment de la tour de Saint-Romain et de la *Tour de Beurre* *, qui décorent le portail, on admire l'architecture svelte et élégante d'une flèche, en forme de pyramide, qui s'élève au milieu de l'église. Cette flèche, deux fois brûlée, fut reconstruite de nos jours par M. Alavoine, architecte de Paris, qui sut imiter avec beaucoup de bonheur le style du moyen âge dans cette reconstruction importante.

Nous visitâmes ensuite la fameuse abbaye de Saint-Ouen et sa magnifique basilique, qui, sans contredit, est une des plus belles de France. On raconte que le maçon Alexandre

* Ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie au moyen d'un impôt mis sur le beurre dans les marchés de Rouen.

Berneval, voyant qu'une rosace de cette église, faite par son apprenti, surpassait les siennes en perfection, se crut déshonoré, et se donna la mort, après avoir tué son heureux rival. Les archevêques de Rouen partaient ordinairement de l'abbaye de Saint-Ouen pour aller prendre possession du siége archiépiscopal, et lorsqu'ils mouraient, ils étaient rapportés dans l'église d'où ils étaient partis au moment de leur intronisation. Dans ces deux occasions, il était prononcé des formules singulières. Quand le nouveau prélat, conduit par les religieux de Saint-Ouen, était arrivé devant l'église cathédrale, le prieur du couvent le prenait par la main et le présentait au chapitre en disant : «Nous vous le donnons vi-« vant; vous nous le rendrez mort.» Et lorsque les chanoines de Saint-Mellon reconduisaient ce prélat décédé à l'abbaye, le doyen du chapitre, montrant le cercueil, disait d'une voix grave au prieur : « Vous nous l'avez « donné vivant, nous vous le rendons mort. »

Après avoir vu ces deux édifices religieux,

nous courûmes visiter le monument consacré à la mémoire de Jeanne d'Arc, et érigé sur la place où cette fille intrépide fut brûlée, en 1431. C'est une fontaine d'un style assez vulgaire, surmontée de la figure en pied de l'immortelle guerrière; cette statue est d'une médiocre exécution: le tout paraît peu digne de l'héroïne qui remit le voluptueux Charles VII sur le trône de ses pères.

Nous saluâmes, en passant, rue de la Pie, la maison où naquit Pierre Corneille; vieille construction, veuve du génie de ce grand homme, devant laquelle les voyageurs viennent en pèlerinage avec une ferveur religieuse. Cinq ans plus tard, nous aurions demandé à saluer aussi le berceau de Boïeldieu, cet autre Orphée que Rouen compte parmi ses illustrations. Mais, en 1829, l'auteur de la *Dame blanche* vivait, et c'est la mort qui fait les dieux.

Le *Vieux-Palais*, bâti par un monarque anglais (Henri V) lorsque la France était tombée au pouvoir de nos voisins d'outre-mer, n'offre plus que quelques tours en ruines. Il en est de

même du *Vieux-Château*, qui avait été construit précédemment par Philippe-Auguste, ce roi-chevalier, dont François Ier ne fut que le parodiste. Parmi les vestiges de ce vieil édifice, notre conducteur nous montra la tour dite de la *Pucelle*, où fut détenue Jeanne d'Arc pendant son infâme procès. Il faut voir avec une robuste bonne foi un fragment de chaîne qui, selon la tradition populaire, servit à attacher sur son lit cette noble victime de la lâche vengeance des Anglais, et du plus lâche abandon de Charles VII.

Le *Palais de Justice* de Rouen est un de ces édifices que l'on croirait tissus sur un métier à dentelle: il est impossible d'imaginer rien de plus délicat, de plus minutieusement soigné que les détails de sculpture gothique qui surabondent dans toutes les parties de ce monument. La tour appelée le *Cabinet doré* et les lucarnes du comble offrent surtout le travail du ciseau porté à une délicatesse inimaginable; du reste, ce palais, élevé sous le règne de Louis XII, est noble dans son ensemble, hardi dans son

exécution : la salle des Pas perdus a 170 pieds de long sur 50 de large. Les amateurs admirent encore la charpente, morceau unique dans son genre, qui représente parfaitement un navire renversé.

On peut citer aussi, parmi les curiosités monumentales de Rouen, la tour du Beffroi, l'Hôtel-de-Ville, la Bourse, l'hôtel des Consuls, celui des Monnaies, et le théâtre des Arts; mais les étrangers recherchent particulièrement le pont de bateaux, imaginé sous le règne de Louis XIII. « C'est, dit un historien de la ville, une espèce « de machine qui se hausse et se baisse, à proportion que le flux et le reflux de la mer repousse les « eaux de la Seine, ou leur rend la liberté de « leur cours. Il est soutenu sur 20 bateaux de « front, dans la longueur de 271 pas; les « deux côtés, à droite et à gauche, qui tien- « nent lieu de parapets, sont élevés en forme « de banquette et servent pour les gens de « pied. Le milieu, que l'on a pavé, est destiné « pour les chevaux et les voitures. On le dé- « monte avec facilité lorsque les glaces sont à

« craindre; et la nuit, on en lève une partie « pour donner passage aux grands bateaux « qui remontent la Seine. »

Depuis quelques années, la ville de Rouen possède un second pont, moins célèbre que l'appareil flottant dont je viens de parler, mais plus commode, et qui décore mieux cette importante cité. Ce dernier pont, construit en pierre, offre deux parties, composées chacune de trois arches, qui viennent s'appuyer sur l'île dite de la Croix. On a bâti récemment sur cette île de fort jolis bains : ils sont fréquentés par la belle société.

Tout est dit sur l'importance manufacturière et commerciale de Rouen ; mais on ne peut se lasser d'admirer et de décrire le point de vue enchanteur que l'œil embrasse des hauteurs voisines de la ville. Ce tableau délicieux me semblerait trop difficile à tracer : je le copie dans un ouvrage moderne : « Autour du vallon « demi circulaire où la ville repose, règne une « chaîne de montagnes, qui la couvre au nord « et à l'ouest, et dont la forêt de Roumare

« boise la base. Si l'on se place au sommet de « ces hauteurs, on aperçoit, au pied la cité, « ses environs fertiles et les maisons de cam- « pagne qui la ceignent d'une écharpe élé- « gante. Plus loin, se développe la rade, où se « pressent toujours une multitude de navires, « que l'on croit voir s'élever avec le tribut que « l'Océan pousse bien au-dessus de ce lieu. Par- « delà le fleuve s'étend une vaste plaine, que « borne un horizon lointain de collines boisées. »

Notre hôte nous avait accompagnés dans toutes les courses curieuses que nous avions faites à Rouen, sans être parvenu à se distraire de ses préoccupations fatigantes. Il ne pouvait justifier d'un motif raisonnable d'inquiétude, et pourtant il s'inquiétait... Nous l'engageâmes à nous tenir compagnie dans une excursion que nous allions faire au Havre et à Dieppe; il y consentit, et nous partîmes.

Le Havre se recommande particulièrement par la beauté de son port, le seul des côtes de la Normandie où les forts vaisseaux puissent s'abriter contre le gros temps. Les chantiers du

Havre sont renommés pour la bonne construction des bâtimens : on y fait des vaisseaux de guerre et des navires de commerce. La ville que borne ce magnifique port n'est pas riche en édifices : ceux du moyen âge que l'on peut citer se réduisent à l'Hôtel-de-Ville, à la Tour de François Ier, et à l'église de Notre-Dame. Ces trois monumens appartiennent au seizième siècle, sans être empreints de l'élégance propre à l'architecture dite de la renaissance. Les amateurs visitent, avec quelque intérêt, la place d'Armes, ornée de deux fontaines; l'Arsenal de la marine, bâti par Colbert; l'Entrepôt général, construction inachevée; la Bourse, la Douane, la Bibliothèque publique et la Salle de spectacle, édifice élevé en 1817 : l'œil de l'artiste ne trouve rien qui le flatte dans tout cela. Mais le poète sent son cœur tressaillir et son imagination s'exalter en voyant la maison où naquit Bernardin de Saint-Pierre : « Cette « construction est bien simple, dit, avec raison, « l'écrivain que j'ai déjà cité; mais elle s'embellit « du charme que le souvenir épand sur tout

« ce qui rappelle le peintre, aimé de la nature
« et des grâces, auquel nous devons *Paul et*
« *Virginie*; le philosophe ingénieux qui com-
« posa la *Chaumière Indienne*. L'ami de la
« belle poésie, continue mon auteur, le ci-
« toyen indépendant capable d'apprécier un
« caractère que n'ont pu ébranler ni les dis-
« grâces politiques, ni les menaces du pouvoir,
« salueront la maison où naquit, à Ingouville,
« faubourg du Havre, l'auteur des *Messénien-*
« *nes*, du *Paria*, des *Vêpres siciliennes*, de
« *l'Ecole des Vieillards*, de *Marino Faliero*, et
« de cette *Parisienne* qu'inspira l'aurore d'une
« nouvelle ère de liberté, brillante comme
« l'éclair, passagère comme lui. »

Du balcon de l'Hôtel-de-Ville on jouit d'une perspective prestigieuse : sur la gauche se dessinent au loin les pointes de Quillebœuf et de Tancarville ; presque en face, Honfleur et ses environs bocagers ; à droite l'immensité... le ciel et l'eau se confondant; çà et là le faible esquif luttant, à l'horizon, contre les flots et les vents conjurés.

Lorsque nous arrivâmes à Dieppe, la saison des bains de mer était commencée ; une foule élégante affluait de toutes parts dans la ville : c'étaient une activité, un mouvement, un éclat comparables au tourbillon des plus beaux quartiers de la capitale. Madame la duchesse de Berry, dont le patronage avait exhumé, depuis quelques années, l'usage assez obscurément médical des bains de mer, était alors dans les murs de Dieppe, avec cette cohorte d'élégantes et surtout de dandys, d'un choix particulier, qui formaient sa cour habituelle. Les dames, les gentilshommes d'honneur, les officiers de la princesse; les auteurs, les peintres, les comédiens, qui se groupaient au second rang de sa suite; le peuple de valets attaché à ces personnages plus ou moins illustres; les nombreux marchands de toute nature venus à Dieppe pour alimenter l'élégance et le luxe des baigneurs : en un mot, toute cette population flottante que le plaisir et l'intérêt rassemblaient sur les côtes de Normandie, envahissait la ville dans toutes ses parties, à

tous les étages de ses maisons. Le premier était loué aux grands; le second, aux dames et aux officiers de la suite; le troisième, aux artistes, aux acteurs. Les Dieppois, satisfaits d'échanger l'aisance de leur vie habituelle contre l'or des Parisiens, se confinaient dans leurs greniers; tandis qu'au rez-de-chaussée les boutiques et les magasins étaient abandonnés au commerce voyageur. A notre arrivée, Dieppe réalisait la féerie des *Mille et une nuits* : boutiques replendissantes, spectacles, bals, soirées étincelantes de lumières, enivrantes d'harmonie, équipages roulant tumultueusement par la ville, et emportant de délicieuses toilettes: telle était cette ville le soir.

Durant la journée, d'autres séductions, d'autres plaisirs, naissaient sur une vaste plage où l'on cherchait, où l'on croyait trouver la santé. Là, des dames d'honneur, des dames d'atours, des lectrices, rieuses, agaçantes, jolies pour la plupart, peu sévères en général, présentaient bravement leurs blanches épaules, quelquefois leur tête parfumée, à *la lame* fougueuse

qui semblait les attaquer, et qu'elles bravaient en riant aux éclats. La duchesse, elle-même, non moins gaie, non moins communicative que sa suite féminine, lui donnait l'exemple d'un abandon que j'ai vu, de temps en temps, aller fort loin au-delà des limites de l'étiquette. Je dis j'ai vu, car son altesse se baignait d'ordinaire à huit heures du matin; j'avais choisi moi-même cette heure, et je me trouvais souvent à côté de la princesse. Je ne me charge pas d'expliquer en vertu de quel protocole le canon du château de Dieppe tirait tant que durait le bain de *Madame*; mais ce bruit martial excitait parmi les baigneuses une certaine ardeur, qui les rendait intrépides à dédaigner les atteintes de l'onde salée, et qui tournait presque toujours au profit de la gaîté.

Après les bains à *la lame*, la joyeuse nuée de baigneurs se réfugiait dans un édifice en bois, plus élégant que solide, plus vaste qu'imposant, où chacun disposait d'une chambre ou d'un cabinet, selon le prix qu'il payait, et

procédait, au milieu de toutes les aisances du luxe, à une toilette ordinairement abrégée par l'appétit, que venait d'exciter l'air salin de l'océan.

On avait construit dans l'intérieur de la ville, mais assez près du rivage, un grand bâtiment où les baigneurs timides, qui n'osaient affronter la vague, jouissaient des bienfaits de l'eau de mer, tiède et contenue dans une baignoire. Il y avait dans le même local une salle de bal, disposée avec autant d'élégance que de goût, et « destinée, a dit un écrivain in« génieux, à faire constater le soir, au son des « violons, les cures de la matinée.» Là aussi je me suis trouvée à côté de l'altesse napolitaine, dansant au même quadrille qu'elle. En ce lieu, l'élégance de la mise, celle des manières, l'agrément du visage, de la tournure et de la conversation, faisaient la noblesse, et l'on voulait bien, sous ces divers rapports, me reconnaître quelques titres.

Lorsque la saison des bains est finie à Dieppe, l'activité s'endort, le mouvement cesse, les rues

lumineuses s'éteignent, la ville reprend son aspect, naturellement grave et solennel. Alors votre attention se reporte vers cette forteresse indestructible qui s'élève, grisâtre, menaçante, hérissée de canons, au sommet d'une falaise aux flancs déchirés. « Vous voyez de hautes « murailles de briques, de grosses tours de « pierre aux toits aigus, groupées en étages, « et comme suspendues à des gazons escarpés. « De l'autre côté de la route est une longue « avenue d'arbres au feuillage sévère, dont les « troncs semblent rangés en bataille sur la « crête d'un vieux rempart. » Dans son enceinte, Dieppe, cité si commerçante, si opulente au seizième siècle, conserve une certaine physionomie de cette période prospère; mais une physionomie attristée, qui laisse voir le regret là où brilla jadis la splendeur. Tous les voyageurs ont parlé de cette population à part qui, sous le nom de *Polletais*, vit aux portes de Dieppe, sans tenir rien ni des mœurs, ni des usages, ni même de l'organisation physique des autres habitans. M. Vitet,

historien de la ville de Dieppe, pense que les Polletais sont une colonie venue des bords de l'Adriatique, au treizième siècle. Long-temps, selon cet écrivain, ce peuple matelot offrit, par le costume, des rapports frappans avec les gondoliers vénitiens du seizième siècle ; l'accent même de ces marins conserve quelque chose de cette prononciation mignarde propre aux Italiens.

Dieppe, qui fut brûlé durant les guerres du quinzième siècle par une flotte anglaise, est maintenant assez pauvre d'édifices : après le château ou la citadelle, dont je viens de parler, on ne peut guère citer que l'église de Saint-Remy, belle de ses voûtes, des ses arabesques délicates, de ses verrières aux vives couleurs, et surtout imposante par ses masses de pierre, sur lesquelles cinq à six siècles n'ont pu laisser qu'une empreinte légère. On remarque aussi des beautés d'architecture sarrasine dans l'église de Saint-Jacques; mais la main du temps s'est appesantie sur cet édifice: beaucoup des sculptures qu'on y avait prodiguées sont

mutilées; leur état de dégradation provoque le regret, car, en général, elles paraissent être plus parfaites encore que celles de Saint-Remy.

Le mouvement du port de Dieppe, l'aspect de la rade située au-delà, et l'immense horizon qui termine ce point de vue, forment un spectacle ravissant; un panorama mobile, dont on ne retrouve nulle part la piquante originalité. Une esquisse, une simple esquisse de cette nature âpre, sur laquelle est jetée et fourmille une population de pêcheurs; leurs barques, leurs filets, leur costume, tout ce qui les caractérise ne peut se reproduire que sous le pinceau d'un Gudin ou la plume d'un Vitet. Je copie un tableau tracé par ce dernier : « Dans ce port de Dieppe, point de mâts de hune entés les uns sur les autres, jusqu'à la hauteur de cent ou deux cents pieds; point de voiles superposées dans les airs : les mâts n'ont qu'un étage ; ils ne portent qu'un seul rang de voiles, rarement deux. Ces voiles sont robustes, épaisses, et toutes noires de goudron.

Rien de moins élégant, de moins léger, de moins finement dessiné que ces embarcations: elles ont plutôt la forme d'un sabot que d'un navire; leur voilure est lourde et disgracieuse; vous diriez les *barges* du moyen âge, telles qu'elles figurent dans les vieux écussons de la ville. Eh bien, soit! mais sortez du port, allez sur la jetée, et regardez ces lourdes barques courir et louvoyer dans la rade: vous les prendrez pour des hirondelles de mer, tantôt glissant d'une aile agile, tantôt se balançant avec grâce sur les flots.

« J'aime ces barques rustiques. Je leur sais gré de leur agilité et de leur adresse, précisément parce qu'elles ne sont ni compliquées ni savamment construites. Il me semble que ce sont les pêcheurs eux-mêmes qui nagent et volent sur les ondes. Plus les agrès sont simples, plus la part de l'homme l'emporte sur celle de la mécanique, plus il y a de poésie, de cette poésie simple, primitive, sans art et sans calcul. La vue d'une rade sillonnée par de grands vaisseaux, c'est une magnifique épopée;

contempler la rade de Dieppe et les barques qui la couvrent, c'est lire de vieux fabliaux, c'est écouter d'anciennes ballades, d'anciens chants populaires.

« L'aspect du port, soit au départ, soit au retour des pêcheurs, offre aussi les scènes les plus pittoresques, les tableaux les plus variés. Ici, ce sont des femmes, des enfans, de vieux marins infirmes qui halent les bateaux, marchant en cadence, le corps penché et comme attelés à ces longues amarres; plus loin, on débarque le poisson, on l'entasse en monceaux, on le transporte dans de petites hottes : c'est un mouvement, une bigarrure, un cliquetis de paroles qu'il est impossible d'imaginer.

« Et sur cette jetée de Dieppe, si vous avez séjourné dans la ville, si vous êtes venu chaque jour au moment de la marée, passer quelques heures sur ces pierres et sur ces vieilles poutres rongées par les flots, vous connaîtrez toutes les nuances diverses de la mer et de l'atmosphère, depuis la vapeur légère et transparente du matin jusqu'à l'éclat pourpré du soleil cou-

chant. Les accidens de la lumière, le jeu fantastique des nuages, leur forme bizarre, le caprice des vents, tantôt frémissans et impétueux, tantôt légers et caressans, tout vous attache, tout vous captive ; vous suivez de l'œil de la pensée ces vagues, toujours les mêmes et toujours diverses, condamnées à suivre un mouvement uniforme, et semblant n'obéir à cette loi qu'avec liberté, chacune à sa manière... admirable monotonie sur laquelle plane une infinie variété, symbole de la beauté telle que la veut notre esprit, telle que la cherchent nos yeux.

« Et quand sur ce magnifique théâtre les acteurs viennent tout à coup jeter le charme de la vie et de l'individualité, quand vous êtes tiré de votre rêverie par ces innombrables barques qui courent et se jouent sur cette plaine immense, alors dites-moi si cette jetée n'est pas un lieu de magie et de séduction. Tout à l'heure, en arrivant, vous comptiez à l'horizon vingt, trente, cinquante points noirs; maintenant ce sont autant de navires qui se

pressent à l'entrée du chenal, et s'y introduisent, tour à tour, chacun avec une allure, une pose, une physionomie différente. Puis, quand tout le cortége est rentré, un autre spectacle commence : ceux qui sont dans le port profitent, pour en sortir, de la marée qui va baisser. Vous les voyez s'avancer lentement, traînés par des cordes, comme de pauvres chariots embourbés : leurs voiles sont détendues et flottantes ; vous diriez une procession de malades, les bras tombans, les joues décharnées, se traînant à pas lents pour aller prendre le bon air. Mais à peine ont-ils doublé la pointe du chenal, ce bon air, ce vent de mer les saisit, les ranime : leurs voiles se tendent et se gonflent; ils semblent retrouver spontanément leur énergie, et tout à coup, bondissant de vigueur et de santé, ils s'élancent et atteignent l'horizon. En moins d'une heure ce sont eux qui deviennent de petits points noirs, jusqu'à ce qu'enfin votre œil renonce à les suivre et les perdre dans l'immensité. »

Nous avions vu se dérouler et s'animer à nos

yeux l'original de ce délicieux tableau, et toutes les impressions qu'il exprime avaient été produites en nous.

En quittant Dieppe, nous visitâmes l'immense circonvallation nommée la *cité des Limes*, vestige gigantesque des travaux d'une civilisation dont l'histoire n'a point encore fixé l'époque; espèce de problème archéologique que les savans n'ont pu résoudre jusqu'ici, et qu'on ne saurait expliquer qu'en admettant une race d'hommes d'une puissance, sinon d'une grandeur colossale.

Nous voulûmes aussi visiter le champ de bataille d'Arques, et les ruines du vieux château dont l'artillerie servit si à propos le Béarnais, dans cette journée où trois mille guerriers avaient en tête près de trente mille ligueurs. On nous montra le fossé dans lequel le roi déjeuna gaîment avant la bataille, plein de confiance dans la valeur de ses braves et dans la bonté de sa cause. Nous fîmes encore diverses excursions vers des points curieux : nous visitâmes Lillebonne (*Julia Bonna*),

ancienne ville fondée par Auguste, en l'honneur de sa fille Julie, l'amante d'Ovide; le château d'Harcourt, dont les ruines formidables rappellent bien ces siècles de fer où la féodalité pesait sur les peuples; enfin l'abbaye de Jumièges, si fameuse dans l'histoire du moyen âge, et, tout près de ses murs tapissés de lierre, le petit manoir, ombragé de chênes séculaires, dans lequel mourut Agnès Sorel. Après avoir parcouru ces lieux célèbres, nous revînmes à Rouen.

Les pressentimens de M. Beau.... n'étaient que trop fondés : à peine était-il de retour chez lui qu'il fut assailli par son ex-locataire, cette beauté dont il était devenu amoureux par compassion, et qu'il avait abandonnée par arbitrage du commissaire de police. Mais notre correspondant était un jeune homme de vingt-huit ans, beau, bien fait, et fort aimable : la dame ne pouvait se décider à l'oublier; du reste, la fortune assez considérable de M. Beau.... pouvait n'être pas étrangère à la persistance de sa trop fidèle conquête..

Le bon commissaire, qui était intervenu, comme une providence bénigne, dans la première affaire, ne pouvait rien dans celle-ci : il y avait peu de probabilité qu'il secondât sa protégée jusqu'au point d'obliger notre hôte à la reprendre, par mesure d'ordre public ; et, d'un autre côté, l'amant assailli ne pouvait, en bonne conscience, invoquer les magistrats de sûreté et la force armée pour se défaire d'une femme. M. Beau...., moitié par bonté, moitié par faiblesse, se décida à expédier la belle sur Paris; et comme nous allions y revenir nous-mêmes, il nous pria de lui avancer tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin.

M. Giraud... fit observer à cet honnête Rouennais qu'il prenait un parti fort dangereux, le départ de la dame pouvant établir le fait matériel du rapt, et lui jeter une action judiciaire sur les bras. M. Beau.... ne s'arrêta point à cette observation : il se croyait engagé envers son ex-locataire, et s'en tint à sa première idée.

Le résultat que nous avions prévu était in-

faillible : notre correspondant eut à soutenir, six mois plus tard, un procès contre le mari dépossédé; les tribunaux de Rouen retentirent pendant long-temps de cette affaire scandaleuse, et M. Beau.... dut, en définitive, payer à son adversaire dix mille francs de dommages et intérêts. En vérité c'était une somme exorbitante, même en la considérant comme le prix de l'honneur du mari et de la vertu de sa femme....; car ces deux articles étaient fortement au rabais sur la place de Rouen.

SUITE DES SCÈNES DE VOYAGE.

De Paris à Bade.

Il est dans le cœur de l'homme certaines passions, presque également impérieuses, qui obtiennent des alternatives de victoire et subissent des alternatives de défaite ; mais comme rien n'est précisément égal en force, en puissance, en ténacité, pas plus au moral qu'au physique, l'un de ces penchans finit par dominer à tel point les autres qu'il parvient à les

annihiler. Or le penchant le plus impérieux du docteur Giraud... c'était l'ambition vénale... Long-temps elle avait été comprimée par l'amour; mais elle reprit enfin le dessus, et, dès lors, je n'eus plus qu'à gémir d'avoir connu l'homme qui, durant plusieurs années, m'avait rendu l'existence si douce.

Avant ce fatal changement, nous avions voyagé avec Giraud... pour nous aimer à l'aise; dans ma triste et nouvelle situation, je voulus voyager seule pour étourdir mon chagrin. J'avais formé depuis long-temps le projet de voir les bords du Rhin, de parcourir l'Alsace, d'admirer, au moins de loin, cette Suisse si pittoresque, si riche de souvenirs; le moment me sembla venu de mettre ce projet à exécution.

Je voulais me rendre directement à Strasbourg; mais rien de capricieux comme les désirs d'un voyageur, surtout d'un voyageur affligé. Je me rappelai, en arrivant à Joinville, qu'à diverses reprises, un de mes amis, médecin dans cette ville, m'avait invitée à venir pas-

ser quelque temps dans sa famille,et faire connaissance avec sa femme. Cette dame elle-même avait joint plusieurs fois ses sollicitations à celles de son mari : « Je vous attends, m'écri-
« vait-elle,pour m'apprendre à me faire aimer
« de mon époux, qui me parle sans cesse de
« vous avec vénération. »

Je quittai donc la diligence à Joinville, et débarquai chez le docteur. Je devais rester en ce lieu deux ou trois jours ; j'y passai trois semaines, au sein d'une amitié cordiale et expansive. Mais mon séjour à Joinville eut son utilité : j'y remplis une mission conciliatrice, souvent laborieuse. Confidente de la dame, je recevais ses plaintes contre son mari, et tâchais d'en atténuer les motifs ; confidente du médecin, j'écoutais les doléances qu'il me faisait entendre à son tour, et par des interprétations bienveillantes, je m'efforçais d'en diminuer l'acrimonie. Eloignant ainsi de mon mieux les nuages qui se formaient des deux côtés de ce ménage orageux, je parvenais à conjurer l'éclat d'une mésintelligence ouverte. J'améliorai



ainsi, autant qu'il était en mon pouvoir, la situation domestique de ce couple mal assorti. Mais c'est vainement qu'on essaie de rapprocher des caractères antipathiques; on perd son temps à mettre en rapport des goûts, des habitudes, des passions incompatibles, comme à vouloir combiner des principes chimiques qui se repoussent. Je quittai Joinville, persuadée que l'orage dont j'avais comprimé les élémens ne tarderait guère à éclater.

J'avais entendu parler de Nancy comme d'une ville charmante : j'y avais des correspondans; je me décidai à m'arrêter dans cette ancienne capitale du duché de Lorraine. Je la trouvai remplie encore du souvenir de l'excellent Stanislas, monarque précipité du trône de Pologne et beau-père de Louis XV. Tout en effet rappelle, à Nancy, le passage trop rapide de cet autre Janus. Rien de plus noble, de plus élégant que les édifices improvisés par ce prince avec des ressources très faibles. Assurément les embellissemens de Nancy, de Lunéville et de Commercy coûtèrent moins

au trésor royal de France que l'entretien du Parc-aux-Cerfs ; comparez pourtant les résultats : le harem de Louis XV produisit des orphelins, des femmes galantes, et les malédictions d'une multitude de familles déshonorées ; les bienfaits de Stanislas, en Lorraine, produisirent la prospérité d'une vaste province, la fécondation de plusieurs industries nouvelles, et les bénédictions de toute une population. Voulez-vous savoir maintenant comment l'incompréhensible providence couronna ces deux carrières ? Louis mourut dans son lit fastueux, victime, trop doucement frappée, de ses hideux débordemens; Stanislas se brûla vif, et expira dans des tourmens affreux.

On voit à Nancy une place, plusieurs rues et divers monumens dont Paris s'enorgueillirait: tout, dans cette ville, est combiné, assorti avec art ; l'architecte y a peut-être laissé trop voir les détails d'une symétrie étudiée; mais c'était le défaut de l'époque, et ce défaut, en rendant la grandeur maniérée, la rendait aussi

plus étonnante, plus pompeuse au jugement de la multitude. Aujourd'hui ces édifices ornés de colonnades, ces places décorées de statues, ces rues tirées au cordeau, présentent une pompe triste, une somptuosité silencieuse. Nancy semble être un beau corps dont l'ame se serait retirée... : en effet, l'ame de cette brillante cité, c'était le souverain qu'on a surnommé *le philosophe bienfaisant*. Depuis sa mort, la Lorraine, redevenue simple province, n'a plus en partage qu'un fragment des destinées du pays; fragment qui ne peut lui procurer la somme de bien-être dont elle jouissait lorsqu'elle avait son individualité politique. Ainsi que toutes les anciennes villes de cour, le chef-lieu du département de la Meurthe conserve ses hautes prétentions: on y remarque de grands airs dans la société; les magasins offrent de beaux étalages, jettent l'appât d'un luxe brillant; mais sous l'apparence du faste, les habitans de Nancy sont calculateurs, et, le soir, la brillante illumination des boutiques se consume sans éclairer les acheteurs de super-

fluités. De là les tiraillemens continuels de l'industrie pour s'ouvrir des sources de richesses; de là ces concurrences ruineuses pour les rivaux qui descendent dans la lice. Pendant mon séjour à Nancy, qui se prolongea environ un mois, il existait une de ces rivalités industrielles pour un double établissement de bains: de rabais en rabais, les concurrens en étaient venus à baigner les habitans, à domicile, moyennant *sept sous*. Aussi presque toute la population prenait-elle journellement un bain: cette jouissance, ordinairement aristocratique dans les villes de province, était alors, au chef-lieu de la Meurthe, passée dans les usages du plus modeste prolétaire. La gentille dentellière, habitant une mansarde, l'humble réparateur de la chaussure humaine, relégué sous la tuile, faisaient hisser une baignoire jusqu'à leur grenier, et s'épanouissaient voluptueusement dans l'onde tiède, pour le modeste prix de trente-cinq centimes. On ne rencontrait dans les rues que petites charrettes traînant des bains, se croisant avec fracas; tandis que

leurs conducteurs, agens des deux rivaux, se lançaient en passant le farouche regard d'une jalousie envenimée. Cette concurrence finit comme toutes celles qu'on voit surgir journellement de l'ambition contemporaine : l'un des deux baigneurs se ruina; l'industrie survivante rétablit son prix primitif, et la jouissance asiatique redevint, comme par le passé, exclusive aux classes aisées.

Les rivaux baigneurs de Nancy me rappelent une autre concurrence, dont je m'étais égayée précédemment, pendant un voyage que j'avais fait à Nantes. Il venait de s'établir presque en même temps deux diligences, faisant le service de La Rochelle et retour; la première en activité prenait 15 francs; le nouveau concurrent n'en prit que 12. Soudain l'administration primitive fait un rabais de 2 francs; le lendemain, l'autre affiche qu'elle conduit à La Rochelle pour 8 francs. Le rival se rabat à 6 francs; on lui riposte par un avis où le prix est reduit à 4 francs. Sur ce, nouvelle diminution de 2 francs de la part de

l'adversaire; enfin l'autre champion fait placarder en lettres de six pouces qu'il mène les voyageurs à La Rochelle et les en ramène *gratis*.... Pour le coup, les Nantais crurent épuisés tous les paroxismes de folie d'une telle lutte ; ils se trompaient : le soir même, un placard, plus voyant encore que le précédent, fait savoir aux mêmes voyageurs que non seulement l'administration concurrente donne des places pour rien dans sa voiture, mais encore qu'elle *se fait un vrai plaisir de leur offrir à dîner en route*... Le combat en resta là. L'on vit bientôt au tribunal de commerce le bilan de l'un des rivaux; le prix des places pour La Rochelle fut porté à 16 francs, et l'on paya 3 francs, selon l'usage immémorial des tables d'hôte, un mauvais dîner que l'alerte conducteur donna rarement le temps de manger. Convenons que si les maîtrises et les jurandes étaient un attentat au droit des gens, la liberté indéfinie des spéculations industrielles offre souvent de notables atteintes aux lois du bon sens et de la raison.

On me montra, aux portes de Nancy, le lieu où l'on croit que Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, fut tué en 1477; mais on sait que le corps de ce prince ne fut point trouvé sous les murs de Nancy, qu'il assiégait. Le bruit se répandit alors que le cadavre avait été jeté dans un étang voisin, ce qui fit présumer que le fier rival de Louis XI avait péri par la main d'un assassin, et qu'on s'était hâté de dérober sa dépouille mortelle à ses officiers. Quoi qu'il en soit, si vous interrogez le vieux pâtre qui garde ses moutons au bord de cet étang, il vous dira que, le soir, lorsque la lune, voilée de nuages transparens, produit sa lumière affaiblie, un guerrier armé de toutes pièces erre en murmurant le long des rives herbeuses de cette pièce d'eau..... Le narrateur, fanatisé par les traditions, aura vu lui-même flotter, au gré de la brise, le panache rouge de ce guerrier; il aura tremblé à l'aspect du regard de feu qui sortait de sa visière..... Et gardez-vous de rire quand il ajoutera que, lors des promenades noctures de ce fantôme couvert

d'acier, Satan finit toujours par sortir de l'eau stagnante pour entraîner le promeneur, qui n'est autre que Charles-le-Téméraire..... Si, durant ce récit, le moindre signe d'hilarité sceptique se montrait sur votre visage, le vieux pâtre vous traiterait de mécréant..... Les traditions merveilleuses sont, pour les bons Lorrains des campagnes, une sorte de religion.

Je me rendis de Nancy à Wissembourg. C'est, au premier abord, et malgré sa dignité de sous-préfecture, une ville assez triste, où je ne voulais séjourner qu'un ou deux jours. Mais les amis que j'y trouvai parvinrent à me faire prolonger ce séjour, en me le rendant plus agréable que je ne l'avais espéré.

Cependant je me disposais à continuer mon voyage, sans me proposer bien précisément un but. Ce que je cherchais, surtout, c'était à m'étourdir sur une grande ingratitude, sur le plus tendre attachement méconnu et trahi; tous les lieux m'étaient bons, pourvu que j'y pusse trouver l'oubli d'un chagrin cuisant, né dans le

sein même d'une union où je n'avais apporté que confiance et sincérité, où je n'avais trouvé que perfidie et duplicité. Les amis que j'avais rencoutrés à Wissembourg venaient d'organiser une compagnie de baigneurs qui devait se rendre aux eaux de Bade; je m'y laissai joindre : « Autant cette destination qu'une autre, » me dis-je tout bas en acceptant... Nous partîmes.

Je vis pour la première fois ce fleuve majestueux qui roule ses ondes des montagnes de la Suisse aux campagnes brumeuses de la Hollande. Que je me sentis émue à l'aspect de ce Rhin, témoin de tant d'exploits guerriers! ce Rhin qui réfléchit, tour à tour, les aigles de César, les étendards de Charlemagne et les aigles de Napoléon! Combien elle fait rêver, cette plage historique sur laquelle combattirent tant de fortunes souveraines! Tout dans ces lieux parle des longues hostilités dont ils furent le théâtre : ici ce sont de gothiques châteaux crénelant le rivage; là des redoutes couvertes de gazon laissent voir encore les

embrasures d'où le bronze tonna; plus loin, un vieux pan de muraille noirci rappelle le passage de l'incendie, funeste auxiliaire de la guerre... Et lorsque la charrue sillonne l'un ou l'autre rivage, les ossemens de tous les âges, de tous les peuples crient sous le soc aigu. Quelquefois le casque du soldat romain choque, sous le fer qui le découvre, la cuirasse du cavalier français, russe ou autrichien; quelquefois la courte épée du centurion de Varus, troublée dans son repos de vingt siècles, rencontre le mousquet du fantassin tombé dans nos dernières guerres..... Et ces campagnes de la Germanie, qui, par un beau soleil et du sommet d'une montagne, semblent être séparées de l'Alsace par un long ruban argenté, qu'elles sont belles, qu'elles sont fertiles, et comme elles se montrent oublieuses des cala mités qu'elles subirent il y a moins de vingt ans! on dirait que les malheurs de la guerre etrempent le courage des bons, des stoïques Allemands, philosophes praticiens dont rien ne peut lasser la constance.

Aguerrie par les hautes pensées que le Rhin et ses bords m'avaient inspirées, je descendis avec quelque intrépidité dans le bac, où l'on poussa nos calèches sans que nous les eussions quittées. Cependant je ne pus me défendre d'une certaine frayeur en voyant nos chevaux, sur une surface presque plate, arrêtés à trois pieds du gouffre sur lequel nous voguions lentement : un seul pas, et nous étions engloutis. On occupait ces animaux à manger ; leur appétit était l'unique gage de notre sécurité. Un plaisant de la société trouva dans ce danger même une ressource pour nous le faire oublier. « Soyez donc tranquilles, nous disait-il ; ne voyez-vous pas que ces honnêtes chevaux participent de la stoïcité nationale : eux aussi sont, comme nous le disait tout à l'heure madame Jullemier, des philosophes praticiens..... Vous le voyez, ils restent calmes au bord de l'abîme, et je vous assure qu'on ne citerait peut-être pas un seul exemple du malheur que vous redoutez. »

Après une traversée assez longue, dont

notre joyeux compagnon de voyage avait, de son mieux, charmé l'aspect effrayant ; nous touchâmes le territoire du grand-duché de Bade. Ce jour même nous arrivâmes à Rastadt, ville célèbre par la tenue de divers congrès, et surtout par celui où Bonaparte, encore simple général, posa dans la balance politique l'épée du vainqueur de Lody et d'Arcole! Rastadt, ainsi que plusieurs villes du grand-duché, est bâti avec symétrie : les rues sont vastes, alignées, disposées élégamment ; on voit toutes les fenêtres festonnées de draperies légères. Mais les maisons ne semblent pas construites avec beaucoup de solidité ; on se croirait au milieu d'une ville de théâtre : tout est calculé pour séduire le regard, et les aisances domestiques paraissent n'avoir été consultées que secondairement. Le château de Rastadt fut élevé, dit-on, sur les plans du palais de Versailles; il ressemble à cette fastueuse habitation de nos rois comme la Venise de l'Opéra ressemble à la reine de l'Adriatique. Le joujou d'architecture des bords du Rhin est

joli; la folie de Louis XIV est d'une immense beauté.

Nous arrivâmes à Bade par un très beau temps; ce qui nous permit d'admirer sur-le-champ toutes les séductions du lieu, s'épanouissant au soleil. Les villes de bains ont un caractère particulier qu'on ne retrouve point dans les autres. Là tout est consacré aux jouissances; la santé est le mot d'ordre général, et le plaisir paraît être l'unique affaire. Tout du moins le sollicite, le provoque, je ne dirai pas en dépit des médecins, car ici ces messieurs sont le plus souvent ses premiers ministres, mais en dépit de la médecine, dont les lois m'ont semblé passablement éludées parmi les réunions de baigneurs. Aussi a-t-on coutume de considérer les eaux comme le remède des gens qui se portent bien; en vérité, les seules maladies qu'on y guérisse sûrement, ce sont la mélancolie, l'ennui, l'embarras des richesses, et peut-être l'amour. On boit sec, on fait grande chère, on joue gros jeu à Bade : les spectacles, les bals, les concerts y offrent leurs

attraits à ceux dont la table ou le jeu n'absorbent pas tous les instans; enfin, dans cet heureux séjour, les intrigues du boudoir ont part aux nombreux loisirs qu'entretient une vie purement sybaritique, décorée du nom de régime sanitaire. C'est dans ce dernier genre de récréation que l'on trouve souvent la guérison de l'amour, considéré comme souffrance, car il est rare qu'aux eaux cette passion ait ses martyrs.

On me parla, durant mon séjour à Bade, d'un autre genre d'intrigue qui n'avait pas le plaisir pour but, mais la politique. Tant que durèrent les quinze années de restauration qui, de bienfaits en bienfaits, ont porté l'impôt de la France à quinze cents millions, on voyait toujours à Bade des diplomates, des hommes d'état: petits congrès préliminaires et soi-disant accidentels, où les Talleyrand, les Metternich, les Castlereagh, les Neselrode ou leurs affidés sondaient, dans l'abandon du bal, du boudoir ou du canapé, la politique respective des cabinets. Cette diplomatie investiga-

trice s'étudiait, s'épiait constamment : à table, elle redoublait les rasades du champagne, afin de voir jaillir de sa mousse pétillante le secret d'une alliance ; au théâtre, elle cherchait, dans l'impression produite par une allusion, la tendance gouvernementale d'une cour ; au concert, elle saisissait un projet de guerre dans l'émotion que faisait naître un chant martial. En un mot, quand les journaux annonçaient le départ d'un homme d'état pour les eaux, on pouvait ajouter, sans risque de calomnie, l'espionnage de tel cabinet va commencer à Bade, à Carlsbad, à Aix-la-Chapelle, à Spa.

J'étais descendue à l'hôtel de Bade, que l'on croit le meilleur de la ville : aussi s'y trouve-t-on au milieu d'une compagnie véritablement européenne, dans laquelle, toutefois, les Allemands, les Anglais, et surtout les Français, sont en majorité. Chaque appartement est meublé avec recherche, avec luxe même, et l'on y est bien servi. Long-temps, la dépense excessive qu'il fallait faire pour passer la saison des eaux à Bade en rendit le séjour presque

exclusif aux classes opulentes; mais ces classes ne suffisent pas à la prospérité d'un pays; le grand-duc le sentit, et finit par établir une sorte de tarif applicable aux hôtels où descendaient les étrangers. Par cet édit somptuaire, le dîner des tables d'hôte fut fixé à deux francs cinquante centimes par tête : pour ce prix modéré, on faisait, à l'époque où je pris les eaux à Bade, un repas splendide, auquel se mêlait une certaine magnificence d'appareil. Vous étiez servi par des domestiques en habit noir, graves comme des conseillers auliques, et qui vous présentaient une assiette avec beaucoup de dignité. Pendant tout le repas, des musiciens, cachés, mêlaient le charme d'une douce symphonie aux jouissances gastronomiques des convives : les Italiens, les Allemands, et bon nombre de Français, dînaient, moitié des mets composant le service, moitié des délices de l'orchestre; nos voisins d'outre-mer se nourrisaient uniquement des morceaux substantiels de la table, persuadés sans doute que rien ne doit distraire l'honnête homme qui dîne.

Nous fîmes plusieurs excursions dans les environs de Bade, qui sont charmans : des calèches commodes et des chevaux de selle, qu'on se procure à bon marché, favorisent ces courses, que nous poussâmes une fois jusqu'à la Forêt-Noire. On m'avait vanté les sites agrestes de cette forêt célèbre, dont j'apercevais de ma croisée les massifs sombres et imposans. Je vis, sous ces ombrages séculaires, s'agiter plusieurs industries, dont les produits se répandent dans toute l'Europe : là, par exemple, on fait le kirsh-waser, qui se compose de cerises sauvages distillées; l'on y fabrique aussi l'eau de noyau, dite de Phalsbourg, qui n'appartient pas plus à cette ville que les jambons de Mayence n'appartiennent à cette dernière cité. *

* On les prépare dans la Westphalie, où les habitations rurales sont disposées pour ce genre d'industrie. Il n'y a point de cheminée; le feu est allumé au milieu d'une sorte de hangar qu'habite la famille, conjointement avec ses bestiaux : vaches, chevaux, ânes, porcs. Or la fumée, en s'élevant de ce foyer mitoyen, frappe toutes les parties de la toiture, à laquelle sont suspendus les jambons, puis elle s'échappe sous la tuile.

Il y avait, en même temps que moi, à Bade, trois mille Français et sept cents Anglais; on n'avait pas vu, depuis long-temps, la saison aussi brillante, par conséquent aussi fructueuse pour les hôteliers, pour les intrigans, qui profitent toujours si bien des grandes réunions; enfin pour certaines beautés, dont l'industrie voyageuse n'est pas une des amorces les moins heureuses dans cette grande pêche de louis, de guinées et de ducats.

ASSISTANCE XVII.

—

La Voisine du corridor.

—

Je ne sais s'il y a beaucoup de sages-femmes à Bade; mais, selon les observations que je fis pendant mon séjour dans cette ville, je pus me convaincre qu'indépendamment des ménages pieusement productifs du pays, mon art y avait de belles chances à exploiter. On sait d'ailleurs que, soit en France, soit en Angle-

terre, dès qu'il survient dans une bonne maison un résultat que l'hymen refuse de légaliser, un docteur, dont la charité ne doit pas reconnaître d'exceptions, ordonne les eaux..... On part, on arrive à Bade; la naïade protectrice envoie Lucine, sous le voile du mystère, au lit de la baigneuse pécheresse, et jamais elle ne manque de retourner chez elle complètement guérie.

Mais une pauvre petite demoiselle ne peut pas toujours dissimuler ainsi les suites de sa faiblesse; lorsqu'on lui prescrit les eaux, elle s'y rend, accompagnée de sa mère, et l'effet d'une cause si prompte qu'elle échappe à la surveillance la plus soutenue, ne peut que rarement, hélas! échapper aux regards maternels.

Il y avait à peine deux jours que j'étais à l'hôtel de Bade, lorsqu'un de nos amis, que nous avions surnommé le *Flâneur*, et qui justifiait bien ce titre, entra dans mon appartement au milieu de la journée.

— Belle dame, me dit-il avec un sourire

on a besoin de vous dans un appartement du corridor voisin.

— Besoin de moi, comment l'entendez-vous? demandai-je avec distraction en continuant de me coiffer.....

— Je veux dire que votre ministère, celui que vous exercez de par la Faculté de Médecine, est nécessaire à je ne sais quelle baigneuse logée tout à côté.....

— Ah ça! plaisantez-vous, railleur infatigable?

— Plaisanter? Nullement. Et l'humanité souffrante donc..... et la philantropie et.....

— Allons, venez, interrompis-je en prenant le bras du flâneur; car avec vous le plus court est de vérifier les faits.» Et j'entraînai en riant le moniteur officieux vers l'appartement indiqué.

Nous écoutâmes un instant à la porte, et je reconnus, en effet, que les présomptions de notre ami pouvaient être fondées.

« Ma mère, je vais mourir, disait une femme qu'à son accent je pus juger très jeune.

— Qu'as-tu, qu'as-tu donc, ma fille ? répondait une autre dame. »

Je ne pouvais me tromper à l'intonation de la plaignante : elle m'était trop familière. Je priai celui qui m'accompagnait de s'éloigner, et, au risque de paraître indiscrète, je me précipitai dans l'appartement. La position de la jeune personne souffrante acheva de me convaincre du genre de douleurs qu'elle éprouvait. Le cas était délicat, mais pressant ; il fallait informer sur-le-champ la mère, afin d'avoir au moins le temps de l'habituer, avant l'événement, à l'avis affligeant d'un malheur prochain. Je commençai par rassurer cette dame, qui tremblait pour sa fille ; puis, brusquement, à la faveur de sa sollicitude calmée, je lui annonçai en peu de mots que dans quelques instans elle allait être grand'mère.....

« Serait-il possible ! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Chut ! repris-je aussitôt ; n'oubliez, madame, ni dans quel lieu ni dans quelle occasion nous sommes..... Je suis sage-femme, ha-

bituée à garder religieusement le secret des familles; personne autre que moi ne saura celui auquel le hasard m'initie..... Remettez-vous donc..... et surtout point d'emportemens, point de reproches,» ajoutai-je à l'oreille de la dame consternée.

Elle se tut, elle dévora son chagrin; mais ce fut par un effort violent, et je la sentis s'évanouir dans mes bras, au moment même où mes secours allaient devenir nécessaires à la demoiselle. Cette honnête baigneuse reprit assez promptement ses sens; toutefois je dus arraisonner long-temps encore, et j'eus assurément plus de peine à calmer sa conscience qu'à accoucher sa fille.

J'emportai mystérieusement chez moi le nouveau-né; je le cachai comme je pus jusqu'à ce que mes amis, que je mis sur-le-champ en campagne, eussent trouvé une nourrice. On a pu voir qu'il n'avait pas été en mon pouvoir de leur dérober tout à fait cette aventure, puisque l'un d'eux était sur la voie avant que j'y fusse moi-même. Ils ignorèrent du moins

quelles étaient les dames du corridor, et ne purent reconnaître ni l'une ni l'autre parmi les habitantes de l'hôtel, parce que j'eus soin de faire changer d'appartement à mes voisines.

Ce ne fut pas un petit embarras que de faire baptiser et enregistrer civilement l'enfant du corridor, dans un pays où le protestantisme règne presque exclusivement : il fallut de l'adresse et de la persévérance pour plier la légalité méthotique de nos bons Allemands à l'installation semi-officielle de ce petit Français, né clandestinement dans les états de son altesse badoise.

Quand tout fut arrangé, la maman de l'accouchée me confia qu'ignorant la position de sa fille, elle l'avait amenée à Bade pour la distraire d'une mélancolie profonde qu'elle remarquait en elle, et dont le motif s'était trop révélé depuis. Je voudrais bien pouvoir satisfaire votre envie curieuse, remonter jusqu'à la cause première de tout ceci; mais cette confidence ne me fut point faite. Tout ce que je

puis ajouter, pour votre instruction, c'est que, par bonheur, les eaux ne sont pas contraires aux personnes enceintes; car, je le répète, ce régime est la providence au sein de laquelle s'ensevelit le dénouement de beaucoup d'aventures semblables à celles que je viens de rapporter.

A la fin de la saison, la mère et la fille regagnèrent leur pays; mais l'enfant resta un an entier dans le grand-duché de Bade. A l'expiration d'une année, je fus chargée de le faire revenir en France; il est élevé dans le lieu qu'habite sa famille.

SCÈNES DE VILLE.

—

Le Choléra-morbus.

—

J'étais revenue depuis long-temps à Paris, et depuis long-temps aussi j'entretenais une correspondance avec un docteur allemand dont j'avais fait la connaissance dans mes voyages. Il était médecin en chef des bains de Carlsbad, dans les hautes montagnes de la Bohême, à huit lieues de Prague. Son emploi était lucratif: ces sources d'eau chaude sont très

fréquentées pendant six mois de l'année : c'est le rendez-vous d'une nombreuse société d'Allemands, de Prussiens, de Polonais, auxquels se joint un bon nombre de Français.

Cet excellent docteur, homme simple et sincère, connaissait mes peines, et s'y intéressait vivement. Toujours il me pressait de quitter ce Paris, cette France où j'avais connu l'ingratitude sous son aspect le plus hideux. Il me proposait l'asile de ses montagnes, comme un refuge assuré contre de pareilles atteintes. « Venez, m'écrivait-il, pour oublier des in-« grats, habiter chez nos Bohémiens, qui ne « sont pas tous des diseurs de bonne aventure. « Vous y trouverez des hommes francs et « loyaux, qui ne promettent jamais que ce « qu'ils peuvent tenir. Cela vous distraira du « souvenir amer de ceux qui agissent différem-« ment; et si vous voulez exercer votre art, je « vous promets une brillante fortune et de la « considération pour vos talens. »

Un parti est toujours difficile à prendre quand il doit nous éloigner de la patrie; il

faut bien des chagrins accumulés pour en rendre le séjour déplaisant : le pays natal, ainsi que la lance d'Achille, a presque toujours le pouvoir de guérir les blessures qu'il a faites. L'offre de mon ami de Carlsbad était sensée; il eût été raisonnable de l'accepter..... Je ne sais quel espoir vague, mais doux, mais caressant, survivait au bonheur que j'avais perdu... L'amour, quelque malheureux qu'il soit, ne connaît point cet enfer du Dante, à la porte duquel l'espérance doit rester. Je ne me décidai pas à quitter les lieux naguère encore témoins de ma félicité; je ne songeai pas même à m'en éloigner à la première invasion du choléra, et lorsque la chaîne qui me retenait à Paris pouvait être empoisonnée. Voici la lettre que j'écrivis à mon Bohémien, vers le milieu d'avril 1832 :

« Je vous écrivis, il y a huit jours, mon cher « docteur, sur le coin de ma toilette, au milieu « des flacons, des essences et de tout cet arsenal « dont mon sexe consomme à pleines mains les « munitions. Je vous écris aujourd'hui entou-

« rée de chlorures, de sachets au camphre;
« mon appartement est jonché de vétivert, et
« ma lettre vous parviendra pénétrée d'éma-
« nations pharmaceutiques. Prenez-y garde
« cependant : passez le papier dans du chlore
« avant de lire : aujourd'hui le message de la
« plus tendre amitié peut donner la mort,
« comme ceux de l'amour.

« Pour moi, toutes mes précautions ne me
« rassurent guère. Ma frayeur prête une hor-
« rible figure au fléau de l'Asie : il me semble
« le voir, sylphe aux ailes sombres, planer
« au-dessus du parterre que je me plais à cul-
« tiver ; je n'ose ouvrir ma croisée, de peur
« qu'il n'entre avec les prémices embaumées
« du printemps Nous voilà donc en présence
« de cet ennemi redoutable, qui tue en
« se cachant, comme un guérilas des Asturies,
« ou comme un chouan du Bocage.

« Frivoles Parisiens ! ils rient pourtant en-
« core (moi la première), enveloppés qu'ils
« sont de miasmes pestilentiels ; ils riment
« des malices au lieu de se confesser : voici un

« quatrain que je viens de trouver sur ma che-
« minée, confondu avec des prescriptions
« hygiéniques et des recettes préservatives :

Un damné d'importance au diable dit naguère :
Du conseil de Perrier sort un de tes élus.
Ah! ah! répond Satan, lacune au ministère ;
Greffier, vite un brevet au choléra-morbus.

« Sérieusement, je crois que nos gouvernans « attendaient cet hôte asiatique, et qu'ils « comptaient le traiter en ami : les mesures « nécessitées par la terrible épidémie sont « prises; mais on les a prises tard. Le 30 mars, « rien n'était disposé pour combattre le cho- « léra, ni dans les hôpitaux ni dans les dis- « pensaires; aucun lieu de conférence n'était « indiqué aux hommes de l'art; la maladie « arrivait d'Angleterre, portée sur l'aile ra- « pide des vents; l'administration montait une « tortue pour se porter à la rencontre de cette « invasion meurtrière. Il y a plus, effrayé de « la désertion d'une partie nombreuse de la

« population, le gouvernement faisait démentir « par le *Moniteur* l'existence du fléau. Quel- « ques sceptiques en doutaient encore; il n'y « eut plus moyen : lors d'une crise quelconque, « un démenti officiel équivaut à une confirma- « tion.

« Au moment où j'écris, les médecins obser- « vent le choléra : ils étudient ses diverses « attaques, sa marche sinueuse, ses allures « traîtresses. Mais, hélas ! la lumière ne jaillit « point encore de leurs observations; et de « l'incertitude où languit la science naissent les « systèmes, enfans dangereux d'une doctrine « aveugle. Vingt traitemens opposés sont em- « ployés contre le même mal; on discute sur « le bord des milliers de tombes ouvertes et « qui s'emplissent incessamment. Il ne faut « accuser le zèle de personne... Tout le monde « cherche à frapper le monstre; mais on le « frappe dans l'ombre, et, lui, ses coups sont « sûrs, instantanés. Il éteint le rire de l'hila- « rité sur les lèvres de la jeunesse insoucieuse, « tue le convive opulent au banquet de l'a-

« bondance, enlève le pauvre dans l'abstinence
« du dénument, glace l'amant sur le sein de
« sa maîtresse. Tout ce qui d'ordinaire pro-
« cure les jouissances et les voluptés est de-
« venu, sous l'influence du choléra, agent
« de destruction et de mort... : le plaisir s'est
« fait assassin; le baiser empoisonne... Le bi-
« beron jette loin de lui le nectar délicieux de
« Laffitte, de Nuits ou d'Aï; l'époux bannit de
« sa couche l'épouse qu'il chérit... Tous les
« privilégiés de nos affections sont devenus
« nos ennemis.

« Ah! docteur, si vous voyiez notre capitale,
« quel aspect sinistre ! dans tous les quartiers
« des reverbères rouges, aux reflets sanglans,
« annoncent des lazarets ouverts aux mori-
« bonds, et qui, le plus souvent, leur offrent
« trop tard un lit !... c'est le cercueil qu'il
« leur faut. Tandis qu'on s'efforce de rappeler
« la chaleur aux extrémités des malades, tandis
« que la décomposition, plus prompte que les
« secours de l'art, épand ses traces verdâtres
« sur leur visage, et que leurs membres cra-

« quent et se raccourcissent, contractés par la « crampe, signal d'une mort prochaine, un « chariot, sépulcre roulant où s'amoncèlent « les cadavres, fait entendre son bruit lu- « gubre... Il s'arrête à la porte; le tribut d'un « corps, chaud encore, lui est payé; puis une « voix crie : *vingt...complet... au cimetière !...* « Le long des quais vous les rencontrez,le soir, « par convois, ces chars funéraires..... Les « flambeaux que vous apercevez au loin, « éclairent une procession de trépassés, et tel « qui la voit passer aujourd'hui, demain en « fera partie.

« Ecoutez les adieux de la rue : le fils se « sépare de son père, le frère de sa sœur, « le mari de sa femme ; demain ils doivent se « réunir, mais demain sera peut-être dans l'é- « ternité; ils se quittent comme s'ils désespé- « raient de se revoir... Leurs adieux sont « solennels comme ceux des mourans; le mou- « rant des temps ordinaires est en effet moins « près de sa tombe que ces Parisiens pleins de « vie et de santé. »

Telle était la lettre que j'écrivis au docteur de Carlsbad, et ce tableau n'exprimait qu'imparfaitement la situation de Paris... Pourtant j'y restais, j'y restais sous l'aile de la mort, quand le salut et peut-être la fortune m'attendaient en Bohême... Non, l'amour de la patrie n'exercerait pas seul un tel empire : j'obéissais à d'autres affections ; j'en étais fière encore ; j'en suis honteuse aujourd'hui.

SCÈNES DE VOYAGE.

—

Strasbourg. — La Quarantaine.

—

Les Parisiens qui, après la première invasion du choléra, étaient restés exempts de ses atteintes mortifères, pouvaient être comparés aux guerriers sortis sains et saufs d'une grande bataille. Je me trouvais du nombre, et, comme tant d'autres, je devais un bel hommage à la providence, car la loterie qui venait de se tirer avait eu, pour la capitale seule-

ment, vingt mille lots funestes!.... Quelle frayeur ne dut donc pas inspirer le retour du fléau, après un intervalle de quelques mois? Oh! pour cette fois, la crainte l'emporta sur cette influence inexplicable qui me retenait à Paris, influence dont j'aurais rougi si je me l'étais expliquée nettement. Je cédai aux sollicitations persistantes de mon ami de Carlsbad; je partis au moment où l'épidémie sévissait pour la seconde fois avec toute sa rigueur.

Je me rendis tout d'une course à Strasbourg; mais je ne pus passer outre : une station de cinq jours était prescrite aux voyageurs avant de traverser le Rhin. Je dus m'y conformer, sans pouvoir même aller à Wissembourg visiter les amis que j'avais dans cette ville; je leur écrivis du moins de venir me voir; mais j'étais partie lorsque l'un d'eux reçut ma lettre.

En toute autre circonstance j'aurais passé peut-être un mois dans la capitale de l'Alsace, et je l'eusse bien employé à m'initier aux diverses curiosités de cette grande cité. Mais,

prisonnière des circonstances, je ne voulus considérer que la gêne de ma situation : je me complus en quelque sorte dans l'ennui qu'elle me causait. J'étais descendue à l'hôtel du Saint-Esprit; j'y restai confinée. J'avais seulement la ville pour prison; je me donnai les arrêts dans ma chambre. La vue d'une petite rivière qui n'est nullement marchande, et celle d'un pont sur lequel il ne passe pas vingt personnes par jour, telle était l'unique perspective que j'avais de mon appartement. Aussi m'étais-je prise, après quarante-huit heures, à ouvrir, à parcourir, puis à délaisser tour à tour les livres dont je m'étais munie. J'écrivais aussi beaucoup : je prenais des notes sur la ville, notes dont je ne rapporte pas ici le résumé, parce que je me suis aperçu que l'objet en a été inséré dans toutes les géographies, et que je respecte trop M. Vosgien pour me déclarer sa rivale. Je préfère vous redire les contes que me faisait une vieille servante de l'hôtel, à laquelle, sans doute, j'avais eu le bonheur de plaire, et qui, le soir, ac-

croupie auprès de moi, me répétait, dans son patois mi-français, mi-germanique, les traditions du pays sur Schneider, le terrible Schneider, l'épouvante de toutes les veillées de l'Alsace. C'était, au temps de notre première révolution, un grand terroriste, un niveleur intrépide de fortunes et de conditions, et Strasbourg fut le théâtre de ses exploits sanglans..... Ce fut aussi le lieu de son supplice, lorsqu'une réaction eut fait noyer les triumvirs dont il était le sicaire, dans le sang qu'ils avaient répandu. La vilaine ame du monstre, disent les conteuses du pays, s'enfuit dans les enfers en grondant : il ne croyait pas avoir fait assez de victimes..... Et durant les longues soirées d'hiver, quand la bise siffle le long des remparts, on entend Schneider rugir en traînant les chaînes dont Satan même a jugé prudent de le charger, de peur qu'il ne cherchât querelle aux diables et ne les fît guillotiner. Voilà, aux expressions près, ce que me rapportait la vieille servante alsacienne. A ce point de son récit elle fit le signe de la croix, puis

continua : « Telle que vous me voyez, madame, je l'ai connu, ce Schneider, cet Ante-Christ.... j'avais quinze ans au plus quand il mettait la désolation dans Strasbourg et ses environs. Je me souviens d'un de ses crimes... Sainte Vierge, j'en frémis encore rien que d'y songer. Il y avait à Strasbourg un vieux marquis, vivant en paix dans son hôtel, ne conspirant point avec Coblentz; il avait même monté et équipé à ses frais un défenseur de la patrie; on le voyait à toutes les séances du club des jacobins; enfin il se conformait aux lois de la république, payait *l'emprunt forcé* et donnait son blé au *maximum*..... Je crois bien que ce n'était pas de bon cœur qu'il se conduisait de la sorte : ce marquis là se constituait bon *citoyen actif* parce qu'il avait peur..... Il vivait donc tranquillement dans son hôtel, avec une fille de seize ans, belle comme le jour..... Le club des jacobins s'était ingéré de choisir cette demoiselle pour faire une déesse de la liberté; mais quand on lui eut essayé le bonnet rouge, on la trouva décidément trop pâle pour

jouer ce rôle, et un bel esprit du temps dit que la ville de Strasbourg ne voulait pas avoir une *liberté fardée*.

« Peu de temps après, Schneider vit la fille du marquis, en devint amoureux et voulut l'avoir. Le père se fâcha; il fut guillotiné. La pauvre jeune personne, abandonnée de tout l'univers, sans protecteur, sans appui, en trouva un dans son courage, dans son désespoir : elle repoussa avec horreur les farouches sollicitations de Schneider. Le tigre, contrarié dans ses amours, devient furieux : il en fut ainsi du terroriste. Celle qui méprisait ses soupirs, jetée dans une prison comme *suspecte*, eut à supporter de nouvelles obsessions : Schneider lui montra d'un côté le déshonneur, de l'autre l'échafaud... « Fais préparer le bourreau, » répondit l'intrépide demoiselle... Et le lendemain, on la vit s'élever au-dessus d'une foule curieuse... montant d'un pas assuré sur la guillotine. J'aurai toute ma vie devant les yeux cette figure céleste... avec sa robe blanche, sa ceinture noire et ses grands cheveux

bruns épars sur ses épaules... Je crus voir un ange monter au ciel... Bientôt la belle chevelure tomba sous les ciseaux d'un bourreau... L'innocente créature fit la bascule sur la planche fatale... J'entendis un coup sourd... puis je vis trembloter un instant deux petites jambes moulées, et frémir dans son petit soulier un pied long comme mon doigt... c'était le moment où l'ame angélique prenait son vol vers le séjour des bienheureux... car celle-là doit être en paradis, ou personne n'ira. »

Quand la servante de l'hôtel du Saint-Esprit eut fini de raconter, elle me dit qu'un monsieur et une dame, logés dans la maison, faisaient ainsi que moi une espèce de quarantaine, pour obtenir la permission de passer le pont de Kell. On leur avait rapporté, ajouta-t-elle, que malgré mes lectures et mes écritures, je paraissais m'impatienter souvent, et ces voisins me faisaient demander la permission de me rendre visite. J'acceptai volontiers ce secours pour faire diversion; je reçus le couple annoncé. Dès la seconde entrevue, il

me fut aisé de reconnaître le genre de lien qui unissait mes voisins.... Le sacrement n'avait jamais passé par là. La dame, confiante et expansive, ne fit aucune difficulté de confirmer mes pressentimens dans nos entretiens successifs; mais elle m'assura que cette chaîne, formée par l'amour, était cent fois plus solide que celle de l'hymen. Son ami l'aimait, disait-elle, passionnément; elle le lui rendait bien. Il y avait donc dans leur commerce, ajoutait-elle avec feu, une source intarissable de félicité. Ma voisine me disait cela, à moi, expérimentée de ce prétendu bonheur immuable dont elle caressait la chimère..... Toutefois je ne voulus pas *désillusionner* prématurément la pauvre demoiselle (car c'était une vie de vierge qui s'était ainsi abandonnée sur la foi des amours). Entre jeunes femmes, les cœurs s'épanchent vite : ma nouvelle connaissance m'avait appris que tel était sa tendresse pour son compagnon de voyage et sa confiance en lui, qu'elle venait de quitter sa famille pour le suivre à Munich.... Je tremblai

à cet aveu et ne pus réprimer cette observation : « Bon Dieu ! quel garant avez-vous donc de sa sincérité pour vous livrer jusqu'à ce point. » Et remarquez, je vous prie, combien mon scepticisme était fondé : cet homme, qui me connaissait à peine depuis deux jours, paraissait vouloir me faire une cour assidue.... Cette duplicité, à peu près démontrée, me détermina à l'étudier avec attention. Il était d'une politesse si recherchée, ses manières étaient si engageantes, sa prévenance se faisait si obséquieuse que l'affection perçait dans tout cela. D'ailleurs, M. Puis....... (ainsi se nommait le voyageur) montrait une franchise tellement expansive et abondante, qu'avec un peu d'habitude du monde on ne tardait pas à reconnaître le comédien ; découverte bientôt confirmée par un regard faux, oblique, et qui soutenait difficilement l'interrogation d'un œil scrutateur..... Lorsqu'on avait poussé loin l'investigation morale auprès de M. Puis......, il paraissait gêné, décontenancé, et perdait l'assurance nécessaire à son rôle. Je me gardai

bien de faire part de mes remarques à ma pauvre voisine; mais, dès ce moment, je fus convaincue qu'elle était dupe d'un hypocrite.

Je songeais au triste avenir réservé sans doute à ma nouvelle connaissance, lorsqu'un soir, au moment où j'allais me mettre au lit, j'entendis frapper doucement à ma porte.

« Qui est là, criai-je de dessous mes rideaux ?

—C'est moi, madame, répondit résolument une personne dont je reconnus la voix avec surprise.....: C'était M. Puis.......

— Que me voulez-vous, demandai-je brusquement?

— Madame est-elle avec vous?

— Vraiment, non, et je vais me coucher,..

—C'est justement pour cela. Ouvrez-moi, j'ai beaucoup de choses à vous dire; ouvrez, ouvrez, je vous prie.

— Impertinent! retirez-vous, répliquai-je d'un accent courroucé....» Ce fut ma seule réponse à la plus insolente proposition.... et

j'entendis s'éloigner Puis....... et dire, à voix basse, dans l'éloignement : « Je me retire, mais vous êtes bien méchante. »

J'avais écrit de Bar-le-Duc à Paris, pour que l'on m'envoyât, à Strasbourg, divers objets que la précipitation de mon départ m'avait fait oublier ; quel fut mon chagrin lorsqu'au lieu de mes effets, je reçus l'avis que ma bonne mère venait de tomber malade, que l'on craignait qu'elle ne fût atteinte du choléra, et qu'on m'engageait à hâter mon retour à Paris, si je voulais la trouver encore vivante. Lorsqu'on porte au cœur les sentimens d'une fille pénétrée de ce qu'elle doit à sa mère, on cesse de craindre pour ses propres jours dès qu'on tremble pour ceux d'un objet si cher.... Je précipitai mes préparatifs de départ, accusant la lenteur du temps qui devait s'écouler avant que je me trouvasse au chevet de ma mère, lorsque je vis entrer ma voisine tout en pleurs.

« Vous repartez pour Paris, me dit-elle à travers ses sanglots.

— Hélas ! oui, lui répondis-je en soupirant,

je serai en route dans deux heures, et ce retard va me paraître bien long.

— C'est que, reprit l'amie de M. Puis....., avec hésitation, j'ai bien envie de vous accompagner.

— Pourquoi? demandai-je avec quelque surprise, en levant les yeux sur celle qui me parlait.

— Sachez, madame, que depuis hier je n'ai pas vu M. Puis......; il n'a pas même couché cette nuit à notre hôtel....

— Ah! ma chère enfant! m'écriai-je avec l'accent d'un triste pressentiment, cet homme vous aurait-il abandonnée ?

— J'en ai grand'peur.... Ses malles sont vides.... sans doute il a fait enlever clandestinement les effets qu'elles contenaient.

— Eh bien! félicitez-vous, ma chère, dis-je en appuyant sur les mots: cet abandon est, dans votre position, un véritable bonheur; vous étiez livrée à l'homme le plus volage, le plus faux.... Et, pour appuyer cette assertion,

je lui racontai la tentative faite à ma porte par le fugitif.

— Vous le voyez, ajoutai-je vivement, il méditait déjà sa fuite, et voulait laisser dans cette auberge deux victimes au lieu d'une. »

La nouvelle Ariane ne pouvait mieux faire que de revenir à Paris, et de rentrer dans sa famille. Malheureusement son Thésée la laissait sans un centime ; sa position eût été des plus affligeantes, si le hasard ne m'eût pas jetée là tout exprès pour l'aider dans cette circonstance difficile. Je la ramenai à Paris, en me chargeant d'acquitter le prix de sa place à la diligence et les autres frais de son voyage. Mais j'avais reconnu trop de délicatesse dans cette demoiselle, et j'en avais trop moi-même pour lui offrir de tels secours à titre de don : je lui promis d'accepter plus tard quelques bijoux, en remboursement de mes petites avances.

On pense bien que ma compagne de voyage, enfant prodigue irréfléchie des trésors de son cœur et de ses charmes, eût à supporter une semonce orageuse en rentrant au sein de sa

famille, l'une des plus distinguées de la capitale ; mais quel père, quelle mère, ne s'apaisent pas lorsqu'ils songent que leur fille infortunée paiera, par le malheur de toute sa vie, la faute d'un moment. .. Et pour comble de calamité, cette faute était empreinte d'une marque ineffaçable : mon amie de Strasbourg se trouvait enceinte..... Nous verrons ci-après comment se dénoua cette déplorable aventure.

ASSISTANCE XVIII.

—

Singulier Cadeau.

—

Mise par le hasard dans le secret de la personne que j'avais ramenée de Strasbourg, il était entendu que je serais appelée à la délivrer. Je le fus en effet. Les parens de l'accouchée s'étaient montrés clémens envers leur fille ; mais ils ne voulurent jamais consentir à faire élever l'enfant dont elle était mère. Elle même, trop malheureuse de cet événement

pour laisser arriver jusqu'à son cœur l'amour maternel, se prononça vivement pour qu'on envoyât le nouveau-né à son coupable père. J'objectai inutilement à cette famille irritée que l'enfant serait mis infailliblement aux orphelins : « Il en fera ce qu'il voudra, me « répondit-on ; nous ne voulons pas voir parmi « nous l'enfant d'un pareil monstre. » J'aurais pu répliquer que Puis...... seul était criminel; que lui seul méritait d'être traité avec colère, et que la pauvre petite créature ne devait inspirer que de la compassion. Je m'abstins d'une telle réflexion : l'honneur blessé est peu compatissant. Sur l'invitation de la famille, j'avisai au moyen d'empêcher l'enfant de crier * pendant le trajet qu'on se disposait à lui imposer. Cette mesure prise, nous le mîmes dans un panier que nous ficelâmes avec soin, et qu'on avait eu la précaution de percer

* Ce moyen consiste à faire bouillir le quart d'une tête de pavot dans un poisson de lait, qu'on laisse réduire à moitié en bouillant. On fait prendre cette potion à l'enfant, et il reste calme pendant quelques heures.

à divers endroits, afin que l'air parvînt dans cette bourriche d'une espèce nouvelle. Tout cela étant disposé, nous chargeâmes un commissionnaire de porter le panier à M. Puis..., rue de Richelieu, hôtel du Brésil. Un domestique avait l'ordre de suivre l'exprès, de s'assurer qu'il entrait à l'adresse indiquée, et de rester aposté dans les environs, jusqu'à ce qu'il vît sortir Puis..... qu'il connaissait très bien, car ce même domestique avait été chargé, depuis quelque temps, d'épier le monsieur. Notre espion nous avait même dit que cet homme paraissait avoir pris un logement dans l'hôtel garni qu'il habitait alors, parce qu'il y avait fait recevoir, comme fille de chambre, une jeune Gasconne dont il s'était emmouraché précédemment à Bordeaux.

Une demi-heure après que le commissionnaire fut ressorti de l'hôtel, notre affidé en vit sortir à son tour Puis.....; il le suivit jusqu'à la porte d'une sage-femme demeurant rue du Faubourg-Montmartre. Cette connaissance acquise, le valet observateur re-

tourna à son poste de la rue de Richelieu. Au bout de trois heures, la Bordelaise se montra portant le panier, et d'un pas fort leste elle se rendit chez la sage-femme que Puis..... avait visitée le matin. Nous sûmes plus tard que cette femme s'était fait donner trente francs pour aller déposer l'enfant aux Orphelins. On nous dit aussi que l'un des parens de la demoiselle, qui s'était montré contraire à l'envoi du nouveau-né à son père, avait fait une démarche auprès de ma collègue pour se le faire remettre. Elle refusa de satisfaire à cette demande et fit bien; mais elle promit au réclamant de lui faire savoir les noms sous lesquels l'orphelin aurait été enregistré.

Cette aventure m'en rappelle une du même genre, mais plus complète, plus concluante; sa place est ici. Je venais d'accoucher un matin chez moi une jeune demoiselle d'une famille assez distinguée, lorsque sa mère, qui me l'avait amenée, entra tout en larmes, et me dit que le séducteur de sa fille se mariait, le jour même, avec une autre personne.

« Bien qu'il habite le septième arrondisse-
« ment, ajouta cette dame, il a fait publier
« ses bans et se marie à la mairie du troisième;
« c'est là que je veux lui envoyer l'enfant;
« et si la cérémonie civile est finie, on le por-
« tera à l'église : on remettra à cet infâme le
« fruit de son crime, au pied de l'autel où sa
« bouche va consacrer le parjure. »

La résolution de cette mère outragée était irrévocable; je vis que je perdrais mon temps à vouloir la combattre : j'employai donc ma précaution ordinaire pour empêcher l'enfant de crier, et le pauvre petit jouet de la destinée fut envoyé à la mairie. Il fallut de l'adresse, de la persévérance même pour faire parvenir au marié ce singulier message. Le garçon de bureau refusait au porteur l'entrée du lieu où les futurs conjoints attendaient l'arrivée, toujours tardive, de M. l'adjoint, qui mesure largement l'attente à ses cliens, lorsque ce ne sont ni des pairs de France ni des députés du centre. Enfin à force d'obsession, peut-être avec l'assistance de quelques séductions mon-

nayées, le nouveau-né fut introduit dans la salle où sont prononcées les formules d'état-civil.

L'officier public, le ventre enveloppé de l'insigne soyeux aux trois couleurs, venait de monter à l'estrade où sa voix municipale faisait des époux, après avoir fait, à domicile, l'article du magasin ou le courtage du trois-six.

Les deux fiancés prenaient place sur la banquette qui leur était destinée; les parens et amis se pressaient derrière le couple requérant à l'autel de la loi... Tout à coup, et au moment où M. l'adjoint passait la langue sur ses lèvres pour débiter sa harangue préliminaire, on place devant le marié un paquet volumineux, avec cette suscription : *Cadeau de noce de M..... à sa nouvelle épouse*. On ouvre le paquet et l'on trouve, attachée aux langes, une étiquette portant les noms et prénoms de la mère; l'heure de la naissance de l'enfant dans cette même journée; enfin le nom de son père .. A cet aspect, stupéfaction générale !... puis, une scène violente, dont je vous dois le

récit. La mariée, jeune personne de caractère et de résolution, se lève et s'écrie :

« Arrêtez, monsieur l'adjoint, le lien que vous alliez consacrer est rompu : fermez le livre de la loi ouvert devant vous ; faites biffer sur les registres de la mairie l'acte de mon mariage avec le père de cet enfant.

— Quoi, mademoiselle, dit vivement le jeune homme, c'est ainsi que vous osez m'humilier en public ?

— Que j'ose! reprit la demoiselle avec l'accent de l'indignation..... est-ce vous plutôt qui avez l'audace de réclamer contre la juste expression de ma colère ; vous qui venez ici revêtir d'un sceau respectable la plus infâme conduite ; vous qui ne craignez pas, après avoir trompé une autre personne de mon sexe, de me demander, aux yeux de la loi, l'amour, la soumission d'une épouse fidèle et dévouée?.... Allez, allez, monsieur, tout est rompu entre nous..... vainement solliciteriez-vous la continuation de la cérémonie, je répondrai *non* à l'interrogation de monsieur

l'officier de l'état-civil..... Courez rendre l'honneur à celle que vous avez indignement abusée; donnez un père à cette infortunée créature..... voilà les seuls devoirs que vous ayez à remplir, la seule conclusion matrimoniale qui vous soit permise!... Que le public, en présence duquel vous venez d'être convaincu de noire perfidie, vous voie bientôt, dans cette même salle, devant ce même magistrat, réparer une si grande faute, en prenant pour épouse celle que vous alliez vouer au désespoir. »

A ces mots, la jeune mariée s'élança hors de la salle, et courut, enveloppée de son voile nuptial, se cacher dans la voiture qui l'avait amenée, tandis que la foule élégante des convives s'écoulait tristement. Chacun d'eux, commentant à sa manière cet incident étrange, regagna sa demeure, déposa sa parure des fêtes, et se vengea peut-être en épigrammes de la perte d'une journée de plaisir.

SCENES DE VILLE.

—

Ce que devient la reconnaissance après le danger.

—

Le choléra s'était éloigné une seconde fois de Paris, après avoir ajouté de nouveaux milliers de victimes à celles qu'il avait atteintes durant sa première invasion... Mais que la grande plaie qu'il venait d'ouvrir dans la société fut long-temps saignante : partout on ne voyait que sujets de tristesse et de regret. Une foule se réunissait-elle sur un point, vous

la voyiez noire de deuil. Passiez-vous, le soir, dans certaines rues naguère étoilées de lumières à tous les étages, la moitié des croisées étaient sombres : des ménages entiers avaient disparu..... L'épidémie en traversant ces quartiers y avait éteint la lumière, le mouvement, la vie. Un morne silence, le silence du désert, régnait là où, peu de semaines auparavant, tourbillonnaient le tumulte et l'activité. Rencontrait-on ses connaissances, on n'osait les interroger sur leur famille, ou si, par intérêt, on hasardait des questions à cet égard, la réponse, dix fois sur vingt, était : *Mort ou morte du choléra.*

Cependant la philanthropie d'un grand nombre de citoyens, et surtout le zèle des médecins avait diminué les rigueurs du fléau : la Faculté de Paris put aisément compter ceux de ses membres dont le dévouement ne s'était pas signalé dans cette grande calamité publique... Le moment des récompenses était venu; on y songeait même depuis quelque temps... je copie, à cette occasion, le récit d'un jeune

médecin, critique spirituel autant que sensé, dont je citerai plus d'une fois les opinions dans le courant de ce chapitre. « Pendant l'é-
« pidémie qui vient de nous frapper, dit ce
« savant, le zèle et le dévouement des méde-
« cins inspiraient tant d'admiration et de re-
« connaissance, que la voix publique demandait
« qu'on leur élevât un monument, pour en
« perpétuer le souvenir. Il est certain du
« moins que l'administration municipale déli-
« béra sur la récompense qu'on leur devait, et
« qu'on publia dans tous les journaux qu'une
« *médaille d'or* leur serait décernée. Le cho-
« léra cessa d'être aussi meurtrier; on décida
« que la *médaille serait d'argent*. Une recru-
« descence survint, on parla de nouveau de la
« médaille d'or. Mais le fléau ayant cessé ses ra-
« vages, il fut arrêté que l'administration, vou-
« lant que son témoignage de reconnaissance fût
« conservé dans les familles, et l'or ou l'argent
« pouvant tenter la cupidité des héritiers ou le
« besoin des titulaires, *le bronze était préféra-
« ble*..... Le choléra n'ayant par reparu, cette

« décision fut la dernière *. » Ceci ne vous rappelle-t-il pas, lecteur, la générosité de ces matelots qui, durant une tempête, promirent à la Vierge un cierge gros comme leur grand mât, et qui, le danger passé, ne lui donnèrent rien du tout.

Une médaille de bronze! eh bien! soit : à Rome les défenseurs, les libérateurs de la patrie se contentaient d'une simple couronne de chêne. Mais voyons comment ce bronze rémunérateur fut distribué après la terrible épidémie. Je ne vous parlerai pas des croix d'honneur, des pensions, des titres honorifiques : dans cette circonstance, comme dans toutes, ces distinctions et ces faveurs furent le partage des personnages éminens. Dans les hôpitaux, dans les ambulances, à domicile, la maladie avait été combattue par les jeunes docteurs, par les élèves surtout, et par bon nombre de ces sœurs bienfaisantes qui se sont vouées au soulagement

* *De la Patente des Médecins*, par A.-L. Louyer-Villermay (neveu), docteur en médecine de la Faculté de Paris.

de l'humanité. Des employés laborieux s'étaient exposés à l'invasion pour enregistrer les cholériques, diriger le service des infirmiers, et faire distribuer avec ponctualité les secours et les médicamens..... Au jour de la récompense, on supprima leurs fonctions, on les renvoya, leurs émolumens cessèrent, heure pour heure, avec l'emploi de leur dévouement. Mais les médecins en chef, les inspecteurs généraux, les administrateurs des hospices, les maires, et quelques autres personnages dont l'activité avait été prodigieuse... dans les journaux, furent félicités, décorés, *embaronnés*. En un mot, après le choléra, les profits, les honneurs et la gloire advinrent à ceux qui, du fond de leur appartement, inondé de chlorure, avaient attaqué le fléau du bec de leur plume, comme, après les journées de juillet, les mêmes grâces s'étaient répandues sur ceux qui venaient de sauver la patrie de toute l'énergie de leurs vœux..... J'ai vu ces hommes du lendemain d'une révolution ou d'une épidémie, se gonflant la poitrine pour mieux faire

valoir le ruban, mi-partie bleu, mi-partie rouge, qu'ils avaient conquis dans la guerre du savoir-faire, où les intrigans sont de si habiles généraux... Revenons aux médailles de bronze.

Monnaie de mince valeur destinée aux dévouemens prolétaires, on en donna quelques unes à de bons serviteurs; la nullité ne fut guère favorisée que dans la proportion de moitié des récompenses : cet acte de justice distributive mérite d'être recueilli par l'histoire.

Après ce déplorable abus de la plus belle des prérogatives de l'autorité, celle de récompenser les vertus nationales, l'administration, se persuadant ou paraissant se persuader qu'elle avait acquitté sa dette de reconnaissance, revint sans scrupule au projet le plus injuste, le plus malsonnant à l'oreille de la raison, celui d'augmenter et de généraliser le droit de patente, frappé sur l'exercice de l'art de guérir. La voix morale du siècle s'est élevée plus d'une fois contre une telle fiscalité ! mais la morale et la finance ont peu d'empire l'une

sur l'autre : elles sont antipathiques comme le feu et l'eau. Le raisonnement a voulu descendre dans l'arène contre le projet qui patentait la bienfaisance : on lisait, l'an dernier, dans un rapport de l'association médicale : « Il « était réservé aussi à la médecine d'acheter « le droit de faire le bien, en payant un im- « pôt qui l'assimile aux conditions industrielles « et mercantiles, celui de patente *ou de bouti-* « *que* ouverte; et, ce qui paraîtra plus qu'une « anomalie dans notre législation, c'est que la « médecine soit la seule des professions libéra- « les et intellectuelles qui ait à subir un pareil « impôt; que cette singulière préférence s'exerce « exclusivement sur la pensée de ceux qui mé- « ditent le salut de l'humanité, qui consacrent « leurs veilles au soulagement de ses souffran- « ces, qui vont, au prix de leur existence, au- « devant de la contagion et de la mort. »

Ces argumens, si justes, si puissans, ont glissé sur l'épiderme de nos financiers, et n'ont point ému leurs entrailles, que l'or seul peut faire palpiter... Vainement, à l'heure où l'on

se dispose à reproduire le projet quelque temps ajourné, M. le docteur Louyer-Villermay neveu, dont j'ai déjà cité l'écrit, a-t-il opposé aux vues du fisc la peinture touchante des études laborieuses et semées de dangers que le médecin doit faire; vainement l'a-t-il montré traversant la vie environné du même labeur et des mêmes périls;... vainement enfin a-t-il accablé les hommes d'argent de cette chaleureuse ironie : « O toi qui te destines à la « carrière médicale, consulte bien tes forces « et ta santé; que Dieu t'accorde une vie « exempte d'infirmités; meurs sans les avoir « connues, car la vieillesse serait pour toi un « double fardeau!... Médecin valétudinaire que « la fièvre dévore, que la phthisie consume; « médecin infirme, accablé d'ans, marche, « marche et satisfais le fisc, ou bien il viendra « t'enlever tes livres, tous tes meubles, excepté « ton lit; marche jusqu'au jour où il n'y trou-« vera plus qu'un cadavre. »

Cette critique élevée contre le projet qui tend à perpétuer la patente des médecins, le

frappe, non seulement de ridicule, mais d'infamie.... Assimiler les secours portés, à toute heure de jour et de nuit, au chevet du malade au débit d'une marchandise; considérer le savant occupé de retremper les sources de la vie au boutiquier qui distribue le poivre ou mesure la cassonade; classer, en un mot, dans une même catégorie l'émission de la science et le trafic de l'intérêt.... c'est trop stupide!

Et la sage-femme! on n'a pas même daigné discuter en sa faveur cette hérésie financière : elle est patentée sans conteste depuis longtemps. La voyez-vous sortir de chez elle par une nuit sombre et froide, quelquefois par une pluie d'averse.... on l'a tirée brusquement de la douce chaleur de son lit.... non seulement elle court soulager un être souffrant, mais son assistance va compléter la vie d'un nouvel hôte de la terre : d'une main elle donne l'existence, de l'autre elle la conserve.... Eh bien! ceci s'appellera une exploitation, une manutention industrielle.... Le fisc ne verra dans cette mission d'une bienfaisance nocturne, d'une bien-

faisance exercée au mépris des frimas, des orages, des maladies qui résultent d'une transition rapide du chaud au froid, du repos à la fatigue, il ne verra dans tout cela, le fisc, qu'un travail imposable, qu'un lucre à partager avec une femme. Cependant sa vie sera bientôt usée, et elle ne trouvera pas même, si elle reste pauvre, l'oreiller de l'hospice, après s'être consacrée dix, quinze, vingt ans au soulagement de l'humanité... à moins qu'elle ne sache se procurer des *protecteurs, des apostilles, des recommandations;* car voilà ce que, de nos jours, on appelle des droits.

ASSISTANCE XIX.

Les Deux Tendresses.

Une jeune dame, épouse d'un propriétaire demeurant rue Saint-Jacques, s'était fait inscrire chez moi pour que j'allasse l'accoucher, lorsque le temps de sa délivrance serait venu. J'allai d'abord la saigner, et comme elle se trouvait habituellement indisposée, elle désira me voir souvent, afin de me consulter. Dans les différentes visites que je lui fis, je reconnus

que sa grossesse présenterait assurément quelque phénomène, et telle était la cause du malaise de cette dame. Car un semblable dérangement de santé, chez une femme enceinte, est presque toujours la conséquence d'une mauvaise position de l'enfant, ou d'une conformation vicieuse de quelque partie de ce fœtus; à moins encore que cette suite d'indispositions ne soit due à la présence de deux enfans.

Il était difficile, au point où se trouvait la grossesse, de prononcer affirmativement sur la situation des choses; mais je pus dès lors augurer que l'accouchement serait laborieux, et je tins à le faire moi-même.

Quand le travail fut commencé, je m'aperçus, au premier toucher, que l'enfant offrait une dilatation extraordinaire des fontanelles, circonstance grave, qui m'apprit que cet enfant était hydrocéphale. Je me trouvai alors dans une situation morale extrêmement délicate: depuis plusieurs mois que je venais chez ma cliente, j'avais eu souvent occasion de remar-

quer les transports de joie avec lesquels on parlait de l'enfant qu'on attendait; il devait former le complément d'un bonheur conjugal exempt de nuages. On ne s'entretenait qu'avec un véritable enthousiasme de l'arrivée en ce monde d'un fils si ardemment désiré, et la mère ne croyait pas payer trop cher, par de longues souffrances, la douce satisfaction d'alaiter cette petite créature, qu'on adorait avant qu'elle fût née. Mais c'était le papa qu'il fallait entendre... il procédait en perspective à l'éducation de son fils (car ce devait être infailliblement un garçon) : il saurait le latin comme Cicéron, le grec comme Démosthènes; il serait versé dans le droit romain comme Justinien, dans le droit français comme Cujas, Barthole et Pothier. « Avocat, disait l'excellent père, on parvient à tout : mon fils profitera de ma qualité d'éligible que je lui transmettrai; il sera député, lui..... Député et avocat... voilà deux conditions presque infaillibles pour devenir ministre..... Oui, j'en réponds, mon fils deviendra ministre. . Hein !

ma femme, seras-tu fière quand tu entendras donner de l'excellence à notre cher enfant... Moi, père d'un homme d'état, je serai respecté, vénéré dans le quartier Saint-Jacques... quand je passerai, tous les chapeaux s'abaisseront; on me laissera le haut du pavé... Père d'un ministre! vraiment il ferait beau voir qu'on ne me rendît pas des devoirs... Une faveur ministérielle, cela doit refluer sur deux générations ascendantes au moins. J'obtiens la croix d'honneur, pour avoir donné le jour au plus ferme soutien de la monarchie; vous, ma femme, vous entrez de droit dans le comité de bienfaisance de l'arrondissement, et mon vieux père est nommé d'emblée marguiller d'honneur de la paroisse... Ah! j'oublie l'essentiel: je fais une pétition au préfet pour être dégrevé d'impôt foncier sur mes deux maisons... la pétition du père d'un ministre, c'est un ordre pour le simple administrateur d'un département: on m'enlève une charge annuelle de 3 ou 400 francs, et l'on dissémine cela sur une douzaine de petits contribuables

sans conséquence... Allons, ma femme, allons dépêchez-vous de donner à la France un Sully, un Colbert, un Turgot, un Necker, même un Villèle... mais seulement au pis-aller. »

J'avais vu bâtir, pendant deux ou trois mois, ces châteaux en Espagne; jugez de mon embarras, de ma désolation : il fallait, d'un souffle, les faire crouler. Cependant je devais parler sans le moindre délai : l'accouchement allait devenir on ne peut plus dangereux pour la mère, si les moyens indiqués en pareil cas n'étaient pas employés avec promptitude. Je tirai donc à l'écart le mari de ma cliente, afin de lui porter le coup terrible, mais indispensable, qui devait atteindre sa sensibilité paternelle. Un de ces médecins qui croient avoir signalé le complément de la science en se livrant à une brusquerie poussée jusqu'à l'inhumanité, eût dit au brave homme qu'il s'agissait d'informer : « Monsieur, l'enfant est « hydrocéphale; il faut le sacrifier ou sacrifier « sa mère; choisissez. » Cela peut-être fort

doctoral; mais, selon moi, c'est d'une révoltante barbarie... J'éloignai ces formes acerbes.

« Monsieur, dis-je au propriétaire de la rue Saint-Jacques, l'enfant que nous attendons pourra ne pas vivre; je vous l'annonce avec chagrin : je viens de m'assurer par le développement excessif de sa tête qu'elle est atteinte d'hydropisie; et, dans cet état, sa proportion est telle qu'on ne peut guère espérer un accouchement heureux, à moins...

— Eh bien ! madame, achevez ?...

— A moins qu'on n'opère à l'instant même la perforation du crâne, afin de diminuer le volume de la tête par l'écoulement des eaux qu'elle renferme.

— Dieux ! qu'entends-je? malheureux père ! s'écria l'excellent bourgeois tout en pleurs... quoi, ma chère dame, il n'y aurait pas moyen d'éviter un tel malheur ?

— Le moyen, monsieur, serait un malheur plus grand, répondis-je avec gravité; les jours de madame seraient en danger.

— Ah ! que me dites-vous ?...

— Et ceux de l'enfant ne pourraient être sauvés... la nature l'a condamné avant de naître...

— Affreuse situation !...

— Monsieur, monsieur, hâtons-nous de prendre un parti... N'attendons pas que le travail soit plus avancé, et que la nature se soit épuisée en efforts inutiles... Par bonheur, je me suis aperçue à temps de la mauvaise conformation de l'enfant... Mais, je vous le répète, il faut se hâter de faire une opération indispensable... je vous prie d'appeler un médecin-accoucheur renommé : M. Capuron ou M. Désormeaux.» Je prononçai ces paroles avec une extrême vivacité : le mari de l'accouchée vit qu'il n'y avait pas à balancer un instant... On courut de sa part chez M. Capuron ; il était absent; l'exprès amena M. Désormeaux.

Ce médecin confirma tout ce que j'avais dit ; ajoutant avec grâce que j'aurais fort bien pu opérer seule. Mais, malgré cette déclaration obligeante, je ne voulus point accepter la responsabilité de l'événement, et j'exigeai

même qu'un second docteur en fut témoin. L'opération qui devait sauver l'accouchée, en sacrifiant une créature qui n'avait point encore vu le jour, fut faite, je puis le dire, avec adresse, et deux heures après les premières douleurs, ma cliente était heureusement délivrée. Cet accouchement compliqué, et surtout la prudence avec laquelle j'en avais prévenu les funestes accidens, me firent le plus grand honneur dans le monde médical. Considérée sous le point de vue moral, ma conduite, dans cette circonstance, me valut également des éloges, qui ne me furent point épargnés : le propriétaire de la rue Saint-Jacques, particulièrement, loua les ménagemens délicats avec lesquels je lui avais peint le danger de son épouse. Il se consola de la perte, bien affligeante, sans doute, d'un enfant sur lequel il avait fondé de si belles espérances, en songeant qu'il pourrait, au premier jour, recommencer le ministre futur qui venait d'être soustrait à sa tendresse.

Je dois ajouter, à propos du cas véritable-

ment critique dont je termine la narration, qu'il n'y aurait peut-être pas un seul accouchement périlleux si, dès les premiers signes d'un travail difficile, on mettait le temps à profit pour seconder les efforts de la nature : je ne connais que les vices de conformation du bassin qui présentent des difficultés assez graves pour mettre en défaut le talent du plus habile opérateur.

SCENES D'INTÉRIEUR.

—

Souvenirs.

—

Par une matinée pluvieuse de novembre, j'étais assise à ma croisée, les yeux fixés sur les arbres de mon jardin, que l'automne dépouillait incessamment de leurs feuilles jaunies. Je les voyais tomber, une à une, sur cette terre qui crée tout et finit par tout ensevelir. « Ainsi, me disais-je tristement (car rien n'attriste comme la pluie), ainsi se détachent les

ours de notre vie si rapide, et qui nous semble quelquefois si longue. Mais cette verte parure du bosquet, elle renaîtra l'an prochain, et les belles journées de notre jeunesse tombent sans retour : à peine nous en reste-t-il le souvenir, reflet souvent incommode, quelquefois consolant, de temps en temps récréatif.» Et je me pris à chercher dans ma mémoire quelque case où je pusse trouver une distraction, un souvenir à opposer aux brunes pensées que je sentais prêtes à me dominer.

J'avais rêvé quelques intans, lorsque, tout à coup, je partis d'un grand éclat de rire... Il faut que je vous dise d'abord pourquoi : en explorant la case dont je vous parlais tout à l'heure, je l'avais trouvée remplie de médecins : elle en était noire comme la plaine où s'est abattue une nuée de corbeaux. Mais tous ces docteurs ne s'étaient pas montrés amusans; je vous ai parlé de plusieurs dont les actions ne se sont jamais nuancées de rose. Or, je voulais, ce jour-là, conjurer la tristesse et l'ennui : ce n'était pas le cas de me rappeler les procédés

de M. Giraud...., par exemple. Mais en cherchant bien dans cette mêlée doctorale, j'y trouvai une figure passablement comique, et certain épisode qui ne l'était pas moins. Cet épisode se rapporte au temps de mes études; vous dire qu'en faisant naître l'occasion de le raconter, je cherche à remplir une lacune, ce serait se donner le mérite d'une franchise inutile, car vous avez déjà deviné cela; et j'avouerai seulement que si j'ai rêvé devant ma croisée, en regardant la pluie tomber, c'était pour amener, sans trop de labeur, le récit que voilà.

Quelque temps avant d'avoir mon diplôme, je suivais un cours théorique et pratique d'accouchemens, que le docteur Clem.... faisait chez une sage-femme, rue de la Harpe. Il m'a toujours semblé que le meilleur moyen d'acquérir la bonne méthode dans un art, est d'en comparer les divers enseignemens, et de se former une sorte de doctrine de ce qu'on y a observé de mieux. Toute école est par essence exclusive, extrême dans ses opinions,

dans ses systèmes : il faut glaner la perfection en parcourant les domaines du savoir ; si l'on voulait la moissonner sur un seul point, on recueillerait assurément plus d'ivraie que de bon grain, plus de lueurs trompeuses que de vraies lumières. Ainsi, non contente d'avoir étudié avec madame Lachapelle, avec M. Dubois, je recherchai, dans les leçons du docteur Clem.. ., non pas des ressources pour mieux faire, mais des moyens de faire, au besoin, autrement.

J'explorai donc le champ de la science avec ce nouveau professeur ; j'en trouvai ainsi, il faut le dire, une dose modeste ; mais en récompense, je rencontrai à ce cours l'origine d'une longue suite de dégoûts, mais de dégoûts qui furent quelquefois amusans. Je n'avais pas écouté trois leçons du docteur, que je devins l'objet de ses préférences, ou plutôt de ses obsessions... c'était vraiment un amour bien prononcé, avec tout son bagage de fades complimens, d'attentions que l'on cherchait à rendre délicates, et qui n'étaient qu'assommantes;

de missives ampoulées, et d'autant plus ridicules que mon galant médecin avait cherché à les rendre plus expressives. Je m'empressai de me soustraire, autant que je le pus, à cette inquisition soupirante; mais M. Clem... me suivait partout. Lorsque je l'apercevais sur mes traces, je doublais le pas, je prenais une rue à gauche, puis une à droite, puis une troisième; ricochant sur la voie publique comme un lapin que poursuit le chasseur..... Vaine précaution; après cette manœuvre laborieuse, je me retournais : mon traqueur infatigable était là, insultant de son sourire à tous les soins que j'avais pris pour l'éviter.

Un matin, à six heures, je me rendais au Jardin des Plantes, où je suivais le cours de botanique de M. Desfontaines; je longeais la rue de Sorbonne, rue ordinairement déserte, surtout durant les premières heures de la matinée. Eh bien! mon importun Céladon y était déjà, épiant mon passage; il venait de m'aborder en se frottant les mains, lorsque j'aperçus sur le pavé une boîte soigneusement

ficelée et cachetée, que je ramassai en sa présence... Plus amoureux qu'intéressé, le docteur ne songea nullement à me demander sa part de la trouvaille, et je le lui fis observer en riant.

« Hélas! mademoiselle, me répondit-il d'un ton piteux, ce serait un trésor et je l'aurais trouvé, que je vous l'offrirais tout entier... Il est vrai que ce serait en échange d'un trésor plus précieux.

— Et lequel donc, monsieur le docteur?...

— Lequel, charmante ingrate? celui que vous serrez bien fort sous votre schall... Ce petit cœur qui, par malheur, est aussi dur qu'il doit être joli.

— Oh! ce cœur là n'est pas un bien perdu, et je n'en dois compte à personne...

— Tant pis, ma belle enfant, tant pis; il vaudrait mieux le donner que de vous le laisser prendre, et c'est ce qui vous arrivera...

—Pas ce matin, docteur... Mais veuillez, je vous prie, me laisser continuer ma route: la leçon de M. Desfontaines sera commencée...

— Ah ! je sais, mademoiselle, vous apprenez à connaître les fleurs... Eh bien ! je ne vous fais pas sortir de votre cours, car mon amour est la fleur du plus pur sentiment.

— Bonjour, monsieur Clem..., je n'en suis pas encore à l'étude de ce genre-là.

— Vous y viendrez bientôt, cruelle, et vous prendrez, j'en suis sûr, un professeur qui ne me vaudra pas...

— Possible, docteur, répliquai-je de loin ; mais je l'aurai choisi...

En ce moment, j'arrivais devant le magasin de M. Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques ; je me disposai à y entrer pour déposer ma boîte. Du seuil de la porte, je saluai mon obstiné poursuivant, qui, croyant sans doute que j'allais faire une longue station dans cette maison, se décida à s'éloigner... J'en fus débarrassée pour cette fois.

Tout en continuant ma route vers le Jardin des Plantes, je réfléchissais aux assiduités galantes de MM. les médecins auprès des jeunes élèves sages-femmes ; car le docteur

Clém... ne m'en offrait pas le premier exemple: j'avais eu déjà l'occasion de voir plusieurs fois ce petit hors-d'œuvre de l'enseignement médical, à l'égard de quelques unes de mes condisciples. Je me rappelai ce qu'on m'avait dit des professeurs du Conservatoire, où les demoiselles n'apprennent bien à chanter ou à déclamer qu'autant qu'elles acquittent certain tribut, dont ces messieurs se montrent fort jaloux. Ainsi une jeune personne qui se destine au théâtre, quand elle a profité des leçons qu'elle est censée avoir reçues gratis, apporte dans la carrière dramatique une initiation complète à toutes les parties de son art. Sans doute c'est dans le même but que MM. les professeurs d'accouchemens font la cour aux élèves sages-femmes, jusqu'au point de vouloir remonter aux principes les plus élémentaires de cette science... à la plus grande gloire de la faculté.

En revenant du cours, je repris, chez M. Lefuel, la boîte toujours scellée que j'y avais déposée. Voici maintenant une de ces

actions qui, chez une femme, vous paraissent toujours, messieurs, de véritables phénomènes... Voudrez-vous bien me faire la grâce de croire que la petite caisse dont il s'agit, resta toute la journée en mon pouvoir sans avoir été ouverte. Toutefois, à propos de cette curiosité féminine domptée, je ne veux accepter que des hommages mérités: un mémorialiste doit, avant tout, être véridique et sincère. J'ajouterai donc que je me sentais bercée d'une douce illusion en soupesant ma trouvaille, dont la pesanteur spécifique, assez considérable, faisait voltiger dans ma pensée mille chimères d'opulence. Chacune d'elles était un bien réel, puisqu'il me satisfaisait, et je me dis jusqu'au soir: « Ne tuons pas notre poule aux œufs d'or. » Enfin, soit affaiblissement d'espoir, soit récidive d'inclination féminine, je brisai machinalement le cachet de la boîte; j'en coupai même un peu vite la ficelle; je fis sauter le couvercle... Il y avait de l'or dans ce coffre... mais autour de six petites tasses à café et leurs soucoupes, accom-

pagnées d'un joli sucrier ; le tout en porcelaine et peint fort délicatement... Je fus ruinée.

A cette époque, j'allais souvent voir, rue du Pot-de-Fer, le docteur Dalié, médecin de feu mon tuteur... Encore un médecin, va-t-on dire... Oh ! mais celui-là ne doit pas être compté parmi les mauvais génies qui, au commencement de ce chapitre, noircissaient ma mémoire : c'était un bon ange, un ami véritable, sans arrière-pensée d'impure galanterie, comme un Clém... ; sans manége cupide, comme un Giraud... ; sans vues parasites, comme un Pi.... D'ailleurs, ce respectable savant, ce second père, qui m'eût volontiers donné son fils pour mari, si, moins inexpérimentée et plus refléchie, je ne m'étais pas éprise, comme presque toutes les jeunes personnes, des feux follets qui brillent aux yeux ; cet excellent homme, dis-je, avait atteint l'âge où les passions s'améliorent, à la manière des liqueurs spiritueuses, en perdant de leur force : je n'avais rien à craindre de lui. Il me prodiguait une multitude de ces attentions d'autant

plus précieuses qu'elles sont plus désintéressées. Par exemple, il m'ouvrait sa bibliothèque, où je passais des heures entières à prendre des notes sur tous les auteurs qui ont traité des accouchemens.

Je fis cadeau à M. Dalié du petit service de porcelaine que j'avais trouvé rue de Sorbonne; ce digne ami se montra sensible à ce bien léger présent, et le conserva dans son cabinet jusqu'à sa mort.

Pour en revenir au docteur Clém...., ses poursuites continuèrent avec une persistance de plus en plus fatigante : je ne pouvais faire un pas sans le rencontrer sur mon passage... Un samedi, l'élève sage-femme un peu dévote, dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, vint chez moi me proposer une partie de campagne pour le lendemain. Il s'agissait de répondre à l'invitation que nous faisaient des amis de sa famille, d'aller assister à la fête de Vincennes, où nous devions, disaient-ils, nous amuser beaucoup. J'acceptai la proposition de ma jeune amie, et nous fixâmes

à neuf heures et demie du matin l'instant de notre départ.

Le lendemain, à l'heure dite, mon amie vint me prendre ; j'étais déjà établie rue de l'Odéon. Nous descendîmes rapidement cette rue, nous hâtant de nous rendre au lieu où l'on prenait les voitures de Vincennes, et nous égayant d'avance des débats qui allaient s'élever entre les cochers, à l'occasion de notre transport... « Holà, mesdames ! deux places pour Vincennes... je pars tout de suite... Encore un lapin là. » Mais à peine avions nous fait quinze pas, que nous vîmes l'inévitable, l'éternel Clem.... embusqué déjà sur mon passage. Nous voulûmes remonter brusquement la rue pour lui échapper ; impossible... En quatre pas, ses jambes, quoique déjà assez engorgées, eurent franchi l'espace qui le séparait de nous...

« Ah ! je vous tiens, s'écria le docteur en riant ; vous allez vous promener...; je vous accompagne. Et notre médecin, formant deux anses de ses bras, se disposait à s'intercaler entre nous deux.

— Eh ! non vraiment, monsieur, répondis-je brusquement; nous n'allons point nous promener, mais déjeuner rue d'Enfer, chez une de nos amies, et vous concevez que nous ne pouvons vous y conduire.

— Rue d'Enfer ! c'est singulier, vous descendiez tout à l'heure la rue...

— C'était par mégarde, répondit mon amie...

— Voulez-vous, monsieur, dis-je à mon tour, que je vous parle avec sincérité? Nous suivions notre véritable chemin; mais nous l'avons quitté pour vous éviter.

— Ah ! voilà de la noirceur.

— Comme vous voudrez; mais il est aussi par trop désagréable d'être poursuivie de la sorte, partout et à toute heure... Laissez-nous, je vous prie.

— Oh ! non, petite méchante; il est bien décidé qu'aujourd'hui je vous suivrai partout où vous irez. »

A ce témoignage d'obstination que pouvions-

nous opposer, sinon la fuite ? Nous nous mîmes à courir comme deux pensionnaires, regardant de temps en temps derrière nous pour voir si le docteur nous suivait... Nous arrivâmes, haletantes, chez la dame dont nous avions maladroitement indiqué l'adresse à notre poursuivant. Par malheur, ses croisées ne donnaient pas sur la rue ; nous fûmes obligées de descendre plusieurs fois, afin de nous assurer si le corsaire était en vue... Nous le vîmes presque toujours croiser dans le voisinage. Enfin, saisissant un moment où il avait disparu, nous nous élançâmes dans la rue ; mais à peine étions-nous à la place Saint-Michel, que l'inévitable se retrouva sur nos talons.

En doublant le pas, nous eûmes bientôt gagné la porte de M. Ribb, médecin, rue de Vaugirard : je me rappelai que je devais une visite à son épouse ; je proposai à ma compagne de relâcher chez elle, et de nous faire ainsi, d'une politesse, une ressource contre notre ennemi.

Nous confiâmes à madame Ribb la poursuite obstinée du docteur Clém.... qu'elle connaissait. Cette anecdote, et la naïveté chaleureuse avec laquelle nous la racontions, amusa beaucoup la dame qui nous offrait alors un refuge. A chaque instant nous nous mettions à la croisée, et toujours nous voyons le professeur, sentinelle intrépide, se promenant devant la porte cochère. Il avait alors, je m'en souviens, un chapeau fort sale... Indignée, je m'écriai assez haut : « C'est déshonorant d'être suivie par un homme comme celui-là. » Cette explosion de colère, partie à propos de notre remarque sur un chapeau crasseux, fit éclater de rire madame Ribb... « Voyez-vous l'influence de vos 16 ans, dit-elle à travers ses larmes d'hilarité; ce galant suranné, portant une coiffure ridicule, il vous déshonore... Parions qu'une telle persévérance vous rendrait un peu fière, si c'était un beau jeune homme, à la taille serrée, aux brunes moustaches, coiffé d'un chapeau au dernier goût... Pauvre jeunesse, te voilà bien, disgraciant avec amertume tout ce qui ne

flatte pas ta vue ; souriant aux travers lorsqu'ils te fascinent.

Au moment où notre hôtesse d'un moment terminait cette réflexion, il y eut une seconde éclipse du docteur, et nous en profitâmes pour continuer notre route. Mais il était écrit que nous ne réussirions pas encore à nous débarrasser de l'importun au chapeau crasseux... Il nous rejoignit sous la galerie de l'Odéon.

« Oh ! pour cette fois, dit-il résolument, vous allez me donner le bras ; je ne vous quitte plus, et foi de docteur, vous n'entrerez maintenant nulle part.

— A la fin, monsieur, m'écriai-je en repoussant M. Clém... qui nous séparait de manière à faire scène, ceci devient par trop insupportable... Ne voyez-vous pas que vous nous affichez... En vérité, c'est abuser du respect que nous devons à notre professeur.

— Je suis cuirassé de persévérance comme vous d'insensibilité, répondit en riant notre ombre de cette matinée... Oh! je ne me lasse pas ainsi... »

Que faire en pareil cas ? On ne peut pourtant pas crier à la garde contre un homme qui ne veut que vous donner le bras. « Allons déjeuner chez notre amie, madame Dalm...,» dis-je à l'oreille de ma condisciple ; et nous marchâmes si vite, que M.r Clém... ne put, cette fois, nous suivre que de loin.

Arrivées chez la dame en question, nous lui fîmes aussi la confidence de la mésaventure qui nous obligeait à tant louvoyer pour gagner les voitures de Vincennes. Madame Dalm... était jeune, vive, rieuse à l'excès; elle s'en donna à cœur joie sur l'inquisition amoureuse du docteur; surtout lorsque, d'un balcon placé au-dessus du quai aux Fleurs, nous lui eûmes montré notre homme, se promenant avec gravité entre les arbres, et nous saluant par intervalles de la main avec le plus gracieux sourire... Nous enragions de l'impertinente sérénité de ce galant, que rien au monde ne lassait... Ne pouvant mieux faire, ma compagne et moi, un morceau de pain et une aile de poulet à la main, nous vînmes sur le balcon

narguer de notre appétit ce poursuivant infatigable, que nous condamnions du moins à la diète... Cette folle idée nous fit rire toutes trois un bon quart d'heure, à la barbe du promeneur; loin de se formaliser d'une hilarité dont il était évidemment l'objet, Clém... parut la partager, et ce partage, nous déjeunant, lui jeûnant, redoubla encore notre accès de gaîté folâtre.

Quand nous eûmes bien ri, madame Dalm... nous dit :

« A propos, mes bonnes petites, tenez-vous décidément à votre partie de Vincennes ?

— Assurément, répondit ma compagne ; on nous attend.

— Eh bien ! nous allons tromper, par une ruse, l'ennemi qui vous tient assiégées ici.

— Vraiment, vous le pouvez ? m'écriai-je avec vivacité.

— Sans doute. Il existe dans cette maison une grille ouvrant sur certaine cour, qui communique à la place du Palais de Justice, et le docteur ne vous verra pas sortir. »

A ces mots, nous nous mîmes à sauter de joie comme des enfans.

« Attendez donc, reprit madame Dalm..., ce n'est pas assez de tromper l'espérance de votre Céladon, il faut encore s'en amuser : j'espère que c'est de bonne guerre.

— Ah ! oui, oui, nous écriâmes-nous ensemble.

— Jusqu'à quelle heure voulez-vous que nous prolongions sa faction?... car je connais les amoureux, Clem... restera là tant que cela nous plaira.

— Eh bien ! répondis-je, qu'il y reste donc jusqu'à cinq heures... Il sera plaisant de le faire déjeuner à l'heure où tout le monde dîne.

— Va pour cinq heures, reprit madame Dalm... Maintenant, mes toutes belles, sortez de la place assiégée par l'issue secrète, et bon voyage. »

Nous prîmes congé, en riant aux larmes du tour que nous jouyons au docteur Clem... Le surplus de notre voyage se fit sans encombre, et les plaisirs champêtres de Vincennes

nous dédommagèrent des tribulations de la matinée.

A cinq heures, sonnées aux nombreuses horloges qu'on entend du quai aux Fleurs, surtout quand on y est en faction, madame Dalm... députa vers M. Clem... sa domestique, demi-femme de chambre rendue familière aux intrigues par la fréquentation habituelle du *Prado*. Elle aborda le docteur avec un petit air mystérieux, et lui dit tout bas :

« Monsieur attend les deux demoiselles qui sont entrées ce matin dans cette maison ?

— Oui, oui, ma belle enfant, répondit avec le même mystère l'abusé docteur, qui, comme Detieulète de la *Gageure imprévue*, se croyait peut-être destiné aux grandes aventures...

— Eh bien ! monsieur, j'ai à vous donner un avis et un conseil, qui sont tout à fait dans vos intérêts...

— Parlez, charmante Iris, répondit notre galant, dont les traits s'étaient animés... je vous écoute bien attentivement.

— Je vous dirai donc que ces demoiselles sont parties, depuis midi, par une porte secrète.

— Ah! diable, diable! et moi qui attendais là comme un sot...

— C'est ce que je disais; et puis, en fille charitable, je suis venue vous prévenir...

— Merci, merci, mon enfant; mais vous auriez dû vous aviser un peu plus tôt de cette charité-là.

— Écoutez donc à présent le conseil... Je crois que vous ferez bien, monsieur, d'aller déjeuner...» Puis la maligne soubrette s'éloigna en riant, sans attendre la réponse du mystifié docteur, qui dut se retirer l'oreille basse, et bien convaincu qu'il venait de servir, chez madame Dalm..., aux plaisirs du salon et aux récréations de l'antichambre.

Je revis bientôt le professeur à son cours; il ne me parut nullement piqué : l'amour-propre des amoureux sur le retour est, comme la peau de l'éléphant, insensible aux traits les plus acérés. Les assiduités de ce soupirant n'en devinrent que plus accablantes... Je ne

savais plus à quel saint me vouer pour être délivrée de ses importunités : encore une fois, on ne saurait faire décidément un mauvais parti à un homme parce qu'il vous aime ; et puis, l'avouerai-je, je ne sais en vérité si, au milieu des obsessions du docteur, ma jeunesse, un peu folle, ne se récréait pas à voir la folie, beaucoup plus grande, d'un amant parvenu à l'âge où l'on doit être sage, surtout lorsqu'on est membre de la Faculté de Paris... Car il était bien évident qu'en me fâchant un jour sérieusement, je me serais à coup sûr débarrassée des poursuites du professeur ; mais quand on se fâche d'un ridicule, on se prive du plaisir de s'en amuser, et lorsqu'on a seize ans, le plaisir a plus d'empire sur l'esprit que la colère.

Un soir, j'arrivai au cours de mon professeur assez tard; je me plaignis à cet égard de ma montre dérangée, dont l'inexactitude m'avait trompée.

« Votre montre, me dit doucereusement le docteur, confiez-la moi, belle méchante (c'é-

tait son épithète favorite) Je suis un peu horloger, je vous l'arrangerai.

— Vous horloger, monsieur le docteur, répondis-je avec un sourire significatif, vous devriez donc mieux connaître le prix des heures.

— Il en est, cruelle, que l'on perd volontiers..... et l'on croit encore gagner à cela.

— On y gagne en effet des rhumes ; mais je vous assure que c'est tout.

— Je me flatte un peu que non : la goutte d'eau qui tombe constamment sur le marbre le plus dur, finit par y laisser son empreinte.

— Elle n'en laisse pas sur le granit, docteur.....

— Je vous entends, barbare ; mais l'espérance est une maladie dont je ne veux pas guérir. »

J'avais laissé ma montre à M. Clém... : je le tenais pour un galant ridicule, mais pour un honnête homme, et je me serais fait un scrupule de lui montrer de la défiance quant au dépôt de ce bijou. Quelques jours se passèrent sans

que j'osasse reparler de ma montre au soi-disant horloger qui s'était chargé de la raccommoder ; enfin je la lui redemandai.

—Vous ne l'aurez jamais , me répondit-il brièvement et en plein cours.....

— Comment, monsieur , je ne l'aurai jamais ?

— Non, beauté inhumaine; je la garde, pour avoir au moins cela qui vienne de vous.

— Docteur, vous me dites cela pour rire, n'est-ce pas?

— Mademoiselle, je parle sérieusement.

— Monsieur le professeur, j'ai acquitté ponctuellement ma redevance à votre cours.

— Sans doute , mon enfant ; mais vous me devez beaucoup sous un autre rapport..... Et Clém... accompagna ces mots du plus comique soupir.....

— Oh ! sous ce rapport-là, je prétends bien demeurer insolvable.»

Persistant, malgré l'air sérieux du médecin, à regarder la confiscation de ma montre

comme un trait plaisant, je laissai passer encore quatre ou cinq jours sans la réclamer. Mais ce temps écoulé, je déclarai au professeur, du ton le plus bref, que je prétendais ravoir ma montre. J'y tenais beaucoup, quoiqu'elle fut d'assez médiocre qualité, parce qu'elle me venait de mon père, et j'y tenais quoiqu'on me l'eût comptée pour la valeur exhorbitante de six louis et demi, au moment de mon émancipation.

— Allons, M. Clém..., répétai-je avec résolution, rendez-moi ma montre.

— Je vous l'ai dit, jamais....

— Prenez bien garde à ce que vous ferez; je suis capable de vous jouer quelque tour malin.

— A votre aise, petit serpent..... guerre ouverte.

— Nous verrons comment vous prendrez les hostilités. »

Le docteur Clém... logeait, je crois, au Jardin des Plantes, où, dans je ne sais quelle partie de l'enseignement médical, il succédait

à M. Portal; mais il avait un pied-à-terre cloître Saint-Benoît, sans doute pour être à proximité d'un cours qu'il faisait au Collège de France. Or, un beau matin que le professeur terminait une toilette brillante, dans le but d'ouvrir avec solennité ce même cours, nous nous embuscâmes, ma condisciple et moi, chez une de nos amies, dont la maison faisait face à celle du docteur. Bientôt nous vîmes notre homme sur le seuil de la porte; sa portière achevait de le brosser, et il la pressait, se trouvant, disait-il, fort en retard. Il était resplendissant : habit noir du plus beau lustre, bas de soie, boucles d'or à ses souliers, et cette fois un chapeau neuf... « Quel bonheur, nous dîmes-nous, d'apporter un peu de désordre dans une parure si prétentieuse ! » Cette réflexion hostile expirait à peine sur mes lèvres, que le galant médecin était inondé d'un mélange de vinaigre et d'eau... Je vois d'ici l'expression grotesque que la colère avait imprimée aux traits du professeur; je vois l'honnête concierge essuyer, éponger son patron

d'un air piteux... et je me sens heureuse encore du fou-rire que nous causa l'effet de notre espiéglerie renforcée. Il fait tant de bien ce rire-là, surtout quand il sert une vengeance maligne, qui n'est pas moins le plaisir des jeunes filles que le plaisir des dieux.

M. Clém... n'ignora point qu'il me dut l'aspersion acidulée qui avait délustré brusquement son habit, et taché le chapeau neuf qui s'était fait bien attendre. Mais il eut le bon esprit de ne pas se fâcher, espérant, avec raison, obtenir une contre-vengeance plus complète en continuant de m'obséder : ce qu'il fit longtemps encore. Du reste, le docteur voulut-il se donner une indemnité pour sa toilette gâtée? je l'ignore; mais il ne me rendit jamais ma montre, et je suis forcée de convenir que je payai un peu cher le plaisir d'avoir envoyé M. Clém... ouvrir son cours du collége de France, assaisonné comme une salade.

Que de lettres, que de vers bon Dieu! je reçus de ce soupirant obstiné; le papier en était soyeux et très propre aux papillotes;

j'ai souvent dormi la tête appuyée sur une tendre protestation, une romance plaintive, une élégie touchante, émanant du docteur, toujours éconduit, jamais rebuté. Enfin, sans m'avoir dit :

Mais, belle Iris, on désespère
Alors qu'on espère toujours,

le galant du cloître Saint-Benoît se lassa de ses vaines poursuites, et cessa d'alimenter la provision de mes papillotes.

A propos de vers, M. Giraud... en faisait aussi, et je ne dois pas oublier de le dire, maintenant que cet autre docteur songe, parbleu! à se faire une réputation brochée in-8°. Il existe dans le monde littéraire un *Voyage à Constantinople*, publié par M. de Choiseul-Gouffier, livre consciencieux qui ruina, dit-on, son auteur. Tel est l'ouvrage que M. Giraud... refait en 1835. Mais, s'il ressort de cette tâche quelque excès d'amour-propre, il n'y a pas du moins danger de ruine : M. de Saint-Ger-

vais a juré qu'il ne compromettrait jamais sa fortune en émission de conscience, et je sais mieux que personne qu'il est homme à tenir son serment. Pour première preuve, je dirai, en mémorialiste sincère, que de sa vie le nouveau voyageur aux Dardanelles ne visita la ville fondée par Constantin sur les ruines de Byzance. Il est bien vrai qu'il a passé quelques jours à Smyrne; mais on n'a pas encore inventé une longue-vue qui de ce port de l'Orient puisse faire découvrir Constantinople. Du reste, c'est d'un peu plus loin que le rival de Gouffier a tracé ses descriptions : je possède encore le petit bureau où, du fond de mon boudoir, il se faisait orientaliste, sans frais de poste, sans frais de traversée, et sans heurter ses habitudes gastronomiques contre les fades repas des caravanserails. Je reviens aux vers du docteur, précédens de l'œuvre, sans doute teintée de poésie, qu'il se dispose à mettre en lumière... Voici un échantillon des productions de cette muse doctorale.

A MA CHÈRE ALEXANDRINE,

Avec qui je lis le voyage d'Antenor.

Tous les jours mon cœur va s'unir
A celui d'une tendre amie,
Qui me rappelle le souvenir
De la célèbre Lasthénie.
De son trop heureux Antenor
Nous renouvellerons le mariage,
Et bien mieux qu'eux mettrons d'accord
Le plaisir, la raison et l'âge.
Nous trouverons la félicité
Où les sots rencontrent la peine,
Et chaque jour de l'amitié
L'amour resserrera la chaîne...
Jurons de nous aimer toujours,
Fidèles à la philosophie...
Joignons le travail aux amours;
Enfin imitons Lasthénie.

Quand cette gentille épître fut composée, je crois, sur le coin de ma toilette, je ne m'amusai point à saisir le mètre des prosodistes pour en mesurer les syllabes : l'amour ne trouve trop longs, ni les instans qu'on lui consacre, ni les phrases, rimées ou non rimées, qu'on lui adresse ; et les vers de la personne que nous aimons sont toujours justes quand ils sont tendres. Même lorsque j'insérai ceux de M. Giraud... dans ce chapitre, je leur ouvris une de mes pages avec candeur, sans arrière-pensée critique... Mais voilà qu'un typographe, pour l'acquit de sa conscience de correcteur d'épreuves, m'a fait observer que quatre des vers adressés par le nouvel Antenor à la nouvelle Lasthénie sont infiniment trop longs; que, d'ailleurs, il n'est pas correct de dire : *Nous trouverons la félicité où les sots*, etc., et qu'il faut *là où* : ce qui du reste tomberait dans l'*hiatus*. Enfin, mon puriste prétend que *félicité* ne rime pas avec *amitié*, même en s'autorisant des licences poétiques.... D'après les observations du prote, j'avais ordonné la

suppression de l'épître; mais on m'a objecté le *remaniement*, et je me suis décidée à permettre les italiques dénonciatrices, pour sauver la responsabilité de mon imprimeur.

ASSISTANCE XX.

—

Le Dévouement.

—

Les étrangers et particulièrement les Anglais, prétendent que nous sommes fort mal servis par nos domestiques : « Chez vous autres Français, disent nos voisins, cette classe, affranchie par vos révolutions, n'est plus du tout soumise; et, non contente de manquer de complaisance, elle se montre parfois d'une arrogance extrême. » C'est ainsi que me parlait

récemment une aimable milady au ton mielleux, à la taille élancée, à la démarche mal naturalisée française, qui sans doute se prévalait d'une haute prépondérance sociale, fondée sur huit à dix mille livres sterlings de revenu, et croyait fermement que tout ce qui possède doit commander, tout ce qui ne possède pas, obéir servilement. Elle ajouta : « Nous venons de passer huit mois à Dijon, pays infesté d'idées libérales : nous n'entendions parler que de liberté, d'égalité, de droits populaires, et nous ne trouvions personne pour nous servir.

— Il est certain, milady, répondis-je à la fière insulaire, que, chez nous, le peuple prend au pied de la lettre ce qui est écrit dans ses chartes, et souffre impatiemment tout ce qui ressemble aux chaînes de l'esclavage.

— C'est fort désagréable, madame ; car enfin les personnes comme il faut seront bientôt sans pouvoir sur *ces gens-là*.

— Jamais, milady; il est une dépendance à laquelle le pauvre ne saurait échapper : c'est

celle du besoin. Et quant à l'arrogance des domestiques, que vous avez pu remarquer effectivement en France, il est un moyen de l'éviter : c'est de se faire aimer d'eux.

— Nous ne concevons pas, en Angleterre, que les maîtres puissent avoir des devoirs à remplir envers leurs valets..... Il faut savoir tenir son rang.

— J'ai vu plus d'une fois pourtant celui de vos puissantes seigneuries se rapetisser jusqu'à la condition du plus modeste ouvrier : les lois britanniques le veulent ainsi, milady... Votre système électoral, vos bourgs pourris font du besoin de votre orgueil le pendant des besoins matériels du prolétaire, que vous dominez en d'autres temps..... Il vous sert toute l'année ; et si, au moment d'une élection, il quitte votre antichambre pour ressaisir ses droits de citoyen, le lord devient à son tour l'humble complaisant de l'homme qui le servait hier.

— Ceci n'est d'ordinaire qu'un sacrifice de guinées.

— Pardon, milady, c'est aussi un sacrifice

d'orgueil : l'homme du peuple n'a que sept ou huit jours pour se venger des dédains aristocratiques ; il les emploie bien : le noble baronnet doit boire, au *Public-House*, avec le paysan ou le cordonnier, qui peut l'envoyer au parlement.....

— Egalité fictive que celle-là.....

— Et qui n'en est que plus dure, parce qu'elle s'éloigne davantage des airs dédaigneux auxquels il faut faire trève pour s'y livrer. Allez, allez, milady, le moyen le plus sûr de ne point avoir à rougir de la dépendance de position, qui peut devenir le lot du riche comme du pauvre, c'est de ne jamais oublier qu'il est des égards que l'on doit même à ses domestiques. Et croyez-moi, ceux-ci, d'autant plus reconnaissans d'une telle bienveillance qu'ils sont plus habitués à voir les maîtres s'en affranchir, trouvent plus souvent qu'on ne pense l'occasion de payer ces procédés affables en solide dévouement. Combien de bons serviteurs n'avons-nous pas vus, dans ces temps de troubles et de proscriptions, nourrir du tra-

vail de leurs mains, des maîtres qui, naguère occupés exclusivement de jouir de la vie, s'étaient jugés trop nobles pour apprendre à gagner la leur. Combien d'autres ont soustrait à l'échafaud ceux qu'ils avaient servis, ou les ont couverts de leur corps dans les champs de la guerre..... Pensez-vous, milady, que ce soit avec de grands airs, avec une brusquerie hautaine, avec cette sécheresse et cette brièveté de paroles qu'affectent la plus part des riches, que l'on peut obtenir une telle affection de la part des domestiques? non, certes! la bonté seule a des droits à tant d'abnégation.

«Ecoutez, milady, continuai-je avec chaleur, voici un trait, sur mille, que je suis heureuse de pouvoir vous citer, à l'appui de mon opinion : il est récent, et j'espère que vous le trouverez démonstratif.

« Une dame d'une haute condition subissait les suites d'une intrigue nouée en l'absence de son mari ; le terme de sa grossesse approchait. Je faisais, depuis quelque temps, des visites fréquentes à cette dame dans son hôtel :

nous étions convenues que j'habituerais ainsi le concierge et les domestiques de la maison à me voir souvent, sans concevoir aucun soupçon sur ma profession. Les manières dégagées que j'affectais quand je me présentais chez ma future cliente, l'élégance de ma mise, l'espèce d'intimité avec laquelle on me recevait, tout contribuait à faire croire que j'étais une amie de madame. Du reste, ma jeunesse, peu compatible, dans les opinions vulgaires, avec les attributions d'une matrone, achevait de faire prendre le change aux personnes environnantes, qui eussent pu devenir de dangereux témoins. En un mot, je me conduisis, dans cette circonstance, comme je l'avais fait auprès de la *dame scrupuleuse* dont je vous ai parlé précédemment.

« Le moment critique étant arrivé, je me rendis à l'hôtel de ma prétendue amie; il était dix heures du soir, et je trouvai ma cliente dans la partie la plus reculée de ses appartemens. On avait matelassé les croisées; la femme de chambre, jeune personne alerte

autant qu'habile, s'était assurée de l'exacte fermeture de toutes les portes qui pouvaient conduire les indiscrets, ou seulement les importuns jusqu'à la chambre où le mystère de Lucine allait s'accomplir. Nous n'étions que trois dans ce lieu : la malade, l'active soubrette et moi. L'accouchement fut heureux et prompt ; mais tout à coup, et au moment où je venais de le terminer, on entendit une chaise de poste entrer dans la cour avec fracas. La manière de frapper avait fait reconnaître le maître..... Ce fut un coup de foudre pour l'accouchée..... Ce retour si imprévu, si funeste, pouvait la tuer..... la présence d'esprit, ou plutôt le dévouement héroïque de sa femme de chambre, la sauva.

« Vite, ma chère maîtresse, s'écria l'excellente fille, levez-vous ; que madame vous habille en toute hâte..... je vais me mettre à votre place : c'est moi qui viens d'accoucher.

— Que dis-tu, mon enfant, répondit ma cliente d'un accent éteint ; mais c'est le sacrifice de ton honneur que tu me proposes.

— Qu'importe mon honneur? c'est du vôtre qu'il s'agit ; de grâce, madame, habillez ma maîtresse ; qu'elle s'éloigne.

Et tout en parlant ainsi, la fidèle femme de chambre brisait et cordons et lacet; elle jetait au loin ses vêtemens, puis elle s'élançait dans la couche où sa maîtresse venait de devenir mère. Moi, j'avais habillé la dame avec précipitation ; faible, tremblante, se soutenant à peine, je la conduisis dans un autre appartement, et je disparus. A peine étais-je sortie que le mari entra. Sans lui donner le temps de remarquer sa pâleur et son désordre, elle s'écria :

« Vous me voyez furieuse, mon ami; je suffoque, je me trouve mal.....

— Eh bien! mais que signifie donc ceci? répondit le voyageur avec surprise.

— Une infamie! une horreur!

— Saurai-je enfin, madame, le motif de ces cris, de ces plaintes, remplaçant d'une manière disgracieuse les empressemens auxquels je devais m'attendre après une longue absence.....?

— Pardon, mon ami, reprit ma cliente en s'efforcant de quitter le fauteuil sur lequel je l'avais laissé tomber, et se traînant au-devant de son mari..... Apprenez tout : Élisabeth, cette fille que nous croyions si sage, que nous allions marier à un honnête homme.....

— Achevez, madame ; Élisabeth ?

— Ah ! mon Dieu ! je n'aurais jamais cru cela d'elle.....

— Toutes ces exclamations ne m'apprennent rien..... et ma patience.....

— Tout à l'heure, au moment où cette fille me mettait au lit, elle a été prise par les douleurs de l'enfantement..... elle vient d'accoucher, dans ma chambre même, que j'ai été forcée de lui céder. C'en est fait, notre maison est déshonorée..... J'en serai malade..... je le suis déjà... je me meurs »

Et l'habile comédienne se laissa aller dans les bras de l'époux abusé, qui ne songea plus qu'à la secourir, à la consoler.

— Calmez-vous, ma tendre amie, lui dit-il en la transportant sur le fauteuil qu'elle venait

de quitter; c'est trop vous affliger d'un accident assez commun dans nos hôtels..... Nous déhonorer..... Eh, morbleu! s'il fallait que la réputation des maîtres souffrît du déréglement de leurs domestiques, il n'y aurait pas moyen d'y tenir..... Chez les gens comme il faut, l'on est fort heureux quand les bonnes mœurs règnent au rez-de-chaussée et au premier étage; il ferait beau voir qu'ils eussent à répondre de la moralité des mansardes où se pressent les soubrettes, les femmes de charge, les laquais et les chasseurs..... Reviens à toi, mon ange; nous renverrons Elisabeth, et notre demeure sera purifiée. Laissons cette fille occuper ta chambre puisqu'elle y est établie; je t'offre la mienne..... et les consolations de l'amour te feront oublier.....

— Non, mon ami, je sens le frisson qui me gagne..... J'ai la fièvre, je vous la donnerais..... De grâce, faites-moi conduire dans l'appartement que ma mère occupe quand elle vient à Paris..... et dites qu'on me fasse une forte infusion de tilleul. »

L'honnête mari, effrayé de la situation de sa femme, la transporta sur ses bras dans l'appartement indiqué; il s'établit auprès du lit qu'il avait espéré partager, fit prendre lui-même à la malade la boisson qu'elle avait demandée, et lui prodigua les soins de la plus tendre sollicitude. Quoique accablé de fatigue, il ne quitta sa compagne qu'après avoir établi à ses côtés une garde attentive; alors même, il ne consentit à s'éloigner que quand elle lui eût juré qu'elle souffrait beaucoup moins, et que tout danger était passé.

Ma cliente n'eut pas de peine à cacher, sous l'apparence d'une fièvre de révolution, les suites naturelles de sa couche : pour la gloire de notre docte faculté, je ne nommerai point le médecin qui traita, sur sa parole, l'accouchée avec des antispasmodiques, et une diète absolue, qu'elle violait, dans une progression ascendante, au fur et à mesure que sa convalescence se consolidait.

Cependant le soir de l'événement, je m'étais éloignée de l'hôtel au milieu des ténèbres,

emportant, sous mon manteau, le prétendu enfant d'Elisabeth, que sa véritable mère m'avait recommandé vivement, à travers les embarras de la soirée orageuse. Dès le lendemain, je lui donnai une bonne nourrice; puis, déposant mon rôle de sage-femme, je me rendis, comme amie, auprès de ma cliente, à qui j'ordonnai secrètement tout ce qui pouvait être nécessaire dans sa situation. J'allai fréquemment la voir, sans exciter le moins du monde les soupçons du mari... Je le vis plus d'une fois, ce digne homme: c'était un assez beau cavalier; ses manières avaient de l'élégance, de la grâce..... Quel dommage que de si aimables qualités puissent, si j'ose m'exprimer ainsi, se démonétiser dans les liens du mariage!

Tandis que je visitais sa maîtresse, Elisabeth, clouée dans son lit par une maladie simulée, et contrainte de subir les ordonnances du médecin de la maison, ne poussait pas toutefois l'imitation jusqu'à les suivre. C'eût bien été, ma foi, une autre preuve de dévouement: le docteur, au pouls de cette jeune

femme de chambre, à l'inspection de sa langue, même, à l'état de son abdomen et de sa gorge, que la pauvre enfant avait dû se laisser toucher, le docteur, dis-je, avait reconnu savamment les divers accidens qui suivent une couche: la fièvre de lait s'était même offerte, disait-il, avec intensité...... *Fiat lux*.

Ce ne fut pas tout, après ses prétendues relevailles, Elisabeth eut à supporter les reproches du mari de sa maîtresse; et celle-ci, pour mieux soutenir son rôle, eut le courage, sans doute difficile, d'accabler de dures réprimandes celle qui s'était faite sa libératrice.

Enfin la dame qu'Elisabeth venait de sauver du déshonneur, eut l'air de lui pardonner sa faute, et la chargea mystérieusement d'élever l'enfant qui passait pour être le sien. Ainsi cette bonne fille manquait un bon mariage, sacrifiait une réputation jusqu'alors sans tache, et se dévouait entièrement à un enfant qui ne pouvait exciter en elle les douces émotions d'une mère; tout cela sans avoir même, pour

compensation, le souvenir des suaves instans de l'amour..... ils avaient été le partage de celle-là même qui lui en léguait les suites laborieuses.

«Trouvez-moi, dans le grand monde, poursuivis-je en m'adressant à mon Anglaise, trouvez-moi un dévouement semblable à celui que je viens de vous citer..... Elisabeth était cependant une simple domestique, un de ces êtres que les vanités de la terre croient à peine pourvus d'une demi-humanité..... Non, milady, la domesticité ne saurait dégrader l'ame : je le répète, c'est une condition malheureuse, mais qui n'entraîne point l'humiliation. Croyez-moi, si les maîtres remplissaient constamment leurs obligations envers ceux qui les servent, c'est-à-dire s'ils leur tenaient compte de leur zèle, de leur attachement, de leur fidélité, rarement ils auraient à se plaindre d'eux; car le pauvre se reconnaît sans effort l'obligé du riche, pour le peu de bien qu'il lui fait, et même pour le mal qu'il ne lui fait pas.»

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Expédiens pour se faire épouser.

Vous avez connu, au moins par les mémoires, le bon temps où régnaient en France cinq directeurs satrapes, qu'on nommait collectivement *le Directoire exécutif*: période théâtrale où nous étions devenus Grecs... par le costume; où l'on voyait le manteau, la tunique et le cothurne athéniens courir les rues boueuses de Paris; apogée des libertés morales,

durant lequel mesdames Tal... et No... se promenaient aux Tuileries en robe diaphane, laissant voir, pour unique transparent, de douces et fraîches carnations. C'était alors le règne mythologique des grâces, des plaisirs, des amours, qui s'ingéniaient à l'envi pour réparer les maux que la terreur venait de faire, et pour remplir les grandes lacunes qu'elle avait ouvertes dans la société. La muse dansante était en grand honneur dans notre capitale : chaque soir on lui ouvrait un nouveau sanctuaire à la Chaussée-d'Antin, au faubourg Saint-Germain, au faubourg Saint-Honoré : quartiers où venait d'éclore, ronflante de *j'avions* et de *j'étions*, une aristocratie d'agioteurs, dont on avait le bon esprit de se moquer dans ce temps-là, mais que notre époque devait honorer jusqu'au point de déclarer son or l'unique mérite digne d'être apprécié. On dansait donc avec intrépidité à Paris, sous le directoire : toutes les notabilités chorégraphiques du grand Opéra suffisaient à peine pour inculquer, par la ville, la philoso-

phie des *brisés et du pas de Zéphir.* Trenitz, le plus beau danseur des salons, était une puissance ; chaque jour on déposait à ses pieds un tribut de couronnes et de cœurs... on lui élevait presque des statues ; et Vestris lui-même, que son père appelait le *diou de la danse*, avait dû céder la moitié de son trône à l'illustre Trenitz. Madame d'Abrantès vous aura certainement dit cela dans ses fécondes révélations ; mais elle vous l'aura dit avec plus de regret que de gaîté... Elle était gentille et jeunette quand cela se passait, et c'est, même dans les souvenirs, une chose bien sérieuse que celle qui nous a rendus heureux. Indépendamment des bals particuliers, Terpsichore avait des temples à *Tivoli*, à *Idalie*, à *l'Elysée*, à *Paphos* *; partout retentissait la musique du quadrille, de la gavotte ou de la walse, nouvellement importée de la Germanie, au grand dépit des mamans prévoyantes et des maris jaloux.

Or, il y avait alors un dieu de l'orchestre

* Noms des jardins publics où l'on dansait chaque soir ; il y avait encore *Marbeuf*, *Mousseaux*, etc.

du bal, dont la réputation égalait celle de Trenitz : vous dire son nom serait une indiscrétion, et vous verrez bientôt pourquoi... Colinet et depuis Tolbeque ne se sont jamais élevés au degré de célébrité auquel parvint le musicien dont je parle : donner une soirée dansante dont il n'eût pas dirigé l'orchestre, eût été un véritable déshonneur ; les bourses, quand il s'agissait de l'avoir, devenaient autant de cornes d'abondance : jamais on n'opposa à ses prétentions la plus brève résistance de l'intérêt... on eût payé chacun de ses coups d'archet aussi cher que M. de Sommariva paierait chacun des coups de pinceau du divin Raphaël.

Chez nous autres Français, le char de la vogue roule plus rapidement encore que la roue de la fortune : le chef d'orchestre dont je tais le nom s'enrichit, comme on le pense bien, assez vite ; il laissa à sa fille, qui fut récemment ma locataire, un avoir assez considérable.

Ainsi que son père et sa mère, cette dame, appelée Des....., était de couleur, et je crains

bien, en vous le disant, d'avoir un peu compromis le secret que je voulais garder. Madame Des...., vivant avec une aisance qu'elle pouvait se passer d'augmenter, s'était dispensée d'engager sa liberté dans les liens du mariage; mais apparemment elle n'avait pas su défendre aussi bien son cœur : il s'était donné à M. Des..., qui lui prêtait en échange son nom, avec une affection sans doute peu solide, car elle se démentit.

Ce commerce durait toutefois depuis huit ans, lorsque ma femme de chambre vint me dire un matin, « Madame Des.... se marie aujourd'hui.

— Se marier, elle? vous rêvez, mon enfant; elle est mariée depuis long-tems : la preuve c'est qu'elle fait très mauvais ménage...

— Je vous assure, madame, que je dis la vérité. J'ai vu, de mes propres yeux, les bans affichés... Madame Des.... se marie avec son mari.

— C'est possible..., dis-je en riant du bon mot involontaire de ma femme de chambre.

Maintenant je me rappelle, en effet, que mon concierge m'a dit plusieurs fois qu'il voyait rarement M. Des...., et comme les portiers sont bien informés de tout ce qui tient au scandale, il ajoutait que ce monsieur entretenait une femme, à laquelle il venait d'acheter un magasin de nouveautés sur le boulevard Italien. Je traitais ces rapports de calomnies; je vois maintenant qu'il peut en être quelque chose; mais cela rend encore plus inexplicable le mariage dont vous me parlez.» Pour le moment, je ne poussai pas plus loin l'investigation.

A quelques jours de là, j'entendis des cris perçans, qui partaient d'une partie de ma maison; on vint me dire que c'était M. Des.... qui se disposait à jeter sa femme par la fenêtre. Ceci ne pouvait tendre qu'à me confirmer que mes locataires étaient mariés depuis longtemps; cependant il n'en était rien. Je voulais d'abord rester étrangère au vacarme que j'entendais; mais il devint bientôt si bruyant que ce fut presque une émeute, et je me vis con-

trainte d'inviter madame Des.... à passer chez moi. Je la prévins que si pareil bruit se renouvelait une seule fois, je serais dans la pénible obligation de lui donner congé. Elle me répondit que l'esclandre dont je me plaignais, avec raison, n'aurait plus lieu.

« Mon mari, ajouta-t-elle, ne viendra plus chez moi; c'est moi qui me rendrai chez lui.

— D'après ce que je viens d'entendre, repris-je avec intérêt, je vois que vos caractères ont cessé de sympathiser, et j'oserai vous demander comment, dans une telle situation, vous avez pu prendre le parti de vous marier?

— C'est précisément à cause de cette mésintelligence que je l'ai fait.

— J'avoue que je ne puis vous comprendre.

— Ecoutez-moi donc un moment, et ma conduite deviendra très claire pour vous. M. Des..., poursuivit ma locataire, a dissipé déjà une partie de mon bien : nous avons vendu la maison que vous me connaissiez à Saint-Germain, et cet homme me conduisait rapidement à ma ruine, sans que j'eusse aucun droit

au partage de la fortune, assez considérable, qui doit lui revenir de son père. J'étais donc complètement dupe de Des...., sous le double rapport du sentiment et de l'intérêt : la situation cessait d'être tolérable... D'un autre côté, je sentais qu'il était fort difficile de me faire épouser par un homme qui ne m'aimait plus, et qui en aimait une autre. Mais à la perfidie on peut sans scrupule opposer l'adresse: désespérant de convaincre mon infidèle, je réfléchis aux moyens de le tromper. Or, je lui parlai ainsi, il y a deux mois :

« Je vous suis devenue fort indifférente, monsieur : il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas m'en apercevoir. Je ne vous rappellerai pas le tort que j'ai laissé faire à ma fortune par la participation que vous en avez eue; peut-être est-il dans vos opinions que j'ai été trop heureuse d'acheter, à ce prix, les protestations d'amour dont je me suis contentée follement pendant huit années; mais je commence à trouver que, pour moi, les sacrifices de notre union conventionnelle en excèdent

de beaucoup les bénéfices, et je ne veux pas attendre une ruine complète pour changer ma position. Vous avez, mon ami, porté ailleurs ce que vous appeliez votre tendresse : c'est fort bien, j'en ai fait mon deuil, et je m'occupe sérieusement de mon avenir. Je trouve un emploi dans une maison de commerce à l'étranger; déjà même je suis d'accord sur les conditions.

— A l'étranger! répéta vivement Des.... dont les traits offrirent tout à coup l'expression de la joie.

— Oui, mon ami, je me suis engagée à tenir le comptoir de M. G..., riche négociant : voici notre traité en double, sur papier timbré, et avant mon départ il doit être ratifié devant notaire. Mais pour remplir cette formalité, on me demande une procuration de toi... On nous croit mariés, et tu conçois que je n'irai pas me déshonorer en laissant soupçonner qu'il n'en est rien : or, ce serait autoriser plus que le soupçon, que de ne pas rapporter la procuration demandée...

— Mais, madame, vous la donner comme

étant votre époux, ce serait signer un faux, et en appeler sur moi toute la responsabilité.

— C'est ce que j'ai pensé, repris-je négligemment : je m'étais engagée trop vite... Je vais reporter les cent francs d'arrhes que j'avais reçus; nous déchirerons le sousseing... et je resterai à Paris.

— Mais, reprit Des... qui déjà eût voulu voir l'Océan entre moi et lui... ne pourrait-on pas arranger cette affaire... ?

— Si fait, et j'y réfléchissais tout à heure... Mais j'avoue que ce moyen ne me conviendrait guère, et je dois penser qu'il ne vous conviendrait pas mieux.

— Dites toujours... nous le discuterons ensemble.

— Eh bien donc! ce moyen serait de nous marier : tu me donnerais ton nom, ta procuration, et le soir même nous nous quitterions pour ne plus nous revoir...

— Oh! non, non, ceci serait trop grave, répliqua Des... d'un ton réfléchi...

— Vous avez raison... Décidément je cours,

de ce pas, rendre les arrhes de M. G***, et je renonce à partir. Je me procurerai le plaisir de passer devant le magasin de votre belle ; j'y entrerai quelquefois, et je lui dirai : Madame, je suis celle à qui vous avez succédé... une autre vous succédera à son tour.

— Enfantillage que tout cela... Après tout, je me reprocherais de vous faire manquer un emploi avantageux, pour une simple formalité... Et vous promettez de rester en pays étranger ?

— Vous pouvez vous en rapporter à mon propre intérêt : je ne serai pas, de gaîté de cœur, témoin de votre commerce avec une autre femme.

— Je vais donc faire afficher nos bans, hâter toutes les dispositions... Dans huit jours nous serons mariés.

— Moi je vais dès aujourd'hui retenir ma place à la diligence.

— Affaire conclue.

« Ainsi, poursuivit madame Des..., je me suis faite trompeuse et demie pour abuser un

trompeur. Quand je fus légitimement mariée, je changeai tout à coup de ton. Mon mari se hâta, aussitôt après la cérémonie, de me rappeler nos conventions. Je jetai le masque alors.

— Maintenant, monsieur, je ne crains plus l'influence de votre maîtresse, lui dis-je avec fermeté; je l'obligerai, l'un de ces jours, à déloger. Je fus huit ans votre dupe; il est temps que vous soyez un peu la mienne, et du moins ma cause est juste... Apprenez que le traité avec M. G*** a été supposé, ainsi que mon départ, pour vous obliger à m'épouser, et pour me donner le droit de chasser la dame de vos pensées du magasin que vous lui avez acheté avec mon argent.

«Vous ne pouvez pas vous imaginer, madame, quelle fureur Des... fit éclater en apprenant que je l'avais joué. Il fallut supporter un déluge de reproches et d'injures. La colère de mon mari ne s'est pas encore calmée, et vous en avez entendu les éclats orageux. Mais je ne me laisserai pas intimider; je médite un nou-

veau moyen pour affermir mon triomphe, et soyez en persuadée, M. Des... ne sera plus tenté de venir faire du bruit dans votre maison. »

Tandis que ma locataire terminait ainsi son récit, je me disais secrètement : Quel dommage que M. Giraud... n'ait pas eu affaire à quelqu'un de ce caractère pendant l'émission de petites ruses, de subtilités, terre à terre dont il m'a rendue la victime... Je vois qu'on peut dire des grands faiseurs de dupes, comme des grands despotes : « Ils ne nous ont dominés que parce que nous étions à genoux ; levons nous. »

Un jour que je racontais à une dame de l'île de Jersay, qui logeait chez moi, l'aventure de ma locataire mariée par supercherie, elle me répondit : «J'ai eu pour amie une anglaise assez belle, qui vivait conjugalement avec un homme que je croyais son mari et qui ne l'était pas. Ce genre d'inclination s'use vite : l'inconstance est, plus encore qu'on ne pense, un effet de la possession. J'avais la confiance

de mon amie : elle me dit un jour avec tristesse que son amant la négligeait, qu'il devenait brusque, impatient auprès d'elle ; en un mot qu'il ne l'aimait plus. Bientôt la pauvre enfant devint souffrante, son teint de brune, naguère vivement coloré, pâlissait de plus en plus ; elle finit par garder le lit. Un jour elle me fit appeler, et se trouvant seule avec moi, elle me dit sans aucun préambule :

« Ma petite, pourriez-vous me procurer une certaine quantité de sang de veau ou de mouton.

— Eh ! mon Dieu, ma chère, lui répondis-je avec surprise, que voulez-vous faire de cela ?

— Ne m'interrogez pas en ce moment ; plus tard vous connaîtrez mon dessein ; mais, de grâce, procurez-moi ce que je vous demande.

— De tout mon cœur. »

« Rentrée chez moi, je fis demander à mon boucher une tasse de sang de veau ; il me l'envoya dans la soirée, et je la fis remettre à

mon amie, avec tout le secret qu'elle m'avait recommandé. Voici maintenant ce qu'elle m'a raconté depuis : je laisse parler l'adroite insulaire.

« On dit à mon ami que j'allais de plus mal en plus mal. — Hélas! je me sens bien faible, murmurai-je d'une voix presque éteinte, en le voyant entrer dans ma chambre... Et sur-le-champ je rendis par la bouche une grande quantité de sang... Il fut effrayé et pâlit... — Vous le voyez, continuai-je d'un accent plus bas, je me meurs.... à peine me reste-t-il une heure à vivre... Faites donc d'une infortunée, qui vous a tout sacrifié, une honnête femme à ses derniers momens...; que j'emporte au moins dans la tombe une consolation bien tardive...: mon ami, donnez-moi votre nom... Mais ne différez pas... déjà ma vue s'affaiblit... la lumière du jour s'éteint pour moi... Puissamment ému, le visage couvert de larmes, et me croyant en effet mourante, mon amant ne songea pas à me résister. Il appela sur l'heure un prêtre, un notaire... nous fûmes

mariés, et peu de jours après j'étais debout.

«Mon Anglaise, ajouta la dame de l'île de Jersay en terminant son récit, a fait un fort bon ménage; mais elle n'a jamais avoué à son mari l'expédient du sang de veau.»

— Ma belle dame, dis-je en riant à la narratrice, votre Anglaise est une plagiaire, qui n'a fait preuve que de mémoire. Son expédient, à quelques variantes près, se trouve dans le délicieux roman de *Don Quichotte* : c'est un épisode des Noces de Gamache. La jeune insulaire s'est inspirée aussi de l'histoire du pape Sixte-Quint : le voyez-vous se traîner au conclave, courbé, cacochyme, soutenu sous les bras, marchant avec des béquilles, parlant d'une voix cassée... Déjà porté par une partie des cardinaux, il rallie le surplus par l'apparence de sa décrépitude : souverain pontife, il ne fera que passer sur le Saint-Siège, et chaque concurrent pense que ce règne éphémère lui donnera juste le temps de consolider sa faction. Montalte est élu. Tout aussitôt, il jette loin de lui ses béquilles et entonne le *Te Deum*

d'un accent qui fait retentir les voûtes de la chapelle. Du reste, vous voyez que votre amie a pu, sans scrupule, se faire mourante pour devenir femme légitime, quand, au moyen de la même ruse, le cardinal Montalte s'est fait vicaire de Jésus-Christ. »

[illegible]

[illegible]

ASSISTANCE XIX.

—

Les Deux Juives.

—

Le soleil, qui ne se couche jamais, quoiqu'en disent les almanachs, avait purement et simplement disparu de notre hémisphère depuis cinq ou six heures, lorsque j'entendis tirer avec vivacité ma sonnette. Aux interrogations de mon domestique, une voix, que je supposai appartenir à un jeune homme, répondit : «Chez moi, dans cette même rue, et tout à fait

« face..... Il y a dans mon appartement une « dame qui jette des cris déchirans : je viens « de lui faire faire une potion calmante ; mais « je crois, d'honneur, qu'elle crie encore plus « fort..... Elle va réveiller tout le monde de « la maison, et je serai compromis. Priez ma- « dame Jullemier de l'envoyer prendre. »

J'avais entendu la requête de mon voisin, en riant de l'idée singulière de la potion ; mais, comme je soupçonnais déjà la cause des cris de la dame désignée, et que je me doutais un peu que toutes les potions du monde seraient ici sans vertu, je me décidai à me rendre, accompagnée de ma bonne, chez le jeune homme qui sollicitait mon assistance. Je trouvai, ainsi que je m'y étais attendue, une personne dans les premières douleurs de l'enfantement, et je reconnus qu'elle en avait encore pour sept ou huit heures. Je conçus, en effet, qu'un tel vacarme, au domicile d'un garçon, pouvait être fort disgracieux : on le supporte, plus ou moins volontiers, lorsqu'il a eu des précédens heureux pour celui qui le subit ; mais on verra

bientôt que telle n'était point la situation de mon voisin : le destin lui envoyait les charges d'une affaire dont il n'avait pas eu les bénéfices.

J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à ma nouvelle cliente qu'elle avait largement le temps de se rendre chez moi ; elle se décida cependant à me suivre. Nous étions à peine sur l'escalier qu'elle poussa un cri aigu ; à ce bruit son hôte s'enferma hermétiquement chez lui, après m'avoir toutefois glissé dans la main une couple de cents francs en or. Au beau milieu de la rue, l'inconnue s'arrêta tout court, et se prit à jeter cinq à six *ah!* très prolongés, qui firent mettre tout le monde aux fenêtres... J'étais vraiment honteuse d'avoir à escorter une femme qui dénonçait, d'une manière si bruyante, *le malheur* dont elle éprouvait les suites..... Quel tapage, bon Dieu! si les événemens du même genre dont chaque nuit est le témoin à Paris, se révélaient tous par de semblables exclamations : il n'y aurait pas moyen de dormir depuis la barrière du Trône jusqu'à celle du Roule.

Rendue dans la chambre que je lui avais fait préparer, la dame ou la demoiselle (ce point ne fut fixé pour moi que le lendemain) put se plaindre et crier tout à son aise : les échos de ma maison, trompettes ordinaires de Lucine, sont habitués à répéter de pareils sons, et les locataires dorment au bruit de cet accompagnement coutumier.

Le jour suivant, mon voisin se présenta de bonne heure chez moi pour demander des nouvelles de l'accouchée ; mais peut-être plus essentiellement pour m'expliquer le rôle, tout à fait épisodique, qu'il avait joué dans le petit drame qui venait de se dénouer.

« Vous avez pu croire, madame, me dit-il, que j'étais le père de l'enfant dont vous avez favorisé, cette nuit, l'entrée dans la vie : s'il en est ainsi, détrompez-vous ; il n'y a pas encore trois jours que je connais votre pensionnaire. Je rentrais avant-hier soir, assez mécontent d'avoir perdu dix napoléons à l'écarté; plus mécontent peut-être d'avoir vu, dans une glace, certaine jeune personne qui m'est extrême-

ment fidèle, à ce qu'elle dit, recevoir pourtant un billet, il est vrai bien petit, d'un bel officier au corps royal d'état-major..... Je suivais le boulevard, m'enveloppant jusqu'au nez dans mon manteau, lorsque, vers le débouché de la rue Saint-Martin, je vis une femme bien mise, mais sans schall et tête nue, marcher dans le même sens que moi, avec une telle vitesse qu'elle devait me laisser bientôt en arrière..... Cependant, m'ayant aperçu, elle coupa la chaussée à angle droit, et vint directement à moi... je m'arrêtai.

« Le chemin le plus court pour aller à la Seine, me demanda brusquement l'inconnue.

— A cette heure et dans la situation où je vous vois, madame, répondis-je en saisissant le bras de celle qui m'interrogeait, je ne donne point le renseignement que vous me demandez.

— Vous n'avez donc pas d'humanité, répondit-elle en soupirant.

— Pardon, et c'est précisément parce que je suis humain que je dois vous parler ainsi...

veuillez accepter mon bras, et me dire où je dois vous conduire?

— Me conduire..... je n'ai plus d'asile..... plus de refuge..... hormis celui dont vous refusez de m'indiquer le chemin. »

«J'avais attiré l'inconnue sous un réverbère: je vis une femme d'environ dix-neuf ans; de grands yeux noirs, à peine déparés par une expression hagarde; des traits largement dessinés; une pâleur préférable à ce carmin trop vif qui disgracie quelquefois le teint en le colorant; enfin ce nez aquilin, type de la physionomie juive, que Raphaël a si heureusement conservé dans ses compositions sacrées... Je jugeai du reste que l'amour avait passé par là: j'en fus convaincu lorsque mon regard, ayant glissé sur les vêtemens de la jeune personne, s'arrêta sur ce développement de formes qui révèle indiscrètement le mystère d'une faiblesse sans réserve. On ne laisse pas une femme courir se noyer, même quand on a perdu dix louis et qu'on est dupe d'une autre femme. J'offris à la belle Israélite, car c'en

était bien une, de la conduire chez moi, afin d'aviser, au moins à l'abri des rigueurs d'une nuit froide et pluvieuse, aux moyens d'adoucir son sort. Elle accepta après avoir réfléchi un moment.

« Je me confie à votre loyauté, me dit-elle; le malheur a son abandon; mais il a aussi ses droits : vous n'abuserez pas du premier; vous ne violerez pas les derniers.

— Je vous le jure, madame.

— Mais hélas! vous ne savez pas tout :... bientôt, demain peut-être... » Elle s'arrêta : un profond soupir acheva sa phrase.

« Ma protégée prit mon bras; je jetai sur elle le pan de mon manteau. Nous marchâmes aussi vite que le permit la faiblesse de ma nouvelle connaissance, et le poids fatal qui appesantissait sa marche... Nous arrivâmes enfin. Lorsque je vis l'intéressante Juive à la lumière de ma lampe, plus nette que celle du réverbère, je crus avoir devant les yeux l'immaculée de Bethléem, ou la Madeleine après son péché : jamais plus beau modèle n'avait passé

devant le peintre d'Urbin. Je commençai à comprendre toute la délicatesse de l'hospitalité que j'exerçais, et je sentis qu'il y aurait presque de l'héroïsme à me tirer loyalement de cette situation critique... Je persistai toutefois à le tenter.

Les manières distinguées de ma jolie hôtesse me prouvaient déjà que je n'avais point recueilli une de ces aventurières qui, après le plus hideux désordre, essayent quelquefois, sur la voie publique, d'intéresser les jeunes gens, qu'elles croient plus passionnés que réfléchis. Mais, craignant sans doute que je ne lui prêtasse des vues semblables, elle me pria d'écouter l'histoire de son malheur. Je la pressai, avant tout, d'accepter quelques rafraîchissemens; je placai des sirops, des biscuits sur le guéridon que je poussai près du divan où je l'avais fait asseoir; elle ne voulut prendre qu'un verre d'eau sucrée, et commença ainsi son récit :

« Je suis fille de M. Ro...., négociant israélite, demeurant dans le quartier du Tem-

ple: mon père, homme instruit et qui s'est même associé aux progrès du siècle, par des découvertes industrielles, n'a pu cependant s'affranchir des superstitions nombreuses attachées à notre religion, non plus que de cette sorte de désaffection que les Juifs, en général, vouent, au moins secrètement, à tout ce qui ne tient pas à leur secte. Cet éloignement est d'autant plus injuste de nos jours, en France, que les lois modernes ne reconnaissent plus cette injurieuse distinction qui nous tint si long-temps séparés de la société commune * : exclusion inhumaine, qui nous armait d'hostiles représailles envers les nations dont nous

* En Allemagne, où les gouvernemens se sont plus à comprimer l'essor de la civilisation dans l'intérêt du despotisme, les Juifs sont encore livrés aux plus cruelles humiliations. Il n'y a pas vingt ans, un homme professant la foi judaïque, était assujéti, aux portes de Berlin, à payer le même droit d'entrée que l'on percevait pour un porc... Et l'on s'étonne, après de telles indignités, que les Juifs soient en hostilité ouverte contre les chrétiens, qui les mettent hors la loi de l'humanité !

ne partagions point les droits. Par malheur, les superstitieuses animosités de nos fanatiques n'ont point cessé avec la disgrâce de votre gouvernement : hors de leurs maisons, les Juifs sont citoyens; dans leur intérieur, un grand nombre d'entre eux demeurent esclaves des préceptes exclusifs de la synagogue : mon père est de ce nombre. Or, vous saurez que, d'après notre dogme, une Juive ne peut épouser un chrétien, de même qu'une chrétienne ne peut devenir l'épouse d'un Juif. Il faut dire, toutefois, que votre législation du moyen âge provoqua la rigoureuse exécution de cet usage ancien, en déclarant elle-même *crime de bestialité* le commerce d'un chrétien avec une Juive, ou d'un Israélite avec une chrétienne. Vos lois ont changé; les nôtres sont restées inflexibles... Si elles interdisent l'union légitime, à plus forte raison condamnent-elles les liens que l'amour seul a formés. Une malheureuse fille, suivant la loi de Moïse, qui s'abandonne aux tendresses d'un sectateur du Christ, encourt la mélédic-

tion irrémissible de ses père et mère, de toute sa famille, de tous ses co-réligionnaires... Toutes les portes lui sont fermées.... on la repousse du pied comme un pauvre chien expulsé... C'en est fait de son bonheur, c'en est fait de sa vie, à moins qu'elle ne trouve en elle-même ou dans la charité publique des ressources et des consolations contre le malheur qui l'atteint. Ce n'est point ici cette juste irritation, cette colère trop fondée qu'excite l'oubli du devoir et de la pudeur: ce sentiment pardonne ordinairement, après avoir sévi; c'est une acrimonie religieuse qui ronge de plus en plus le cœur, comme l'acide puissant creuse le métal...Voilà, monsieur, dit la jeune Israélite en pleurant, voilà la situation où je suis réduite... Puis elle continua son récit en voilant ses yeux des longs cils qui bordaient sa paupière, et desquels tombaient, comme de petits globules de cristal, les larmes qu'elle versait.

« Mon père est en rapports d'intérêt avec un fabricant de Mulhouse, professant la reli-

gion catholique ; tous les ans, ce commerçant envoie à Paris un commis-voyageur, qui vient souvent à la maison... Cette année, il en est venu un fort aimable, ou du moins qui m'a paru tel... Ce jeune homme est musicien ; j'ai quelque talent sur le piano : notre hôte faisait de temps en temps de la musique avec moi et ma sœur, qui joue agréablement de la harpe... Hélas ! que vous dirai-je ! l'harmonie est une des sympathies qui lient les cœurs : j'aimai, je fus imprudente, je devins coupable.

« Cependant mon ami retourna à Mulhouse, sans avoir connu le funeste résultat de notre intimité ; il l'ignore encore ; car, en mission à l'étranger depuis sept mois, il parcourt diverses capitales de l'Europe, et je n'ai pu lui faire parvenir sûrement une lettre. Abandonnée à mes tristes réflexions, n'osant sonder l'abîme où je suis descendue, et ne pouvant confier, sans honte, à personne mon funeste secret, j'ai vu s'écouler les semaines, puis les mois... cachant les suites de ma faiblesse à l'aide

d'une torture de précautions, et ne voyant que dans les bras de la mort un refuge assuré contre la juste fureur de mon père. Mais, faible que j'étais, je me surprenais à compter avec la vie; je sentais approcher l'instant où le sacrifice de mon existence devait prévenir la perte de mon honneur, et je me disais : encore un jour... Bien plus, j'essayais de charmer ces heures dont la trame allait être rompue violemment : ce soir, je relisais, pour la millième fois, une lettre de mon cher Alfred : celle par laquelle il m'avait demandé une entrevue secrète... Je la lisais, et tout à coup l'idée de ma mort vint épandre son deuil sur de suaves ressouvenirs : ma pensée s'endormit dans une sombre rêverie... En ce moment, le papier que je tenais à la main, gagné par la bougie posée sur mon *somno*, s'enflamma rapidement; le feu se communiqua à mes rideaux, et mon lit était en flammes quand je fus rappelée au sentiment du danger qui me menaçait. Un moment plus tôt, je ne songeais qu'à mourir; alors je ne m'occupai

que de vivre...: tant il est vrai que la nature, en dépit même du désespoir, se révolte contre l'idée de sa destruction. Effrayée, éperdue, je me précipitai hors de mon lit en poussant des cris lamentables. Personne n'était couché dans la maison : mon père, ma mère, ma sœur, les commis, les domestiques accoururent à la fois dans ma chambre... Les rideaux venaient d'être consumés; mais on arrêta facilement l'incendie.

« Moi, cependant, moi, que ma frayeur avait rendue oublieuse d'une situation qui se dénonçait d'elle-même, sous la simple percale qui me couvrait, j'appris en un instant à dix personnes le résultat de mes coupables amours. Mon père comprima, pour le moment, sa colère; mais, s'approchant de moi avec un calme péniblement obtenu, il me dit à demi-voix: « Sara, mettez une robe, et venez me trouver dans mon cabinet. » A ces mots il sortit, et toutes les personnes entrées en même temps que lui le suivirent.

« Je restai seule; j'avais une croisée du pre-

mier étage ; elle n'était pas grillée... par là le déshonneur s'était introduit à mes côtés : c'était l'issue que le désespoir offrait à ma vie... Mais je manquai de courage, ou l'espérance me berça en cette extrémité de ses flatteuses promesses : je crus à la clémence de mon père ; je m'habillai, et me rendis chez lui.

« Je le trouvai seul, marchant à grands pas dans son cabinet ; sa respiration était haute, son visage pâle ; ses lèvres tremblaient... Il s'arrêta en me voyant...

— Sara, me dit-il, j'ai été jeune ; les passions ont dû m'égarer : je puis savoir pardonner... répondez-moi. De quel temps date votre faute ?...

—De neuf mois moins quelques jours, mon père... » A cette réponse l'auteur de mes jours réfléchit un moment, et je remarquai un mouvement convulsif dans toute sa personne. Il continua en se calmant.

« Avez-vous confié votre situation à quelqu'un ?

— A personne, mon père.

— Et comment expériez-vous sortir d'une position aussi critique ?

— Par la mort...

— Vous pouviez avoir raison ; peut-être aussi aviez vous tort. Maintenant soyez sincère... quel est le père de votre enfant ?...

— Un commis-voyageur.

— Affreuse lueur de vérité ! s'écria mon père d'une voix tonnante... finissons... son pays, son nom ?

— Il est de Mulhouse, et se nomme...

— Alfred... un chrétien !... tu as eu raison de ne pas recourir au suicide... C'est moi, sacrilége infâme, qui dois t'arracher la vie...

« Et bondissant comme un chevreuil, mon père, par un saut convulsif, se trouva près de son bureau et saisit ses pistolets qu'il y avait posés... Mais ma frayeur, plus prompte encore que sa colère, en trompa l'effet : j'étais dans la pièce voisine lorsque le plomb meurtrier brisa la porte par laquelle je venais de m'élancer, et passa sur ma tête en sifflant...Je n'avais pas encore cessé de courir quand vous m'avez

rencontrée ; mais le sentiment de ma conservation s'était évanoui, dominé par celui du délaissement absolu où je me trouvais. La réflexion venait de me rendre ce complément de désespoir qui tue l'espérance... Vous le savez, je cherchais la rivière... Avez-vous été humain en me fermant le chemin du tombeau?... Hélas! je ne le pense pas. »

« Le malheur a quelque chose de vénérable qui commande le respect, et qui l'inspire, même à ceux qu'égarent les passions. Ma jeune protégée, après m'avoir révélé ses infortunes, se trouva revêtue, à mes yeux, d'une robe inviolable. Je lui proposai de lui céder ma chambre, et de me retirer chez un de mes amis.

— J'apprécie votre délicatesse, monsieur, me répondit-elle ; mais vos bontés ont ranimé dans mon cœur l'espérance expirante... ne m'abandonnez pas... Entre moi et la mort, il n'y a que vous, et je vous crois trop généreux pour vous craindre.

— Je serai digne de votre confiance.

— J'en ai la conviction... c'est que, si vous saviez... j'hésite à vous le dire; mais peut-être sous trois ou quatre jours...

— Ah! mon Dieu, mademoiselle, que me dites-vous là?... que penserait-on dans cette maison si...

— Soyez tranquille, mon cher bienfaiteur... Je ne vous laisserai pas accuser; je dirai bien que ce n'est pas vous...

— On ne vous croira pas... vous êtes si jolie... et moi je suis peut-être réputé fort peu sage...

— Oh! mais je redirai avec tant d'ame, votre bienfaisance... votre générosité désintéressée...

— Vous les redirez avec tant d'ame, chère enfant, que vous ferez croire le contraire... N'importe, à quelque prix que ce soit, je ne vous abandonnerai point. Mais, dites-moi, ne sentez-vous aucun des signes précurseurs?...

— Non, non, je ne crois pas.

— Je vous demande cela, parce que dans deux heures il serait difficile d'avoir promptement les secours nécessaires en pareille circons-

tance… et je vous avoue que si l'événement nous prenait à l'improviste, je serais le plus embarrassé des hommes.

— Je vous le répète, il y a peu d'apparence.

— Je vais donc vous céder mon coucher; il est temps que vous preniez quelque repos… Daignez m'aider un peu de vos conseils; je vais essayer de mettre du linge dans ce lit, si je puis découvrir l'endroit où ma femme de ménage l'a placé.

— Je ne puis consentir à ce dérangement… je m'étendrai sur ce canapé, et j'y passerai le reste de la nuit.

— Non, non, vraiment; vous prendrez mon lit, et bien mieux que vous, je puis me contenter du canapé…

— De grâce, monsieur, n'insistez pas; vous m'obligeriez à quitter cette maison.

— Allons, allons, je cède; mais vous serez si mal… Souffrez au moins que je vous enveloppe de mon manteau. »

« La jolie réfugiée, continua mon voisin, se plaça bien décemment sur le divan, dont

j'accumulai sous sa tête les coussins. Je lui-fis ensuite une couverture de mon manteau, tandis qu'elle chiffonnait sur sa chevelure brune et luisante le plus beau de mes foulards. Si, par la puissance d'un nouvel Asmodée, quelque observateur se fût trouvé soutenu dans l'air à la hauteur de mes croisées, qu'eût-il pensé en voyant, à travers les vitres, un jeune homme arrangeant, avec une calme sollicitude, sur un lit de repos, la plus jolie femme du monde? Quelle était ma propre pensée lorsque je prenais un tel soin, au doux murmure du souffle qui s'échappait de la bouche de ma charmante juive...?comment m'était échue une stoïcité à l'épreuve de telles séductions...? Je l'ignore; et je ne chercherai point à définir si, dans cette occurence, l'hospitalité fut plus généreuse en moi que le respect pour la position de mon hôtesse ne fut puissant.

« Mes dispositions de garde-malade étant faites et ma lampe de nuit allumée, je me jetai, tout habillé, sur mon lit, où le sommeil ne vint pas aussi vite que de coutume... La

situation assez singulière, assez neuve où je me trouvais, et que je me proposais bien de taire à mes amis du café de Paris, ne me laissait pas sans inquiétude sur la fin de tout ceci. « Car, me disais-je, quand on se mêle d'être hospitalier, il ne faut pas l'être avec parcimonie, surtout envers la beauté... Ceci convenu, que vais-je faire de la belle Israélite? Madame Jullemier, ma voisine, pourvoira au plus pressé..... Mais après cela, que deviendra l'amante du commis-voyageur? Où placerons-nous l'enfant que dame nature va jeter tout au travers des obligations que je me suis imposées?... Certainement, après le manége de ma perfide, entrevu ce soir dans une glace de salon, je dois l'oublier, et je pourrais... non je ne pourrais pas, au moins sans indélicatesse, et mon caractère se démentirait comme dans un roman moderne. Ecrivons dès demain au père de l'enfant; qu'il vienne, qu'il accoure, et se hâte d'assurer un asile à son amie, à son fils... Mais un commis-voyageur n'a, le plus souvent, pour domicile que la diligence ou

la chambre-caserne de l'auberge ; celui-ci pourra-t-il recevoir cette famille qu'il s'est donnée étourdiment ?... N'importe, écrivons-lui... Et s'il se dispense de répondre, si les gros charmes de quelque servante d'hôtellerie lui ont fait oublier sa trop sensible Juive?...alors... alors on verra... dormons...» Mais je ne dormis guère : en jetant les yeux vers le canapé, je vis, éclairés par les pâles rayons de ma veilleuse, les traits empreints d'une douce pâleur de l'intéressante réfugiée... Elle ne dormait pas non plus : son grand œil noir, ouvert, réfléchissait une pensée mélancolique, peut-être une inspiration du désespoir... Et je voyais mon manteau soulevé par des soupirs, dont le son comprimé ne parvenait pas à mon oreille..... Puis, glissant jusqu'à l'extrémité inférieure de cette couverture improvisée, mon œil rencontrait un bien petit pied, recelé dans son brodequin couleur solitaire... Tout cela n'est point favorable à une stoïcité de 23 ans: je dégageai de leur cordelière les plis de mon rideau, et je l'établis,

barrière de soie, entre la perspective où se fixait mon regard et le cerveau, trop irritable, que cette vue pouvait enfiévrer.

« Apparemment, je m'endormis au point du jour ; car je n'entendis pas le bruit, d'ailleurs assez léger, que l'intéressante Israélite fit pour quitter le canapé. En ouvrant mon rideau, je la vis assise près de la croisée, son mouchoir à la main, les yeux fixés à terre... elle pleurait. Je me jetai hors du lit et courus la consoler... autant qu'on le peut sans avoir de consolations solides à donner, et quand on veut s'abstenir d'en offrir de spécieuses. Cependant, je parvins à faire quelque peu diversion au chagrin de Sara... Nous réussîmes à faire ensemble deux médiocres tasses de chocolat ; je les servis sur la tablette d'un écran, que je préferai peut-être à mon guéridon, parce qu'il est naturel de s'asseoir le plus près qu'on peut d'une jolie femme. Vous connaissez cette sorte de meuble : la moindre impulsion le renverse ; or, voilà ce qui arriva. Nous venions de vider nos tasses ; je promettais, avec plus

d'éloquence que d'espoir, à Sara l'arrivée prochaine du commis-voyageur, auquel, après y avoir mûrement réfléchi, je l'engageai à écrire, au lieu d'écrire moi-même, parce qu'on est assez disposé à calomnier la mission du secrétaire intime d'une dame... Tout à coup, l'écran perd l'équilibre, se renverse, et les deux élégantes coupes de porcelaine sont brisées... Cet accident me paraissait inexplicable: les mains blanches de Sara reposaient sur ses genoux; ses pieds dépassaient de beaucoup celui du meuble renversé; j'étais sûr de n'y avoir pas touché... Je me perdais à chercher une cause, lorsque la rougeur de ma Juive me révéla ce mystère... La coupable, c'était une petite créature à naître, chez laquelle le mouvement venait de constater son droit d'aînesse sur la respiration.

« Calmez-vous, mademoiselle, dis-je à ma protégée, dont l'émotion était extrême; le malheur n'est pas grand... Puis j'ajoutai en souriant, ce sera un robuste garçon; nous en ferons un militaire.

« Dans la journée, je crus remarquer assez de calme chez Sara pour me hasarder à lui rappeler qu'elle touchait, de son aveu même, fort agréablement du piano ; je courus ouvrir le mien. La jeune Israélite me suivit par cet instinct, je dis plus, par cet entraînement musical qui peut dominer toutes les passions de l'ame... Ah! que je conçois bien le pouvoir de l'harmonie ! que j'admire la fable ingénieuse d'Orphée attroupant, aux sons enchanteurs de sa lyre, les animaux féroces, devenus inoffensifs ; ou celle qui nous montre Amphyon élevant les murs de Thèbes par la seule puissance de ses accords... Mais j'admire bien plus encore le célèbre médecin anglais Willis, appropriant, mesurant l'influence harmonique pour rendre à l'organe cérébral ses fonctions normales...Oui, madame, oui, poursuivit mon voisin en s'animant, la musique est une éloquence, une irrésistible éloquence, bien plus féconde en ressources que n'est celle des Démosthènes, des Cicéron et des Mirabeau... car elle comprend cette victorieuse faculté d'imitation qui sait amor-

cer et séduire toutes les inclinations, en s'imprégnant de leur caractère, en prenant l'intonation de leur langage. La musique sonne des fanfares avec le guerrier, soupire avec l'amant, tonne avec la colère, pleure avec la douleur, s'enivre avec le biberon, se plaint avec le blessé, expire avec le mourant... Et la sympathie, cette chaîne invisible qui lie les ames à toutes les distances de l'espace, de la fortune, du rang, comme elle est secondée par la langue d'Orphée; comme elle vibre aux accords d'une voix douce ou d'une harpe sonore....! Mais je vous égare dans les rêveries de mon dilettantisme; revenons à Sara.

« Elle était excellente pianiste, et chantait à ravir. Une fois assise à l'instrument, le philtre de l'harmonie l'enivra; ses chagrins parurent charmés. J'avais pris mon violon, et j'accompagnai tous les morceaux qu'elle fit courir sur le clavier. Les heures s'écoulaient, suaves et rapides; le jour, en nous retirant sa lumière, mit fin... non, je me trompe, interrompit ce concert prolongé.

— Eh! bon Dieu! m'écriai-je en posant mon violon, et dîner...

— Pardon, pardon, monsieur, je vous ai retenu, s'écria tristement Sara, rendue soudain à sa douleur, comme par le coup de baguette d'un méchant enchanteur... Sortez; ne vous gênez pas pour moi... Enfermez la malheureuse Sara sous clé... et ce soir, quand les ténèbres seront épaisses, vous me conduirez à la porte d'un de ces hospices où l'on soigne une vie flétrie, pour aider à l'accomplissement d'une vie future... J'y entrerai seule et je dirai : Me voilà, moi, fille d'un respectable négociant, je viens demander le lit de l'infamie, la couche mortuaire du désespoir : ne me la refusez pas.

— Non, mademoiselle, non, m'écriai-je avec transport, telle ne sera pas votre destinée; soyez-en certaine, je ne vous abandonnerai point... Daignez m'attendre un peu, continuai-je en prenant mon chapeau : je reviens dans peu d'instans... Je sortis.

« Je rentrai bientôt avec l'un des garçons

de mon restaurateur, apportant tout ce qu'il fallait pour dîner. Ainsi que nous en étions convenus d'avance avec Sara, elle s'était cachée un moment dans mon cabinet de toilette ; le garçon ne la vit pas. Après son départ, je disposai ce qu'il avait apporté; mais cette fois, ce ne fut pas sur l'écran à tablette : il était prudent d'éviter quelque nouvel exercice gymnastique du petit commis-voyageur.

« Ma jolie Juive dîna passablement ; puis nous nous remîmes au forté. *Chassez le naturel, il revient au galop* : l'entraînement musical nous fit encore oublier le cours du temps. Vers neuf heures et demie, Sara chantait une romance de Brugières, lorsqu'un cri fort inharmonique qu'elle poussa, me parut peu compatible avec l'*andante* touchant qu'elle me faisait entendre. Un second cri suivit de près le premier... puis la romance de continuer... Mais bientôt je vis le front de Sara humide, et ses traits, si frais, si délicats, se contractaient par intervalles... Alors le chant cessa; ce fut un dialogue en prose,

d'un caractère tout différent, qui succéda.

« Vous n'êtes pas bien, mademoiselle, dis-je avec intérêt ?

— Il est vrai, monsieur, et je crois éprouver un peu d'indigestion.

— Cela ne serait pas surprenant ; vous avez chanté trop tôt après votre dîner... Quel est le siége de la maladie ?

— Mais il me semble que ce sont des douleurs d'estomac que je ressens.

— Comme vous dites, il y a de l'indigestion... Cependant, dans la situation où vous êtes, on pourrait soupçonner...

— Je ne le pense pas, répondit Sara en baissant les yeux...

— Je soumets, en ceci, mes lumières aux vôtres; vous devez savoir mieux que moi... Mais afin de prendre certaines précautions contre une surprise, j'oserai vous demander si, d'après votre calcul ?...

— Mon calcul... répliqua avec hésitation notre jolie Juive, rouge jusqu'aux yeux... je vous assure que... je n'en ai fait aucun.

— Comment? pas même approximatif?... A quelques jours près, il ne vous serait pas possible de fixer, dans vos souvenirs, quelque chose qui ressemblât à une date.

— Vraiment, monsieur, je... je ne sais... je ne crois pas... j'ai peu de mémoire... ah !... ah !...

— Ceci, repris-je avec une sorte d'effroi, me rappelle que j'ai manqué de prévoyance... j'aurais dû voir une personne du voisinage, et la prévenir que d'un moment à l'autre...

— Ne vous inquiétez pas, mon cher protecteur; je vous le répète, c'est une simple douleur d'estomac...

— Je vais donc à l'instant vous faire préparer une potion, qui m'a fort bien réussi dernièrement.

— J'accepte avec reconnaissance... et d'ailleurs, si Dieu voulait que je fusse atteinte... avec du courage... je saurais vous épargner l'embarras qu'un événement... oh ! oui, quand on est bien résolue... Allez, allez, j'ai de la fermeté...

— Votre courage et votre fermeté, chère demoiselle, seraient d'un poids léger dans les mains de la nature... Essayez toujours de la potion...

— Oui, oui, je suis sûre que la potion fera très bien... Dieu !... quelle vive douleur !

— Toujours à l'estomac ?

— Non, cette fois, c'est vers la région des reins...

— Les reins, voilà qui me rassure...: ce n'est pas ce que nous pourrions craindre *... quelque rhumatisme peut-être... ce genre d'indisposition est commun aujourd'hui, même chez les jeunes gens.

— Oui, cela pourrait fort bien être... un rhumatisme.

— Alors, je ferai joindre un topique, un liniment, à la potion stomachique... Je cours chez le plus prochain pharmacien...

« Je m'élançai sur l'escalier, déjà troublé

* On voit que nos jeunes gens connaissaient bien peu les signes précurseurs des accouchemens.

par les deux ou trois cris aigus que Sara venait de pousser, mais croyant aussi candidement qu'elle à son mal d'estomac et à ses douleurs rhumatismales. Ce que je craignais surtout, c'était qu'on n'entendît les plaintes d'une femme dans mon appartement; qu'on n'allât croire que je la battais : scène assez commune chez certains jeunes gens... Puis je me disais en courant... : « si elle allait accoucher pourtant... quel embarras, quelle esclandre... moi qui suis si rangé... à domicile... Ah ! je me suis fourré là dans une situation critique en diable... D'un autre côté, la petite est jolie; elle me semble fort bonne musicienne, et chante avec une expression... Ce fripon de commis-voyageur a été bien heureux... Après tout, les droits de l'hospitalité ont leurs limites... Par la suite, qui m'empêcherait d'offrir mon cœur à Sara; mon cœur sans ma main, s'entend... Occasion excellente pour me venger de l'infidèle dont une glace m'a dénoncé la perfidie... Oui, mais vivre avec une Juive... faire retentir les synagogues de malé-

dictions fulminées contre moi, ameuter tous les rabbins de Paris, encourir peut-être les foudres du grand shenderin même!... Non, décidément, je ne ferai pas de propositions à Sara. Je sortirai de là en homme désintéressé, vertueux: ce sera superbe...» Et ces réflexions à batons rompus m'avaient ramené à ma porte, muni de la potion et du liniment. Je montais rapidement l'escalier, lorsque j'entendis de nouveaux cris... partant de ma chambre. « Mon Dieu, c'est elle! repris-je avec effroi; comme c'est disgrâcieux... Je gage que mes voisins vont se mettre aux croisées... Je serai demain le sujet de toutes les causeries, de tous les cancans du quartier. »

« Je trouvai ma Juive à moitié couchée sur mon canapé, se tordant sous l'atteinte déchirante d'une douleur intolérable... Ses cheveux, détachés, flottaient sur son cou; son visage était décomposé: je cessai de croire à l'indigestion et au rhumatisme. Mes yeux s'ouvrirent; j'accourus chez vous, après avoir fait part à Sara de mes craintes et des dispositions

que j'allais faire... Vous savez le reste. »

Mon voisin fit de fréquentes visites à ma pensionnaire, à laquelle, malgré ses prudentes réflexions, il semblait s'attacher, en dépit des rabbins, des synagogues et du grand shenderin. Sara, de son côté, paraissait fort affectionnée à son bienfaiteur; mais on remarquait de la gêne, de l'embarras dans les expressions les plus expansives de sa reconnaissance... Il y avait quelquefois un élan de toutes les puissances de son ame vers le bon jeune homme; puis tout à coup elle semblait regretter de s'être montrée si tendrement reconnaissante; elle devenait triste, rêveuse, et retirait la main qu'elle avait mise dans celle de son ami.

Enfin, un jour, paraissant faire un grand effort de résolution, Sara dit à mon voisin :

« Mon ami, vous m'aviez promis d'écrire au jeune homme que vous connaissez?

— C'est vrai, Sara, répondit-il avec tristesse; je l'avais oublié...

— Et moi aussi... mais c'est une démarche qu'il faut faire... il le faut, répéta-t-elle avec

un soupir ; je ne dois pas rentrer chez vous.

— Je sens toute la légitimité de vos scrupules ; je les respecte ; mais il me semble que, par l'appréciation d'un tel motif, il était convenu que ce serait vous qui écririez.

— Oui, je m'en souviens à présent... j'écrirai donc. »

La jeune Israélite écrivit, car, environ trois semaines après, lorsque son protecteur entra, il la trouva tout en pleurs, et tenant à la main une lettre ouverte.

« Tenez, mon ami, lisez, dit-elle en tendant le papier à mon voisin. Celui-ci lut ce qui suit :

« Votre lettre, ma bonne Sara, m'a déchiré
« le cœur...je tremble encore, en vous écrivant,
« du danger affreux que vous a fait courir la
« colère de votre père... Je vois votre for-
« tune, votre avenir perdus par ma faute !...
« Je suis bien coupable, Sara, et par la plus
« cruelle des fatalités, je ne puis, en ce mo-
« ment, prendre aucun parti... D'autres mal-

« heurs pèsent sur ma vie, qui rendent ma
« volonté esclave d'une cruelle indécision.

« Mais, je m'empresse de venir à votre
« secours, au moins pour adoucir l'adversité
« où je vous ai plongée... Sous ce pli vous
« trouverez une traite de mille francs sur la
« maison G...., rue de Vendôme, à Paris. Je
« serai moi-même dans cette ville vers la fin
« du mois prochain; mais alors vous me dé-
« testerez... Enfin je vous verrai. »

Cette lettre renfermait un sens mystérieux que ni Sara, ni mon voisin, ni moi, ne pûmes deviner; il fut éclairci quelques jours plus tard. Ma pensionnaire avait fait parvenir secrètement plusieurs lettres à sa sœur, et l'avait priée, avec instance, de venir la voir. Esther avait toujours répondu de la manière la plus tendre à Sara; mais elle n'était pas venue. Enfin, un soir que j'étais dans la chambre de notre aimable Juive, nous vîmes entrer une jeune personne fort belle, que j'aurais à l'instant reconnue pour la sœur de ma cliente, quand cette dernière ne se serait pas élancée

dans ses bras en s'écriant... «Esther! ma chère Esther !...

— Mais que vois-je ! continua Sara avec la plus grande surprise... toi aussi !

— Oui, bonne sœur, ma faiblesse vient partager l'asile de la tienne... Je n'aurais pu braver la fureur de mon père... je m'y suis soustraite...

— Hélas ! nous sommes bien malheureuses, dit Sara en sanglotant sur le sein d'Esther.

— Plus encore que tu ne penses, répondit celle-ci d'un accent solennel ; le père de l'enfant que je porte, c'est... le père du tien...

— Ah ! l'horreur ! s'écria avec plus de stupéfaction que d'emportement la pauvre Sara... Voilà donc le mystère de sa lettre expliqué !...»

Le lendemain, j'accouchai Esther, qui ne cria pas moins que sa sœur... Les Juives sont-elles plus sensibles ou plus irritables que les autres femmes ? Les deux Israélites sortirent en même temps de ma maison; je sus depuis que ni l'une ni l'autre n'avait épousé le com-

mis-voyageur...Mais il ne m'a pas été possible de savoir quelle a été la destinée ultérieure de ces pauvres demoiselles : mon jeune voisin s'est montré, sur ce point, impénétrable comme un diplomate anglais.

DERNIÈRES SCÈNES DE VOYAGE.

—

Une Visite chez des Moines.

—

Un mathématicien qu'un de ses amis avait conduit à une représentation de *Zaïre*, lui disait en sortant du théâtre : « Voilà qui est beau; mais qu'est-ce que cela prouve?... » Cette remarque d'un esprit géométriquement positif, je la fais chaque fois qu'il m'arrive de penser à la vie monastique, et je me dis mentalement : « Cette réclusion perpétuelle,

ce renoncement à toutes les jouissances du monde peuvent être fort méritans ; mais qu'est-ce que cela prouve ? et surtout qu'est-ce que cela produit ?... » J'avoue que je me montrerais d'un septicisme obstiné, si quelque zélé partisans des cloîtres entreprenait de m'en prouver l'utilité ; et quant à la production des résultats du monachisme, j'en nierais avec d'autant plus de tenacité l'évidence, que la règle claustrale est diamétralement opposée à ce précepte émanant du Verbe lui-même : *Croissez et multipliez*... ceci soit dit tout intérêt de sage-femme à part.

Or, rien n'inspire une plus vive curiosité que les choses qu'on ne conçoit pas : depuis ma plus tendre jeunesse, je désire ardemment visiter l'intérieur d'une maison de trapistes. Je sais déjà que la plupart des hommes ensevelis dans ces grandes tombes, où ils meurent durant dix, vingt, trente ans, sont des pécheurs venus à résipiscence. C'est une étude à faire que celle d'une contre-partie si absolue de l'empire des passions, ou plutôt de cette pas-

sion négative au sein de laquelle viennent se glacer toutes les autres. Pour moi, je ne vois rien de véritablement dévot dans cette bouderie contre la destinée, qui confine les humains au fond d'un couvent, après de grands malheurs ou de grands mouvemens de l'ame : Saint Cyran se faisant fondateur de la Trappe parce que dans les beaux yeux de la duchesse de Montbazon se sont éteints, en même temps, l'amour et la vie ; le comte de Comminges maigrissant de dépit, parmi les trapistes, parce qu'il ne put être heureux à sa guise; enfin un officier supérieur de l'ancienne garde impériale se condamnant à passer le reste de ses jours entre quatre murailles humides, et n'entendant retentir sous les voûtes sombres que l'écho de ses pas, parce que le renversement d'un système politique a trompé son ambition : en vérité je ne vois rien dans le sacrifice de tous ces gens-là qui profite à la religion... Considérez donc, me dira-t-on, que ces honnêtes cénobites labourent les champs, cultivent les jardins, exercent les professions

de menuisier, de charpentier, de tourneur... soit : mais en admettant qu'un moine né marquis, qu'un ancien colonel ou un ex-avocat soient devenus tout d'un coup propres à diriger la charrue, à manier la bêche, à pousser le rabot, à se servir de la bisaigue et à tenir la gouge, je ne vois pas qu'il y ait grand profit pour ces arts à ce que ceux qui les exercent énervent leurs bras par l'abstinence, et se condamnent à un mutisme perpétuel, lorsque, du reste, ces agriculteurs ou ces artisans improvisés doivent faire d'assez méchans ouvriers. Reste donc le but religieux, et je crois fermement que le marquis l'eût mieux atteint en faisant circuler, même follement, ses revenus dans le monde ; le colonel en défendant son pays ; l'avocat en plaidant la cause, si souvent négligée, du pauvre.

Ce fut avec ces idées que me trouvant, il y a quelques années, en Dauphiné, je me décidai à prendre des habits d'homme, pour visiter la Grande-Chartreuse, dont j'avais entendu raconter tant de choses, pour la plupart fa-

buleuses. Accompagnée d'une personne sûre et dévouée, je partis, un beau matin, de Grenoble pour faire une excursion vers le fameux désert de *Saint-Bruno*. Après trois heures de marche autour du mont *Saint-Enard* et dans les gorges environnantes, au bruit des cascades tombant de la montagne, et formant quelquefois des arceaux de cristal au-dessus du chemin, nous arrivâmes au pied du mont *Sapé*, que nous gravîmes péniblement. Parvenues à son sommet, et du sein d'un air extrêmment raréfié, nous planâmes sur cette vaste contrée au milieu de laquelle serpente l'Isère, et dont Grenoble fermait l'horizon. Puis, abandonnant à regret cette belle perspective, nous continuâmes notre route vers le couvent, à travers la sombre uniformité d'une forêt de pins, d'ifs et de sapins. Nous arrivâmes bientôt au village de Chartreuse, dont l'aspect sauvage et la morne tristesse nous préparèrent à la vue plus gravement solennelle du monastère vers lequel nous marchions. Tout à coup et lorsque notre œil inquiet cherchait encore une direction, nous passâmes une gorge

qu'étranglent deux montagnes coupées à pic, sentinelles gigantesques qui semblent garder l'entrée du vallon situé au-delà. Lorsque vous avez franchi ce défilé, c'est un désert que vos regards attristés parcourent : un désert d'une lieue et demie de circonférence, et que des rochers, dont les pointes se perdent dans la nue, séparent du reste de la terre. On vous dit, la Chartreuse est là; mais vous ne la voyez pas : il faut que votre pied vienne heurter les murailles du couvent pour qu'il se révèle à votre vue... Alors apparaît un grand corps de pierre, formé d'une multitude de pavillons s'adossant à l'église, et criblé d'innombrables et étroites fenêtres, armées contre le jour d'un grillage serré. Une flèche très haute surmonte l'édifice, et dessine sa forme grisâtre sur la noire forêt qui couronne la montagne à laquelle le bâtiment s'appuie. De ces constructions immenses aucun bruit ne s'élève; nul accent n'en interrompt le silence; car en cet asile mystérieux la voix est proscrite : l'homme oublie la parole... Seulement vous entendez le bruissement

monotone des sapins agités par le vent; et, dans le lointain, la chute bouillonnante d'un torrent, qui s'échappe des flancs d'une roche vieille comme le globe... Par un sentier étroit, cotoyant des précipices d'une effrayante profondeur, nous arrivâmes à l'entrée de la maison. Si l'abstinence et la chasteté sont les vertus des disciples de saint Bruno, la patience doit être celle des gens du monde qui ont le courage de les visiter... Nous frappâmes près d'une heure à la porte massive qui clôt ce sanctuaire de la pénitence... pendant une heure, les échos de la montagne répétèrent, en les prolongeant, nos coups de marteau redoublés. Enfin on ouvrit ; la porte en s'écartant nous laissa voir une sorte de fantôme : un reclus long, maigre, au teint jaune, à la tête rasée, et dont les yeux, du fond de leur orbite excavée, brillaient d'un feu sombre et pénétrant... J'avais enfoncé mon chapeau sur mes yeux, pour dérober, dans ce premier instant, mes traits féminins... malgré cette précaution je crus que le spectre avait deviné mon sexe... peut-être me trompais-je, mais

il me sembla que son regard était devenu plus brillant, et que sa poitrine s'agitait sous la souquenille de bure couleur marron qui lui servait de vêtement *.

Le cerbère de la Chartreuse ne nous parla point; mais son geste nous dit d'attendre ; il parut aller prévenir quelqu'un de notre arrivée; la porte se referma... Une demi-heure d'attente s'écoula encore ; et nous commencions à trouver que notre curiosité était mise à une rude épreuve, lorsque la lourde porte tourna pour la seconde fois sur ses gonds. Cette fois, ce fut une figure riante et hospitalière qui s'offrit à nous : le premier personnage pouvait être pris pour le ministre de l'abstinence ; le teint fleuri du dernier venu était l'enseigne de la bonne chère. La con-

* Dans le second volume de ses *Impressions et Voyage*, M. Alexandre Dumas dit qu'une seule femme, habillée en homme, s'est introduite à la Chartreuse : je ne sais si cet écrivain a voulu me désigner; mais c'est ainsi déguisée que j'ai pénétré dans cette maison. Madame la duchesse de Berry y fut admise en 1829 ; mais il fallut une permission du pape.

fiance nous revint en voyant cet introducteur : il était vêtu d'une robe de laine blanche, fort propre ; ses mains n'annonçaient pas plus le travail que son visage ne faisait présumer le jeûne, et l'austérité dont il cherchait à donner l'expression à ses traits, nous parut évidemment contrainte...

Le cénobite, étant arrivé près de nous, se coucha ventre à terre et psalmodia quelques mots, une courte prière sans doute ; puis, se relevant avec agilité, il nous fit signe de le suivre... La porte se referma derrière nous... Je ne sais quel frémissement parcourut en ce moment tous mes membres... je crus qu'une barrière d'airain venait de tomber, avec un bruit lugubre, entre moi et les domaines de la vie *.

* A l'époque où je visitai la Chartreuse, l'ordre de Saint-Bruno avait repris toute l'austérité, ou du moins l'apparence d'austérité de ses anciennes règles... c'était peu de temps après la chute du régime appelé la restauration. Depuis, les reclus du Dauphiné se sont un peu relâchés de cette règle : ils parlent quelquefois.

Une cour très grande, que nous traversâmes, était remplie de charrues, de voitures, d'instrumens aratoires, de bœufs, de chevaux, de moutons. A travers cet appareil des exploitations rurales, erraient des hommes, ou plutôt des squelettes vivans, semblables au garde-porte... Mais nous vîmes aussi parmi eux des moines portant, ainsi que celui qui nous conduisait, des robes d'une blancheur éclatante, et des figures dénonciatrices des infidélités faites aux austérités cénobitiques. « Allons, allons, me disais-je, en marchant, derrière notre guide, sous une voûte longue et sombre : à la Chartreuse, comme dans le monde, les niais, c'est-à-dire les gens sincères et de bonne foi, sont seuls attachés à leurs devoirs, et maigrissent à la peine. Ici, tout aussi bien que dans la société, les intrigans, les hommes à savoir-faire, les hypocrites, jouissent des honneurs de la vertu ; sans en supporter les obligations laborieuses, et l'unique tâche qu'ils s'imposent est un vain semblant... Les chartreux au teint hâve, au regard caverneux,

aux jambes rendues chancelantes par le jeûne et le travail forcé, sont dupes des moines aux blanches robes... les chartreux ont leurs humbles prolétaires et leur aristocratie improductive... où diable la corruption du siècle va-t-elle pénétrer !»

Dans le corridor ténébreux où nous marchâmes long-temps, quelqu'un, un moine apparemment, nous croisa en rasant la muraille; je ne pus distinguer ses traits, mais je crus voir flamboyer ses yeux, et sa robe effleura la mes vêtemens. Il me saisit la main en passant; la chaleur âcre et moite de sa peau me pénétra jusqu'aux os, tandis qu'il me disait d'une voix basse...: « Vous êtes une femme ; j'ai reconnu votre sexe... On ne trompe point, à cet égard, les sens d'un chartreux... Fille d'Eve, pourquoi venez-vous ici?... Pourquoi jeter des élémens combustibles sur des feux à peine assoupis, et qui peut-être vont se réveiller terribles et dévorans... » A ces mots le reclus s'éloigna... Et j'entendis gronder un gros soupir, auquel succéda un *Ave Maria*

dont l'intonation vibra longuement sous la voûte.

En ce moment nous arrivions devant une porte brisée ; nous l'entrevîmes au jour incertain que laissait pénétrer en ce lieu une sorte de meurtrière. De plus, nous vîmes à droite un escalier, à gauche une porte de moyenne grandeur, auprès de laquelle on avait scellé dans la muraille un banc, devenu luisant par l'usage long et fréquent. Au dessus était appendue une pancarte indiquant aux visiteurs, en style rude, bref et sentencieux, la conduite qu'ils devaient tenir dans la maison, durant la station de trois jours au plus qu'ils y pouvaient faire. Dans cette instruction, l'hospitalité des chartreux se montrait impérieuse et despotique : j'avais cru que la charité devait être humble et douce.

Nous regrettions fort d'être venus subir les lois de ces misantropes ascétiques, qui se vengent ainsi, sur les gens du monde, des privations réelles ou simulées qu'ils s'imposent. Notre introducteur avait disparu par la

porte brisée ; une nouvelle attente, qui nous parut avoir duré plus d'une heure, ne corroborait point la patience prête à nous échapper depuis long-temps ; bientôt elle devint extrême, et nos pieds, agités par une vive contrariété, produisaient, sur les dalles froides et humides, à peu près le bruit que l'on entend dans nos spectales, quand les acteurs sont en retard... il faut convenir aussi que la représentation des disciples de Saint-Bruno tardait beaucoup.

Au bout d'une heure et quart, l'épreuve de notre patience prit fin : nous vîmes sortir par la porte brisée un autre religieux à la robe blanche, mais auquel l'aristocratie claustrale avait moins profité qu'à son prédecesseur : celui-là était maigre. Il se prosterna à son tour le ventre contre terre, marmotta quelque patenôtres, puis il se releva, et, dans le langage mimique de la maison, nous prescrivit de le suivre. Ayant passé la porte brisée, nous nous trouvâmes dans l'église. Il y régnait une obscurité mystérieuse, qui ne nous permit d'en mesurer la grandeur qu'à travers les ombres ;

mais quelques cierges jétés çà et là comme de petites étoiles, faisaient scintiller, sur l'espace ténébreux, l'or, l'argent et même les pierreries le maître-autel : il nous sembla fort riche. Autour du chœur s'arrondissaient, en forme de fer à cheval, les stalles des chartreux... C'est là que, la nuit comme le jour, leur voix grave et creuse, dans les seuls accens qui lui soient permis, chante la gloire du Très-Haut... En entrant dans le temple sombre, mystérieux et solennel, d'où s'élève ce concert pieux, on se sent pénétré de vénération : en ce lieu, la religion aurait de l'éloquence même pour les esprits forts... elle pénétrerait jusqu'à l'ame de l'athée...

Ce fut donc sans effort que, passés dans un cabinet voisin de l'Eglise, nous nous agenouillâmes, au signe impératif de notre conducteur, devant un prie-dieu, sur lequel était ouverte une imitation de Jésus-Chrit... Le moine la prit et nous en lut un chapitre, qui nous émut profondément... L'appareil des rites est le plus puissant auxiliaire du christia-

nisme; le sacerdoce fut bien inspiré en l'empruntant de la foi païenne.

Nous nous croyions à bout d'épreuves : il n'en était rien. Ramenés par l'homme blanc à la place où il nous avait pris, notre patience y dut subir une troisième attente... mais elle ne fut pas longue : la porte de droite s'ouvrit, et nous entrâmes dans une salle à manger, où se trouvait une table toute servie.

Nous n'étions pas seuls de visiteurs; nous en vîmes arriver d'autres, avec plusieurs jeunes ecclésiastiques, envoyés en discipline dans la maison. Rarement le couvent était sans quelques uns de ces lévites, oublieux des devoirs du sacerdoce; ce qui prouve que sa morale est plus facile à prêcher qu'à suivre. Le repas se composait de légumes seulement; mais ils étaient bien assaisonnés; le vin et le pain qu'on nous servit étaient de bonne qualité. Tandis que nous mangions, le chartreux maître des cérémonies se tint debout à l'une des extrémités de la table : au commencement du repas, il avait récité à haute voix une

prière ; il en récita une autre à la fin... Et pas une seule parole... : un silence pythagorique ; pour tout langage, des signes.

Indépendamment du réfectoire où nous venions de souper, et qui n'était destiné qu'aux visiteurs et aux prêtres en discipline, il y avait deux autres salles : l'une pour les pères, l'autre pour les frères chartreux. La nourriture des uns et des autres était beaucoup plus rigoureusement maigre que celle qu'on nous avait servie. Les chartreux boivent dans des vases de terre, imitant, par la forme, celui dont se servait leur fondateur. Jusqu'au sein de la piété l'on se livre à l'imitation, qui n'est que l'ombre des goûts et des sentimens. Les assiettes, les cuillers, les fourchettes dont on se sert à la chartreuse sont de bois.

Après souper, nous demandâmes la permission de parcourir le couvent, toujours sous la conduite du religieux qui nous avait introduits à l'église, au cabinet des prières, au réfectoire. En sortant de ce dernier lieu, nous parvînmes, par divers circuits, dans une espèce

de jardin où semble sommeiller une triste végétation de buis, d'ifs et de cyprès, privée des bienfaits du soleil par une muraille haute de trente pieds... Une immense croix, taillée dans des buis nains et couchée sur le sol, se détache en vert pâle sur le sable battu qui l'environne; ce jardin n'a pas plus de trente pieds carrés. A l'une de ses extrémités, se trouve la porte principale de l'église; vis-à-vis, une sorte de tribune, à laquelle on arrive par quelques degrés en bois. C'est de là que les visiteurs et les aspirans entendent l'office. Près du jardin est une salle longue, étroite et garnie de bancs sur les côtés : chaque soir, à huit heures, pères, novices, aspirans et visiteurs s'y réunissent au tintement funèbre d'une cloche.

Au milieu de la salle s'élève une chaire : l'un des religieux y lit, pendant une heure, les règles de l'ordre, commentées, et rendues de plus en plus sevères par les interprétations du fanatisme. La discipline, c'est-à-dire cette grêle de coups que les chartreux faisaient pleuvoir autrefois

sur leur corps amaigri, a cessé d'être dans leurs obligations : on n'entend plus les gémissemens que la douleur physique arrachait à ces malheureux durant les lectures du soir... car c'était ce moment que les moines choisissaient pour se fustiger, et témoigner par là de leur profonde soumission aux préceptes de saint Bruno. Alors les chartreux ne se nourissaient que de pain noir, d'eau claire et de légumes sans graisse et sans sel. Ils couchaient sur les dalles de cabanons humides, disposés autour de plusieurs salles immenses, comme les loges d'une ménagerie. Les lois meurtrières que ces moines suivaient alors ont été bien adoucies : peut-être quelques généraux de l'ordre ont-ils pensé, comme le mathématicien en sortant d'une représentation de Zaïre, que cela ne prouvait rien... Les réclus maintenant réunis à la Chartreuse ont une nourriture saine, et depuis long-temps ils couchent dans des cellules particulières, dont je vais parler.

Le nombre de ces cellules est de quatre cents : elles ouvrent sur plusieurs corridors im-

menses, que nous parcourûmes successivement. A la fin du siècle dernier, tous ces réduits cénobitiques étaient habités; lorsque nous visitâmes la Chartreuse, trois cent cinquante étaient vides. Aujourd'hui, il n'y a plus dans ce monastère que vingt-quatre ou vingt-cinq religieux. Une sentence est écrite sur la porte de chaque cellule : il en est dont le sens ne me semble ni très clair ni très rationnel : de ce nombre sont celles-ci :

Dans la solitude, Dieu parle au cœur de l'homme; et dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu.

Je vois bien ici une antithèse; mais la pensée a mal secondé l'inversion que présente cette phrase. Voici un distique non seulement irréfléchi, mais quelque peu hérétique.

A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre.

Dieu n'a point défendu à l'homme de croire au témoignage de sa raison, car toute raison,

toute sagesse émane de lui ; mais il a dit : Croyez, même lorsque vous ne comprendrez pas ; car votre esprit ne peut sonder tous les mystères de la divinité.

Chacune des cellules se compose de plusieurs pièces situées à trois étages : à l'étage mitoyen, qu'habite ordinairement le moine, sont une chambre à coucher, une pièce à cheminée et un petit cabinet de travail. L'ameublement se compose d'un lit renfermé dans une sorte d'alcôve fermée, avec une paillasse et des draps de laine ; d'un prie-dieu en noyer et de quelques chaises grossières... Je n'ai point vu dans les cellules le fameux sablier dont tous les religieux étaient jadis munis... Sans doute les Chartreux doivent employer dignement les heures, et ne pas les compter. Au-dessus de ce logement est un petit grenier ; l'étage inférieur offre un atelier d'artisan.

Après avoir parcouru une partie des cellules, nous vîmes la salle du chapitre, ou sont rangés, par ordre chronologique, les portraits de tous les généraux de l'ordre, depuis saint Bruno jus-

qu'à Innocent Masson, mort en 1703. C'est une galerie imposante que celle-là... : Je crus voir la piété de sept siècles représentée dans cette réunion muette, mais non privée d'éloquence.

La nuit était venue quand nous visitâmes le cimetière des Chartreux : nous suivions, pour nous y rendre, une sorte de corridor voûté et ténébreux, lorsque, vers le milieu de sa longueur, une ombre blanchâtre passa près de moi, et la voix qui s'était déjà fait entendre à mon oreille y murmura ces mots : « Sois « satisfaite, fille d'Eve, la flamme du péché « s'est rallumée dans un cœur pénitent... vai- « nement les ossemens de mes frères trépassés « ont résonné sous ma pioche; vainement, « pour étourdir de coupables désirs, je viens « d'ouvrir ma tombe et lui ai promis mon « corps...les inspirations de Satan subsistent... « malédiction ! » et le moine s'éloigna... et la plus triste impression se grava dans ma pensée... Nous arrivâmes au cimetière; le jet tremblotant d'une lanterne, que portait notre

conducteur, en éclaira presque toute l'étendue... quelques tombeaux, mutilés par le temps, projetaient leurs masses grisâtres sur la vaste surface de ce champ funéraire; çà et là des mamelons alongés recélaient une fosse.... l'herbe y poussait activement... les débris humains y remplissaient leur dernière destination : ils alimentaient la vie végétale du résidu de la vie animale... Au pied d'un sarcophage, sur lequel est agenouillé depuis deux siècles un chartreux de pierre, je vis la terre fraîchement remuée; j'approchai, c'était l'asile éternel d'un réclus : le chartreux du corridor m'avait dit vrai... Une tête de squelette reposait sur le talus nouvellement formé... la lumière, en passant sur ce vestige d'un homme, me montra des dents serrées... je frémis... il me sembla que l'expression de cette tête osseuse continuait la malédiction du moine.

L'heure du coucher était venue; la cloche nous l'annonça. Je m'étais faite homme pour entrer à la Chartreuse; il fallait soutenir ce

rôle, et passer la nuit seule dans une des trois cent cinquante cellules vidées successivement au profit de la mort... Quoique mon compagnon de voyage dût occuper la cellule voisine, je sentis mon cœur palpiter à l'idée de cette solitude nocturne en un tel lieu : toutefois, je me résignai sans hésitation... Les chambres où nous couchâmes avaient été disposées récemment pour recevoir des visiteurs : nous y trouvâmes d'assez bons lits... Mais quand je fus seule, quand pour obéir à la règle inflexible du couvent, j'eus éteint la petite lampe qu'on m'avait laissée, je l'avoue, ce fut plus que de l'émotion que j'éprouvai... J'ouvris ma croisée : elle donnait sur la cour que nous avions traversée en entrant, vaste parallélogramme fermé sur ses quatre faces par des bâtimens... Et pas une seule lumière aux innombrables fenêtres, qui toutes se dessinaient en noir sur les divers corps de logis... pas le moindre mouvement dans la maison... Un calme solennel, absolu, effrayant... Sur un point quelconque, cependant, une flamme active brûlait au cœur d'un

homme... du moins le chartreux du corridor sombre me l'avait dit... mais qu'était-ce, dans ce grand silence, que le bruit d'un soupir !

Je me couchai... Que le sommeil fut lent à me secourir, durant cette nuit terrible !.. tantôt je croyais entendre des pas dans l'étage supérieur ; tantôt... mon œil fasciné croyait voir s'ouvrir la porte communiquant à la pièce voisine, et s'avancer lentement vers moi, revêtu de sa robe blanche, le cénobite passé de cette demeure dans le cimetière de la chartreuse... Au milieu de la nuit, un chant religieux, grave ou plutôt lugubre, fit diversion au malaise que je ressentais, et qu'il faut bien appeler de la frayeur... : c'étaient les matines, chantées selon l'usage par les chartreux... Enfin, vers la naissance de l'aube, je m'endormis ; mais non pas d'un sommeil tranquille. Toutes les impressions de la veille, agitées dans mon cerveau, y produisirent des images singulières, y combinèrent des scènes étranges. Je vis le religieux qui nous avait servi d'introducteur, assis dans sa cellule

devant une table splendidement servie; entre les mets exquis qui la couvraient s'élevaient le svelte flacon de Lafitte, et le flacon d'Aï, captif sous le fil d'archal. Le bras du moine enlaçait la taille d'une de ces jolies paysannes dauphinaises, dont le costume m'avait rappelé, quelques jours plutôt, les pastourelles de Florian... A ce point, le voile d'un autre songe retomba sur cette scène anti-monastique..... Alors m'apparut, l'œil flamboyant, la respiration bruyante, le chartreux qui, deux fois dans la soirée, m'avait parlé à l'oreille... Par une de ces bizarreries qui n'existent que dans les rêves, sa tête rasée était ceinte d'une couronne de roses, sa robe blanche était traversée diagonalement par une de ces écharpes légères, que nos élégantes ont empruntées des bayadères de l'Inde; et de la pointe dorée d'une flèche, il faisait bruire à ses pieds des os de mort... J'aperçus parmi la tête du cimetière... elle me grinçait les dents... Tout à coup, le moine tire avec violence mon rideau et s'écrie : « C'en est fait, Satan triom-

« phe; qu'importe la colère céleste... qu'im-
« porte la damnation éternelle... » En ce moment, je m'éveillai; le jour commençait à poindre... la vision s'évanouit, et j'entendis dans le corridor une grave euphonie d'*Ave Maria*.

Je jurai, en me précipitant du lit, qu'une seconde nuit ne me retrouverait pas à la Chartreuse : il est des spectacles qu'une imagination vive doit s'épargner. Avant que nous quittassions le couvent, un jeune novice, non encore assujéti à l'obligation du mutisme, nous donna quelques détails sur l'espèce de hiérarchie qui règne parmi les chartreux. En arrivant dans le monastère, on est d'abord novice ou aspirant; puis, après une année de noviciat, on devient chartreux simple : c'est à ce second degré de monachisme qu'on se livre aux travaux agricoles, ou aux diverses professions manuelles. Un temps plus ou moins long est consacré à cette autre série d'épreuves, où le mérite du réclus est de supporter les plus rudes travaux, les fatigues les plus acca-

blantes, pour l'amour du Seigneur. Si la constance se soutient dans cette sphère de labeur et d'austères privations, le chapitre juge le chartreux du second degré digne de passer au premier.... Parvenu à ce rang, le religieux endosse la robe blanche de saint Bruno; alors, il ne se livre plus qu'à la prière; il entre en communication avec l'esprit divin ; il demeure continuellement ravi en extase et livré à la contemplation.... C'était pourtant l'un de ces hommes à demi sanctifiés qui nous avait apparu si gras, si vermeil, si ingambe.... En vérité, je suis tentée de penser (Dieu me le pardonne si je faux), je suis tentée de penser que le rêve où j'avais vu ce chartreux à table près d'une jeune fille était plus véridique que ses roulemens d'yeux séraphiques et ses prosternemens contre terre.

Lorsque nous quittâmes la Chartreuse, personne ne voulut accepter nos remercîmens : on nous fit entendre que l'hospitalité était un devoir auquel les enfans de la création ne devaient mettre aucun prix. Le chartreux

dont j'ai peut-être calomnié la conduite, sur le témoignage de sa mine plus voluptueuse que cénobitique, nous reconduisit jusqu'à la porte extérieure, et répéta, près de son seuil, la prière, ventre contre terre, qu'il avait psalmodiée en nous recevant. Il allait repousser sur nous la pesante fermeture armée de fer, lorsque nous le priâmes de nous indiquer le chemin à suivre pour nous rendre à l'antique cellule de saint Bruno.... Le religieux, à ce nom révéré, fit le signe de la croix, étendit le bras vers la direction que nous devions suivre, et nous quitta brusquement.

Après avoir marché environ une demi-heure à peu près au hasard, nous arrivâmes à un lieu qu'il nous fut aisé de reconnaître pour la retraite du fondateur des Chartreux. Ce père s'était établi, avec quelques disciples, au pied même d'une montagne formée de roches superposées, et comme suspendues dans les airs. Le roc, creusé par leurs mains, servit d'asile à ces pieux solitaires; des racines sauvages les nourrirent; une onde limpide qui coulait au

fond de leur grotte les abreuva.... Mais si ces ermites voulaient vivre dans la plus austère pénitence, ils ne prétendaient pas faire encore le sacrifice de leur vie. Or ils reconnurent qu'à la fonte des neiges, ils seraient infailliblement écrasés par les avalanches, par l'éboulement des terres, ou par la chute des rochers.... Ils quittèrent cette retraite dangereuse, et s'établirent au milieu du désert. Telle fut l'origine de la Chartreuse; elle doit remonter à l'année 1084.

Dans l'endroit même qu'habitèrent primitivement saint Bruno et ses compagnons, on a bâti une chapelle; vous l'apercevez de quelque distance, s'élevant sur un rocher coupé à pic.... L'œil la voit toujours chanceler, ébranlée par les vents de la montagne; mais elle les brave depuis plusieurs siècles, et les bravera peut-être durant plusieurs autres. On lit au-dessus de la porte :

Sacellum

Sancti Brunonis.

Autour de ce petit monument se groupent des roches chaudement colorées, que couronnent des massifs de sapins; quand le soleil frappe leurs parois, on voit reluire sur ces rochers des substances cristalines et micacées. C'est un site pittoresque, hardi, sauvage, près duquel je voudrais voir posé le chevalet d'un Watelet.

Nous sortîmes du désert de saint Bruno par une issue opposée au défilé par lequel nous y étions entrés : de ce côté aussi, deux colonnes de roc semblent s'écarter à peine pour livrer passage aux voyageurs. Un peu plus loin, plusieurs filets d'eau se réunissent en bouillonnant pour former une cascade, au bruit de laquelle on s'éloigne de ces lieux, et qu'on entend encore lorsqu'on est déjà loin.

SCENES D'INTÉRIEUR.

Le Brigand discret.

On entend quelquefois de singulières conversations dans les pensions de dames enceintes, et la critique médisante de celles qui s'y trouvent ne s'inspire pas toujours du souvenir de la Samaritaine... On jette la pierre à son prochain, sans se rappeler qu'on a péché soi-même. Il n'y a pas très long-temps encore, un cercle féminin réuni dans mon salon,

devisait très hostilement, je vous l'assure, sur le laisser-aller social de certaines femmes du monde, qui, pour s'y livrer, n'attendent pas toujours que l'état d'épouse et de maîtresse de maison agrandisse pour elles le cercle des convenances. « C'est à dire que les demoiselles de notre pays ne vous paraissent pas assez réservées, interrompit une dame, presque indignée de voir sortir une telle séverité de principes d'un comité qui s'était montré si débile dans l'exercice de la morale effective. Un signe confirmatif fut la réponse presque générale. « — Eh bien ! écoutez, mes sévères compagnes, continua mon indulgente pensionnaire, écoutez une petite anecdote italienne : rien n'éclaire le jugement comme les comparaisons, et celle que vous pourrez faire, après m'avoir entendue, ne sera pas, je l'espère, au désavantage de nos jeunes compatriotes.

« Zerbina soupirait toujours ; elle était rêveuse, inquiète ; son ame s'élançait vers un bonheur vague qu'elle ignorait... En un mot,

Zerbina avait seize ans. Fille d'un vieux militaire Vénitien retiré du service avec de nombreuses blessures, une petite pension et peu d'argent comptant, elle recevait les hommages de tous les jeunes Véronnais. Mais, dans ce siècle essentiellement calculateur, les hommages empressés ne présagent plus l'établissement des demoiselles, quand elles ne peuvent entourer leurs adorateurs de lacs dorés. Sans doute la beauté a des liens que les jeunes gens subissent volontiers; mais l'esclavage qu'on s'impose librement est facile à rompre, et la chaîne une fois jetée, on porte ailleurs ses vœux et sa liberté. Zerbina connaissait déjà cette tactique des amans; elle s'en défiait comme par instinct. La foule soupirante qui tourbillonnait à ses côtés n'eut point à proclamer sa faiblesse.... La jeune Italienne éloignait d'elle ses volages compatriotes, comme ces papillons que l'on chasse à regret, en admirant leurs brillantes couleurs; et, rendue à ses réflexions solitaires, elle disait: « C'est bien dommage! » Cependant l'honnête officier

songeait à marier sa fille ; habitant avec elle une petite maison de campagne qu'il possédait à deux lieues de Véronne, il tâchait de recommander les charmes de Zerbina à la vieille galanterie d'un seigneur, inscrit au livre d'or de Venise, et garçon encore à cinquante ans. Son château touchait à la modeste retraite du brave émérite; il y eut souvent échange de visites entre les voisins; quelquefois le sénateur donnait au vétéran des dîners somptueux, que ce dernier pouvait, bien entendu, se dispenser de lui rendre. Le noble républicain était goutteux; mais sa goutte remontait sensiblement ; un asthme l'oppressait une bonne partie de l'année; mais on devait présumer qu'il serait délivré, avant deux ans, de l'existence pénible à laquelle cette infirmité le réduisait. Or, quoique fort jeune, Zerbina savait à merveille déduire une conséquence d'un principe: il était évident pour elle que son mariage avec ce vieillard ne serait que le prélude désagréable d'un veuvage qui lui promettait l'opulence et le plaisir.

« L'avisée Véronnaise, assise un jour au fond du petit parc situé près de la maison de son père, pensait mûrement à tout cela : elle venait de s'arrêter au parti d'accepter la main du dignitaire inscrit au livre d'or, lorsque, levant les yeux, elle aperçut devant elle un homme d'une haute stature, appuyé contre un arbre, et qui fixait sur elle des yeux noirs pleins de feu. Il était magnifiquement, mais singulièrement vêtu ; des armes de diverses espèces rendaient son aspect redoutable : à tout prendre, il pouvait autoriser plus de crainte que d'admiration.

« Zerbina à d'autres qualités réunissait celle d'être courageuse ; il est vrai qu'un bel homme n'inspira jamais une véritable frayeur à une jeune Italienne. Non seulement celle-ci vit l'inconnu sans trouble, mais elle ne recula pas d'un centimètre lorsqu'il vint se placer sur le banc de gazon où elle était assise. Si les traits de l'étranger avaient de la rudesse, sa voix ne manquait pas de douceur. Zerbina écouta tout ce qu'il lui dit de sa passion pour

la chasse, du hasard qui le conduisait dans le parc, du plaisir qu'il éprouvait en y rencontrant une si jolie personne....

« Le hasard conduisit fréquemment le beau chasseur au même lieu; Zerbina y était, plus souvent que de coutume, ramenée par sa rêverie. Néanmoins, ces entrevues s'écoulaient en complimens débités avec chaleur, écoutés avec espoir, et cet espoir fut trompé. Un embarras, une sorte de réticence semblaient enchaîner la langue du chasseur. Zerbina se dit plusieurs fois : «C'est bien dommage !» elle finit par ne plus reparaître au bosquet, et suivit à l'autel le sénateur vénitien.

« Laissons danser les nombreux convives réunis aux noces du couple mal assorti que l'hymen vient d'enchaîner, et suivons les nouveaux époux dans cette allée solitaire, où ils égarent leur élégance, à la demande de la mariée, qui veut respirer un peu le frais. Le soleil arrive au terme de sa course : le bois est déjà sombre; une brise rafraîchissante remplace les feux d'une ardente journée.... Tout

à coup deux hommes s'élancent d'un bosquet, saisissent les mariés, et les emmènent aux deux extrémités de l'allée, avant qu'ils aient pu songer à opposer aux ravisseurs, même la faible résistance d'un cri. . .

« L'absence des deux époux fut trop courte pour être remarquée de la compagnie : ils rentrèrent dans la maison une demi-heure après leur enlèvement. Mais en quel état, grands dieux! revint le sénateur....: privé de ses bijoux, de ses magnifiques habits, et, le dirai-je, réduit, sauf le vêtement nécessaire, à la fine batiste qui le couvrait immédiatement.... Que de témoignages de regret, que d'expressions tardives de dévouement excita la mésaventure du patrice vénitien! et, chose inimaginable! Zerbina reparaissait brillante de tous ses atours... On se perdit en conjonctures....

« Ceux qui ont été initiés depuis au mystère de cet événement, ont rapporté que les ravisseurs du parc étaient le beau chasseur et un homme à lui; que tous deux appartenaient à

une troupe de brigands, commandée par le premier; que son lieutenant avait dépouillé sans pitié notre pauvre sénateur; mais que le capitaine, plus amoureux qu'intéressé, avait respecté la parure conjugale de Zerbina.... Diamans, perles, dentelles, tout se retrouva.... tout, *excepté la couronne de fleurs d'oranger.* Voilà, certes, un voleur bien discret.

« Vous voyez, mes sévères compagnes, poursuivit la narratrice, que le laisser-aller des demoiselles françaises est loin de celui-là; car il a été prouvé, par les aventures ultérieures de Zerbina, qu'elle était d'accord avec le beau voleur italien, pour lui donner sa couronne de fleurs d'oranger, ou plutôt le trésor dont elle était l'emblème. En effet, après avoir habité cinq à six mois le magnifique château du sénateur, la fille du vétéran disparut pendant une belle nuit d'été. Entre onze heures et minuit, les domestiques l'avaient vue se promener sur une terrasse, au pied de laquelle coulait l'Adige. Il leur avait paru singulier que leur maîtresse, pour respirer les

émanations embaumées que secouait en ce lieu un double rang d'orangers, se fût munie d'une grosse cassette, qui devait rendre sa promenade laborieuse.... Tout à coup, une tête, puis un corps enveloppé d'un vaste manteau, couronnèrent le mur fermant la terrasse du côté du fleuve.... Bientôt un grand homme s'avança rapidement vers Zerbina ; les valets observateurs virent disparaître sa robe blanche sous la brune draperie de l'inconnu, qui l'emporta sans qu'elle lui opposât la moindre résistance. Le groupe fugitif descendit le mur que l'aventurier seul avait monté, et, peu d'instans après, on entendit un grand nombre de rames fendre les flots de l'Adige... Les domestiques du sénateur s'écrièrent alors : « On enlève la signora » ; ils avaient trouvé plaisant de ne pas le dire plus tôt.

« Au point du jour, le seigneur vénitien fit parcourir les deux rives de l'Adige par tous les sbires du pays.... On ne découvrit aucune trace des fugitifs.... L'opulent vieillard regrettait peu, disait-il, soixante mille ducats.

que l'infidèle emportait ; il regrettait moins encore pour une somme double de pierreries, dont elle avait eu soin de se munir. Mais Zerbina était enceinte : son vieux mari ne put se consoler d'avoir perdu un futur dignitaire du livre d'or, un fils désiré dont il se croyait candidement le père.... Il mourut d'une goutte remontée.

« Peu de temps après, le vieux militaire, blanchi sous les lauriers et sous les livrées d'une misère honorable, se fit sauter la cervelle, en apprenant que sa fille avait pris la fuite avec un brigand.

« Vous conviendrez, mesdames, dit la conteuse en appuyant sur les mots, vous conviendrez qu'une conduite semblable ne passa jamais par la tête de nos jeunes françaises.... à moins que ce ne soit dans les compositions de ceux de nos romanciers, qui, pour satisfaire les gros appétits ultra-romantiques, font du terrible, où la vérité devient ce qu'elle peut. »

SUITE DES SCÈNES D'INTÉRIEUR.

—

La Maitresse du Libraire Editeur.

—

J'AVAIS dans ma maison, l'an dernier, la maîtresse d'une des notabilités évanouies de la librairie parisienne. Cette belle, naguère entretenue magnifiquement, s'était vue contrainte, après la déconfiture de son amant, de quitter le quasi-hôtel qu'elle occupait, et dont le mobilier, acheté à crédit, venait de retourner assez naturellement au vendeur, qu'on avait oublié de payer.

Avant de passer outre, je proteste contre toute application de cette anecdote à tel ou tel libraire ; on compte à Paris environ cinq cents industriels de cette profession, et je suis bien sûre qu'il n'en est pas cinquante parmi qui ne prétendent pas appartenir à la haute librairie... Dans ce commerce d'élite, ce sont les grandes prétentions qui décernent le rang : or, vous concevez que mon histoire pourrait-être applicable à quatre cent-cinquante personnes au moins.

Après une prospérité prodigue de déjeuners donnés aux auteurs qui *se vendent bien*, aux journalistes influens; après une ample effusion de dédains sur les écrivains sans tilbury; après l'exhibition, passablement prolongée, d'une robe de chambre à fleurs d'or, d'un bonnet grec richement brodé, d'une paire de pantoufles exécutées d'après les fameuses mules nuptiales du roi Léopold ; enfin, après avoir roulé toute espèce de voiture, depuis l'humble cabriolet jusqu'à l'équipage de chasse, modelé sur celui de lord Sey-

mour, le libraire dandy déposa au greffe du Tribunal de commerce un billan doré sur tranche, et tracé par une superbe main anglaise.... Mon négociant avait surtout la manie d'*anglaiser* tout ce qu'il faisait.

Au milieu de toutes ces grandeurs, la catastrophe commerciale que je viens de signaler était une conséquence inévitable; car mon libraire vaniteux, avec de fort belles phrases, n'avait jamais accompli que de médiocres affaires.... Dans le temps que son moulin faisait tant de bruit, il n'en tirait qu'une maigre mouture.

Toutefois, il lui restait la consolation de n'avoir pas, en déposant, dérogé aux élégantes habitudes de sa vie.... Il lui restait aussi le doux souvenir d'une conversation familière avec Janin, en plein café de Paris, ma foi; la satisfaction de s'être fait l'Amphytrion de Balzac chez Véry; de s'être montré au bois dans une calèche à lui, près de Victor Hugo, et d'avoir donné la main à la duchesse d'Abrantès pour remonter dans son remise.... Du reste, il était

bien assuré de n'avoir pas à se reprocher la moindre politesse envers les pauvres petits hommes de mérite, dont les ouvrages ont le sens-commun.... En un mot, l'amant de ma pensionnaire se présentait fort de tous ses précédens au tribunal sévère de ses créanciers; s'ils l'accueillaient mal, c'est qu'ils n'étaient pas hommes de goût.

Je ne sais pas au juste ce qu'il en fut; mais la beauté délaissée m'arriva, portant, comme Bias, tout son avoir sur elle, y compris douze ou quinze napoléons qui lui restaient de toutes ses prospérités, et, moins heureusement, une grossesse de sept mois. Ma nouvelle pensionnaire conservait aussi de belles espérances : c'est le dernier bien que perdent les gens ruinés, et celui-là peut aider à ressaisir les autres... « Mon ami, me disait-elle quelquefois, doit se relever infailliblement : un homme qui manque de huit cent mille livres ne s'abandonne pas à l'adversité comme un misérable marchand de peaux de lapins.... une notabilité commerciale rebondit du fossé où elle a culbuté...

Mais j'espère qu'à l'avenir, il m'écoutera mieux qu'il n'a fait précédemment.... Ah! chère dame, poursuivit ma cliente en soupirant, le beau livre qu'il y aurait à faire sur les écarts de l'industrie! Que de fautes commises dans ce cercle d'activité, où tant de concurrens se meuvent, s'agitent, se tourmentent pour enfler les voiles attachées à la nef de leur fortune! Que de folles tentatives, d'essais imprudens, de probabilités décevantes guident l'intérêt privé dans les routes nouvelles qu'il cherche à s'ouvrir! Quelquefois, mon ami me demandait des conseils, subissait même ma critique; mais ensuite il faisait à sa tête. Un jour il vint chez moi, l'esprit gros de projets:

« Vous connaissez la vogue des livres à bon marché, me dit-il vivement; vous savez quelle consommation notre *John Bull* fait maintenant des éditions *populaires*, *économiques*, *encyclopédiques*, *pittoresques*, etc.; eh bien! je veux me livrer à ce genre d'entreprise, avec quelques modifications toutefois. Point d'opposition, point de déclamations li-

bérales dans mes publications : loin d'exciter les passions, je les calme, je les modifie, du moins, et leur donne une direction légitime.... Hein, qu'en pensez-vous?

— Votre but moral est excellent.

— Mais le but commercial?

— Pitoyable, Bien-aimé, pitoyable... c'est l'exaltation qui dévore journellement des milliers de livres; calmez-la, et vous devrez envoyer demain tous vos imprimés au pilon, et fondre tous vos caractères d'imprimerie en gouttières.

— Modifions donc encore mon projet... car je veux absolument faire *du pittoresque* plus original que mes confrères... Ah! publions *l'amour pittoresque* : ce sera un recueil à la portée de toutes les intelligences, et imprimé par livraisons...

— Nous avons déjà *Faublas* à cinquante centimes, et je crois qu'il est difficile de faire plus pittoresque que cela.

— C'est vrai... Passons au projet numéro 2. Si je faisais du monarchisme légitime, du trône

et de l'autel pour l'usage du faubourg Saint-Germain.

—Cinquante centimes par semaine, ce serait trop cher : la fidélite marchande maintenant avec les enfans de saint Louis...

— Que diable imprimer alors ? car il faut que je me répande en livraisons hebdomadaires. Hé parbleu ! m'y voici... l'ultramontanisme reprend faveur : Monsieur de Paris rentre tout doucement en grâce à la cour ; je fais une belle édition de la Bible, avec vignettes de Tony Johannot...

— Trop volumineux, mon ami : la piété, par le temps qui court, se blase comme le romantisme... il faut qu'une édition ascétique ne tienne pas plus de place dans une bibliothèque que les œuvres d'un grand seigneur académicien. Passez au plan numéro 3.

— Je le tiens déjà, et, pour celui-là, je gage qu'il aura votre approbation.

— J'écoute.

— Je loue un magnifique magasin ; j'en fais dorer les corniches ; j'érige au milieu une

superbe colonne de sapin marbré, et je fais inscrire dessus, en lettres d'or, les noms de tous les auteurs dont je publierai les ouvrages. On y lira surtout ceux des écrivains assez heureusement inspirés pour faire les *mémoires authentiques* de gens qui n'en ont jamais laissés, ou pour écrire des romans, au dix-neuvième siècle, en style du quatorzième.... Voyez-vous ma colonne?.... La vanité me donnera ses manuscrits pour rien.

— Connu, mon ami, et qui pis est usé....

— Laissez-moi donc exposer mon projet jusqu'au bout. Vous concevez qu'en décernant cette immortalité anticipée, je traiterai mes élus d'autant plus favorablement qu'ils m'auront fait gagner plus d'argent : par exemple, j'accorde une inscription pure et simple pour une édition ; à la seconde édition, je surmonte le nom d'une couronne de lauriers; la troisième réimpression obtient des palmes; à la quatrième édition, je risque le buste en plâtre; à la cinquième, je le coule en bronze ; à la sixième...

— Vous êtes coulé vous-même....

— Ah ! je vois, mon édifice manque de base, et j'ai sous la main ce qu'il faut pour le consolider. J'associe un capitaliste à mes opérations; je forme ma maison d'homme du monde; j'abandonne les détails commerciaux à mes commis, et je soigne *ma réputation*......

— Votre réputation?

— Oui, la célébrité européenne qu'un libraire doit avoir.... Je la poursuis en poste; je me donne de l'*incognito* en monarque voyageur; on parle de moi dans les feuilles départementales; les habitués de café suivent mon itinéraire comme celui d'un ambassadeur persan, ou d'un prince iroquois. Une fois célèbre, je deviens dédaigneux avec le mérite obscur; et, traitant d'égal à égal avec les hommes qui *ont un nom*, j'achète à beaux deniers comptans leurs ouvrages....

— Qu'ils auront fait composer par des mercenaires, dont ils ne seront que les prête-noms... Vous vous ruinez infailliblement, mais vous vous ruinez en grand.

«Tout cela, mon cher ami, n'est plus inédit...

C'est du savoir-faire Lady *** réchauffé, et vous savez ce que cela devient à l'usé.

— Que faut-il donc entreprendre?

— Editer avec prudence les ouvrages que vous aurez lus....

— Lire!.... un libraire! y pensez-vous? Et d'ailleurs, que fait le mérite d'un livre au succès d'une édition? dans la librairie de vogue, on considère le nom de l'auteur; pour le surplus, c'est du noir et du blanc, et l'on peut imprimer *Dupont, mon ami*, ou *j'ai du bon tabac dans ma tabatière*....

— Je ne suis pas de votre avis.... Je vous le répète, lisez.

« La méthode sera nouvelle, j'en conviens, mais je suis persuadée qu'elle vous réussira.... Croyez-moi, donnez cet exemple au monde littéraire; qui sait? tous les libraires finiront peut-être par vous imiter, et ce ne sera pas le phénomène le moins remarquable du siècle. »

« Je fus quelques jours sans revoir mon ami, continua ma pensionnaire; je craignais que, exalté comme je l'avais vu, il ne se livrât à

quelque spéculation imprudente, et qu'il n'éprouvât des pertes majeures. Heureusement il n'en était rien; mais quand il revint chez moi, l'éditeur aux idées aventureuses, il m'avoua qu'il allait prendre le parti de suivre le dernier conseil que je lui avais donné: je soupçonnai qu'il venait de subir une déconvenue quelconque.

«Vous me voyez bien décidé à lire, me dit-il; l'expérience est venue depuis trois jours appuyer vos conseils; voici le fait. Un homme à grande réputation, qui sans doute eut à se plaindre d'un de mes confrères, quand il n'avait (l'homme à grande réputation) que du talent et de l'activité, lui apporte avant-hier un manuscrit dont il indique le titre.

— Imprimez ceci, lui dit-il, c'est parfait....

—Vous en êtes l'auteur?

— Je viens de le terminer.

—Cela suffit.... Et posant respectueusement le cahier sur son bureau, mon collègue appelle son groom, monte en tilbury; le voilà parti. Le soir même, Devéria dessinait un charmant portrait de l'auteur et des vignettes ravis-

santes ; Montgolfier recevait la commande de 1,500 rames de vélin ; le fondeur Didot choisissait un *Cicéro* d'un bel œil ; les compositeurs de Rignoux préparaient leurs doigts agiles ; les presses étaient graissées : il fallait enlever 6,000 exemplaires du chef-dœuvre en quinze jours. Les corrections devaient être grassement payées ; le prix des étoffes était doublé ; il ne restait à déterminer que la justification.... On ouvre le manuscrit.... C'était un cahier de papier blanc !!!

— Mon cher maître, dis-je en riant au narrateur, voulez-vous que je vous nomme celui de vos confrères à qui cette mystification est advenue ?...

— Vous ne le connaissez pas.

— Oh ! que si.... ce confrère, c'est vous-même....

— Ma foi, oui.

— Je suis bien sûre que vous lirez désormais les ouvrages qu'on vous présentera....

— Et je les jugerai....

—Un opinion en littérature ! c'est trop pour un libraire; l'instinct commercial suffit.

L'éditeur ne tint pas compte de ce dernier avis; il voulut s'ériger en critique littéraire; manqua, par système, de fort bonnes opérations; fit, comme nous l'avons dit, beaucoup de bruit, peu de profits, d'énormes dépenses, une banqueroute élégante; et sa pauvre maîtresse, après avoir envoyé son enfant aux Orphelins, dut se faire plieuse à trente sous par jour... Mais elle répète souvent: il reviendra sur l'eau : un négociant qui manque de 800,000 francs, ne se brise pas au vent de la destinée; il plie et se relève.

SCÈNES DE VILLE.

Ressouvenirs amers.

Trois déménagemens équivalent à un incendie, a-t-on coutume de dire dans le commerce de la vie domestique ; je puis ajouter, moi, qu'un seul déménagement peut équivaloir à un pillage. Vous exposer pourquoi cette opinion est la mienne me répugne un peu : c'est, encore une fois, mettre à découvert les suites de ma déplorable faiblesse, durant cer-

tains rapports dont j'avais promis de ne plus vous entretenir.... Mais, avant de fermer le guichet du confessionnal où vous m'avez entendue, il faut pourtant que votre patience me laisse écouler ce résidu de fiel, aigri encore par des griefs journaliers. Ce serait une réticence répréhensible, de la part d'un mémorialiste, que de ne pas ouvrir à fond son cœur, pendant qu'il y est.

Vous n'avez pas oublié le fameux procès soutenu par moi contre le docteur Giraud.... à propos d'un appartement que je venais de louer dans sa maison, ou plutôt dans notre maison, afin d'éveiller, s'il était possible, sa mémoire, si profondement oublieuse touchant les comptes qu'il avait à me rendre.... Vous savez que je sortis deux fois du palais, remportant les palmes de ce combat judiciaire, et que, mon arrêt au poing, je pouvais reconquérir mon appartement de la rue Richer, avec tous les honneurs de la guerre. J'avais permission légale et duement minutée sur papier marqué, de requérir la force armée pour

ressaisir mes droits de locataire : j'ai regretté depuis de n'avoir pas usé de ce moyen.... Il eût été glorieux de faire une belle entrée dans l'hôtel aristocratique du docteur, entourée d'une escorte de gardes municipaux à cheval et le casque en tête : il y avait là presque une ovation.

Mais mon sexe recherche rarement ce genre de triomphe : je préférai m'adresser purement et simplement au commissaire de mon quartier, et le prier de venir, sans esclandre, sans écharpe, m'autoriser à rentrer chez moi... J'étais dès lors bien décidée à ne plus habiter ma location : vous avez vu, dans le premier volume de mes révélations, que lorsqu'on demande des comptes à M. de Saint-Gervais, il est de toute impossibilité d'éveiller sa mémoire, et le sommeil de cette faculté est tellement dur en lui, qu'il engourdit jusqu'à la conscience du docteur.... Bien convaincue donc que je secouerais inutilement et la mémoire et la conscience de mon ex-associé, je renonçai à son voisinage, qui, s'il vous en

souvient, s'était montré fort hostile, pour le peu de temps qu'il avait duré. Toutefois, je désirais voir en quel état se trouvaient les meubles que j'avais fait porter, de ma maison de la rue Bleue, à mon appartement de la rue Richer... On y était entré et l'on m'en avait expulsée par le droit du plus fort, qui n'est pas toujours le meilleur, quoi qu'en ait dit le bon Lafontaine ; j'éprouvais quelque inquiétude sur l'intégralité de mon mobilier, par suite de cet acte de conquérant. Le principal corps d'armée, dans cette invasion, se composait de M. Giraud.... lui-même, et les grands hommes, au moins durant leurs actions héroïques, sont désintéressés; mais celui-là avait des auxiliaires, et l'on sait que ce genre de troupes se gêne peu en pays conquis.... Je regardais, je le répète, comme nécessaire, un petit inventaire de ce que j'avais déposé rue Richer. Je me rendis chez le quartinier assez tard ; « qu'importe, me disais-je, en marchant, la justice porte un flambeau : les ténèbres ne doivent pas l'effrayer. Par malheur, M. le

commissaire était couché lorsque j'arrivai chez lui : apparemment le doux sentiment du *far niente* fut plus impérieux en lui que l'amour de ses fonctions, car il refusa d'obtempérer à ma demande, et me répondit de son lit :

« Si votre propriétaire vous ferme sa porte, c'est qu'il a ses raisons pour cela.

— Ses raisons, nul doute qu'il les a, répondis-je vivement, et je vais vous les dire : la première, c'est qu'il lui semble assez commode d'avoir sous la main mes meubles, et de satisfaire sa curiosité, si bon lui semble, en les visitant.... Cette première raison peut encore se corroborer par celle-ci : quand on s'est servi d'auxiliaires dans un coup de main, il paraît assez naturel de laisser le paiement des subsides à la charge de l'ennemi.... et vous savez quels étaient les gens dont M. de Saint-Gervais s'est servi si bravement pour me faire vider les lieux. La seconde raison du docteur est d'une autre importance : il ne veut point me laisser établir dans la maison qu'il appelle la

sienne, parce qu'il craint que je ne veuille pas la quitter sans qu'il me paie la moitié de sa valeur, qui me revient légitimement.... Ces raisons-là, je sais que Giraud.... les a; mais je ne vois pas, monsieur, comment elles peuvent être aussi les vôtres, jusqu'au point de me refuser quatre minutes d'assistance?

— Madame, répondit le magistrat du carrefour, il est heure indue... je ne puis vous satisfaire.... retirez-vous.

— Je prends bonne note de votre refus, monsieur, et je n'oublierai point que, pour obtenir de vous le maintien de l'ordre public, il faut se présenter à votre bureau en plein jour seulement, et sans doute aussi par un beau soleil....

Au moment où j'adressais inutilement ma requête au régulateur du balayage de mon quartier, il ne me connaissait pas; il ignorait que je fusse principale locataire d'une maison rue Bleue; je trouvai plaisant de lui faire croire que, ne pouvant rentrer dans mon appartement de la rue Richer, je me trouvais sans asile.

— Eh bien! monsieur, repris-je avec une feinte tristesse, puisque vous me déniez votre appui, où irai-je coucher?

— Chez un de vos amis; une jolie femme n'en doit pas manquer...

— Si j'en avais, en ce moment, sous la main un bien dévoué, répliquai-je avec l'accent d'une colère péniblement contenue, je l'emploierais à châtier les insolens qui, non contens de manquer à leur devoir, sont encore assez mal élevés pour oublier le respect qu'on doit à une femme. A ces mots, je quittai la chambre de cet homme, et je crois que le mot de *manant*, plusieurs fois répété, m'échappa en sortant de sa maison... Je trouvai qu'il y avait de l'écho dans la rue: quoiqu'il fut environ onze heures du soir, plus de vingt personnes stationnaient sous la lanterne du commissaire, attirées par la conversation animée que je venais d'avoir avec lui... Ce fut presque une émeute... Tout le monde s'alliait à mon ressentiment, et faisait chorus avec mes plaintes, brusquement accentuées. A ce com-

mencement d'orage populaire, le quartinier s'affubla d'une vieille redingote, recouvrant assez mal un simple caleçon, oublié depuis deux mois par la blanchisseuse, et descendit en furibond jusqu'au lieu où le groupe de mes partisans faisait gronder ses murmures. Je crus un moment que mon commissaire allait intimer au rassemblement les trois sommations d'usage; mais, réfléchissant sans doute qu'il n'était pas, en ce moment, soutenu par la force armée, il se borna à crier au concierge de la maison de fermer la porte sur les séditieux... Vrai, le magistrat de police eut en cette occasion un beau mouvement... Cela fera, j'en réponds, époque dans sa vie. Quant à moi, je me retirai outrée contre ces prétendus agens de la loi, dont les devoirs sont les très humbles serviteurs de leurs préventions et de leur partialité, pour ne pas dire plus. Il était près de minuit quand je frappai chez moi, rue Bleue.

Vous savez que, dans toutes les affaires possibles, les conseilleurs abondent: le lendemain je reçus vingt consultations obligeantes de la

part des personnes auxquelles je racontai mon aventure de la veille... Généralement, on s'accordait à me conseiller de m'adresser au procureur du roi : plusieurs amis m'offraient de m'accompagner au parquet, et même de faire rédiger une requête. Il faut, me disait-on, il faut réclamer l'entrée de votre appartement avec d'autant plus d'instance, que vous n'avez pu juger convenable d'abandonner votre argent et vos effets précieux à la merci de vos domestiques, en quittant la rue Bleue, et qu'il a été naturel que vous emportiez ces objets rue Richer... Or, M. Giraud... est naturellement responsable de tout ce qui vous manquerait, et rien ne vous empêcherait de faire à ce monsieur un mauvais parti, puisqu'il vous a expulsée par l'abus de la force.

Dans la même journée, un avoué de mes amis me parla d'une manière encore plus positive; prétendant que je pouvais attaquer M. de Saint-Garvais devant la cour d'assises. «Voici, ajouta-t-il, ce qui arriva dernièrement à l'un de mes cliens, auquel un locataire

devait quatorze mois de loyer. Ce locataire s'étant absenté environ un mois, le propriétaire, qui ne lui avait pas donné congé, se crut pourtant autorisé à disposer de son appartement. Lorsque le voyageur revint, mon client lui dit :

— J'ai loué l'appartement que vous occupiez dans ma maison, après en avoir fait retirer vos meubles et effets, qui ont été déposés dans une chambre à côté.

— C'est à dire, monsieur, répondit froidement le locataire, qu'en mon absence, vous avez violé mon domicile, et disposé à votre guise de mon avoir... Connaissez-vous les conséquences d'une telle action ?...

— Mais, monsieur, il me semble qu'un propriétaire qu'on ne paie pas a bien le droit de reprendre sa location.

— Oui, sans doute ; mais en l'absence de son locataire, il y a pour cela des formalités à remplir, et vous les avez éludées... Eh bien ! monsieur, apprenez à vos dépens à respecter

les légalités... Je vous somme de me remettre à l'instant 10,000 francs que vous devez avoir trouvés chez moi, ou je vais de ce pas vous accuser, devant les tribunaux, de m'en avoir dérobé vingt-mille.

« L'homme coupable du déménagement arbitraire jeta feu et flammes; mais, bien conseillé, il finit par donner les 10,000 francs, et tous les gens sensés lui dirent qu'il était très heureux de se tirer sans déshonneur d'une affaire si délicate. »

« Mais moi, pauvre dupe, toujours faible, toujours encline à la clémence envers l'homme du monde qui la méritait le moins de ma part, je craignais tant de succomber à la tentation de faire un procès scandaleux à M. Girau..., que j'attendis à peine que les juges d'appel eussent confirmé mon triomphe, pour faire reprendre mes meubles rue Richer. Je suis très certaine que le docteur aura bien ri de ma simplicité; il se sera moqué amplement de mon *donquichotisme* de ménagemens...Les actions généreuses sont si loin de la sphère de

ses habitudes ordinaires... Voyons, cependant, où ces beaux scrupules me conduisirent.

« Un de mes parens, dont la probité, mille fois éprouvée, ne peut m'être suspecte, voulut bien se charger de reprendre mon mobilier dans la maison du docteur, et de le faire rentrer rue Bleue... L'inventaire tardif que j'en fis ne fut pas consolant : il était aisé de reconnaître que mes effets avaient subi le droit de conquête, et l'on avait traité mon logement de la rue Richer en place enlevée d'assaut... Les troupes légères de M. de Saint-Gervais s'y étaient donné carrière. Dans une armoire de l'appartement, à droite de la cheminée, j'avais, notamment, déposé une espèce de cassette, à laquelle, surprise par les assaillans, je fus forcée de laisser la clé : cette boîte contenait tout ce que j'avais jugé prudent d'apporter de la rue Bleue... Eh bien ! quand elle me revint, la plus grande partie de son contenu manquait. Par exemple, de 1,500 francs en billets de 500 francs, renfermés dans un petit portefeuille, et de 300 francs, moitié or, moitié

argent, il ne restait que huit pièces de 5 francs. De mes bijoux, contenus dans la même boîte, je ne retrouvai qu'une mauvaise chaîne, et quelques bagues d'une mince valeur... Le reste avait disparu...

« Je n'accuse personne nominativement, je n'appelle le soupçon sur aucune tête; mais j'expose un fait véritable... Or, à qui dois-je demander compte de mes effets détournés, sinon à celui qui, non content d'avoir expulsé, dans ma personne, la gardienne naturelle de ce qui m'appartenait, a laissé violer, à diverses reprises, peut-être, mon domicile par les auxiliaires de son abus d'autorité?... J'ai perdu, et j'ai perdu par suite de violences que M. Girau... a exercées sur moi et chez moi : ceci ne saurait être contesté. Cette déclaration, quoique sincère, ne suffit plus, je le sens, pour réclamer la valeur des objets qu'on m'a soustraits dans la maison de mon propriétaire d'un moment... : Il échappe à la responsabilité matérielle; je me contenterai donc de la responsabilité morale... Je serai

payée de mes effets perdus, comme de tout le reste; car je grève la réputation du docteur d'une nouvelle hypothèque de honte.

ASSISTANCE XXII.

—

Un Mystère.

—

Un matin de l'été dernier, mon portier me remit un paquet sous enveloppe, très parfumé et d'un papier soyeux; je l'ouvris dès que je fus seule... Quelle fut ma surprise en y trouvant deux billets de 1,000 francs renfermés dans une petite feuille de *Weynin*, sur laquelle était écrit ce peu de mots... : « On viendra, sous « huitaine au plus tard, prendre en voiture

« madame Alexandrine Jullemier; elle se lais-
« sera conduire sans la moindre observation :
« elle n'aura rien à craindre... Jusqu'à ce mo-
« ment, elle taira, avec le plus grand soin, le
« contenu de ce billet... L'instant de son dé-
« part arrivé, elle n'en préviendra point les
« personnes qui l'entourent. »

Point de signature, point de date.

« Voilà qui est bien singulier, me dis-je en cherchant, mais en vain, d'où pouvait me venir cette mystérieuse dépêche... Allons, n'importe, ajoutai-je, en glissant les 2,000 francs dans le tiroir de mon bureau : la fortune est bizarre; mais rendons grâce à ses arrêts, puisqu'ils me favorisent aujourd'hui... Une bonne aubaine réalisée en argent, puis une aventure curieuse en perspective... c'est assurément un double avantage..... attendons... Ah! j'y pense, poursuivis-je toujours à part moi, on m'ajourne à huitaine, et c'est précisément d'aujourd'hui en huit que je dois traiter ici quelques amis... Si la secrète requisition allait m'advenir en telle circonstance...

Prévenons ce conflit étrange de devoirs et de plaisirs : rien de plus simple, je vais avancer mon dîner de quatre jours. »

Sur l'heure, je me pris à faire mes invitations, et je les fis d'autant plus largement qu'une rentrée, on ne peut plus inattendue, me permettait de donner, sur le velours, une certaine extension au nombre de mes convives.

Engagez vos amis ou vos connaissances à une pompe funèbre, à un service du bout de l'an, vous pourrez compter, au plus bas mot, la moitié des invités qui auront des rhumes, des douleurs ou des irritations nerveuses. Par contre, faites-vous l'Amphytrion d'une fête de table, non seulement il ne vous manquera personne, mais il se trouvera toujours deux ou trois de vos convives auxquels il sera survenu une cousine, une sœur, une nièce, un frère en congé de semestre, un fils étudiant, venu en vacances : tous personnages qu'on *prendra la liberté* de vous amener, pour n'être pas privé de l'honneur de répondre à votre

invitation. Voilà précisément ce qui m'arriva le jour de mon dîner d'apparat : les survenans avaient pullulé chez mes invités ; ils me présentèrent quatre dîneurs supplémentaires... Je répondis, en riant, qu'ils étaient les bien venus, et je fis mettre des alonges à ma table.

Si l'on se montre, en pareille occurrence, extrêmement empressé de répondre aux invitations, on est rarement ponctuel quant à l'heure : il y a des dîneurs, et surtout des dames, prêtresses fervantes de la mode, qui se donnent le quart-d'heure académique d'une heure et demie. Mon chef se désespéra longtemps ce soir-là, prétendant qu'on mangerait tout détestable, et soutenant *mordicus* :

Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Enfin tout le monde était arrivé ; chacun avait reconnu son étiquette ; on se félicitait ou l'on se dépitait de son voisinage... Mais un regard généralement satisfait, un œil où brillait une larme de concupiscence se reposait

sur la belle ordonnance de mon premier service ; et les gourmets voyaient avec une douce émotion s'élever, devant leur couvert, les trois verres annonçant la variété de vins qu'ils affectionnaient... J'avoue que j'étais heureuse moi-même d'être enfin arrivée au terme d'un jeûne absolu que m'avaient imposé les embarras de la journée... Sans figure, je mourais d'inanition.

Avez-vous vu quelquefois, au bord d'une rivière, le pêcheur à la ligne dont le sort a trompé, deux heures durant, l'inimaginable longanimité, et qui, au moment de saisir une jolie carpe pendue à son hameçon, la voit retomber dans l'eau; ou bien vous est-il arrivé, après une nuit passée au bal, de vous jeter en toute hâte dans votre lit, avide de sommeil, et d'en être subitement tiré par un malencontreux ami, qui vient vous prier d'être témoin d'un duel?... Et bien, l'une ou l'autre de ces situations perplexes ne peut-être comparée au malaise indicible que j'éprouvai lorsque, au moment où je portais la première cuillerée de

potage à ma bouche, mon domestique vint me dire :

« Madame, il y a là un monsieur qui vous prie de vous rappeler le billet que vous avez reçu il y a quatre jours... Il vous attend...

— Le billet... ah! mon Dieu !... il est des fatalités... Dites que j'y vais...» Et mon bras, énervé, laissa retomber ma cuiller et son contenu sur mon assiette... Je me saisis toutefois d'un petit pain, et je m'esquivai au cliquetis de vaisselle que produit le début d'un dîner... L'effet qui résulta de mon éclipse étrange, je vous le dirai plus tard; veuillez me suivre, avant tout, dans la plus singulière excursion que m'ait commandée, jusqu'à ce jour, une profession féconde, cependant, en originalités bizarres.

Je trouvai, dans la pièce voisine, un jeune homme de haute taille, d'une figure noble, mais fière, et mis avec la plus grande recherche de simplicité...

—Vous avez du monde, madame, me dit-il

avec un de ces imperceptibles sourires qui glissent sur une physionomie grave, comme le souffle du zéphir à la surface d'un lac calme et profond; je suis désolé de vous causer un tel dérangement; mais, vous le savez, il n'est pas permis de maîtriser les événemens du genre de celui qui m'amène... On a été trompé dans certain calcul...; nous aurons à peine le temps d'arriver....» A ces mots, l'inconnu me tendit une main extrêmement blanche, à laquelle brillait un solitaire valant 10,000 francs... Nous sortîmes; nous traversâmes ma cour avec rapidité; pas assez vite, toutefois, car le cliquetis tentateur de la table dont j'étais arrachée me poursuivit jusqu'à la porte cochère.

La nuit était venue; mais à l'éclairage d'une boutique voisine, je vis que sur les panneaux de la magnifique voiture dans laquelle j'allais monter, étaient peintes de larges armoiries, qu'on avait recouvertes d'un morceau de taffetas gommé de la couleur du carrosse... Il y avait là une précaution : j'entrais en scène

dans le drame inconnu où je devais figurer comme actrice...

« Vous pouvez, madame, être parfaitement tranquille, me répéta mon conducteur, et compter sur *nos* égards, comme *nous* comptons sur votre discrétion.

— Je n'éprouve aucune inquiétude, monsieur, répondis-je d'un accent ému, qui démentait un peu cette assertion... Et quant à ma discrétion, je l'ai toujours comptée parmi mes devoirs sacrés... » Nous partîmes...

Il y avait quatre chevaux à la voiture; un jockei était en selle sur l'un de ceux de devant. Nous brûlâmes le pavé.

Mon compagnon de voyage s'était placé dans l'encognure opposée à celle que j'occupais; il gardait le plus profond silence, et ne m'adressa pas une seule parole tant que nous fûmes en voiture. J'aurais pu croire qu'il dormait, si, en passant devant les magasins, je n'eusse vu parfois leurs lumières réfléchies dans les grands yeux noirs de ce taciturne inconnu. Après avoir roulé vingt minutes en-

viron dans Paris, nous franchîmes une des barrières, que, dans notre course de plus en plus accélérée, je n'eus pas le temps de reconnaître. Bientôt, je vis passer devant moi, avec rapidité, les troncs noircis des arbres qui bordaient le grand chemin; nous suivions évidemment une route royale : de temps en temps, mon œil rencontrait ces bornes milliaires sur lesquelles nos mobilités politiques ont sculpté successivement une fleur de lis, puis un bonnet de liberté, puis encore une fleur de lis... métamorphoses de pierre que, vu l'épuisement de la matière, on a enfin remplacées par un massif de plâtre, remplissant l'espace tant de fois recreusé.

Lorsque nous fûmes en pleine campagne et dans une obscurité absolue, car la voiture était, probablement à dessein, sans reverbères, deux choses me tourmentèrent à peu près également : c'étaient, malgré les assurances de mon conducteur, la peur ou quelque chose d'équivalent, et la plus insupportable faim que jamais dévot ait ressentie après un vigile. Avec un

peu de raisonnement philosophique, je parvins à dominer mes craintes; mais l'appétit, il n'est pas de philosophe qui puisse en triompher... Certainement, vous n'avez pas oublié que je m'étais saisie d'un petit pain à la table splendide que je venais de quitter...; mais je n'osai l'attaquer... il est si commun, si prolétaire de manger dans une voiture.... Le dirai-je, les scrupules de ma vanité l'emportèrent encore sur les intimations de mon estomac... Néanmoins, je tournais dans mes mains, je pressais, je faisais crier légèrement le petit pain qui, dans ce moment, m'eût paru préférable à tous les mets accumulés à mon festin de la rue Bleue... Hélas! on ne digère pas par l'extrémité des doigts... J'étais au supplice de Tantale... Faute de mieux, je me mis à dîner en perspective : à ma mémoire se reproduisit le service succulent et délicat qu'un jeu bizarre de la destinée changeait, pour moi, en déplorables privations... Mes plats exquis fumaient dans mes souvenirs; je m'enivrais, par réminiscence, de leurs délicieux

parfums... et mes entrailles répondaient, par leurs réclamations bruyantes, à ce vain repas de mon imagination.

Cependant, depuis une demi-heure nous roulions sur un sable fin qui n'imprimait pas à l'équipage la moindre oscillation : c'était sans doute un chemin de traverse, bien entretenu, et conduisant peut-être à quelque château...Car, après m'être bien arraisonnée, je ne pouvais penser que je fusse au pouvoir des voleurs : ils n'ont pas coutume de débuter par envoyer des billets de banque à ceux qu'ils veulent dépouiller; encore moins les emmènent-ils dans un équipage à quatre chevaux. Du reste, je n'avais pas l'orgueilleuse prétention de me croire enlevée par un grand seigneur, tombé amoureux fou de mes charmes. Ce sont là de ces idées romanesques qu'on peut avoir à dix-sept ans ; on ne les a plus lorsque quelques années d'expérience ont passé sur la vie...

Mes pensées flottaient encore dans un vague indéfini, lorsque la voiture s'étant arrêtée,

je vis tout à coup devant moi une grande surface blanche, percée de nombreuses croisées. C'était un vaste château. L'homme silencieux qui m'avait amenée sauta à terre le premier, et me tendit la main pour descendre. Il retrouva alors la parole et me dit avec rapidité : « Une autre personne va vous conduire « au lieu où vous devez aller... Il s'agit d'un « accouchement, et sur toute chose, rappelez-« vous ceci : l'enfant qui va naître sera une « fille, quel que soit son sexe... Jurez-moi de « le dire sous les rideaux de l'accouchée ; le « reste me regarde... Jurez, madame. — Je « le jure, répondis-je avec émotion. » Mon conducteur disparut.

Un autre homme, une sorte de domestique, me conduisit, à travers les nombreux détours d'un jardin anglais, au pied du château. Là ce fut une femme qui me prit et me guida, par un escalier étroit et ténébreux ; puis en traversant plusieurs appartemens, jusqu'à la porte d'une chambre à coucher qu'elle ouvrit... Je me trouvai dans une pièce brillamment

illuminée, au milieu de plusieurs personnages apparemment éminens; car ils étaient chamarrés de cordons, et scintillans de plaques en pierreries. Du milieu de leur groupe, je vis sortir mon compagnon de route, qui s'avança vers moi avec ce demi-sourire que j'avais vu éclairer un moment son visage, au début de notre entrevue chez moi..... Il me montra, au fond de la pièce, un lit dont les rideaux étaient fermés; bientôt j'en entendis partir, par intervalles, quelques unes de ces plaintes qui signalent une douleur encore tolérable... Je demandai à m'approcher de la malade; l'homme mystérieux me fit de la main un signe qui signifiait: attendez un peu... Le motif de ce retard était une prévenance: je vis en cet instant entrer dans la chambre un domestique portant un flacon de cristal rempli de vin, et une pile de biscuits. Il marcha directement à moi, et me présenta le plateau; mon cœur bondit du plus matériel des plaisirs. Je trempai deux biscuits dans un verre de l'excellent vin de Médoc que conte-

nait le flacon, au dire de l'étiquette d'argent enchaînée à son goulot... J'aurais volontiers redoublé; je n'osai pas.

Ce trop bref repas accompli, le monsieur qui m'avait amenée me conduisit auprès du lit, mais sans écarter le rideau d'épais damas cramoisi qui le recouvrait, et qu'il laissa retomber sur moi, quand je fus au chevet de ma mystérieuse cliente. Son visage était tourné vers la ruelle; je lui parlai; elle ne me répondit point. J'engageai ma main sous la couverture, et touchai la malade : je reconnus qu'elle allait accoucher avant une demi-heure. C'était une première grossesse. Je lui prescrivis doucement de se coucher sur le dos; elle parut hésiter... En levant les yeux, j'aperçus dans la ruelle mon compagnon de route... il invita du geste l'inconnue à prendre la position indiquée... Je vis alors, à ma grande surprise, que son visage était couvert d'un masque de velours noir, tel qu'on nous peint ceux que portaient les dames à la cour de Charles IX.

Je me perdais en conjectures... Et ces per-

sonnages décorés, qui se tenaient dans la chambre, silencieux comme des trappistes, et raides comme des sergens prussiens... Je fus au moins fixée sur un point : c'est que ces impassibles comparses étaient allemands... A leurs visages carrés, à leurs traits solides et graves, on ne pouvait s'y méprendre... Mais que faisaient-ils là, dans la chambre d'une femme en couches, parés comme pour un grand lever... Il y avait dans tout cela des allures princières que je ne pouvais concevoir. Quelle était donc ma cliente ? quel était l'homme debout dans la ruelle du lit?... Solution impossible !... énigme indéfinissable !

Au bout d'une demi-heure, l'enfant se présenta au passage; mais ayant reconnu la nécessité d'une assistance attentive, j'écartai brusquement la couverture, et demandai une bougie... J'aperçus alors le plus beau corps de femme que j'eusse jamais vu... A ma place, un accoucheur se fut écrié : « Le père de l'enfant fut plus qu'un élu; il a pu se croire un dieu, par la possession de tant de charmes...»

L'homme de la ruelle n'avait ni bougé ni détourné la tête: il y avait là présomption de divinité.

Enfin l'enfant parut, je le vis bien; c'était un garçon, et contrainte par mon serment, je criai: *C'est une fille*! Tandis que j'opérais la ligature, l'infatigable surveillant ne cessa d'avoir le doigt sur sa bouche... Lorsque tout fut terminé, il prit l'enfant, disparut un moment sous le rideau, toujours du côté de la ruelle; puis, s'avançant vers les personnages chamarrés, il dit d'une voix retentissante: *Vous le voyez, messieurs, c'est une fille...* En ce moment ma cliente murmura avec une émotion fort vive: *il régnera*... Nouvelle énigme!... Je m'avançai pour donner quelques soins à la petite créature nouvellement née; l'inconnu me la présenta avec affectation... C'était en effet une fille... la mère venait bien, pourtant, de faire un garçon.

« Madame, votre mission est finie, me dit celui que je soupçonnais de paternité, en me glissant dans la main un peu de papier

chiffonné... On va vous reconduire à Paris, et la personne que je charge de ce soin a droit à toute votre confiance... Je vous dois mes éloges et mes remercîmens... Adieu, madame. »

Je retrouvai à l'entrée de l'appartement voisin la femme de chambre qui m'avait conduite dans la chambre. Au bas de l'escalier ténébreux, je fus reprise par le domestique dont j'ai parlé; ce fut lui qui me ramena à Paris, non moins silencieusement que son maître m'en avait emmenée... Lorsqu'il m'eut jetée à ma porte, il remonta lestement en voiture, et les chevaux repartirent au galop.

Quand je rentrai chez moi, je retrouvai tous mes convives à table, allègres et vermeils... Il était trois heures du matin; ces honnêtes dîneurs, soupçonnant à demi la vérité, c'est-à-dire pensant bien que j'avais été enlevée pour faire un accouchement, avaient pris leur plaisir en patience, dans l'attente de mon retour... Je me fis servir mon dîner, tandis qu'ils digéraient le leur, et le jour

nous trouva encore à table... Retirée enfin dans mon appartement, je pensai au papier chiffonné de l'inconnu... Je le tirai de mon sac et je dis : « Deux et deux font quatre mille francs..... qu'une pareille aubaine m'arrive chaque mois, et je ne regretterai pas un dîner interrompu, que mes amis savent d'ailleurs terminer sans moi avec tant de bonne volonté. »

Il y avait environ deux mois que l'aventure dont je termine le récit s'était passée, lorsque j'assistai, avec une amie, à la seconde reprise de *Robert le Diable.* Dans une loge du premier rang, voisine de la nôtre, étaient un monsieur et une dame seuls... La dame, placée sur le devant, eut un voile d'Angleterre constamment baissé sur le visage; le monsieur était assis au fond de la loge; nous ne pûmes le voir... Mais la cloison qui sépare les loges de l'Opéra les unes des autres est si mince! Nos voisins parlaient à demi voix dans les entr'actes; pourtant nous entendions parfaitement leur entretien. Jugez jus-

qu'à quel point la conversation suivante me frappa.

« Vous avez donc reçu des lettres d'Allemagne, cher Léopold ?

— Oui, chère Wilhelmine ; mon courrier est arrivé ce soir ; il m'apportait une dépêche du prince lui-même.

— Je frémis chaque fois qu'il en arrive une... Si son altesse... si mon époux venait à découvrir...

— Que votre enfant n'était point une fille, mais un garçon... Impossible, bien-aimée... absolument impossible... La sage-femme elle-même a été abusée, tant j'ai mis de promptitude à faire disparaître le nouveau-né par la porte de la ruelle, et à substituer la petite fille que je m'étais procurée.

— Et vous croyez, Léopold, que les grands qui nous accompagnent sont convaincus ?...

— Songez donc, Wilhelmine, que des courtisans sont convaincus de tout ce qui plaît aux grands dont ils attendent de la faveur... Ceux-

ci affirmeront tout ce que nous voudrons au conseil du prince, votre époux...

— Ah! que ce titre est cruel à entendre, lorsque je me peins l'homme auquel il appartient.

— Wilhelmine, il touche à sa quatre-vingt-deuxième année... Je suis son neveu... et nous venons d'annihiler sa descendance mâle...

— Léopold, nous sommes coupables deux fois, car, mon ami, ce vieillard vous avait confié son... épouse et l'enfant à naître dont il croyait... Ah! chassons cette idée...

— Et songeons aux félicités que la puissance suprême ajoutera aux délices de l'amour, sur le trône de... » Ici l'orchestre couvrit la voix de nos voisins.

Mais il ne me restait à apprendre que le nom d'une principauté... le reste, je le savais... J'avais pénétré un de ces mystères de cour, sur lesquels, bonnes gens que nous sommes, nous jetons le voile de nos admirations... Quoi de plus moral! un prince régnant confie à son neveu son épouse enceinte, voyageant sans

doute par ordonnance des médecins : les médecins ordonnent aux grands tout ce qui les flatte... Le jeune parent est chargé d'un double dépôt sacré : l'honneur de sa tante, et le soin de la descendance directe du prince. Mais la tante a vingt ans, et le neveu est ambitieux.

Or, vous savez comment il a répondu à la confiance de son oncle... Je suis vraiment fâchée que le bruit de l'orchestre m'ait empêchée d'entendre le nom du pays où règne l'excellente altesse ainsi traitée... j'aurais accordé nominativement de l'estime à son neveu, pour les quatre mille francs qu'il m'a donnés.

ASSISTANCE XXIII.

—

L'Enfant de la Gloire.

—

On n'est pas toujours juste quand on se déchaîne contre les mœurs de l'Opéra, ou du moins on ne fait pas assez forte la part des dangers auxquels une pauvre vierge, cantatrice ou danseuse, est exposée dans ce tourbillon où flottent tant de principes inflammables... Des séductions de toute nature lui sont présentées à chaque instant : tantôt sa

coquetterie se voit excitée par l'appât de la parure, tantôt sa cupidité est tentée par le son de l'or, tantôt sa vanité doit combattre la brillante perspective d'un entretien avec riche mobilier, voiture élégante, pierreries étincelantes.... Et sur tout cela domine souvent l'empire des passions, le feu d'une jeûnesse impérieuse, qu'attise une multitude d'artistes aimables, de danseurs aux formes moulées, de dandys au langage spirituel, d'auteurs au front ceint de lauriers... Non, il n'est pas un coin du vaste bâtiment de l'Académie royale de musique où ne soit embusqué quelque ennemi des intégrités virginales du lieu : des loges d'actrices au foyer, des profondeurs du Tartare à l'empyrée de la rue Lepelletier, il n'existe pas un espace de trois pieds où ne soit dressé quelque guet-apens pour la pudeur.... Comment veut-on que le coteau aride sur lequel s'élève le temple de la vertu, si difficile à gravir dans les circonstances ordinaires, puisse être monté par une jeune fille engagée sous les bannières de l'Opéra.

Ah! si l'on pouvait brocher, sous une jolie couverture jonquille, gris-perle ou vert tendre, huit ou dix volumes intitulés : *Chroniques secrètes de l'Opéra*, quelle opulente affaire pour un éditeur ! Comme il verrait s'abaisser l'orgueil aristocratique des gros commissionnaires, si disposés à malmener les petits fabricateurs de livres, depuis que certains libraires, pour s'ériger en grands faiseurs, paient des manuscrits de coterie 10,000 francs, se vantent, pendant deux ou trois ans, de ces excellentes acquisitions, et déposent leur bilan ensuite, pour démontrer la bonté de leurs exploitations... Mais les murs du grand magasin de nymphes dansantes et chantantes qui nous occupent, ces murs dans lesquels s'agitent tant de convoitises, tant d'ambitions, ils ne sont pas diaphanes, et les héroïnes de ce pays de féerie sont discrètes avec infiniment de raison... Je ne sais si, monsieur de La Rochefoucauld-Sosthènes régnant, on est parvenu à faire confesser Vénus, Flore, Diane et Psyché ; mais, dans la supposition af-

firmative, les directeurs spirituels appelés à cette grande ablution de conscience, ont dû entendre des révélations on ne peut plus pittoresques.

Ces réflexions, dont je tranche ici la trame, me furent suggérées, avec beaucoup d'autres, il y a quelques mois, par l'arrivée dans ma maison d'une charmante danseuse, qui tient le premier rang parmi les talens du second ordre.

J'étais assise devant la croisée de mon cabinet, livrée à ce vague de pensées qui n'est ni la réflexion ni la rêverie... Tout à coup une voiture de place s'arrêta à la porte cochère ouverte, et je vis, du lieu où j'étais, une femme légère et svelte sauter de la voiture, et s'avancer, à travers la cour, vers le corps-de-logis que j'occupe. Tandis que l'inconnue marchait, j'admirais le jeu malin de sa physionomie, la grâce, la souplesse de sa taille, que ne pouvait déguiser qu'imparfaitement un de ses amples tartans, qui, maintenant, ont leur tour dans les caprices de la mode. Je me di-

sais : Cette jeune personne est douée d'une jolie tournure, elle a des traits bien agréables, sa fraîcheur enchante.... Puis, vinrent ces *mais* restrictifs qu'une femme intercale toujours dans l'éloge d'une autre, tribut instinctif de rivalité dont l'émission est plus prompte que la raison.... Toutes les perfections de l'étrangère m'avaient frappée, et je cherchais avec quelque dépit un défaut, lorsque mon œil investigateur tomba sur des pieds formant un angle démesurément ouvert... « C'est une danseuse, m'écriai-je ! Oh ! s'il en est ainsi, beaucoup de ses charmes doivent perdre singulièrement au décompte que la nature fait, chaque soir, au profit de l'art. »

J'en étais là de mon jugement, lorsque la dame qui s'avançait frappa vivement à ma porte, et entra sans attendre ma réponse.

« Je pense qu'on m'a bien adressée, dit-elle avec vivacité ; j'ai l'honneur de parler à madame Jullemier ?

— Oui, madame.

— Je vous annonce donc une nouvelle pensionnaire.

— Que vous avez laissée dans votre voiture?

—Non, madame,la voici... En repoussant les deux pointes de son schall, celle qui me parlait découvrit une grossesse fort avancée.

— Je n'aurais pu m'en douter, répondis-je avec un sourire : l'enfant que vous portez s'est vainement efforcé de déformer la plus jolie taille du monde....

— Hélas! madame, si vous saviez à quel prix j'ai pu obtenir ce résultat.... Je vous dirai cela plus tard.... J'ai besoin de deux pièces, de trois pièces même; ma femme de chambre est avec moi, et deux fiacres sont remplis de mes effets.

—J'ai précisément un appartement entier... Mais pourquoi vous être munie d'une garde-robe si considérable? Il est probable que votre séjour chez moi sera, comme celui de toutes mes pensionnaires, une sorte de réclusion?

— Des plus absolues.... Telle que vous me voyez, je suis en route pour Bordeaux depuis

deux heures.... Les journaux de cette ville mentionneront sous dix jours mes débuts au grand théâtre ; moi-même j'écrirai des bords de la Gironde à ma mère, à mes amies de l'Opéra

— Je croyais que mademoiselle m'avait demandé un appartement.

— Sans doute, puisque j'accoucherai au plus tard dans trois jours.... N'importe, je serai à Bordeaux, continua la danseuse en partageant son regard entre moi et le trumeau de ma cheminée ; j'y jouerai la *Somnambule*, la *Sylphide*, *Clary*, *Flore*.... Ah ! ah ! ah! ce sera drôle.....»

A ce discours incohérent, à ces rires immodérés, je fus tentée de croire que ma future cliente serait réclamée par Charenton dès que je l'aurais délivrée.....

« J'avoue, répliquai-je avec un peu d'humeur, que j'ai peine à comprendre ce que vous désirez de moi.

— Comment! madame, vous ne devinez pas.... Dieu! quel coup.... Petit scélérat. il s'y prend de bonne heure pour exercer ses pieds...

Il ne trahira pas son origine... Vous voyez bien qu'il y a là dessous un mystère... une apparence à garder.... Je serai à Bordeaux pour tout le monde, à peu près... Mais je vous expliquerai cela dans un autre moment; veuillez ordonner à quelqu'un de votre maison d'aider ma femme de chambre à transporter mes effets. »

Je sonnai mon domestique.

« Allez à la voiture que vous voyez à la porte, lui dis-je quand il entra, et aidez la jeune personne qui s'y trouve à transporter les malles de madame dans l'appartement n. 2.

— A l'instant, madame.

— Maintenant si vous voulez bien me suivre, continuai-je en me tournant vers la jolie disciple de Terpsichore, je vais vous mettre en possession du logement que vous me demandez.

— Ah! qu'il soit gai, je vous prie, répliqua la dansense d'un air distrait, en rajustant son chapeau....je quitte un appartement délicieux.

— Je ne puis vous promettre de le remplacer sous ce rapport; mais celui que je vous

offre est agréable, et donne sur un jardin.

— Un jardin! des arbres!.. c'est charmant.... Depuis long-temps je n'ai vu que les bosquets de Cicéri.... On reçoit à Paris les journaux de Bordeaux, n'est-il pas vrai ?...

— Je pense qu'ils sont à mon cabinet de lecture....

— Vous aurez donc la bonté de les envoyer demander ce soir; je brûle de voir quel effet ont produit mes débuts sur les bords de la Gironde....

— Mais il me semble que, censée partie depuis deux heures de Paris, vos débuts ne peuvent pas encore être mentionnés dans les feuilles de Bordeaux.

— C'est vrai.... c'est vrai.... M'avez-vous vue dans la *Révolte au sérail*?

— Non, mademoiselle....

— Quand je serai relevée, je vous donnerai une loge.

— Oui, répondis-je en souriant à cette franche étourdie, quand vous serez revenue de la Gascogne....

— Bien, très bien ; Une pointe d'esprit : Je suis folle de cela, moi.... Ah ! tandis que j'y pense, je vais vous prier de serrer quelques pièces d'or que j'ai là.... Elles seront dans vos mains plus en sûreté que dans les miennes.... Vous saurez bientôt pourquoi. »

A ces mots, ma pensionnaire renversa son sac de velours sur mon bureau, qui fut couvert de napoléons... Il y en avait cinq cents. Je ramassai le petit trésor de ma danseuse, et je le remis, en sa présence, dans mon secrétaire avec un carré de papier sur lequel j'avais écrit :

« Cette somme de 10,000 francs en or,
« appartient à mademoiselle B...., qui m'en a
« rendue dépositaire pendant son séjour dans
« ma maison.

« Alexandrine Jullemier. »

« Maintenant, dis-je à ma cliente, voilà qui sera à votre disposition.

— Non, non, s'il vous plaît; je vous donne le droit de me tenir un peu en bride pour la

disposition de cet argent... Je crains... Plus tard vous saurez ce que je crains. »

Nous montâmes dans l'appartement que je destinais à mademoiselle B.....; il lui convint. Seulement elle me pria de lui faire apporter une psyché.

« Il faudra que je travaille, me dit-elle en faisant quelques battemens au moment même où elle me parlait.... Vous ne vous imaginez pas avec quelle facilité l'on se rouille dans notre art.

— Il faudra pourtant vous abstenir quelque temps de tout exercice...

— Sans doute, je m'abstiendrai... d'ailleurs je suis lourde à présent; j'ai très mal fait de... Asseyez-vous près de moi, sur ce canapé; je vais vous raconter comment cela m'est arrivé.

— Volontiers.

— Ma mère, qui demeure avec moi, a dansé autrefois dans les ballets; elle a connu les beaux jours de l'Opéra : le temps des Guimard et des Saint-Huberty... l'âge d'or de

l'Académie royale de musique. « Il n'y avait pas alors, dit-elle, une simple figurante qui n'eût son conseiller au parlement ou son président de cour des aides ; pas un premier sujet qui ne se fût élevé jusqu'à l'altesse sérénissime, sinon royale... C'était le paradis des danseuses, ajoute ma mère en soupirant de manière à me faire entendre qu'elle a compté parmi les élues. L'honnête dame croit qu'il en est toujours ainsi, et que l'on peut jeter le grappin sur les éligibles du dix-neuvième siècle, ainsi qu'on le jetait sur les Robins du dix-huitième. Du reste, ne se rappelant plus, à cinquante-cinq ans, que l'amour fut jadis pour elle un sentiment, et même assez tard, puisque je n'ai pas accompli ma dix-neuvième année, elle ne veut plus le comprendre que comme une affaire. C'est en vertu de cette belle spéculation que, rêvant pour moi la conquête d'un prince régnant, d'un margrave, ou tout au moins d'un grand d'Espagne de la première classe, elle m'a fait subir assez long-temps l'esclavage le plus dur. Il n'y a pas à dire, l'espace de

trois longues années, cette surveillance intrépide ne s'est pas démentie.

— Vous me surprenez... comment donc alors?...

— Ah! si fait, si fait une fois... une seule fois...

— Il faut convenir, mademoiselle, que vous avez joué de malheur...

— Dites de bonheur... l'esprit m'est venu... et je me suis affranchie. Je reprends mon récit : Ma mère me suivait dans l'Olympe, au risque de se rompre le cou en tombant des frises, aux Enfers, en butant à toute minute contre les machines, les contre-poids, les chariots... « Ce n'est rien, ce n'est rien, me disait-elle ; on peut trébucher sans grande conséquence à mon âge : une chute est moins dangereuse qu'au tien. » Pendant que j'étais en scène, ma mère, collée le long d'une coulisse, épiait ma sortie, marchait sur mon ombre avant que personne eût pu m'adresser la parole, et m'emmenait dans ma loge, dont elle fermait soudain la porte au verrou.

— Je conçois, ma chère Eveline, me disait l'an dernier madame B...., dans un de ses bons momens, je conçois que mon système de précautions peut te fatiguer...

— Je l'avoue, ma mère, à dix-neuf ans, le cœur d'une jeune fille commence à parler, et le sentiment qui s'y produit n'est pas un crime.

— Non, mon enfant; mais le plus souvent les cœurs qui parlent à l'Opéra ne disent que des sottises...

— Cependant, je sens, ma mère, que le mien ne manquerait pas d'éloquence.

— Tant mieux si cette éloquence est subtile, et je crois que nous ne tarderons pas à la mettre à l'épreuve... L'un des membres du corps diplomatique est venu, tu le sais, s'asseoir à côté de nous aux Tuileries, dans l'allée où tant de dames se montrent l'après-dînée.

— Oui pour mettre leurs charmes à l'étal.

— Espèce de musée vivant qui a son avantage : un portrait bien exposé gagne singulièrement aux yeux des amateurs.

— Et perd davantage dans leur esprit.

— C'est le pis-aller... Mais revenons... Je te disais donc que M. l'ambassadeur, étant venu prendre place à côté de moi, m'a parlé de ta beauté avec enthousiasme...

— Il me déplaît fort cet homme-là, répondis-je avec une sorte d'emportement.

—Qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'il t'enrichisse... Il n'y a qu'un seul point sur lequel notre délicatesse doit se montrer scrupuleuse...: ce point-là, je prétends le garantir; et c'est pour cela, chère Eveline, que je te surveille... Il faut avoir de la conscience dans les affaires.

«Peu de temps après cet entretien, on remit la *Sylphide* au courant du répertoire, pour la rentrée de Taglioni. Dans ce ballet toute la danse habite les airs pendant une partie de la pièce; à l'une des représentations je devais descendre parmi des nuages, avec un génie aérien; ma mère, juchée dans les frises, me vit placer sur la gloire, à côté du jeune danseur. Elle souriait avec sécurité : rien ne lui

semblait moins dangereux pour ma pudeur qu'un tel trajet... Il paraissait en effet peu probable qu'une vertu intacte pû succomber dans un voyage de vingt-cinq à trente pieds.

« Tout à coup l'un des ressorts fléchit ; la gloire cesse de pouvoir descendre ; elle s'arrête entre le ciel et la terre... Je m'effraie ; le sylphe me rassure, tandis que, pour voiler l'accident aux yeux du public, on nous environne de nuages... Cependant ma mère, restée au plus haut des cieux, tremble d'abord pour ma vie ; mais le machiniste la rassure, et lui dit qu'après le coup de théâtre, on s'occupera de nous remonter...

— Après le coup de théâtre, vous en parlez à votre aise ; mais Eveline qui est là ?...

— Eh bien ! madame B..., que voulez-vous qui lui arrive...

— Hé ! ne faut-il pas que je sois rassurée, répliquà séchement la bonne dame, dont la vue myope s'efforçait de nous apercevoir, à travers les nuages de toile qui flottaient entre elle et notre voiture aérienne. Puis elle grom-

melait entre ses dents : — « Maintenant, je crains bien que M. l'ambassadeur n'arrive trop tard... C'est une belle affaire manquée peut-être... Maudite jeunesse... toujours la même !... »

« Il faut que je vous l'avoue, madame, les craintes de ma prévoyante mère n'étaient que trop fondées : le génie de l'air m'avait d'abord rassurée.... puis.... vous me comprenez.... Dans un pareil danger, il n'était pas facile d'être secourue sur le théâtre suspendu de ma défaite.... Crier eût été le comble du ridicule... Mais je dis tout bas à mon séducteur que j'étais bien en colère... Je ne sais pas s'il en fut persuadé. Dans ce moment critique, je tremblais d'apprendre au public les méfaits des divinités de l'air.... Une simple toile, en s'écartant, pouvait révéler.... Enfin, on nous remonta dans les frises.

« Ma mère regarda le sylphe et moi avec un œil profondément scrutateur; devina-t-elle la vérité ? Je l'ignore; mais depuis lors, son système de surveillance n'a plus été aussi sévère...

C'est de ce jour, ajouta Eveline en baissant les yeux de manière à simuler une demi-confusion, une confusion d'Opéra, c'est de ce jour que date la situation où je suis. Voyez cependant à quoi tient la vertu.... Le ressort d'une machine de théâtre se détraque.... et voilà une pauvre victime de plus !

— En effet, mademoiselle, répondis-je avec un sourire dont je tempérai de mon mieux la malice.... Le doigt de la fatalité était là.... Car je vois que cette seule fois....

— Oh ! non, répliqua candidement la danseuse.

— Il me semble que vous me le disiez tout à l'heure....

— Oui, oui, je me rappelle, je vous disais qu'un seul malheur.... Les autres ne comptent pas : c'étaient de simples conséquences du premier.

— C'est juste.... Je n'y pensais pas.

— Ma mère ne m'avait pas encore parlé d'une des mines les plus fécondes de l'exploitation théâtrale, c'est-à-dire les congés. Peut-

être pensait-elle que la pudeur voyageuse est plus exposée que la pudeur sédentaire ; et, chargée du soin d'élever ma jeune sœur, maman n'entrevoyait pas la possibilité de m'accompagner. Depuis l'aventure de la gloire, le congé a remplacé, dans ses vues, le membre du corps diplomatique. Consciencieuse jusqu'au scrupule dans les affaires, apparemment la bonne dame a renoncé à livrer un article qu'elle ne pouvait garantir.... Hein! n'est-ce pas que l'idée est drôle, ajouta la danseuse étourdiment.... Puis elle continua avec gravité : Si ma mère n'eût pas songé à l'absence spéculative, j'eusse bien pensé, moi, à l'absence nécessaire : j'étais enceinte de quatre mois quand cette question fut agitée. Je sollicitai sur le champ, auprès de l'administration, le congé qui m'était acquis ; mais l'œil caressant du public ne parvenait encore jusqu'à moi que par rares échappées ; les dames premiers sujets, selon l'usage invariable du lieu, me repoussaient, autant qu'elles pouvaient, au second rang.... Mes grâces ne se produisaient que si les leurs

étaient indisposées, ou bien en partie fine.... Enfin, il y a deux mois environ, l'une de nos puissances dansantes, s'étant attachée à cette chaîne d'ambitions d'Opéra, qui, depuis quelque temps, se rue, avec des prétentions matrimoniales, sur les conseillers d'état, les barons et les pairs de France en perspective, j'ai profité de l'occasion.... J'ai percé : le parterre et les loges m'ont donné le baptême de l'enthousiasme, et le congé qu'on me refusait m'a été offert.

« J'allais partir, il y a deux mois : un événement d'un genre assez singulier m'a retenue. L'aventure de la gloire était un accident ; mais il se trouva qu'il avait produit une passion... J'aimais le jeune danseur ; je l'aimais avec toute la puissance d'un premier amour. Il m'adorait aussi ; cependant je sus bientôt que j'avais une demi-douzaine de rivales ; je m'en affligeai sans m'en irriter : ces rivales, c'étaient les roulettes du Palais-Royal et de Frascati. Je fus quelque temps à m'apercevoir de la malheureuse inclination de mon amant : il m'avait

bien emprunté de l'argent à diverses reprises; mais comme ses appointemens étaient faibles, j'attribuai d'abord ses emprunts à des besoins impérieux. Je découvris enfin la vérité... Un soir, Firmin (c'est le nom du génie de l'air) me demanda la modique somme de dix francs; je m'empressai de le satisfaire. Le lendemain, après la répétition, où ma mère ne m'accompagnait plus, Firmin m'offrit à déjeuner au café de Paris.... Je lui fis répéter deux fois son invitation : je ne concevais pas qu'ayant eu besoin la veille de dix francs, il fut en mesure de me traiter dans cette taverne aristocratique. Mon amant apposa le dos de ma main sur la poche de son gilet, et j'y sentis en effet la raison suffisante d'un déjeuner, même splendide. Ce repas tête-à-tête fut une folie de recherche et de délicatesse : je m'en plaignis obligeamment à Firmin.

—Taisez-vous donc, Eveline, répondit le danseur un peu échauffé par l'excellent vin qu'il nous avait fait servir, sans s'arrêter au tarif fort élevé du lieu.... Nous sommes dieux

ensemble de temps en temps, rien de plus simple que de savourer ici l'ambroisie.

— Ce n'est pas raisonnable, mon ami, je sais que vous êtes gêné.

— Pas ce matin, cher ange; la fortune a mis un peu de vent dans mes voiles.... Encore un verre de ce Volnay de la comète.

— Vous avez donc fait un héritage depuis hier au soir?

— Un héritage, oui, un legs de cette bonne Providence, qui, pour favoriser ses légataires, n'a pas besoin de mourir. Mon vieux oncle, escompteur dans le passage de l'Ancre, devrait bien imiter la Providence, et me faire du bien de son vivant, puisqu'il reste en ce monde malgré sa goutte et sa gravelle.

— Je parie que vous jouez...

— Et je gagne, comme vous voyez.

— La fortune du jeu a plus de rigueurs que de faveurs.

— Bah! la pimbèche ne réussira pas à me ruiner, par une raison sans réplique : je suis ruiné.

— Tu peux t'endetter, cher Firmin.

— Impossible, cher ange : personne ne veut me prêter d'argent.... Personne, excepté toi ; mais si l'on ne compte pas entre amis, on doit encore moins compter entre amans.... Cette maxime aisée fut couverte par la détonation d'un flacon de champagne, et mon verre blanchit de la mousse pétillante de ce nectar.... il ne fut plus possible de raisonner. »

« Les défauts de ceux que nous aimons nuisent rarement à notre affection : il arrive même qu'ils l'excitent.... Ce sont les épices de l'amour.... Tiens, voilà presque une pensée... C'est singulier comme je me forme depuis que je lis Paul de Kock, Touchard-Lafosse et Alphonse Karr. Mon amant jouait toujours, et je m'attachais de plus en plus à lui... Ces hauts et ces bas de fortune me paraissaient piquans ; nous nous amusions bien quand, sur le produit de cinq francs que je lui avais donnés, nous faisions un dîner de cent francs. Pendant cette joyeuse vie, mon congé vieillissait dans ma chiffonnière ; maman, dont les

spéculations s'étaient tournées de ce côté, pressait de plus en plus mon départ; et quand je m'exerçais devant ma psyché, j'en voyais grossir prodigieusement le motif.... Mais il fallait quitter Firmin: mon amour temporisait.

Les choses en étaient là lorsque mon amant cessa tout à coup de paraître à l'Opéra; mon inquiétude fut extrême.... Firmin avait une tête ardente; je craignais qu'une querelle de jeu ne l'eût entraîné dans quelque rixe et qu'il n'eût succombé. Je passai chez lui; sa portière ne l'avait pas vu depuis trois jours.... J'étais au désespoir.... Heureusement je me trouvais assez en faveur auprès de l'administration pour être *indisposée*; une bande blanche apposée sur l'affiche annonça le changement du spectacle. J'allais de nouveau courir la ville pour avoir des nouvelles de mon cher Firmin; sous une porte cochère en sortant, on me remit une lettre; je reconnus son écriture; j'ouvris précipitamment..... L'écrit était daté de Melun. Je dévorai ces mots :

« J'aurais dû te rassurer plus tôt sur ma des-

« tinée, chère et bonne Eveline; mais je ne
« savais trop comment m'y prendre, car ce
« que j'ai à t'apprendre n'est ni honorable ni
« consolant. Je t'ai parlé de mon oncle l'es-
« compteur, vieux crésus qui *rend des services*
« à cinq pour cent par mois aux commerçans
« qui ont besoin de réaliser les effets qu'ils ont
« en portefeuille. Or, c'était, il y a quatre
« jours, la fin du mois; le cher homme avait à
« toucher mille écus sur des billets échus, et
« sa goutte le retenait au lit. Il eut la mau-
« vaise idée de me charger d'aller faire sa
« recette; ce n'était pas très volontiers, mais
« il ne pouvait pas faire mieux.... Que veux-
« tu que je te dise? la défiance du bonhomme
« avait raison : j'ai reçu les trois mille francs,
« et c'est le banquier de la rue Grange-Bate-
« lière qui les a, comme disent les négo-
« cians, *encaissés*.... Pas moyen de reparaître
« chez l'honnête parent; il m'aurait dévisagé
« d'abord, et fait emprisonner ensuite.... J'ai
« mis l'espace entre lui et moi, et me voici
« immatriculé, en qualité d'enrôlé volontaire

« dans le 6e régiment de chasseurs à cheval.

« Je n'ai pas une grande vocation pour le « service; mais, que veux-tu, bonne Eveline, « il faut se faire de nécessité vertu... J'ap- « prends à monter à cheval; ce qui me paraît « plus difficile que de monter un ballet. L'ad- « judant-major, qui vient me voir quelquefois « au manège, trouve qu'en fait d'équita- « tion, j'ai toute l'aptitude d'un danseur; il « me tourne, avec des attouchemens un peu « brusques, les genoux et les pieds en dedans; « et voilà comment ce qui est une belle qualité « dans une profession devient un défaut into- « lérable dans un autre. Enfin, il faut que j'en « passe par là et que je me repétrisse, comme « dit l'adjudant-major, jusqu'à ce que les mille « écus que j'ai fait *encaisser* par messieurs de « la roulette, puissent m'être comptés à valoir « sur sa succession de l'oncle, ou du moins « être passés à profits et pertes par d'*avides* « *collatéraux*, s'il prend fantaisie au vieillard « rancunier de me déshériter.

« Mais, bonne Eveline, il est une partie de

« la discipline à laquelle je ne m'habituerai ja-
« mais: c'est de ne pas te voir; c'est de ne plus
« te dire je t'aime et te le prouver. Me voilà
« chasseur à cheval, ou tout au plus sous-offi-
« cier, pour sept ans; il y a trop loin de cet
« humble état à la condition d'une élégante
« pensionnaire de l'Académie royale de mu-
« sique. Nous étions à peu près égaux quand
« nous faisions les dieux ensemble dans le ciel
« de la rue Lepelletier, qui, certes! était bien
« notre paradis.... Nous avons bu ensemble
« l'ambroisie des immortels; maintenant je
« mange à la gamelle; il n'y a plus de parité
« possible. Adieu, bien-aimée; oublie le cou-
« pable et malheureux

« Firmin. »

« Au premier moment, je ne vis aucun recours contre le malheur qui m'atteignait; je ne pensais pas qu'il fût possible de tirer mon amant de la position critique où il s'était plongé lui-même sans nécessité: car il eût suffit qu'il se dérobât à la colère de son oncle

pendant quelque mois, sans abandonner l'Opéra, sans engager étourdiment sa liberté... Nos chefs sont plus sévères envers les danseurs infidèles à la mesure, qu'envers les neveux qui dissipent l'argent de leurs oncles : on ferme, en général, les yeux à l'Académie royale de musique, sur tous les genres de faux-pas, lorsque les divers sujets sont assez heureux pour n'en pas faire en scène.

« Le soir, nous avions représentation ; je parus bien triste à mes camarades. L'une d'elles était confidente de mon amour : je lui demandai des conseils.

« Tu fais bien de me consulter, me répondit-elle ; je suis mieux informée que toi des ressources de l'Opéra, et demain je te dirai ce qu'il y aura à faire dans ta position ; car tu sauras, Eveline, que, parmi les dames de la danse seulement, il existe assez d'expérience pour éclairer toutes les situations de la vie... Il n'est pas un chapitre de roman, quelque bizarre qu'il soit, dont le corps des danseuses n'ait fourni le texte... Sois tranquille, Eveline,

demain, à la répétition, je t'apporterai, j'en suis sûre, un baume salutaire pour la blessure de ton cœur. »

« Je me couchai un peu plus calme que je ne m'étais levée; cette nuit-là je pus pleurer. Je devançai les plus empressées à la répétition ; ma camarade ne s'y trouvait point encore; mais je la vis bientôt paraître. « J'ai tardé à venir, me dit-elle en s'essuyant le front; ce n'est pas faute de zèle ; mais, pour trouver une recette applicable à ta situation, il a fallu fouiller vingt répertoires d'aventures... enfin, j'ai rencontré cela dans la vie d'une figurante du temps de l'empire, pensionnée comme ta mère... Cette femme là seule fournirait plus d'élémens romanesques que l'imagination d'un Victor Hugo... Précisément son huitième amant... est-ce bien le huitième qu'elle m'a dit... je n'en répondrais pas : il se pourrait que ce fut le dix-huitième... mais peu importe... Cet amant donc, ayant vendu le cheval et le cabriolet que son père lui avait prêté pour aller au bal, afin d'acquitter un

pari à l'écarté, ne trouva rien de plus simple que d'aller s'engager dans un régiment d'hussards.... On le présenta au colonel en frac noir, en chaussons de bal, en bas à jour; au bout d'une heure, la métamorphose fut complète, et l'habit de ville de la nouvelle recrue fut à l'instant *lavé* *.

« Sa maîtresse l'adorait : c'était une passion de huit jours... D'abord elle passa en revue, dans sa pensée, les adorateurs qu'elle avait eus, afin de chercher un protecteur qui put l'aider à retirer son amant du service. Il y avait parmi ces ex-soupirans plusieurs généraux en grand crédit; mais alors il était difficile de rendre un militaire à la vie civile: notre camarade émérite jugea sensément qu'elle ne devait pas chercher une chaude protection, une assistance persistante, chez un homme qui n'aurait à marquer que le souvenir d'un amour refroidi. Elle s'occupa de former une nouvelle inclination appropriée à

* Vendu pour payer la bien-venue du nouveau militaire.

la circonstance... Elle était jolie à ravir... Il ne s'agissait que de tendre ses filets en lieu *poissonneux* de généraux... Trois jours lui suffirent pour en attraper un; et, trois jours après, son amant avait jeté la pelisse et la sabretache aux orties.

« Voilà, ma chère Eveline, poursuivit ma conseillère avec vivacité, voilà ta ligne de conduite toute tracée; et note, je te prie, que tu n'auras pas la peine de chercher... Nous avons parmi les habitués fidèles de l'Opéra un général dont les derniers exploits militaires se perdent dans la nuit des temps, mais qui, chaque soir, ravive dans nos parages ses lauriers galans; espèce de pacha brodé, toujours obéi quand il jette le mouchoir à nos odalisques, parce que l'or tombe de ses mains avec une merveilleuse facilité. Je sais même, je sais que depuis long-temps ce général a braqué sa lorgnette sur toi; qu'il s'est aidé plusieurs fois de ses jumelles pour embrasser d'un seul regard tes attraits... Allons, bonne Eveline, une œillade intentionnée, un sourire pro-

vocateur, et ce galant universel est à toi.

— Merci, merci, chère Elisa, répondis-je tristement à l'obligeante investigatrice; mais je n'emploirai pas le moyen que notre camarade émérite a mis en usage pour racheter son huitième ou son dix-huitième amant. Firmin est le premier que j'aie eu, le seul que je veuille avoir... je l'aime de toutes les forces de mon ame, et le parti que tu me proposes est incompatible avec mon amour.

— Ah çà ! mais es-tu folle, chère enfant ? qu'a donc de commun ton amour avec la petite négociation dont il s'agit, sinon le service que nous lui rendons en dégageant celui qui te l'inspire. Est-ce qu'on aime les amateurs dont on écoute quelques instans les galanteries généreuses..... C'est un échange, pas d'avantage : des complaisances pour de l'or, des paroles jetées au vent comme un rôle de la Comédie-Française..... le cœur ne se mêle pas de cela..... Ta mère avait parfaitement envisagé la chose : elle entend à merveille les affaires, cette femme-là. Et puis aimer est un métier

de dupe : toi-même considère ce que t'a déjà coûté ton Firmin..... A la bonne heure, cela te plaisait parce que c'était pour lui ; mais au moins quand le sentiment nous ruine d'un côté, l'industrie doit nous enrichir d'un autre..... les compensations, je ne connais que cela moi..... Va, va, crois-moi, lance l'œillade intentionnée et le sourire provocateur..... Je ne conçois pas comment tu hésites... c'est un dévouement superbe que je te propose : tu te sacrifies pour l'objet adoré. Péripétie de roman ; rien de moins..... Firmin t'en aimera d'avantage, j'en réponds : c'est un garçon de sens, lui ; il est à la hauteur des principes de l'Opéra, et sait distinguer l'amour de la galanterie..... Quand cette distinction sera bien établie dans ta tête, tous tes scrupules disparaîtront..... je puis t'en parler savamment. »

« Je ne répondis rien à ma camarade ; il n'existait en moi ni détermination négative, ni parti pris affirmatif... La seule chose qui ne fut pas douteuse, c'est que je ne pouvais vivre sans

Firmin. Je passai la nuit la plus agitée; jamais tant de pensées diverses ne s'étaient combattues dans mon esprit. Je ne pouvais supporter l'idée de perdre mon amant; mais il m'était impossible de m'habituer à l'idée de ce que ma conseillère appelait une négociation. Je ne concevais pas comment le même bien pouvait être l'hommage du plus tendre amour, et l'objet d'une sorte de convention commerciale. Je regrettais un moment de n'avoir point ouvert mon cœur à ma mère; peut-être m'eût-elle guidée à travers ce dédale de sensations...Mais outre que je n'avais pas osé lui avouer l'aventure de la gloire, elle eût fortement désapprouvé ma tendresse pour un danseur encore perdu dans la foule du ballet. Je me levai aussi indécise que la veille; mais plus affligée encore de l'absence de Firmin.

« Dans la journée, mon chagrin redoubla... un journal, qui me tomba par hasard sous la main, m'apprit que le 6e régiment de chasseurs à cheval quittait Melun sous huit jours... Je voulais à l'instant même partir pour cette

ville, voir encore une fois mon amant; peut-être le suivre dans sa nouvelle garnison..... Que me fait la gloire, que me fait la fortune! m'écriai-je : sans Firmin tous les trésors, toutes les palmes de la terre ne peuvent me flatter..... Oui, je cours le rejoindre, je m'attache à ses pas, je me fais cantinière..... J'abandonne l'Opéra, je renonce à l'enivrante mélodie des applaudissemens..... Avec lui la grossière camisole de drap, le chapeau de feutre, les souliers ferrés et le baril d'eau-de-vie pendu au cou, seront préférables aux tuniques lamées d'or, au cothurne léger, aux guirlandes de fleurs que je porte dans ma brillante sphère : je veux tout lui sacrifier !

« Je veux tout lui sacrifier répétai-je..... Vaines paroles...eh! n'est-ce pas le refus d'un seul sacrifice qui me sépare peut-être pour jamais de Firmin... Cette réflexion m'avait frappée; je m'y arrêtai... puis je ne pus la bannir : elle circonvenait, elle enlaçait toutes mes autres pensées. Le soir, j'arrivai dans ma loge, dominée par l'idée fixe qui s'était em-

parée de moi. Je me sentais triste, découragée ; et quand il fallut songer à danser, j'eusse voulu mourir.... Pourtant, je mis plus de soin que de coutume dans ma parure ; je cherchai à ranimer mon teint par toutes les ressources de l'art. Quand je parus au foyer, on trouva ma mise prétentieuse : seule, je ne m'en étais pas aperçue... On me supposa des projets de conquête : j'en avais en effet, mais je l'ignorais... L'instinct de l'amour avait tout fuit.

« Lorsque je fus en scène, mon premier coup-d'œil se porta vers le balcon : c'était là que se plaçait toujours le général qui pouvait tout pour mon bonheur. Le regard que j'arrêtai sur lui, le sourire qui parut en même temps sur mes lèvres, je ne sais ni ce qu'ils furent ni ce qu'ils dirent... Je ne leur avais prêté aucune intention... Mais apparemment, ils en exprimèrent une ; car, rentrée au foyer, je fus accostée par un jeune homme, une sorte de militaire en bourgeois, à en juger par ses moustaches et son ruban ponceau. Il m'aborda avec une extrême politesse, et me dit : « M. le

« comte de *** (il le nomma), aura l'honneur « de se rendre chez vous, demain à midi, « pour répondre à la communication que vous « lui avez fait faire... Veuillez avoir la bonté « de l'attendre... » A ces mots, le messager me fit un profond salut, se retira et me laissa fort surprise de ce que je venais d'entendre.

« Je soupçonnai que ma physionomie, interprète trop expressive de la pensée dominatrice dont j'ai parlé, pouvait avoir encouragé les espérances du général ; mais un *communication...* la réponse qu'il devait m'apporter... C'était fort, c'était même impertinent... Il me semblait que mon regard et mon sourire ne pouvaient avoir autorisé tant de présomption. Mon amour-propre fut sur le point de se mettre en rébellion ouverte contre l'intérêt de mon amonr... Je cherchai des yeux l'aide-de-camp ou le secrétaire intime; si je l'eusse trouvé je l'aurais sans doute chargé d'une réponse désobligeante pour le général. Mais il avait quitté le foyer.

« M. le comte de *** fut exact; il entra dans

mon boudoir à midi, accompagné de celui qui me l'avait annoncé la veille... Je ne sais encore comment cela s'était fait; mais, sans y avoir mis d'intention, j'avais un négligé charmant.

« Madame D...., votre camarade, m'a fait part de vos petits chagrins, mademoiselle, me dit le général en prenant place sur le divan que je lui indiquais, tandis que je m'asseyais sur un fauteuil, à quelque distance de lui.

— Quoi, monsieur le Comte, madame D.... vous a parlé?....

— Oui, d'un coup de tête de ce pauvre Firmin.... un joli sujet, ma foi.... Je l'ai déjà recommandé plus d'une fois à M. Veron.... et je le ferais encore d'autant plus volontiers qu'il est, m'a-t-on dit, votre parent. »

« Je vis alors ce que le messager entendait par le mot communication qui m'avait tant blessé la veille : ma camarade s'était faite l'interprète officieuse de mon embarras; la négociation était commencée, et je reconnaissais que mon amie avait apporté dans son entre-

mise une adresse extrême : rien de plus ingénieux que l'idée de ma parenté avec Firmin.

— Le pauvre jeune homme, répondis-je en baissant les yeux, n'est plus à même de profiter de vos bontés, monsieur le comte.... Vous savez qu'il s'est engagé.

—Eh bien! sans doute, il a fait là une grande sottise ; cependant la faute n'est pas précisément irréparable.

— Vous pensez, M. le général, qu'il serait possible?.....

— Tout est possible en s'aidant un peu.... D'ailleurs, Firmin, qui peut être bientôt un excellent danseur, ne fera jamais, je le parie, qu'un mauvais cavalier : je promets, mademoiselle, de m'employer à le faire réformer ; son colonel m'a quelques obligations; j'espère un peu qu'il se les rappellera... Je crois que nous pouvons espérer.... Adieu, belle Eveline, continua le comte en prenant ma main qu'il baisa; tranquillisez-vous; les larmes ne doivent pas obscurcir de si beaux yeux, et les traces du chagrin ne doivent jamais altérer de si jolis

traits.... Encore une fois, il y a beaucoup d'espoir; mais, je le répète, il faut s'aider un peu.

« Il y avait dans ces dernières paroles une intention à laquelle je ne pouvais me méprendre; mais j'étais résignée. Le lendemain un domestique à cheval m'apporta un billet conçu en ces termes :

« Le lieutenant-général comte de *** met
« ses hommages aux pieds de mademoiselle
« Eveline B... ; il a de bonnes nouvelles à lui
« porter; mais, absorbé tous ces jours-ci par
« des affaires de haute importance, il ne peut
« avoir l'honneur de voir mademoiselle Eveline
« que chez elle, ce soir entre onze heures et mi-
« nuit : l'absence d'une réponse équivaudra à
« l'acceptation de l'entrevue.

« Je ne répondis point . . . .
. . . .

« Le lendemain, le général déjeuna chez moi; le congé de réforme de mon prétendu cousin était sur ma cheminée. Ma mère, qui avait fait semblant de ne rien voir depuis la veille,

me fit dire, qu'ayant mal dormi, elle allait se reposer encore quelques heures, et que je ne l'attendisse pas pour déjeuner. La bonne dame se félicitait sans doute ; à son avis, j'abordais le bon chemin : elle dut moins regretter la conquête de l'ambassadeur.

« Versmidi, le comte me quitta ; il était à peine dans mon antichambre, lorsque, m'étant approchée de ma toilette, je vis un, deux, trois billets de 1,000 francs parmi mes papillotes... Je m'élançai à travers mon appartement, et joignis le comte au sommet de l'escalier...

— Général ! un mot, lui dis-je en l'arrêtant par la basque de son habit; veuillez rentrer un moment.

— Volontiers, belle Eveline, répondit-il en me prenant la main en introducteur versé dans l'étiquette.

— Vous avez oublié ceci, continuai-je en présentant les trois billets de 1,000 francs au comte lorsqu'il fut rentré dans ma chambre.

— Du tout, ma toute adorable, ce sont les

épingles de notre petite convention d'hier au soir.

— Général, je trouve ces épingles-là trop piquantes... «N'est-ce pas que le mot est joli,» ajouta la narratrice en riant... Puis elle poursuivit.

«Le généreux militaire repoussait toujours les 3,000 francs; mais je persistais à les lui rendre... Je finis par me fâcher sérieusement.

— Monsieur, m'écriai-je d'un accent animé, ce n'est pas un marché que j'ai fait avec vous, c'est un échange... Je vous ai donné ma personne pour celle de mon cousin... non, c'est de mon amant que je voulais dire...

— Je le savais...

— Eh bien! dans cet échange, il est injurieux, très injurieux, monsieur le comte, de m'offrir du retour...

— Charmant... dit le général à travers un grand éclat de rire. Puis, il m'appliqua un gros baiser, et jetant de nouveau les billets sur ma toilette il me cria, en s'enfuyant: là, j'espère que maintenant ces chiffons vous sont

bien acquis... ce que je viens de vous prendre vaut le double.

« J'appelai à diverses reprises le général; il était déjà loin.

« Ah! mon Dieu qu'allais-je faire, me dis-je tout haut dès qu'il fut parti... Ces mille écus, c'est juste la somme que Firmin a prise à son oncle... s'il ne la lui restituait pas, il ne pourrait reparaître à Paris, et peut-être serait-il déshérité... Courons au passage de l'Ancre; n'attendons pas que ma mère se lève et vienne me demander compte du prix de mon dés..... N'importe, c'était pour lui... vite une bonne action jetée là-dessus.

« L'oncle de Firmin était étendu sur une chaise longue, dévoré de goutte et pleurant encore ses mille écus; sa femme de ménage annonça une jeune dame très élégante.

— Qu'est-ce qu'elle veut cette dame élégante?... Encore quelque débiteur retardataire qui m'envoie cette mijaurée pour tâcher de m'attendrir... Ah bien oui!... Je suis féroce comme un tigre... une goutte de tous les dia-

bles... et puis ce fripon de Firmin... faites entrer... J'entrai.

— Monsieur, je viens...

— Parbleu, je le vois bien que vous venez.

— M. votre neveu...

— Est un pendard, un gibier de potence.

— Il m'a chargée...

— De venir m'amadouer, n'est-ce pas?... Inflexible... Je le déshérite et l'envoie devant la cour d'assises dès qu'on l'aura pris.

— Monsieur, je vous apporte trois mille francs, criai-je au malin vieillard avec impatience... Si je m'étais attendue à une telle réception, j'aurais attaché les billets que voici sur ma poitrine.

« L'escompteur alongea sa main amaigrie.

— Un instant, repris-je en retenant les trois mille francs: ils ne vous échapperont pas; mais il faut m'écouter.

— Parlez, madame, répliqua le vieillard d'une voix adoucie. Marianne, un fauteuil.

— Merci... M. votre neveu venait de recevoir cette somme; il vous l'apportait, lorsqu'il

rencontra sur le boulevard un grand homme brun... moustaches... cravate noire... un air crâne... L'inconnu l'aborda et lui dit : « Je vous connais bien, monsieur Firmin : vous êtes un joli danseur, un sujet distingué... mais vous avez pour oncle un vieux ladre, un fesse-mathieu.

— Comment ! ce coquin là disait...

— Laissez-moi donc finir... un ladre, un fesse-mathieu, qui prête à la petite semaine... Il a volé peut-être dix mille francs à mon père en intérêts usuraires... et c'est pour cela que le pauvre cher homme a fait faillite et est mort insolvable.

— J'espère que mon neveu, qui est homme de courage...

— Votre brave neveu a donné un soufflet au grand homme brun ; ils sont allés se battre à Vincennes..... son adversaire a été tué, et M. Firmin s'est éloigné de Paris pour se soustraire aux recherches de la famille... Le pauvre garçon n'avait que bien peu d'argent ; et voyez la délicatesse... il a fait passer chez moi,

par des mains sûres, cette somme de trois mille francs, sans en détacher un centime, et m'a chargée de vous l'apporter... Voilà, monsieur, ce pendard, ce gibier de potence, que vous alliez déshériter et faire jeter dans un cachot... Un jeune homme qui expose ses jours pour venger votre honneur outragé...

— Eh ! ma belle petite dame, est-ce que je pouvais savoir...Ce pauvre garçon, aller se battre... Mais c'est superbe!.. Ecrivez-lui, je vous prie : dites-lui bien qu'il sera mon légataire universel.... Voyez, voyez pourtant comme on est injuste sans le savoir... vous m'apportez donc les mille écus ?

« Je les mis sur la table du vieux ladre.

— Un instant, un instant, je ne veux pas qu'il soit dit que mon neveu, en s'expatriant peut-être pour moi, manque du nécessaire... Tenez, madame, voilà cinquante francs, que je vous supplie de lui faire tenir, avec ma bénédiction... Pauvre enfant, va!... Et moi qui le maudissais, qui avais mis toutes les patrouilles grises à ses trousses.... Je vais contremander

ces recherches-là... Je dirai à tout venant que mon neveu Firmin est le plus brave, le plus honnête garçon de Paris... Je suis homme à faire afficher cela, tel que vous me voyez ; je suis un peu vif, un peu butor quand je crois qu'on me trompe... mais je me flatte d'être généreux, grand même, dans ma reconnaissance...

« Je souris en se moment.... je songeais à la reconnaissance dont le gage pesait si peu dans ma main... je quittai promptement ce fanfaron de gratitude, et je courus à la voiture de Melun.

« Comment, madame, dit la narratrice par forme de réflexion, comment trouvez-vous le moyen imaginé pour dire à l'usurier de bonnes grosses vérités, en justifiant son neveu...? Vrai, il me vient parfois de gentilles idées... Quand je ne serai plus d'âge à faire des battemens et des pirouettes, je composerai des romans.

« Le jour suivant, Firmin avait dépouillé l'uniforme, rasé ses moustaches naissantes, et fait sa paix, grâce à mon entremise,

avec monsieur le directeur de l'Opéra... Il faisait sa rentrée dans la *Sylphide* ; mais cette fois le ressort de la gloire ne fléchit pas.

« Firmin fut plus tendre que jamais ; le pauvre jeune homme ne savait comment me témoigner sa reconnaissance...Mais la mienne était une sorte de fardeau pour moi : j'avais toujours sur la conscience les trois mille francs du général. Je le rencontrais maintenant fort souvent au foyer, et je voyais bien qu'il ne dépendait que de moi de m'acquitter... D'ailleurs, il faut bien vous l'avouer, je venais d'être atteinte d'une épidémie qui règne depuis un temps immémorial à l'Opéra : l'envie m'avait gagnée, et je brûlais de détrôner la sultane favorite du pacha brodé... Depuis mon retour de Melun, je revenais, à tout instant, auprès du général, sur l'humiliation que me causait, lui disais-je, le don de ses trois mille francs.

— Qui vous empêche, me répondit-il enfin, de les recevoir comme arrhes d'un nouveau traité ?

— Oui ; mais, répliquai-je vivement, j'exigerais le monopole...

— Et Firmin ?

— Et madame la comtesse?

— C'est juste... partie égale... et du reste...

— Toute à vous général...

— Ce soir le contrat.

— Mon notaire de damas jaune sera là... et je m'élançai en scène. »

« Ceci se passait il y a environ trois mois ; ma reconnaissance, à laquelle le comte a bien acquis d'autres droits, commence pourtant à s'attiédir, et j'aime toujours Firmin avec ardeur. Vous concevez maintenant ma situation : Je suis à Bordeaux pour le général, pour ma mère, qui ne doivent pas connaître le résultat de l'accident arrivé à la gloire... Mais je reste à Paris pour mon cher Firmin. Toutefois, comme il joue toujours, je crains d'être trop accessible aux demandes réitérées qu'il pourrait me faire : c'est pour cela que je vous ai donné mon argent à garder. Quand je vous en demanderai, soyez difficile à desserrer les cor-

dons du sac ; ne vous contentez pas de raisons spécieuses : ce sera me rendre service et à Firmin aussi. »

Trois semaines après ce récit, Eveline accoucha d'un joli petit garçon, que nous mîmes en nourrice à Bagnolet : la jeune sylphide et le génie de l'air étaient enchantés d'avoir créé un si bel enfant dans l'empyrée de l'Opéra. Firmin était si content de sa paternité qu'il ne jouait plus à la roulette... il passait son temps à jouer au papa. Un dimanche matin mademoiselle B... l'attendait pour aller à Bagnolet ; il n'était pas venu la veille ; elle craignait quelque renaissante velléité joueuse... Vers midi le danseur entra chez ma pensionnaire, rayonnant de joie... son oncle était mort la surveille ; il lui laissait cent vingt mille francs.

« Voilà le portefeuille, ajouta Firmin en le tirant de sa poche : tout est là, sauf le mobilier... Je ne veux pas que ceci couche une seule nuit chez moi... le diable pourrait me tenter. Garde ce trésor, Eveline : c'est notre

bien commun... Et dans huit jours un bon mariage...

— Ecoute-moi, Firmin, interrompit gravement Eveline... voilà six mille livres de revenu; demain, si tu veux m'en croire, nous achèterons des rentes au nom de notre petit Charles, et tu en toucheras les arrérages. Mais nous lui ferons nommer un curateur par un conseil de famille, et les cent vingt mille francs seront inaliénables, au moins jusqu'à la majorité de notre fils.

— A quoi bon, chère Eveline, répondit le danseur, la curatrice ce sera toi, puisque nous nous marions.

— Laisse-moi finir, mon ami... Sais-tu comment ton engagement au sixième régiment de chasseurs a été annulé? comment les trois mille francs de ton oncle lui ont été rendus?

— Sans doute je sais tout cela : est-ce qu'il y a des secrets à l'Opéra...

— Du moins il y a parfois de la délicatesse, reprit noblement ma cliente... Je ne serai point ta femme... je ne veux pas que tu puisses

me reprocher un jour le sacrifice que j'ai fait pour toi... Un temps viendrait où le motif secret serait oublié; tu ne te rappellerais plus que la faute... Firmin, restons amans. »

Tout ce que le jeune homme put dire à sa maîtresse pour la déterminer à le suivre à l'autel demeura sans pouvoir sur sa volonté... l'enfant de la gloire fut enrichi; mais il ne fut point adopté par l'hymen... Ma danseuse tenait à prouver qu'il existe encore des scrupules à l'Opéra.

CONCLUSION.

—

J'AI tout dit ; ma tâche est remplie ; je dépose la plume : mes bons lecteurs, fermez le guichet...

Ce livre n'a point été écrit pour faire flotter une nouveauté de plus sur le torrent capricieux de la vogue ; je sais que, par le temps qui court, les succès littéraires sont bien passagers. Mais les vérités, ramassées à la hâte dans les publications éphémères, s'attachent à la mémoire et s'y gravent. J'ai la confiance de croire que j'aurai été utile à mon sexe, en lui montrant, sous diverses formes, l'amorce qui lui est si souvent jetée dans la vie. J'aurai pu

servir encore à le mettre en défiance de ses propres penchans, si suaves au début, si amers dans leurs conséquences. Enfin, en dépouillant le mystère de ma propre vie, j'ai prouvé aux jeunes personnes trop confiantes que les tendresses les plus vives, les plus prodigues de protestations, ne sont souvent qu'un jeu subtil, un calcul perfide de la cupidité. Dans notre siècle progressif, on ne se borne plus à spéculer sur les apports du mariage; on trafique aussi des faiblesses de l'amour; et dans ce dernier genre de commerce, le triste résidu des non-valeurs, des faillites, de la bonne foi comme de la fidélité, est toujours pour les pauvres femmes... Mon but sera rempli si je puis les avoir armées de quelques précautions...

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





Accession no. 33101
Author Jullemier, Alex.
Mémoires authentiques ,,
Call no.
19th cent RG 525 J85 1835

